



BBS-6108

BS

1235

.D84

1812

SMAS

LIVRES

Pour l'Instruction et l'Amusement de la Jeunesse, qui se trouvent chez LE PRIEUR, Libraire, rue des Noyers.

	f.	c.
ABÉCÉDAIRE moral, <i>ou</i> Leçons tirées de l'Écriture Sainte, orné de 31 jolies gravures représentant les principaux traits de l'Ancien et du Nouveau Testament,	1	»
— Le même, enluminé,	1	25
Abécédaire utile, <i>ou</i> Petit Tableau des Arts et Métiers, orné de 26 figures,	»	75
— Le même, enluminé,	1	»
Abécédaire français, <i>ou</i> leçons tirées de l'Hist. de France, orné de 31 fig.	1	25
Idem enluminé,	1	50
Abécédaire instructif et amusant, contenant des fables, des fragments d'histoire naturelle, etc. orné de 26 fig.	»	75
— Le même, enluminé,	1	»
Abécédaire Français, <i>ou</i> Leçons tirées de l'Histoire de France, 1 vol. in-12 orné de 31 fig. gravées en taille-douce,	1	25
— Le même, figures coloriées,	1	50
Abécédaire mythologique, <i>ou</i> Petits Sujets tirés de l'Histoire des Dieux,	»	75
— Le même, enluminé,	1	»
Le Nid de Fauvette, <i>ou</i> Abécédaire ornithologique, contenant des Leçons tirées de l'Histoire naturelle des Oiseaux,	1	25
— Le même, enluminé,	1	50
Aventures de Robinson, 4 v. in-18, 12 figures,	4	»
Aventures de Télémaque, nouvelle et jolie édition, 2 vol. in-12, ornés de 25 figures,	6	»
— Les mêmes, 4 vol. in-18, 24 figures,	5	»
— Les mêmes, 4 vol. in-18, fig.	3	»
Bibliothèque (petite) des Enfants, par P. Blanchard, cinquième et jolie édition, 1 v. in-12, orné de 15 vignettes en taille-douce,	2	»
Buffon (le) de la Jeunesse, <i>ou</i> Abrégé de l'Histoire des trois Règnes de la Nature, rédigé par P. Blanchard, quatrième édition, corrigée et augmentée, 5 vol. in-12,	12	»
Contes des Fées, par Perrault, ornés de 12 fig. 1 vol. in-18,	2	»
— Le même ouvrage, avec une fig. seulement,	1	»
— Les mêmes, in-12, avec figures,	2	50
Découverte (la) de l'Amérique, par Campe, 3 v. in-12, ornés de 31 figures et 2 cartes, 2. ^e édition,	7	50

- Eléments de l'Histoire de la Grèce , pour servir de suite aux Eléments de l'Histoire ancienne, 2 vol. in-12 , ornés de 24 planches , 6 »
- Eléments de l'Histoire Romaine, faisant suite aux Eléments de l'Histoire Ancienne de la Grèce , 4 vol. in-12 , ornés de 40 planches en taille-douce , 12 »
- Eléments d'Histoire Ancienne des Juifs , des Egyptiens , des Carthaginois , des Assyriens , des Babyloniens , des Mèdes et des Perses , abrégés de Flavius Joseph , de M. Rollin , ornés de 32 planches , contenant 62 sujets en taille-douce , 6 »
- Encyclopédie de la Jeunesse , ou Abrégé de toutes les Sciences , 1 v. in-12, orné de 30 figures et 2 cartes , sixième édition , revue , corrigée et augmentée des premières règles de l'Orthographe et d'un Traité d'Arithmétique décim. 3 »
- Encyclopédie (petite) des Enfants , ou Notions des principales sciences qu'ils doivent étudier , par demandes et par réponses , à l'usage des écoles et pensions , et ornée de 8 planch. gravées en taille-douce , 1 vol. in-12 , 2 »
- Fables de La Fontaine , avec un nouv. comment. par Coste, troisième et belle édit., ornée de fig. dessinées et gravées en taille-douce , 2 v. in-12 , 8 »
- Fables d'Esopé , 2 vol. in-12 , pour faire suite à celles de La Fontaine , figures en taille-douce , dessinées et gravées par les mêmes artistes , 6 »
- Fablier (le) du premier âge , ou Choix de Fables à la portée des Enfants , orné d'une gravure pour chaque fable , 1 vol. in-12 , 2 »
- Fablier (le) du second âge , ou Choix de Fables à la portée des Adolescents , orné d'une gravure pour chaque fable , 1 vol. in-12 , 2 »
- Historiettes et Conversations à l'usage des Enfants qui commencent à lire couramment , deuxième édition , ornée de 22 vignettes et d'un frontispice , 1 vol. in-12 , 2 »
- La Henriade de Voltaire , avec les notes et variantes , suivie de l'Essai sur la Poésie épique , ornée de 12 planches gravées en taille-douce , nouvelle et belle édition , 1 vol. in-12 , 3 »
- La même , avec les notes corrigées , à l'usage des écoles et pensions , nouvelle et jolie édition , 1 vol. in-12 , orné de 10 jolies vignettes et d'un frontispice en taille-douce , 2 »
- Le Buffon des Enfants , ou petite Histoire naturelle , 1 vol. in-12 , orné de seize planches , 2 50

La Morale enseignée par l'exemple , ou Choix d'anecdotes , traits historiques , mots remarquables et petites histoires, pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse , orné de 46 sujets gravés , 1 vol. in-12 ,	2 50
Magasin des Enfants , nouvelle édition , ornée de 18 jolies figures , 4 vol in 18 ,	4 »
Mythologie de la Jeunesse , ouvrage élémentaire par demandes et par réponses , 2 vol. in - 12 , ornés de 131 figures retouchées à neuf , sixième édition ,	5 »
Mythologie élémentaire , à l'usage des écoles et pensions , ornée de seize planches gravées en taille-douce , quatrième édition ,	2 50
Nouveau (le) Secrétaire Français , ou Modèles de Lettres sur toutes sortes de sujets , avec leurs réponses , 1 vol. in-12 , troisième édit. revue et corrigée ,	1 25
Nouveaux Ornaments de la Mémoire , ou Morceaux choisis dans les plus célèbres poètes français , seconde édition , revue et corrigée , 1 vol. in-12 ,	2 50
Nouveau Magasin des Enfants , ou Entretiens , contes et traits historiques , propres à l'instruction et à l'amusement de l'enfance , par P. Blanchard , orné de 16 planches gravées en taille-douce ,	5 »
Œuvres complètes de Berquin , précédées de la vie de l'auteur , 10 vol. in - 12 , ornés de 50 pl. en taille-douce , dessinées et gravées à neuf ,	25 »

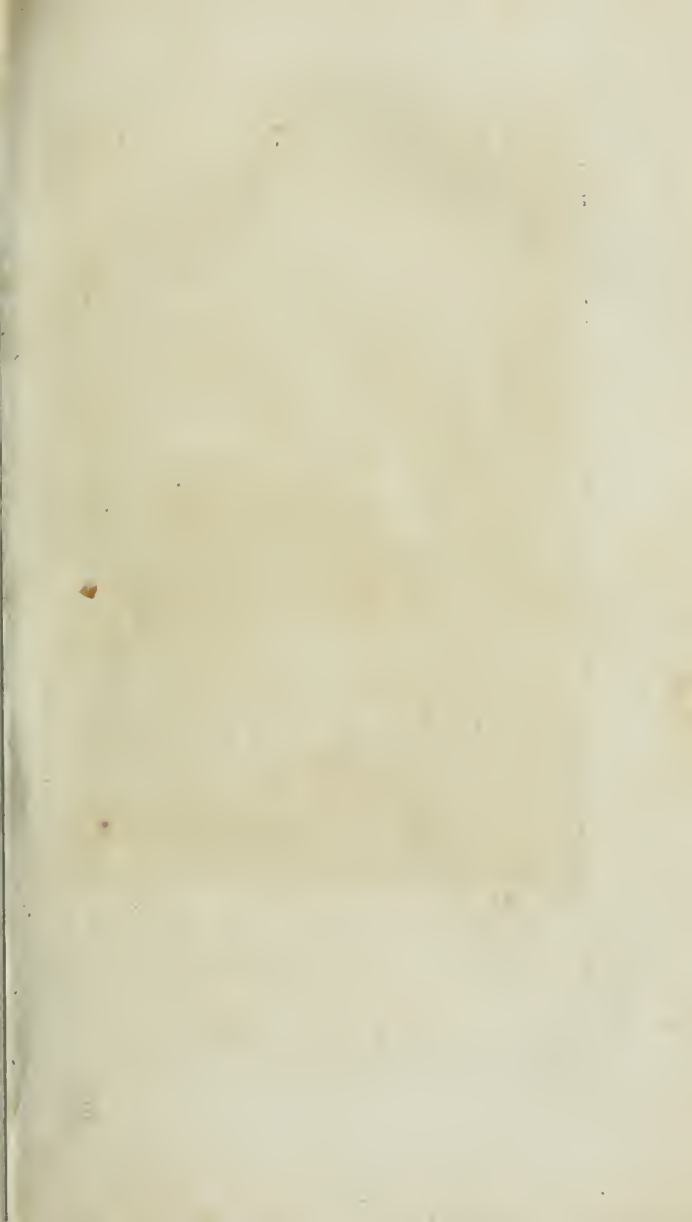
On vendra séparément , pour les personnes qui le désireront :

L'Ami des Enfants et des Adolescents , 6 vol. in-12 , ornés de 30 planches ,	18 »
Le Livre des Peres et Meres de famille , 1 vol. in-12 ,	2 »
Sandfort et Merton , 1 vol. in-12 ,	2 50
Le Petit Grandisson , 1 vol in-12 ,	2 »
Œuvres (les) complètes de Gessner , 3 vol in-12 , nouvelle et jolie édit ornée de 32 pl représentant 48 sujets gravés en taille-douce , dont les dessins et gravures sont neufs et jolis ,	
<i>On vendra séparément</i> la Mort d'Abel , poème , suivi du premier Navigateur , et orné de 8 jolies planches , le tout dessiné et gravé à neuf ,	2 50

- Plutarque (le) de la Jeunesse, *ou* Abrégé des vies des plus grands hommes de toutes les nations, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, au nombre de 212, et ornées de leurs portraits en médaillons, 6 gros vol. in-12, 18 »
- Traité d'Arithmétique décimale comparée à l'ancienne, à l'usage des écoles, 1 vol. in-12, 1 25
- Trésors (les) de l'Histoire et de la Morale, 1 v. in-12, troisième édition, ornée de 60 fig. 2 50
- Trésor (le) des Enfants, ouvrage classique, divisé en trois parties, la Morale, la Vertu et la Civilité; par P. Blanchard, septième édition, ornée de fig. 1 vol. in-12, 2 »
- Le Voyageur de la Jeunesse dans les 4 parties du monde, ouvrage élémentaire, rédigé par P. Blanchard, troisième édition, corrigée et augmentée, 6 v. in-12 de près de 3000 pages, 18 »

Ouvrages de M. C.-C. Le Tellier.

- Epitome Historiæ sacræ, ad usum tyronum linguæ latinæ, auctore C. F. LHOMOND, nova editio Caroli Constantis LE TELLIER, in Universitate Parisiensi ex-professore, 1 »
- Géographie Universelle de C.-C. Le Tellier, cinquième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur, avec les changemens jusqu'à la fin de 1811, 5 »
- Grammaire française, par Lhomond, revue, corrigée et augmentée par C.-C. Le Tellier, ex-professeur de l'Université, septième édition, 1809, 1 50
- Grammaire latine, *ou* Rudiment de Lhomond, nouv. édit., revue, corrigée et augmentée, par C.-C. Le Tellier, ex-profess. à l'Université de Paris, quatrième édition, 1809, 1 50
- Histoire de France, de Le Ragois, continuée jusqu'en 1809, par Le Tellier, ornée de 72 portraits en taille-douce, 4 »
- La Nouvelle Abeille du Parnasse, *ou* Choix de Poésies françaises, tirées des meilleurs auteurs, deuxième édition, in-18, br. 1 »
- Nouvelle Géographie des Commerçants, par demandes et par réponses, à l'usage des écoles et pensions, par C.-C. Le Tellier, 1 vol. in-12, relié en parchemin, cinq. édition, 1 25
- Dictionnaire portatif de la langue française, par Le Tellier, 1 fort. 72l. in 8. 8 »



FRONTISPICE .



Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

LA CRÉATION
DU MONDE,

OU

EXPLICATION

DE L'OUVRAGE DES SIX JOURS;

Par MM. les abbés DUGUET et D'ASFELD.

ÉDITION CONFORME A CELLE DE 1740,

et ornée de 8 figures.

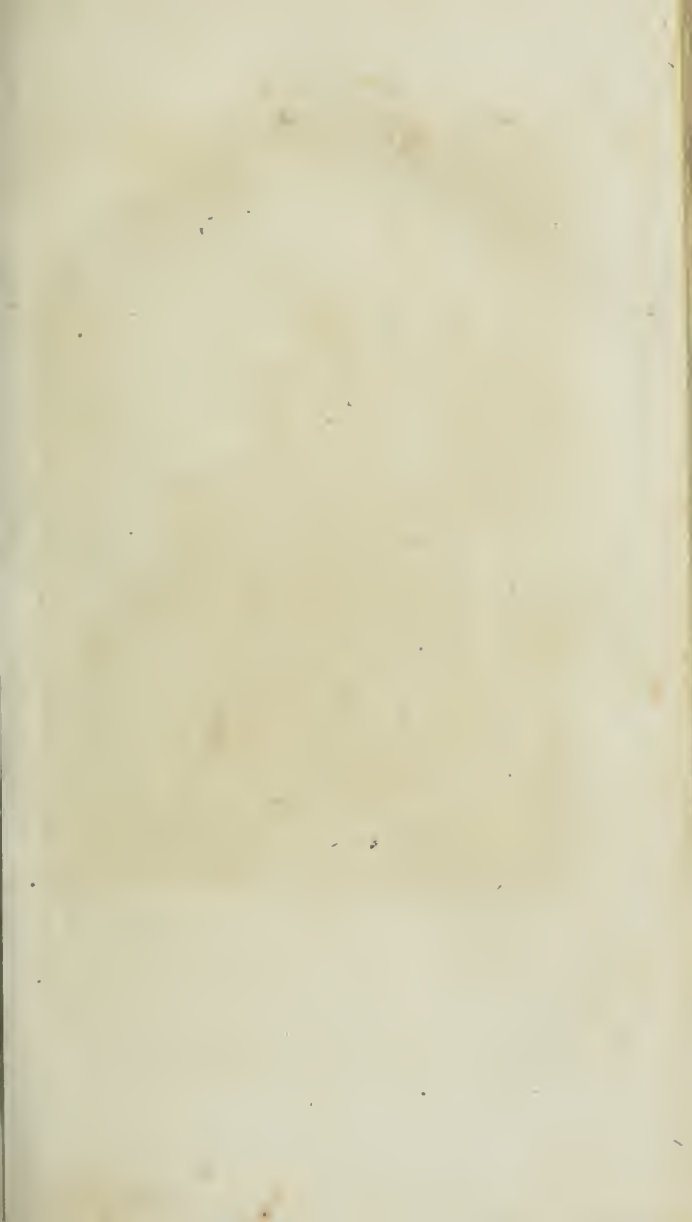


PARIS,

LE PRIEUR, Libraire, rue des Noyers, N.º 45.

1812.





1^{er} JOUR .



Dieu dit, que la lumiere soit faite ; et la
lumiere fut faite .

L'OUVRAGE

DES

SIX JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

§. 1. Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre.

LA création du monde, c'est-à-dire, de tous les êtres distingués de Dieu, et qui ne sont que parce qu'il l'a voulu, est le premier point de la tradition commune et générale qui s'est conservée dans toutes les nations qu'une entière barbarie n'a point dégradées. Les peuples, malgré la témérité de quelques philosophes, plus capables d'obscurcir ce qu'on savoit avant eux, que d'apprendre aux hommes ce qui leur étoit inconnu, ont retenu la mémoire de ce premier événement de l'Histoire universelle; et il est même l'un de ceux que les fables, introduites par le paganisme, ont le moins défiguré, si l'on s'arrête à ces deux choses essentielles: un Dieu,

créateur de tout , et même des autres Dieux , et la souveraine indépendance de ce Dieu suprême.

Cette tradition étoit encore toute récente au temps de Moïse , dont les premières années étoient peu éloignées des dernières d'Abraham , dont la naissance concouroit avec la mort de Noé , qui avoit vécu pendant plusieurs siècles avec Mathusala et Lamech , tous deux contemporains d'Adam.

Mathusala , né en . . . 687	Noé , qui est né en 1558 ,
Lamech son fils , en . . 874	a vécu 600 ans , et est
Adam , mort en 930	mort en 2158
Lamech , mort en . . . 1651	Isaac est né en 2108 , et a
Mathusala , mort en . 1656	vécu 50 ans avec Sem.
Cette année est celle du	Lévi est né en 2255 , et a
déluge , où Noé avoit 600	vécu 33 ans avec Isaac.
ans. (1)	Amram , père de Moïse , a
Noé mourut âgé de 950 ans	vécu long - temps avec
en 2006 , et Abraham est	Lévi son aïeul , et Moïse
né en 2008	son fils.
Ajoutez que Sem , fils de	

De si longues vies , et un si petit nombre de générations , rapprochoient presque autant l'origine du monde du temps de Moïse , que si la chose s'étoit passée depuis deux ou trois siècles entre des personnes d'une vie ordinaire. Car,

(1) Voyez la Table de la Tradition héréditaire , après la Préface de M. de Sacy.

entre la mort de Noé, qui touchoit de si près à Adam (1), arrivée 550 ans après le déluge, et la naissance de Moïse en 777, il n'y a guère plus de quatre générations, dont celle d'Abraham est la première, étant né deux ans après la mort de Noé, comme nous l'avons vu, et par conséquent en 552; et Joseph, mort en 713, est la dernière.

Si Moïse avoit eu d'autre vue que celle de fixer, dans une histoire écrite, ce qui étoit connu de presque tous les peuples, et qui faisoit l'une des plus essentielles parties des monumens et de la religion de la famille d'Abraham, il n'auroit pas fait vivre si long-temps des témoins qui auroient déposé contre lui, et qui auroient rendu sensibles toutes les erreurs de ses dates, et fait douter par conséquent de tous les événemens qu'il y avoit attachés. Il se seroit mis en sûreté, en éloignant l'origine du monde et en multipliant les générations, s'il n'avoit dit ce qu'on savoit déjà, en remontant d'âge en âge : et il est visible que ses annales étoient les annales publiques avant qu'il les écrivit, puisqu'il ne prend aucune précaution pour être cru, et qu'il multiplie tout ce qui peut servir de preuve contre lui, s'il n'est pas fidèle.

(1) Abraham, né en 352 après le déluge. Joseph, mort en 713. Moïse, né en 777.

Cela suffiroit pour une histoire ordinaire , mais ce n'est pas assez pour une histoire qui sert de fondement à la religion , et qui est le commencement de la révélation divine. Si Moïse nous mettoit en main les écritures , sans nous prouver sa mission , nous pourrions le croire bien instruit et fidèle , mais son autorité n'auroit pas droit de soumettre tous les esprits ; et notre foi , n'ayant qu'un appui humain , ne seroit au plus que le bon usage de la raison.

Il faut , pour nous rassurer pleinement , que Dieu lui-même rende témoignage à Moïse , comme à son prophète ; qu'il l'envoie pour délivrer son peuple ; qu'il fasse pour lui une infinité de prodiges en Égypte , au passage de la mer , à la montagne de Sinäi , et dans le désert ; que ses prodiges aient pour témoins toutes les tribus d'Israël ; que l'indocilité d'un peuple , porté à la révolte et au murmure , soit contrainte de céder à leur évidence ; que son culte public et que ses principales solennités , aient pour fondement ces prodiges ; que les livres où ils sont écrits lui soient donnés par Moïse même ; que ces livres soient révévés comme divins , quoique pleins de reproches contre le peuple qui les révère , et qu'ils marquent en détail ses désobéissances et ses crimes ; que la terre s'ouvre sous les pieds de ceux qui osent révoquer en doute

que Dieu parle par Moïse , et qu'il soit autre chose que son ministre et son prophète (1). En un mot , que Dieu lui parle si clairement , si publiquement , si fréquemment , et d'une manière si privilégiée , qu'il le traite plutôt comme un ami à qui il se découvre sans énigme , et pour qui il n'a rien de caché , que comme un prophète ordinaire. A de telles preuves , je n'aurai qu'à l'écouter et qu'à me soumettre. Ce sera Dieu même qui m'instruira , et ce sera à sa révélation que je sacrifierai , non seulement mes conjectures et mes doutes , mais aussi mon intelligence et ma raison.

C'est après cette foule de témoignages , que j'ouvre les Livres de Moïse ; et je n'ai garde de lui demander des preuves tirées des monumens anciens , pour ajouter foi à une histoire qui précède nécessairement tous les monumens qui peuvent rester parmi les hommes. Aussi la commence-t-il comme si Dieu lui-même parloit , sans préface , sans exorde , sans inviter les hommes à le croire , sans douter qu'il ne soit cru. La lumière qui l'éclaire , et l'autorité qui l'envoie , sont également ses garans. La majesté

(1) Vous reconnoîtrez à ceci , dit Moïse , que c'est le Seigneur qui m'a envoyé pour faire tout ce que vous voyez ; et que ce n'est point moi qui l'ai inventé de ma tête. *Num. XVI. 28.*

divine éclate seule , et son ministre disparoit.

Mais supposons pour un moment , que par condescendance pour notre faiblesse , Moïse ait voulu nous donner des preuves humaines de la vérité de son histoire ; d'où les auroit-il pu tirer ? Que restoit-il de l'ancien monde après le déluge ? que la famille de Noé , seule dépositaire des premières traditions, dont celle de la création étoit la principale. Mais quand on auroit consulté tous les hommes avant qu'ils eussent été submergés , que nous auroient-ils pu apprendre de la première origine de l'Univers ? Quel homme a précédé le premier ? Ce premier même , que savoit-il de la création du ciel et de la terre , à laquelle il n'avoit pas assisté ? « Où « étiez - vous lorsque j'établissois la terre sur « ses fondemens , dit Dieu à Job ? » (*Job. XXXVIII, 4.*). Qu'eût-il connu de l'*Ouvrage des six Jours* , si Dieu ne le lui eût appris ? Qui ne voit que c'est demander une chose impossible et contraire à la raison , que de demander des preuves historiques d'un événement, que la seule révélation divine a pu nous apprendre ? Et qui de nous est assez reconnoissant pour rendre à la divine Providence de dignes actions de grâces , de ce qu'elle a réuni dans Moïse tout ce qui étoit capable de le faire respecter comme un homme inspiré , qui ne disoit aux hommes que

ce que Dieu vouloit lui-même leur révéler sur le passé et sur l'avenir ?

Au commencement. Avant que d'entrer dans le détail , arrêtons-nous un moment à celui où Dieu commence à se former un empire extérieur , et où sa bonté pour des créatures qui ne sont point et qui pouvoient n'être jamais , le tirent de ce repos éternel et de ce secret inaccessible , où il a été soi-même son bonheur et sa gloire , et dont il ne sort que par plénitude et non par besoin. Quelle nouveauté ! quel spectacle ! où étoit caché un tel abîme de grandeur , de richesses , de beauté , de magnificence ? Que pouvoit savoir le néant , où étoient alors toutes choses , de cet Etre immense , infini , inépuisable en desseins , en ouvrage , en variété ! Que perdoit-il , cet Etre suprême , si le néant universel , qui tenoit depuis l'éternité tous les autres êtres dans ses ténèbres , eût toujours ignoré la lumière , et n'eût jamais connu celui qui en est la source ? Par quel motif , après avoir si long-temps suspendu leur création , commencent-ils aujourd'hui à les appeler comme présentes (1), et à leur donner l'existence par sa parole ? Qui de nous , s'il avoit été possible de précéder l'origine du monde , eût conjecturé

(1) Il appelle les choses qui ne sont pas , comme celles qui sont. *Rom. IV. 17.*

rien de tel ? Et de quel étonnement n'eût-il pas été saisi , en voyant à chaque parole du Tout-Puissant , sortir en foule ce nombre infini de créatures si diversifiées et si parfaites ?

Ce qui ne nous a pas été accordé pour lors , nous l'est maintenant. Nous sommes transportés , par l'esprit de Dieu , à la naissance du monde. Il nous en rend les témoins et les spectateurs ; et en nous instruisant de *l'Ouvrage des six Jours* , il exige de nous les mêmes louanges et les mêmes actions de grâces que lui rendirent les Esprits célestes , qui assistèrent à l'origine de l'Univers.

CRÉATION DES ANGES.

Ils sont marqués dans le livre de Job , par ces paroles , qui ne peuvent , ce me semble , être détournées dans un autre sens. « Où étiez-vous, » c'est Dieu lui-même qui parle à Job (*Job.* , XXXVIII, 4. 5. 6. 7.) « lorsque j'établissois la terre sur ses fondemens ?.. Qui est-ce qui en a réglé toutes les proportions et les mesures ; dites-le moi , si vous le savez ? Sur quel appui ses fondemens sont-ils établis , ou qui en a posé la pierre angulaire , lorsque les astres du matin me louoient d'un commun accord , et que tous les enfans de Dieu pousoient des cris de joie ? »

L'expression figurée , qui marque les anges

sous le nom d'*astres du point du jour*, est réduite au sens naturel par celle qui les appelle *les enfans de Dieu* ; car c'est ainsi que les anges sont nommés au commencement du livre de Job (*Job*, I., 6. et II., 1.) : « Les enfans de Dieu
« s'étant un jour présentés devant le Seigneur,
« Satan se trouva aussi parmi eux. »

Ils étoient attentifs à la création du ciel et de la terre, et remplis d'admiration à la vue des merveilles sans nombre que leur découvroit la sagesse infinie du Tout-Puissant. Ils sont les astres du point du jour ou de l'aurore, parce qu'ils sont sortis les premiers des mains de Dieu. Ils ont vu ce que le premier homme n'a pu voir ; ils louoient et rendoient grâces, lorsqu'Adam n'étoit pas formé. « Où étiez-vous.... lorsque les
« astres du matin me louoient d'un commun ac-
« cord, et que tous les enfans de Dieu pousoient
« des cris de joie ? » (*Job*, XXXVIII, 7.) Car il est visible que ce n'est pas seulement à Job, mais à tous les hommes que Dieu demande, si quelqu'un d'eux a vu la naissance du monde, et a assisté au moment où la terre a été fondée.

Plusieurs anciens (1) ont cru, sur de solides

(1) S. Basil. Hom. I. in *Hexameron*. S. Greg. de Naz Orat. 38. et Orat. 42. S. Ambr. LIB. I. ad *Hexamer*. cap. V. S. Hilar. LIB. XII. de *Trinit*. S. Greg. Mag. LIB. XXVIII. *Mor.* cap. XIV. S. J. Dam. LIB. II. de *fide*, cap. III, et LIB. IV. Cap. XIV.

conjectures, que les Esprits ont été créés avant la matière ; et il me semble que c'est une conséquence des principes de la plus exacte théologie. Voici en peu de mots l'ordre de ces principes.

Dieu n'a pu, en créant le monde, se proposer d'autre fin que lui-même. Ainsi il ne l'a créé que pour sa gloire.

La gloire de Dieu créateur n'est point celle qui lui est essentielle. Il n'en a pas besoin, et elle lui est étrangère.

Elle consiste dans la connoissance et l'admiration des créatures : elle consiste dans leurs adorations et leurs actions de grâces.

Il ne paroît donc pas que la création des êtres purement matériels et sans intelligence, puisse servir à la gloire de Dieu : car cette gloire n'est autre que la manifestation de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté : et une telle manifestation suppose nécessairement l'intelligence.

Il paroît donc plus conforme à la raison, et même à la théologie, que Dieu ait donné l'être et l'intelligence aux Esprits, avant que de créer le ciel et la terre, les plantes et les animaux ; puisque tout ce spectacle n'auroit point eu de spectateurs, et que Dieu auroit commencé par prodiguer les preuves de sa sagesse infinie, avant qu'il y eût des témoins capables d'en profiter.

En quel temps les Anges ont été créés.

Si l'on demande en quel temps les anges ont été créés, il me semble qu'on doit répondre, qu'il est plus évident qu'ils ont précédé la matière, qu'il n'est certain de combien de temps ils l'ont précédé. On doit néanmoins éviter de leur donner une longue durée avant la création du ciel et de la terre; premièrement, parce qu'on le feroit sur de simples conjectures, dont les plus sages sont celles qui sont moins hardies; et en second lieu, parce que tout l'ouvrage de la création étant divisé en six jours (1), après lesquels Dieu rentra dans son repos, il semble que ce soit penser d'une manière plus conforme à l'Écriture, que de placer la création des anges au premier instant du premier jour. Car, dans une autre supposition, l'ouvrage commencé seroit long-temps interrompu; et un premier repos auroit déjà précédé celui du septième jour.

Si l'on demande pourquoi Moïse n'a pas commencé l'Histoire de la création du monde par celle des anges, et pourquoi même il a affecté de n'en rien dire; je ne crois pas qu'on doive répondre qu'il a ménagé en cela la foiblesse des

(1) S. Basile, Hom. I. in *Hexameron*: et S. Jérôme sur le premier chapitre de l'Épître à Tite, parlent d'une longue préexistence des Anges, mais sans preuves.

Juifs , d'un côté fort grossiers , et peu capables de concevoir des substances spirituelles ; et de l'autre extrêmement portés à l'idolâtrie.

Pourquoi Moïse n'en parle pas ?

Car Moïse en cela auroit pris une précaution fort inutile , puisqu'il parle des anges dans une infinité d'occasions , qu'il en marque les ministères et les fonctions , et qu'il les représente comme les guides et les protecteurs des anciens patriarches et de toute la maison d'Israël : ce qui étoit , sans comparaison , plus capable de les porter à leur égard à un respect excessif , qu'un mot qu'il en auroit dit au commencement de la Genèse.

Je pense donc que Moïse a supprimé à dessein ce qui regarde les anges : premièrement , parce qu'il vouloit instruire les hommes de la manière dont Dieu a formé le monde extérieur et sensible , qui n'a aucune liaison nécessaire avec les esprits indépendans de la matière , et qui , au contraire , est plein de rapports et de liaison avec l'homme , dont l'état est mêlé d'esprit et de corps.

Secondement , parce que Moïse voulant porter l'homme à l'adoration et à la reconnaissance envers Dieu , créateur de tout ; voulant lui apprendre quel usage il devoit faire de tout ce qui est visible ; voulant lui donner une haute idée de

sa nature, en lui faisant voir que tout l'Univers a été fait pour lui; voulant enfin lui faire sentir que Dieu l'a eu uniquement en vue, en tirant du néant toutes les créatures, puisqu'il est son dernier ouvrage, et qu'après lui il rentre aussitôt dans son repos; Moïse, dis-je, plein de ces vues et de ces desseins, évite de mêler la création des anges dans le récit de tout ce qui étoit créé pour l'homme, de peur d'affoiblir son attention et sa reconnaissance, et de peur de rendre moins fermes les fondemens de sa religion et de sa piété, en lui montrant d'autres adorateurs que lui, et en partageant entre lui et les anges des devoirs dont il étoit chargé solidairement.

Si les Anges ont des corps?

On voit par là ce qu'il faut penser du doute où plusieurs anciens ont été, si les anges ont des corps; et combien la persuasion où l'Église paroît être depuis long-temps, qu'ils sont de purs esprits, est mieux fondée. Car l'opinion contraire n'entre point dans l'ordre naturel de la création, et elle confond toute l'économie des ouvrages de Dieu, où les Esprits tiennent le premier rang, les êtres matériels le second, et l'esprit uni à la matière, le troisième; mais il sera parlé ailleurs de ces degrés. Il suffit ici de les avoir marqués.

Question de la chute des Anges.

La question de la chute des anges , et de ce qui en a été l'occasion , aura peut-être quelque liaison avec ce que nous aurons à dire de l'homme. Nous évitons la curiosité , quoique nous cherchions la lumière ; et nous sommes , par la grâce de Dieu , très-éloignés de la manière hardie dont un ancien reprochoit à Origène , qu'il avoit décidé de l'état des anges , de leur préexistence , de leur chute , de leur disposition. « Quel est ce Moïse , ou ce Paul , ou quelqu'un « des prophètes et des apôtres , qui a pu nous « apprendre d'une manière si précise et dans un « si grand détail , tout ce qui étoit avant l'ori- « gine du monde , et tout ce qui est au-dessus « du ciel , et nous le proposer d'un ton si décisif « et si plein de confiance ? » (*Antipater Bostrensis in Eclogis apud Dam. lit. A. , tit. 7.*). Il est temps de revenir au texte.

L'explication la plus simple , la plus littérale de ces mots , *au commencement* , est de les entendre par ceux-ci : *Dès le premier commencement de toutes choses. Lorsque Dieu commença à créer le monde.* C'est ainsi qu'a dû commencer l'histoire du monde. Il falloit en fixer l'origine et l'époque ; et ce que Moïse a dû nous dire , c'est ce que nous devons entendre.

*On peut les trouver cités dans les
Commentateurs.*

Ce premier sens n'a pas empêché néanmoins la plupart des anciens pères, d'y en voir un plus sublime, et de découvrir le verbe éternel, la sagesse incréée, principe de tout avec son père, dans ces mots, *au commencement*, qui leur étoient plus connus que le terme original.

S'il s'agissoit de prouver (1) que c'est par le verbe que toutes choses ont été faites, et que le monde est son ouvrage; que c'est par lui que les siècles et la durée du temps ont commencé; que non seulement il a créé le ciel et la terre, mais les êtres même invisibles et les plus sublimes entre les esprits célestes; et qu'il étoit comme le conseil et la sagesse suprême, qui conduisoit tous les ouvrages de son père, on pourroit peut-être demander une preuve plus claire et plus décisive de ces vérités fondamentales, qu'une interprétation d'une parole, susceptible de plusieurs sens; mais ces vérités étant établies par des preuves indubitables, répandues dans l'Écriture, il faut respecter la religion des grands hommes qui nous ont précédés, et ne pas faire consister notre discernement à obscurcir ce qu'ils ont cru voir.

(1) Jean, I, 3 et 10. Heb. I, 2. Coloss. I, 16. Prov. VIII. 30.

Créa. Le terme original peut signifier autre chose qu'une création proprement dite, qui tire du néant les êtres ; et dans ce chapitre même, *ŷ. 27*, il est employé à la formation de l'homme, dont le corps a été tiré de la terre. Mais quand il s'agit de la première origine de toutes choses, il est visible que tout y est compris ; la matière aussi bien que les ouvrages qui en sont formés, et que rien n'a pu la précéder que le néant (1). Autrement, il faudroit établir deux principes éternels et indépendans ; supposer que la matière, le plus foible de tous les êtres, puisqu'elle est par elle-même sans mouvement, et par conséquent sans activité, est à elle-même la source de l'être, ce qui est essentiel à l'idée et à la nature de Dieu ; joindre dans un même sujet le pouvoir de se donner tout et une indigence universelle, et lui accorder, par la seule difficulté de concevoir qu'elle ait été tirée du néant, ce qui est en Dieu le plus incompréhensible de tous ses attributs, c'est-à-dire, qu'elle soit comme lui un Être nécessaire, sans origine et sans principe.

(1) Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel et la terre, et toutes les choses qui y sont renfermées, et de bien comprendre que Dieu les a créées de rien, disoit la mère des Machabées à l'un d'entr'eux. *II. Mach. VII. 28.*

Une telle impiété n'iroit pas seulement à nier la création, mais à nier aussi l'existence de Dieu, dont celle des créatures est à notre égard la preuve la plus sensible. Et ce qui est le comble de la folie, on refuseroit à Dieu, dans la création, ce que toutes les lumières de la raison démontrent lui être aussi essentiel que sa nature.

Car, de quoi sommes-nous principalement frappés, et quelle est la première chose qui s'offre à nous quand nous consultons l'idée de Dieu? N'est-ce pas qu'il est nécessairement, et qu'il est tout? L'Être est donc à lui, et l'Être sans bornes; il en est le fond et l'origine. Il peut donc le communiquer; il peut donc créer ce qui n'est pas. Et comment créera-t-il autrement que par sa volonté? Y a-t-il en Dieu un autre moyen pour agir, que de vouloir? Et seroit-il Dieu, s'il avoit besoin d'autre chose?

Toute notre difficulté à concevoir la création, vient donc de ce que nous mesurons la volonté de Dieu sur la nôtre, qui ne peut rien hors d'elle; et sur les bornes de notre être, dont nous ne sommes point la source, et qu'il n'est point en notre pouvoir de communiquer.

Dieu. Le terme original, *Elohim*, est au pluriel; mais cette irrégularité est conforme au génie de la langue, où des noms pluriels signi-

fient plutôt la majesté que le nombre : et c'est ainsi que la sagesse est nommée au pluriel, pour faire entendre que c'est la sagesse même essentielle qui parle.

Il n'y auroit donc pas assez de solidité dans la conséquence qu'on tireroit du pluriel d'*Elohim*, et du singulier de *Bara*, comme si l'un marquoit le nombre des personnes, et l'autre l'unité de l'essence. Il ne faut pas convertir tout en preuves, de peur d'affoiblir les véritables.

CRÉATION DU CIEL ET DE LA TERRE.

Le ciel et la terre. L'on forme sur ces paroles beaucoup de difficultés, qui sont presque toutes fondées sur l'idée précise qu'on doit avoir du ciel et de la terre au premier instant de la création, où leur ébauche paroît seulement commencée, et dont il est difficile par conséquent de concevoir au juste la situation et l'état.

Mais le dessein de Moïse, à ce qui me paroît, est de nous marquer d'abord en général la création de l'Univers, dont les principales parties, à notre égard, sont le ciel et la terre. Dans ce peu de paroles, il réunit tout, et nous le met sous les yeux. Il descendra ensuite dans le détail, en marquant ce qui fut fait en chaque jour : l'Écriture en use souvent ainsi, en commençant par un récit abrégé et général, et donnant

après, à chaque chose, un éclaircissement particulier (1).

Arrêtons-nous un moment à ce spectacle, ou plutôt à ce qui vient de nous être dit. Combien de doutes sont éclaircis par ce peu de paroles, *Dieu créa le ciel et la terre*? Combien d'erreurs dissipées? combien de vérités salutaires révélées? Qu'eût fait notre raison sans cette lumière? que chercher toujours, et s'égarer peut-être toujours. A quoi les philosophes sont-ils parvenus, et quelles altérations n'ont-ils pas faites dans la créance plus ancienne et plus sûre du simple peuple?

Mais quel homme, ayant à parler de si grandes choses, eût commencé comme Moïse? Quelle majesté, et en même temps quelle simplicité dans ce peu de paroles : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre*! Ne sent-on pas que c'est Dieu lui-même qui nous instruit d'une merveille qui ne l'étonne point, et au-dessus de laquelle il est? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre, par la magnificence de ses expressions, à la grandeur de son sujet, et

(1) S. Grégoire de Nisse, *lib. in Hexameron*. S. Cyrille d'Alexandrie, *lib. II*, contre Julien. Et S. Augustin, *lib. I, de Genes. ad litteram, cap. III*, sont de ce même sentiment, quoique ce dernier en propose aussi d'autres.

il n'auroit montré que sa foiblesse. La sagesse éternelle qui s'est jouée en faisant le monde, comme elle le dit elle-même (*Prov. VIII, 34.*), en fait le récit sans s'émouvoir.

Aussi, tout ce qu'elle nous apprend qu'elle fit alors, étoit ordonné, et, en un sens, exécuté dès l'éternité : et la merveille, s'il peut y en avoir à l'égard de Dieu, étoit bien plus dans le plan et dans le dessein que dans l'ouvrage extérieur, très-différent, quoique parfait en soi-même, de ces modèles inséparables de la sagesse primitive qui les avoit conçus. « C'est par la foi, « dit saint Paul (*Héb. XI, 3.*), que nous savons « que le monde a été fait par la parole de Dieu, « et que tout ce qui est visible a été formé, n'y « ayant rien auparavant que d'invisible. »

Au moment marqué, tout ce qui étoit invisible et secret, fut manifesté. Un monde nouveau découvrit un monde plus ancien, et même éternel. Une imitation subite apprit ce qu'étoit l'original ; et le temps commença au point que l'Éternel lui avoit fixé.

Mais comment fixer dans l'éternité le point où doit commencer le temps ? Pourquoi un ordre et un décret prononcé avant tous les siècles, s'exécute-t-il en cet instant, plutôt qu'en tout autre ? Et sait-on même ce qu'on dit quand on parle d'instant avant le temps, ou quand on veut qu'il

ait commencé, sans que l'instant où il devoit le faire, eût été réel ?

Nous nous perdons dans un abîme sans fond, en nous efforçant d'aller au-delà du monde et de sa naissance : mais de ce premier point, nous descendons sûrement jusqu'à nous. Car Dieu ne s'est pas contenté de nous révéler que le monde a été créé, et qu'il a eu un commencement ; il a voulu que Moïse nous apprît l'âge du premier homme, et celui de ses descendans. Et il nous a précautionnés par-là, contre tout ce qui auroit pu obscurcir l'Histoire de la création, en l'éloignant dans des siècles imaginaires, et en donnant lieu à beaucoup de fictions, qu'un intervalle qui n'auroit pas été rempli, auroit favorisées, mais que des dates suivies et non interrompues font disparoître.

§. 2. La terre étoit informe et toute nue ; les ténèbres couvroient la face de l'abîme ; et l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.

LE prophète vient maintenant au détail, et il commence par la terre, comme plus voisine de nous et plus connue. Il parlera ensuite du ciel.

La terre étoit informe et toute nue. C'est une version plus exacte des termes hébreux, que

celle des Septante , qui ont traduit : *Invisibilis et incomposita*. Mais comme les interprètes varient sur la signification propre et littérale de ces deux mots , il est bon d'en fixer le sens par un passage d'Isaïe , qui le détermine clairement.

Ce prophète , parlant de la désolation future de l'Idumée , et voulant marquer qu'elle sera complète et sans ressource , se sert de cette expression : « Elle sera toute entièrement réduite
« au niveau ; elle sera si parfaitement rasée , qu'elle
« ne sera qu'une surface unie et sans aucune iné-
« galité (*Isaïe* , XXXIV , 11.) » , où l'on voit que les deux termes que nous examinons , signifient l'un et l'autre un entier dénuement de tout ce qui embellit un pays. Ce qui est encore plus clairement marqué dans ces paroles de Jérémie : « J'ai vu la terre réduite au premier état
« de nudité et de stérilité , où elle fut créée au
« commencement , sans ornemens , sans hommes ,
« sans animaux , et couverte de ténèbres. » (*Jérém.* , IV , 23.) Voilà l'explication qui nous manquoit.

Dieu , dont la connoissance embrasse tous les temps , et qui non seulement a prévu la chute de l'homme , mais qui a préparé dès le commencement des moyens pour l'empêcher de tomber dans l'erreur , ou pour le rappeler à la vé-

rité , n'a pas voulu créer d'abord la terre avec tout l'ornement et toute la parure qui l'embellissent , quoiqu'il le pût avec une égale facilité ; afin que l'homme ne regardât pas la terre comme riche et féconde par son propre fond ; qu'il sût qu'elle a été dans son origine sans fruits , sans animaux , sans beauté ; qu'elle pouvoit être dans tous les temps aussi stérile et aussi dénuée qu'au jour de sa naissance ; et que les richesses dont elle a été depuis comblée , lui sont étrangères , et viennent d'une main invisible.

Nous verrons dans la suite une pareille attention de Dieu à prévenir , ou à corriger ces injustes préjugés de l'homme , qui s'est formé une idole de la nature en général , et qui conçoit je ne sais quelle vertu secrète dans chaque partie de l'Univers , indépendante de la volonté toujours libre et toujours gratuite du Créateur. Il n'y a rien d'agissant et d'efficace dans les êtres matériels , que lui seul. Tout est don et tout est gratuit dans la nature même , et ça été pour le marquer que Dieu ne l'a perfectionnée et embellie que par degrés , en affectant de les séparer par l'intervalle des temps.

Ainsi , dans l'idée qu'on s'est formée de l'ancien chaos , il y a bien des choses à corriger. Car , on s'imagine que tout y étoit déjà produit , mais confus et mêlé , et qu'il n'a fallu que séparer et

placer dans son ordre ce qui étoit uni à des êtres étrangers , ou même opposés , et que le premier ouvrage de Dieu n'étoit , à proprement parler , qu'un désordre général.

Toutes ces erreurs sont directement contraires au dessein de Dieu dans la création de l'Univers. Il n'a rien fait qu'avec ordre ; rien n'a été produit que lorsqu'il l'a voulu. Et lorsqu'il a tiré du sein de la terre ou les plantes ou les animaux , il n'y avoit , avant sa parole , ni germe , ni principe de fécondité dans la terre pour les produire.

Les ténèbres couvroient la surface de l'abîme. Il n'a point été parlé de la création de ces eaux profondes , que l'Écriture appelle *abîme* , et dont une partie sera connue dans la suite , sous le nom de *mer*. Mais nous ne pouvons douter qu'elles n'aient été comprises sous le nom de la terre , parce qu'elles ne faisoient avec elle qu'un seul globe , et qu'elles la couvroient de toutes parts.

D'épaisses ténèbres cachotent la surface de l'abîme. Ce qui doit s'entendre , non seulement de la privation de la lumière où étoit alors tout l'Univers , mais d'un brouillard fort épais élevé jusqu'à une certaine hauteur , qui auroit caché la surface des eaux , quand même la lumière auroit paru ; et qui en déroboit la vue , après même que la lumière fut faite.

Cette circonstance a paru, à Dieu même, mériter une attention particulière. « Où étiez-vous, « disoit-il à Job, lorsque je couvrois d'un nuage « la mer, et que je l'envirionnois dans sa naissance d'un brouillard ténébreux, comme on « emmaillotte un enfant ? » (*Job, XXXVIII, 9.*)

Il y a peu de personnes qui n'ayent observé que les rivières, les lacs, et à plus forte raison la mer, se couvrent en certains temps pendant la nuit d'un brouillard, qui, au point du jour, paroît être comme un coton et un duvet, sous lequel la surface des eaux est tranquille, et comme dormante.

C'est ainsi à peu près que dans les ténèbres générales, et dans la nuit où tout l'Univers étoit plongé, Dieu tenoit tranquille un abîme immense sous un brouillard épais; et qu'il paroisoit l'endormir dans son enfance sous le coton dont il l'avoit revêtu, réservant à un autre temps à l'agiter et à le mettre en fuite par sa parole: et demeurant également le maître, ou de le tenir dans le sommeil ou de le réveiller.

S'il m'avoit plu laisser la terre sous les eaux, nous dit-il dans ce récit qui paroît si simple, et la rendre non seulement inhabitable et inculte, mais invisible, qui auroit eu droit de s'en plaindre? J'ai commencé par couvrir la terre de la mer, pour montrer que c'est par ma bonté que

je l'ai découverte ; et que ma justice l'inondera de nouveau avec la même facilité que je l'avois submergée dans son origine.

Il en est de même des ténèbres , elles ont pu durer toujours , puisqu'elles ont subsisté quelques heures. L'abîme couvroit la terre , et les ténèbres couvroient l'abîme. Qu'on entende ce que cela veut dire ; qu'on lise dans la nature les mystères de ma grâce ; qu'on connoisse l'injustice future du siècle , et qu'on s'instruise de mes miséricordes.

Et l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.

Quelques anciens , suivis par les interprètes des derniers temps , ont expliqué ces paroles , ou de l'air , ou du vent , qui agitoit la surface des eaux ; et qui , selon eux , étoit appelé l'Esprit ou le souffle de Dieu ; parce que Dieu l'avoit excité , ou parce qu'il étoit impétueux et violent : l'usage de l'Écriture étant d'appeler divin tout ce qui est extraordinaire ou excessif.

Mais presque tous les pères ont vu dans ces paroles , ou l'efficace de l'opération divine , qui préparoit les eaux et la terre à la fécondité , ou le saint Esprit même inspirant la chaleur et la vie aux eaux , dont le monde nouveau devoit sortir.

Le psaume trente-deuxième ne nous permet pas d'avoir une autre idée : « Les cieux , dit le

« prophète, ont été créés par la parole du Sei-
 « gneur, et la disposition des étoiles a été or-
 « donnée par le souffle de sa bouche. Il a assem-
 « blé, comme dans un vase, les eaux de la mer :
 « il a renfermé tous les abîmes dans un tré-
 « sor. » L'Esprit, qui est le souffle de la bouche
 de Dieu, et qui a formé le ciel, ne peut être
 méconnu ; et c'est ce même Esprit qui présidoit
 aux eaux avant que de les séparer.

Les termes de l'original ne sauroient d'ailleurs
 souffrir une autre interprétation ; car il est sans
 apparence que l'Esprit de Dieu, surtout au com-
 mencement des Ecritures, soit pris dans un au-
 tre sens que le vrai et le naturel, et qu'il signi-
 fie seulement un vent violent. La tranquillité des
 eaux, couvertes par un brouillard qui leur ser-
 voit, dans leur origine, comme de drapeaux et de
 langes, selon l'expression de Dieu même, ne
 s'accorde point avec un vent impétueux, qui les
 auroit universellement et excessivement agitées ;
 et le mot hébreu qui est traduit, *étoit porté*, ne
 signifie point un mouvement violent et rapide,
 mais le mouvement léger d'un oiseau qui étend
 ses ailes sur ses petits pour les couvrir, ou pour
 les exciter et les dresser à voler, ou même la
 manière dont il échauffe ses œufs pour les ani-
 mer et les faire éclore.

Ce dernier sens, que quelques-uns ont cru

particulier au syriaque, convient aussi à l'hébreu, selon saint Jérôme et même selon les Juifs : et le premier est clairement marqué dans le cantique de Moïse, où il parle ainsi de la protection de Dieu sur son peuple. « Comme un aigle attire ses
« petits pour leur apprendre à voler, et voltige
« doucement sur eux : il a de même étendu ses
« ailes, a pris son peuple sur lui, et l'a porté
« sur ses plumes. » (*Deuter.*, XXXII, 11.)

Les paroles que nous expliquons, signifient donc que l'Esprit vivifiant enfantoit, pour ainsi dire, le monde futur; qu'il l'animoit par son souffle, qu'il lui inspiroit la chaleur et la vie; et que le Père, étant le principe de l'être; le Fils, le principe de l'ordre; l'Esprit étoit l'âme de tout. Je sais que ces opérations ne sont distinctes que par rapport à nous, et qu'elles partent d'une cause indivisible; mais nous ne pouvons être instruits que par un langage conforme à notre foiblesse, et Dieu nous demeureroit toujours inconnu, s'il ne daignoit s'abaisser jusqu'à notre enfance.

Une preuve que nous ne nous trompons point dans l'explication que nous venons de donner, est ce que Jésus-Christ dit à Nicodème, que sans une nouvelle naissance on ne pouvoit entrer dans le royaume de Dieu; ce qu'il explique aussitôt par ces paroles : « En vérité, en vérité,

« je vous dis que si un homme ne renaît de l'eau
 « et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume
 « de Dieu. Ce qui est né de la chair, est
 « chair; ce qui est né de l'Esprit, est Esprit.
 « Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit,
 « qu'il faut que vous naissiez de nouveau. »
 (*Jean III, 3, 5, 6, 7, 8.*)

FIGURE DU BAPTÊME.

Il me semble qu'il est évident que Jésus-Christ fait allusion à ce que nous lisons ici : qu'il compare l'Esprit de Dieu, imprimant une vertu secrète aux eaux pour une première naissance, avec le même Esprit rendant fécondes les eaux du baptême pour une seconde naissance ; qu'il montre dans la création de l'homme le modèle de sa réparation, et qu'il l'avertit qu'il n'a retenu de sa première origine qu'une naissance charnelle, s'étant privé de l'Esprit dont la vie et la chaleur l'avoient animé, et qu'il sera toujours exclus du ciel (1) s'il ne reçoit une nouvelle naissance, dont l'esprit et les eaux soient comme autrefois le principe.

Des hommes, peu accoutumés à comparer les Ecritures, et secrètement ennemis de tout ce qui est mystérieux et plus profond que la surface de

(1) L'Eglise, dans une prière solennelle, autorise ces pensées, en bénissant l'eau du baptême.

l'histoire, n'entreront peut-être pas dans ces pensées. Mais on les prie de considérer que, dans cette occasion, c'est la lettre même qui nous conduit à l'esprit : que tout le plan des Écritures n'a qu'un seul but, et qu'elles ne perdent jamais Jésus-Christ de vue : que c'est lui-même qui nous montre la nécessité d'une nouvelle naissance dans le modèle de la première ; et qu'étant, comme il est, la sagesse qui a tout fait, et la sagesse qui a tout réparé, rien n'étoit plus raisonnable que de peindre dans son premier essai ce qu'elle devoit perfectionner dans son second ouvrage.

Aussi les anciens (*Theophil. Antioch., lib. II, ad Autolyicum.*) ont tous été persuadés que le seul récit de la création des six jours étoit plein de mystères ; que plus on l'étudioit, plus on y découvroit de profondeurs ; et que la plus longue vie, la plus assidue méditation, et la plus sublime intelligence succomberoit à une telle recherche.

γ. 5. Et le Seigneur dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. (1)

LA voix de Dieu est sa volonté. Il parle en

(1) Cette traduction renferme dans son idée quelque travail, et un retardement dans la production de l'ouvrage. L'expression hébraïque est plus énergique et plus noble.

commandant , et il commande par ses décrets.
 « L'Auteur de la nature a prononcé la lumière ,
 « et l'a créée. La parole de Dieu est sa volonté ;
 « l'ouvrage de Dieu est la nature. » (S. Am-
 broise , sur les six jours , liv. I , ch. IX.)

Les ténèbres n'ont point de cause , non plus que le néant ; mais la lumière a un principe , et ce principe est Dieu même. Avant qu'elle parût , qui auroit pu s'en former l'idée ? Qui auroit connu les ténèbres avant sa naissance ? Qui auroit été capable de les comparer avec sa beauté , avant qu'elle les eût dissipées ?

Elle étoit nécessaire , afin que la nature ne demeurât pas ensevelie dans l'obscurité , et que les merveilles dont elle est remplie ne nous fussent pas inconnues : mais le Créateur de la lumière n'en avoit pas besoin pour agir. Les ténèbres et la lumière sont pour lui une chose égale , parce que les ténèbres ne lui cachent rien , et que la lumière ne peut lui rien découvrir. Il l'a appelée , et elle a obéi : il l'a tirée des ténèbres , et il est le maître de l'y replonger. (*Psaume XLVIII , 12.*) Qui espéreroit de se pouvoir dérober aux yeux de celui qui a créé la lumière par une seule parole ? Et qui seroit assez malheureux pour chercher les ténèbres , après que la lumière les a mises en fuite ?

Que la lumière soit : Elle n'étoit point , et

rien n'y préparoit. Elle a été produite par un commandement exprès, comme les plantes et les animaux. Inutilement chercheroit-on dans des combinaisons des lois générales, la production de la lumière: elle a dans sa nature, dans la rapidité de son mouvement, dans sa distribution, dans ses effets, des principes aussi concertés et aussi impénétrables à l'intelligence humaine, que l'artifice des corps organisés; et c'est même de cette secrète économie de la lumière, dont Dieu se glorifie dans le livre de Job. « Découvrez-nous, « dit-il à ce grand homme, quel est le sentier de « la lumière, et quel est le lieu des ténèbres?... « Quel est le lieu d'où vient une excessive cha- « leur, et d'où les vents brûlans viennent-ils « pour se répandre sur la terre? » (*Job*, XXXVIII, 19.)

Et la lumière fut. Où étoit-elle un moment auparavant? Comment a-t-elle pu naître du sein même des ténèbres? Quelle excellente image du miracle que Dieu produit quand il éclaire les esprits, et quand il leur manifeste la sagesse éternelle, qui créa la lumière dans le commencement, et qui a bien voulu, dans l'accomplissement des temps, être elle-même notre lumière! « Le même Dieu qui a commandé que la lumière « sortît des ténèbres, est-ce lui qui a fait luire « sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puis-

« sions éclairer les autres par la connoissance de
 « la gloire de Dieu , selon qu'elle paroît en Je-
 « sus-Christ? » (II. *Cor.* IV, 6.)

Avec la lumière , toutes les couleurs dont elle est la mère embellirent la nature. Le monde , plongé jusqu'alors dans les ténèbres , parut sortir une seconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné en devenant éclairé ; et la lumière réfléchie ou rompue en une infinité de manières , donna de la beauté à toutes les parties de la matière , jusque-là sans agrément et sans parure.

Voilà ce que produisit une simple parole , dont la majesté s'est fait sentir même aux infidèles (*Longin*, *Traité du Sublime*, *sect.* 7.), qui ont admiré que Moïse eût su faire parler Dieu en maître , et qu'au lieu d'employer des expressions qu'un petit esprit auroit trouvé magnifiques , il se soit contenté de celle-ci : *Dieu dit , que la lumière soit , et la lumière fut.*

Si l'on demande si cette lumière étoit semblable à celle du soleil , aussi réelle et aussi brillante : il me semble qu'on n'a aucune raison solide d'en douter. On sait qu'il faut distinguer l'impression extérieure de la lumière et le sentiment ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. En confondant ces deux choses , ou plutôt en les unissant , on doit répondre que la lumière avoit alors tout ce qui est compris sous ce nom.

Mais à quel corps étoit-elle attachée, ou quel étoit le corps lumineux qui éclairoit tout le reste? Il n'a pas plu à Dieu de nous le révéler : et peut-être que son dessein, en nous le cachant, a été de nous mieux persuader que tout est lumineux quand il le veut ; que rien ne l'est par sa nature ; que ce qui l'est pendant un temps, peut cesser de l'être ; et que la même chose qui sert de lumière, peut, dans la suite, ne répandre que des ténèbres.

§. 4. Dieu vit que la lumière étoit bonne ; et il sépara la lumière d'avec les ténèbres.

Dieu vit que ses décrets avoient été ponctuellement exécutés, que tout s'étoit fait selon ses desseins, et que la lumière répondoit exactement à sa pensée ; qu'elle servoit aux usages qu'il avoit voulu ; qu'elle donnoit à l'Univers l'ornement qu'il avoit résolu de lui donner ; et qu'elle observoit régulièrement le cours qu'il lui avoit prescrit.

Cette parole est une preuve que tout est parfait dans les ouvrages de Dieu (*S. Amb., liv. II, Hexam.*), que sa volonté est son unique règle ; et que bien loin de dépendre des moyens, ou simples ou composés, qui fassent que ses desseins ne soient pas aussi exactement suivis qu'ils

auroient dû l'être selon sa première idée , il est toujours indépendant, et par conséquent toujours obéi.

Et il sépara la lumière d'avec les ténèbres. Cela signifie qu'il marqua un ordre et une succession entre les ténèbres et la lumière. Il en sépara les temps, et les régla; il jugea les ténèbres utiles à ses desseins, mais il les borna; il leur préféra la lumière, mais il voulut que son cours dépendît de sa liberté.

En cela il voulut nous apprendre qu'une lumière d'un ordre supérieur ne seroit pas toujours fixée dans un lieu; qu'elle passeroit d'un peuple à un autre; que les ténèbres et la lumière ne seroient jamais générales, et que les ténèbres mêmes, qui ne viennent point de lui, ne laisseroient pas d'entrer dans son ordre, parce qu'elles n'occuperoient que les temps et les lieux qu'il leur marqueroit.

χ. 5. Il donna à la lumière le nom du jour, et aux ténèbres le nom de nuit; et du soir et du matin se fit le premier jour.

Cette expression ne signifie pas seulement qu'il feroit donner par l'homme ces deux noms à la lumière et aux ténèbres; mais que dès-lors, il destinoit le temps de la lumière aux actions, et celui des ténèbres au repos. Que tout ce que

l'homme feroit devroit être digne de la lumière ; et que s'il cherchoit les ténèbres pour agir , un tel amour des ténèbres marqueroit celles de sa conscience.

Et du soir et du matin se fit le premier jour. Il y a deux questions à faire sur ces paroles. La première, comment il faut compter ce premier jour, en le commençant par le soir ou par le matin ; et ce qu'il faut entendre sous ces noms de matin et de soir. La seconde, en quel temps la lumière fut créée ; car c'est de ce qui la précède ou de ce qui la suit, qu'on doit déterminer si c'est par le soir qu'il faut commencer ou par le matin. Il semble que cette seconde question devroit être la première, mais on verra qu'elle dépend nécessairement de l'autre.

On ne peut avoir un meilleur interprète de l'Écriture, que Moïse lui-même, qui commence les jours consacrés à Dieu par le soir ; et qui suit sans doute en cela l'usage civil et ordinaire, puisqu'il ne marque jamais que l'autre en soit différent. Un seul passage où les jours des Azimes sont comptés, et où le commencement du premier et la fin du dernier sont exactement marqués, peut tenir lieu de beaucoup d'autres preuves. « Depuis le quatorzième jour du premier
« mois sur le soir, vous mangerez des pains sans
« levain jusqu'au soir du vingt-unième jour de ce

« même mois. Il ne se trouvera point de levain
« dans vos maisons pendant sept jours. » (*Exode*,
XII, 18, 19.)

Les sept jours des Azimes étoient entiers et parfaits, comme tout le monde en convient. Le premier commençoit au soir du quatorzième, et le dernier finissoit au soir du vingt-unième. Ils commençoient donc tous par le soir précédent.

Il en étoit de même du jour du sabbat, qui commençoit constamment au coucher du soleil de la sixième férie, et finissoit au coucher du soleil le lendemain. « Ce jour étoit celui de la pré-
« paration, et le jour du sabbat alloit commen-
« cer ; » (*Luc.*, XXIII, 54.), dit saint Luc, parlant du temps de la sépulture du corps de Jesus-Christ. Le sixième jour alloit finir et le septième alloit commencer: Ce qui est une preuve que le dernier soir de l'un (c'est-à-dire le coucher du soleil), étoit le point où commençoit l'autre(1).

Cette coutume passa des Juifs à l'Eglise chré-

(1) *Synesius*, parlant d'un pilote juif, dit : Nous étions au sixième jour, qui est un jour où les Juifs commencent le sabbat, et imputent au jour suivant le commencement de ce soir, pendant lequel temps ils se font un scrupule de mettre la main à quelque ouvrage que ce soit C'est pourquoi, d'abord que notre pilote juif put connoître par des conjectures que le soleil étoit couché, il quitta le gouvernail *Epist. IV.*

tienne, et nous avons encore retenu l'usage de commencer les fêtes vers la fin du jour précédent, et de les terminer au second soir, ou aux secondes vêpres.

Il y a donc tout lieu d'assurer que le premier jour de la création commença par le soir, et que tous ceux qui le suivirent furent semblables. Le texte de l'Écriture est formel, et il ne peut recevoir une autre explication sans lui faire violence.

Le soir du premier jour fut ce qui devança la naissance de la lumière : et le matin fut le temps où la lumière parut. Ces deux parties composèrent le jour entier, c'est-à-dire, cet espace de vingt-quatre heures, dont la lumière et les ténèbres occupèrent successivement la moitié.

Il n'est pas difficile après cela de décider la seconde question, c'est-à-dire, en quel temps la lumière fut créée ; car le premier jour ayant fini au coucher de cette lumière, qui parut douze heures sur l'horizon, et le soir qui l'avoit précédée, ayant dû avoir la même durée pour former avec elle un espace de vingt-quatre heures. Il paroît certain que le monde avoit commencé depuis douze heures, et qu'il étoit demeuré couvert de ténèbres pendant cet intervalle, lorsque Dieu créa la lumière vers le point de l'horizon où elle devoit commencer le jour.

Ce que je viens de dire, suppose que les jours de la création ont été réels et distincts ; et certainement quand on voudroit leur donner un sens allégorique, il faudroit toujours reconnoître un premier sens historique et naturel, qui n'a rien d'indigne de Dieu, et qui est visiblement, et si nécessairement fondé sur le texte. Saint Augustin, qui avoit souvent expliqué ces six jours d'une manière figurée, propose le sens naturel et littéral dans le *Traité, De Catechizandis rudibus* (cap. XVII), et paroît le préférer ; quoiqu'il avoue que Dieu avoit eu le pouvoir de créer toutes choses en un moment : ce qui ne sauroit être mis en doute.

L'objection qu'on prétendroit fonder contre la distinction réelle et extérieure des jours, sur ce qui est dit dans le second chapitre de la Genèse, (*Genèse II, 4.*) « Telle a été l'origine du ciel
« et de la terre, et c'est ainsi qu'ils furent créés
« au jour, que le Seigneur Dieu fit l'un et l'autre. » Une telle objection n'a rien de solide. *Au jour*, est un terme général qui signifie souvent un temps indécis et non limité ; et qu'on ne peut opposer à un récit précis et circonstancié de ce qui s'est fait en six jours, marqués en particulier par leur soir et leur matin.

Une seconde objection, tirée d'un mot de l'Écclésiastique, n'est pas plus sérieuse. « Celui qui

« vit éternellement , a créé toutes les choses ensemble. » (*Ecclesiast.* XVIII , 1.) Car le terme *ensemble* , pouvant marquer ou le même temps , ou la même origine , il est clair que c'est le second sens qui convient au dessein du sage.

« Tous les hommes ne sont que terre et cendre. « Celui qui vit éternellement a tiré également toutes choses du néant. Le Seigneur sera seul reconnu juste ; et il est le roi invincible qui subsiste pour jamais. » (*Ibid.* XVII , 31. XVIII , 1.) Il n'est pas nécessaire , pour établir la dépendance de toutes les créatures , qu'elles aient toutes été formées dans le même instant : ce qui n'est pas compatible avec l'histoire de leur création , mais qu'elles aient toutes été également tirées du néant.

Pourquoi Dieu n'a point créé toutes choses en un seul moment.

Mais pourquoi Dieu , pouvant donner à l'Univers toute sa perfection dans un seul moment , a-t-il voulu y employer six jours ?

C'est qu'il est le maître , et personne n'a droit de lui demander ni pourquoi il fait une chose , ni pourquoi il la fait ainsi. La puissance de Dieu est aussi sa sagesse ; et il est l'ordre même : et tout ce qu'il fait en porte le caractère. Il est souverainement libre , aussi bien que tout puissant.

Son dessein étoit de se manifester aux esprits célestes , et de les instruire, encore plus que de les étonner. Il leur apprenoit , par une longue suite de merveilles, qu'ils n'avoient pu ni prévoir, ni imaginer de quel trésor, et de quelle fécondité elles partoient. En s'arrêtant où il lui plaisoit , il leur faisoit sentir leur impuissance de conjecturer ce qui suivroit. En interrompant le cours de ces productions, il leur montrait à quel point il étoit libre de le continuer, ou de le finir. En les tenant en suspens, il les rendoit plus attentifs à la perfection que les nouveaux êtres apportoient aux premiers. Et en s'avançant par degrés, il les faisoit entrer dans les profondeurs de sa sagesse, sans les accabler par un spectacle trop subit.

Il les traitoit par rapport aux mystères de la nature, comme il avoit dessein d'en user à leur égard pour les mystères de sa grâce. Il vouloit tout leur apprendre, mais dans son temps et par les effets : comme il leur a découvert les richesses infinies de sa sagesse dans l'économie de l'incarnation de son fils, par les choses étonnantes et incompréhensibles qu'il a opérées dans son Eglise, et dont l'événement seul les a pleinement instruits. « J'ai reçu, moi qui suis, dit le grand apôtre (*Ephès. III, 8. etc.*), le plus petit « d'entre les saints, cette grâce d'annoncer aux

« Gentils les richesses incompréhensibles de Je-
 « sus-Christ, et d'éclairer tous les hommes, en
 « leur découvrant combien est admirable l'éco-
 « nomie du mystère caché dès le commencement
 « des siècles en Dieu, qui a créé toutes choses :
 « afin que les principautés et les puissances qui
 « sont dans les cieux, connussent par l'église la
 « sagesse de Dieu, si merveilleuse dans les ordres
 « si différens de sa conduite, selon le dessein
 « éternel qu'il a accompli par Jésus-Christ notre
 « Seigneur. »

Avant que de finir ce qui regarde le premier jour, je dois dire un mot de la saison et du mois où l'on doit le placer, en comparant les temps qui ont suivi, avec ce premier instant qui les a précédés.

*En quelle saison, quel mois et quel jour
 le monde a été créé.*

Il y a sur cela deux avis ; mais l'un mieux fondé que l'autre. La naissance du monde paroît convenir au printemps. Mais l'ancienne supputation des Hébreux, et de Moïse même, détermine à préférer l'automne.

Il est certain que l'année civile des Hébreux finissoit avec l'été. « Vous célébrerez la troisième
 « fête solennelle (qui est celle des tabernacles)
 « à la fin de l'année, lorsque vous aurez recueilli
 « tous les fruits de votre champ. » (*Exode*,

XXIII, 16.) Et dans un autre endroit : « Vous
 « célébrerez la fête solennelle des semaines (c'est
 « la Pentecôte) en offrant des prémices des fruits
 « de la moisson du froment ; et vous ferez la fête
 « des dépouilles des fruits à la fin de l'année,
 « lorsqu'on les aura tous recueillis. » (*Ibid*,
 XXIV, 22.)

Ce fut par un établissement nouveau, que le
 mois où le peuple sortit de l'Égypte, et auquel
 il célébra la première Pâque, fut le commence-
 ment de l'année. « Ce mois-ci sera pour vous le
 « commencement des mois ; ce sera le premier
 « des mois de l'année. » (*Exode*, XII, 2.) Mais
 ce changement n'eut lieu que pour la Religion,
 et pour fixer l'ordre des solennités. L'année civile
 demeura la même ; elle commença au mois de
Tisri, à l'ordinaire, quoique l'année commen-
 çât au mois de *Nisan*.

Dans les livres de Moïse, les mois n'ont point
 de noms propres (1). Ils sont simplement mar-
 qués par leur ordre, le premier, le second, et
 ainsi des autres. Mais ils en eurent dans la suite
 de particuliers. *Tisri* répond en partie aux mois
 de septembre et d'octobre ; et *Nisan* aux mois
 de mars et d'avril.

(1) Moïse appelle le mois où la Pâque fut célébrée,
mensis Abid, ce que S. Jérôme traduit, *mensis novorum*.
 C'est moins son nom que celui de la saison.

Il y a beaucoup d'apparence que le monde fut créé vers le temps de l'équinoxe. Et comme on a observé que depuis le concile de Nicée, tenu en 325, jusqu'à la réformation du calendrier en 1582 (1), les points équinoxiaux avoient anticipé de dix jours; on croit, en observant la même anticipation depuis 325, jusqu'à la première année du monde, commencée environ (2) quatre mille ans avant l'ère chrétienne, que l'équinoxe qui a précédé tous les autres, tomboit à peu près vers le 26°. octobre.

A quoi il faut ajouter que le premier jour de la création étant certainement un dimanche, il faut la fixer au dimanche le plus voisin de l'équinoxe, qui, par les supputations, concourt avec le 23°. d'octobre. Mais comme les années du monde ne peuvent être comptées avec certitude, il ne faut pas que les autres supputations, qui en dépendent, soient regardées comme certaines.

(1) Cet intervalle est de 1257 ans.

(2) 4004. L'ère chrétienne vulgaire est plus courte que la véritable d'environ quatre ans.

Quand on parle d'équinoxe, on suppose que si le soleil eût été dès lors, il auroit été précisément sous la ligne équinoxiale.





Que le firmament soit fait au milieu des
eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.

SECOND JOUR.

γ. 6. Dieu dit aussi : Que le firmament soit au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.

γ. 7. Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui étoient sous le firmament, de celles qui étoient au-dessus du firmament. Et cela se fit ainsi.

IL y a dans ce peu de paroles de grandes obscurités qui sont augmentées par la diversité des conjectures des interprètes, dont les uns détruisent ce que les autres établissent, en laissant subsister tous les doutes essentiels, et demeurant eux-mêmes indécis au milieu de tout ce qu'ils proposent. —

Les principales difficultés se réduisent à celles-ci :

1.° Ce que signifie le terme original, *rakia*, traduit par les Septante, *σπίραις*, et par la Vulgate, *firmamentum*.

2.° Ce qu'on doit entendre par le *firmament*.

3.° Quel partage il faut faire entre les eaux.

4.° Ce que c'est que les eaux supérieures.

5.° Quel est leur lieu et leur usage.

Je tâcherai de répondre à toutes ces questions, et je commence par la première.

Il me paroît certain que le terme hébreu, qui est la racine de celui que nous expliquons, signifie proprement *étendre*; et ensuite *battre*, *frapper*, parce que c'est souvent en frappant sur certaines matières qu'on les étend. Ainsi ce que la Vulgate (*Voyez Ch. XVI, 38 et 59.*) appelle *firmament*, doit être traduit par *une chose étendue* ou *une étendue*. Mais, pourvu qu'on attache cette idée au terme de *firmament*, on peut et l'on doit même le retenir, à cause qu'il est consacré par l'usage.

L'Écriture donne le nom de ciel au firmament : *Et Dieu donna au firmament le nom de ciel.* v. 8 Et dans le quatorzième verset, elle place les étoiles dans le firmament. *Que des corps de lumière soient faits dans le firmament du ciel.* On est donc bien fondé à prendre le firmament pour le ciel. Or, l'expression la plus ordinaire de l'Écriture, par rapport à la formation du ciel, est de dire que Dieu l'a étendu comme un vaste pavillon qui couvre la terre, dont les riches courtines brillent de l'éclat des étoiles. « Vous vous êtes revêtu d'honneur et de gloire ; vous vous êtes couvert de la lumière « comme d'un manteau ; vous avez étendu le

« ciel comme un pavillon ». (*Psaume CIII*, 2.) Et dans Isaïe : « Qui a étendu les cioux comme « une toile , qui les suspend comme un pavillon « qu'on dresse pour s'y retirer ? » (*Isaïe*, *XI*, 22.) Et ailleurs : « Voici ce que dit le Seigneur « notre Dieu, qui a créé les cioux et qui les a « étendus. » (*Isaïe*, *XLII*, 5.) On peut donc, avec beaucoup de fondement, regarder les expressions claires que je viens de rapporter, comme l'interprétation du terme qui nous paroissoit obscur.

Mais qu'est-ce que ce firmament, ou cette étendue à qui Moïse donne le nom de ciel? Pour satisfaire à cette question, qui n'est difficile que parce qu'on y mêle des préjugés étrangers, ou même faux, je dois la réduire à ce qui lui est propre, et la rendre aussi simple que l'Écriture la propose.

Comme elle parle à l'homme de ce que Dieu a fait pour lui, et que cela se réduit à deux grandes parties qui embrassent tout le reste, la terre et le ciel : après avoir dit quelle étoit la première situation de la terre, lorsqu'elle étoit encore sous les eaux, elle veut lui apprendre en quel état étoit le ciel dans sa première origine, lorsqu'il étoit sans le soleil et sans les étoiles.

C'étoit, lui dit-elle, une vaste étendue, et cette étendue n'étoit réelle que parce que Dieu

L'avoit formée. Le premier jour, elle n'avoit pas reçu l'ordre et la disposition qu'il lui donna le second ; mais dans ce second jour, elle n'étoit que comme un pavillon immense, dont les pentes et les courtines avoient à la vérité toutes leurs proportions ; mais sans cet éclat et cette riche broderie dont il les orna le quatrième jour.

Ce pavillon, qui n'avoit encore rien de grand que son immensité et son vaste contour, tomboit de toutes parts sur l'horizon, et enfermoit dans son enceinte toute la hauteur de la matière qui s'élevoit depuis la surface de la terre jusqu'à la voûte que le pavillon terminoit.

Comme les yeux n'observent rien de sensible, en un jour serein dans l'espace presque infini qui est entre nous et les étoiles, l'Écriture compte tout cet espace comme une même étendue ; et elle lui donne le même nom de ciel et de firmament, indépendamment du voisinage, ou de la distance de la terre ; parce qu'aucunes limites, dont les sens puissent juger, ne bornent et ne partagent ce ciel ou ce firmament en plusieurs étages ; et que tout y paroît égal.

Il est vrai que l'air, qui est plus voisin de la terre, est plus grossier que celui qui en est plus éloigné ; et que l'on a, par les expériences, pu juger jusqu'où l'air agit par sa pesanteur. Mais les yeux ne discernent rien de tel. Ils ne voyent

pas où finit l'air plus matériel, et où commence une autre substance plus pure. Ils jugent que tout ce qui est jusqu'au soleil et jusqu'aux étoiles est semblable. Et l'Écriture se conformant au jugement des yeux, qui est simple et naturel, appelle ciel tout ce qui est entre la terre et les étoiles, n'employant jamais le mot d'*air*, qui ne subsiste point en hébreu, mais qui signifie la même chose, comme les oiseaux du ciel, et les pluies qui tombent du ciel, et cent autres semblables expressions connues de tout le monde, où le ciel est mis au milieu de l'air.

En cela, l'Écriture a réformé par avance les fausses hypothèses de plusieurs cieus, où l'on a cru que chaque planète étoit attachée, et d'un dernier, où l'on a cru que les étoiles fixes étoient enchâssées comme des diamans. Elle a détruit cette vaine structure, qui est la fiction des hommes, et non l'ouvrage de Dieu; et elle a démoli ces compartimens et ces cloisons qui interrompent un espace que Dieu a laissé libre et commun, depuis la terre jusqu'aux extrémités du ciel.

Ces différens cieus, que les anciens astronomes avoient imaginés, étoient fondés sur les mouvemens opposés, que chaque planète paroît avoir, dont l'un, qui est général, l'emporte chaque jour de l'orient à l'occident; et l'autre,

qui lui est particulier ; la fait avancer de l'occident à l'orient dans une certaine révolution de jours. Le premier mouvement étoit celui du ciel de la lune , par exemple ; et le second , celui d'un cercle intérieur de ce ciel appelé le déférent de la lune qui glissoit dans ce ciel même.

Des cieux , ainsi composés , ne pouvoient être que d'une matière solide , parce que le déférent n'auroit pas pu être emporté par le ciel qui l'enveloppoit , ni continuer son cours au-dedans de ce ciel vers un terme opposé , si l'un et l'autre n'avoient été semblables à du cristal fort dur , ou à quelque chose encore de plus solide.

La manière d'expliquer comment une même planète est quelquefois directe , stationnaire ou rétrograde , ajoutoit une nouvelle nécessité de concevoir les cieux d'une nature impénétrable. Car on supposoit chaque planète attachée à un épicycle inséparablement uni au déférent , et roulant avec lui dans le creux du ciel qui l'enveloppoit. Il falloit pour cela une matière à toute épreuve , et plus dure que le diamant.

Mais la simplicité de l'Écriture fait évanouir ces cieux emboîtés les uns dans les autres , qu'une fausse philosophie avoit inventés , et que les connoissances d'une physique plus exacte ont rendus inutiles.

On peut objecter ce qui est dans Job . « Ayez-

« vous aidé à Dieu à étendre les cieux qui sont
« solides et polis comme un miroir d'airain ? »
(*Job*, XXXVII, 18.) Mais ces paroles sont
d'Eliu, homme sans autorité, qui ne mérite
d'être cru qu'autant qu'on sait d'ailleurs qu'il dit
vrai, et qui, dans cette occasion, est démenti
par Moïse.

*Que le firmament soit au milieu des eaux,
et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.* C'est
ici la troisième question proposée, mais qui est
nécessairement liée avec la quatrième. Quel par-
tage fait le firmament entre les eaux ; et ce que
c'est que ces eaux supérieures, qu'il discerne des
autres ?

Nous avons vu que les eaux couvroient la
terre, et le verset neuvième le dit clairement.
Ces eaux étoient d'un volume sans comparaison
plus grand que nous ne pensons ; et la mer, qui
se retira par l'ordre de Dieu dans les réservoirs
qu'il lui avoit préparés, n'en étoit qu'une partie.
La terre, sous ce profond alîme, étoit comme
un noyau presque imperceptible ; et quiconque
ignoroit le dessein de Dieu, ne l'eût considéré
que comme un écueil caché dans la mer.

Dieu fit évaporer la plus grande partie de ces eaux
immenses, et il les réduisit à des atômes si imper-
ceptibles et si insensibles, que ne composant plus
de masse, et acquérant un mouvement très-

rapide , elles s'élevèrent si haut qu'il resta un très-grand intervalle entr'elles , et celles dont la terre demeura couverte. Et comme cet intervalle faisoit partie du ciel ou du firmament , et méritoit d'en porter le nom , le firmament fut alors la séparation des eaux , et il se trouva comme au milieu de celles qui avoient été élevées , et de celles qui ne l'étoient pas.

Les nuées , qui sont composées des vapeurs de la mer et des eaux qui arrosent la terre , sont destinées pour les pluies et pour restituer ce qu'elles ont pris. Ainsi elles ne sont pas les eaux supérieures ; et elles sont encore moins le firmament qui les sépare des inférieures. Il n'y a que l'espace d'air qui est entre les nuées et la mer , qui pût porter ce nom : mais il est visible qu'en donnant au firmament des bornes si étroites , on ne peut dire en aucun sens raisonnable , que Dieu y a placé le soleil et les étoiles.

En vain demanderoit-on ce qui soutient les eaux dans une élévation qui paroît ne point convenir à leur pesanteur. Car , en premier lieu , selon l'exacte physique , il n'y a point de pesanteur absolue. Le poids des corps vient uniquement de la pression ou de l'impulsion d'un autre , dont le cours est interrompu par leur rencontre. En second lieu , toutes les parties d'un tout , selon l'ordre naturel , y sont rapportées par une

mécanique établie par Dieu pour le conserver ; et ce n'est que par rapport à ce tout que ces parties sont pesantes , parce que c'est vers ce tout qu'elles sont poussées. En troisième lieu , les parties d'eau peuvent devenir sans comparaison plus légères que l'air ou tout autre corps , si elles sont plus déliées et plus en mouvement ; et c'est ce que je suppose après l'Écriture.

Quel est leur lieu.

Le lieu qu'occupent les eaux supérieures (ce qui est la cinquième question), n'est pas laissé dans le doute , si l'on entend une région très-élevée ; et il est certain , si l'on veut marquer précisément jusqu'où elle s'étend. Il faut nous contenter de savoir ce que Dieu nous en a révélé , et être réservé sur le reste. Nous avons intérêt dans la séparation de ces eaux , parce qu'elle a contribué à rendre la terre habitable , et parce qu'elle est sans doute nécessaire au bien général de l'univers. Et l'exemple que nous donne le Prophète , en rendant grâce à Dieu de ce qu'il a placé les eaux au-dessus du ciel , nous apprend à dire comme lui : « Que toutes les eaux qui
« sont au-dessus des cieux louent le nom du Sei-
« gneur » (*Psalme CXLVIII* , 5) ; et à avoir plus de reconnoissance que de curiosité.

Quel est leur usage.

Ce que je viens de dire est la réponse à la

sixième question, ou pour le moins il y prépare. Car ces eaux étoient nuisibles ici, et elles sont salutaires ailleurs. Elles seroient d'un grand usage, quand elles n'auroient d'autre effet que de nous porter à nous souvenir qu'elles ont été la place à des hommes qui devoient être justes et innocens; et qu'elles sont prêtes à retourner à leur ancien lieu, dès que les habitans de la terre seront ingrats et irréligieux.

C'étoit sans doute pour ce dessein que Dieu avoit instruit les premiers hommes de cette séparation des eaux, dont les unes étoient suspendues sur leurs têtes, et les autres n'étoient arrêtées que par les bornes que sa main leur avoit prescrites. Et quand leur impénitence l'eut porté à se repentir lui-même de leur avoir donné la vie, il remit les choses dans leur premier état, rompant les digues qu'il avoit opposées à la mer; et ne se contentant pas de verser des torrens de pluie, mais ouvrant les écluses qui servoient de barrière et de séparation aux eaux célestes, selon qu'il est écrit : « Toutes les sources du grand abîme des eaux furent rompues, et les cataractes du ciel furent ouvertes. » (*Gen. VII, 11.*)

7. Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui étoient sous le firmament, de celles qui étoient au-dessus du firmament. Et cela se fit ainsi.

Lorsque Dieu créa la lumière; *il commanda, et la lumière fut faite.* Cette expression, toute majestueuse qu'elle est, ne dit pas assez. Elle ne décide point, si Dieu fut obéi par des ministres qui lui aidèrent. Elle laisse en doute s'il y avoit dans la matière quelque secrète disposition favorable à son dessein, mais indépendante de sa volonté. Mais tout cela est éclairci dans ce verset. *Que le firmament soit fait, et qu'il sépare les eaux.* Voilà le commandement. *Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux.* Voilà l'exécution. Dieu seul commande, et Dieu seul exécute. Aucun coadjuteur ne paroît; aucune disposition n'est fournie par la matière; et c'est pour cela que tout répond si exactement à ses ordres et à ses desseins. *Et cela se fit ainsi.*

3. Et Dieu donna au firmament le nom de ciel.

Le nom qu'il donna au firmament signifie en hébreu *le lieu des eaux*; pour montrer que cette vaste étendue n'est différente en rien de l'abîme dont la terre est couverte; et que les eaux occupent le ciel, comme les eaux occupent la terre. S'il lui plaît, le ciel sera sans ornement, et sans ce nombre innombrable de feux qui l'ont depuis éclairé. Eh! qui auroit pu soupçonner, en voyant monter vers le ciel tant de vapeurs

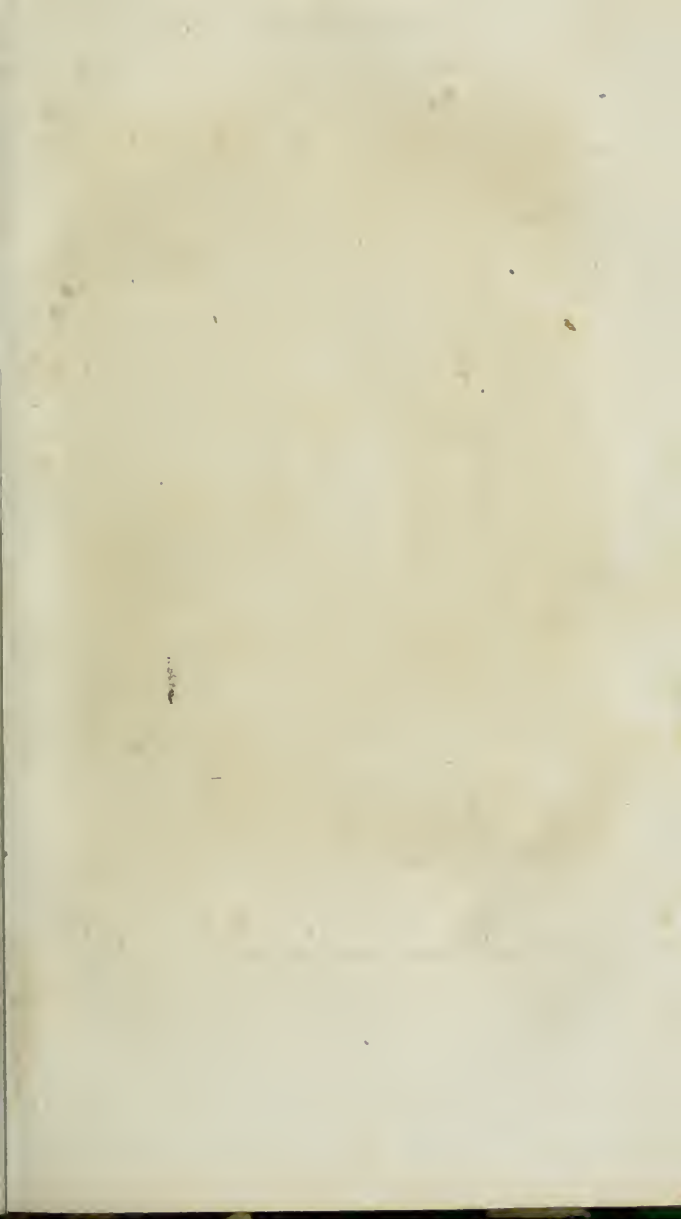
exhalées de l'abîme, qu'un jour tout y seroit ardeur et lumière ?

Admirable sagesse de Dieu, d'avoir pris tant de précautions contre l'ingratitude et la stupidité des hommes, toujours portés à attribuer à une nature aveugle, ce qui n'est l'effet que d'une liberté souveraine ! Voilà le ciel que les philosophes même ont regardé comme éternel, comme incorruptible, comme source primitive de lumière, de chaleur et de fécondité, privé de tout cela, et rempli d'une matière qui en paroît ennemie.

Et du soir et du matin se fit le second jour.

Lorsque la lumière, qui forma ce grand jour, fut couchée, le firmament demeura sombre et ténébreux : et au lieu que maintenant il ne paroît dans toute sa gloire que lorsque le soleil est sous l'horizon, il fut alors semblable à un pavillon obscur, dont les rideaux sont tirés, et qui n'en a que de lugubres. La matière si dénuée d'ornemens, à laquelle il fut alors réduit, et l'or brillant dont il fut ensuite orné, ne sont pas capables d'intelligence. C'est pour nous que ces deux états si différens sont marqués : les humbles y profitent de cette leçon, et les autres n'en comprennent pas le sens.

Dans ce que Moïse dit du ciel, il ne prétend





Que la terre produisè de l'herbe verte qui
porte de la graine .

parler que de celui qui est visible. Il suppose que Dieu est dans son sanctuaire dès l'éternité. Et il eût été même de quelque danger de parler d'un ciel créé de nouveau, où il commençât à établir sa résidence : une telle idée pouvant laisser quelques nuages dans des esprits peu intelligens.

TROISIÈME JOUR.

γ. 9. Dieu dit encore : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'aride paroisse : Et cela se fit ainsi.

γ. 10. Dieu donna à l'aride le nom de terre, et il appela mer toutes ces eaux rassemblées. Et il vit que cela étoit bon.

Il y a des interprètes qui pensent que ce que nous venons de lire fait partie du second jour, et qu'il faut traduire : *Dieu avoit dit, il avoit appelé*, comme si c'étoit une omission de ce qui a précédé. Leurs raisons, qui sont celles des Juifs, se réduisent à deux. La première, que ce qui regarde les eaux a dû se faire en un même jour. La seconde, que le second jour seroit privé de sa bénédiction particulière, et que le troisième en auroit deux.

Mais il me paroît de la témérité à transposer ainsi une partie du récit de Moïse , qui termine le second jour par la conc'usion ordinaire du soir et du matin. La division des eaux , et l'élévation d'une partie , est un ouvrage séparé de celui qui s'est accompli le troisième jour. L'approbation , ou la bénédiction de Dieu , est suffisamment marquée par ces paroles : *Dieu fit le firmament , et il en sépara les eaux.* Car agir , c'est approuver. Et la double bénédiction du troisième jour a deux objets très-différens.

PREMIÈRE PARTIE DE L'OUVRAGE DU
TROISIÈME JOUR.

Dieu dit : *Que les eaux qui sont sous le ciel , se rassemblent en un seul lieu , et que (l'élément) aride paroisse.* Dieu ayant séparé les eaux en deux parties , et n'ayant laissé sur la terre que la quantité qui convenoit à ses desseins , et à l'usage qu'il en vouloit faire , commanda qu'elle se réunît en un même lieu , et que la terre devînt visible.

Ce commandement , qui n'est ici qu'une simple parole , est une menace terrible et un tonnerre , selon le prophète. « Les eaux avoient
« surpassé les montagnes. Mais votre voix me-
« naçante les a mises en fuite. Au bruit de votre

« tonnerre , elles se sont retirées avec empressement et frayeur. » (*Psaume CIII* , 6 et 7.)

Au lieu de s'écouler tranquillement (1), elles prirent la fuite avec épouvante, et elles parurent prêtes, non seulement à abandonner la terre, mais à sortir même de l'univers, tant elles se hâtèrent de se précipiter, et de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avoient ce semble usurpé, puisque Dieu les en chassoit. Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effrayées paroisoient devoir porter le désordre partout où elles se déborderoient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité, qu'une mère gouverne et manie un enfant qu'elle avoit d'abord emmailloté, et qu'elle place ensuite dans son berceau. C'est sous ces images que Dieu lui-même nous représente ce qu'il fit alors. « Qui présida à la naissance de la mer, lorsqu'elle sortoit du sein où elle avoit été retenue ? lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement ; et que je l'environnois de vapeurs obscures et ténébreuses, comme de langes et de bandelettes ; lorsque je lui donnai mes ordres, et que je lui opposai des portes et des barrières, en lui di-

(1) Comme il est dit de la mer Rouge : *Mare vidit, et fugit*. La mer vit, et s'enfuit.

« sant : Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas
 « au-delà : et ce terme arrêtera l'orgueil de tes
 « flots. » (*Job*, XXXVIII, 8, 9, 10.)

La mer n'abandonna de la terre que ce qu'il plut à Dieu d'en découvrir. Elle laissa les îles qu'il avoit résolu de peupler. Elle inonda seulement les lieux qu'il lui avoit destinés ; il lui marqua ses bornes, il lui défendit de les passer. Tout fut réglé par sa sagesse, et l'élément qui paroît le plus indocile fut également obéissant, et dans sa fuite et dans son repos.

En un seul lieu. Ce lieu, quoique d'une étendue immense, est un seul lieu par sa continuité. Car toutes les mers sont unies, et ne composent qu'un tout : la seule mer Caspienne paroissant séparée, mais ayant sans doute une secrète communication avec l'Océan ou avec le Pont - Euxin, puisqu'elle ne déborde point, quoiqu'elle reçoive de grands fleuves, et en grand nombre.

Et que (l'élément) aride paroisse. Il fallut pour cela que Dieu creusât ces vastes réservoirs où la mer est retenue ; qu'il élevât de tous côtés les rivages au-dessus du niveau des eaux ; qu'il donnât une pente aux rivières qui devoient se décharger dans la mer ; qu'il remplaçât, par les montagnes et par d'autres moyens, ce qu'il ôtoit

à la terre , pour former les bassins immenses de l'Océan ; qu'il égalât , par des contre-poids (1) exacts , tout le nouveau globe de la terre et de la mer , composé d'inégales parties ; et qu'il fît , par une infinité de compensations , que ce globe fût toujours à plomb sur l'un de ses pôles , et que son axe fût toujours parallèle à lui-même. Tout cela renferme des merveilles sans nombre. Mais tout fut exécuté par la même parole qui l'avoit commandé : et une partie de notre sagesse et de notre religion , consiste à étudier ces merveilles , à les admirer et à rendre grâces à la sagesse suprême qui nous y rend elle-même attentifs , en nous apprenant ce qu'elle a fait.

« Lorsqu'il préparoit les cieux , j'étois présente ;
 « lorsqu'il environnoit les abîmes de leurs bor-
 « nes , et qu'il leur prescrivait une loi inviolable ;
 « lorsqu'il affermissoit l'air au-dessus de la terre ,
 « et qu'il dispensoit dans leur équilibre les eaux
 « des fontaines ; lorsqu'il renfermoit la mer dans
 « ses limites , et qu'il imposoit une loi aux eaux ,
 « afin qu'elles ne passassent point leurs bornes ;
 « lorsqu'il posoit les fondemens de la terre , j'é-

(1) Qui est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main , et la tenant étendue a pesé les cieux ? Qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre , qui pèse les montagnes , et met les collines dans la balance ?
Is. chap. 40 , v. 12.

« tois avec lui , et je réglois toutes choses. »
 (*Prov. VIII , 27 et suiv.*)

Le dessein de Dieu, en découvrant la terre, étoit de la rendre féconde, de la revêtir de plantes, et de toutes sortes d'arbres; de la remplir d'animaux, et de la donner à l'homme pour son séjour. Mais il la laisse quelque temps nue et stérile. Il la montre telle qu'elle est par son propre fond; et il veut qu'à l'avenir elle tire son nom de son aridité, afin que ceux qui seroient tentés de la regarder un jour comme l'origine de tous les biens qui la parent et l'embellissent; se souviennent de sa première indigence. *Que l'aride paroisse. Dieu donna à l'aride le nom de terre.*

Elle auroit été peu propre à la vie des animaux et à la santé de l'homme si les eaux dont elle étoit environnée de toutes parts s'étoient corrompues et l'avoient infectée de malignes vapeurs. Dieu y pourvut par deux moyens.

Premièrement, il empêcha cette corruption par le sel dont toutes les eaux de la mer furent pénétrées; et il rendit les parties de sel si pesantes, que la plus grande ardeur du soleil ne pût les élever aussi haut que les vapeurs dont elles se détachent pour retomber dans l'Océan. L'origine de ce sel est inconnue. On n'en découvre dans la mer ni les mines ni la source. Mais c'est

en cela même que la sagesse qui l'a mêlée avec ses eaux en est plus visible.

Flux et reflux.

Secondement, Dieu ordonna que la mer toute entière fût continuellement agitée par un mouvement réglé et périodique, indépendamment des vents : que ses eaux fussent toutes poussées du milieu vers les extrémités pendant six heures, et retournassent des extrémités vers le milieu pendant un espace égal ; et qu'étant ainsi toujours purifiées par cette agitation uniforme, elles fussent toujours comme nouvelles, et par conséquent toujours salutaires.

Il n'y a rien dans la nature de plus merveilleux que ce mouvement général et régulier de toutes les eaux du monde, plus sensible dans l'Océan, mais qui n'est pas absolument inconnu à la Méditerranée, surtout dans ses golfes. Il n'y a rien qui élève l'homme plus promptement à Dieu que ce signe perpétuel de sa providence ; et c'est principalement par rapport à la juste proportion qu'il lui a plu de mettre entre ce mouvement qui pousse la mer vers ses rivages et les bornes qu'il lui a prescrites, qu'on observe avec quelle exactitude la mer respecte ses défenses.

Car à quoi tient-il que, revenant toute entière vers ses rivages, elle ne les inonde ? Qui a placé la lune, dont Dieu se sert pour cet effet, à une

distance si propre à presser l'air et les eaux entre les tropiques, et si mesurée pour ne le pas faire avec violence? Qui, dans les temps que la lune est à son périégée (1), et par conséquent plus redoutable pour nous, a marqué jusqu'où les flots arriveroient? Qui a écrit sur le sable : « Il t'est permis de venir jusqu'ici; mais il t'est défendu de passer outre. » (*Job. XXXIII, 11.*) Enfin, qui entretient cette harmonie entre les eaux et la terre d'un côté, et entre le ciel et l'Océan de l'autre, qui fait que les eaux sont toujours pures, et la terre toujours en sûreté? Nous jouissons de ces bienfaits : mais il est honteux pour plusieurs de n'en jouir que comme les animaux, c'est-à-dire sans réflexion et sans reconnaissance.

Et il vit que cela étoit bon. Quand les deux élémens seroient demeurés mêlés et confondus comme dans les deux premiers jours, du côté de Dieu tout seroit égal, et c'est par rapport à nous qu'il applaudit à une séparation qui unit la terre et la mer et qui les rend utiles l'une à l'autre. Par-là, le commerce est ouvert, les terres éloignées sont rapprochées : ce qui manque à un pays est remplacé par l'abondance d'un autre : et les hommes iront par la navigation où les oiseaux

(1) C'est-à-dire proche de la terre.

d'un plus grand vol ne sauroient aller, selon la remarque de Job. (*Job. XXVIII, 7.*)

Dans cette journée, la terre reçut sa perfection comme la mer reçut la sienne; c'est-à-dire qu'elle fut réduite à ses bornes, quoique l'une et l'autre fussent stériles.

SECONDE PARTIE DE L'OUVRAGE DU
TROISIÈME JOUR.

§. 11. Dieu dit encore : Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine, et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes (pour se reproduire) sur la terre. Et cela se fit ainsi.

Ce n'est plus la simple matière, telle que celle du ciel, de la terre et de la mer qu'on nous propose où la puissance de Dieu éclate plus que le dessein, l'art et l'intelligence. Dieu commence à se montrer à nous de plus près et à se rendre plus visible par la création des corps organisés dont toutes les parties ont une figure et un usage qu'on ne sauroit attribuer qu'à une cause intelligente dont tous les ressorts ont leur destination et leur office, dont la disposition générale se rapporte à un but et à une fin, et dont tout le détail

est conduit par le dessein et la sagesse de l'artisan.

Je n'entreprendrai pas ici de faire la dissection de la moindre herbe en particulier. Il y a dans la plus méprisable en apparence de quoi étonner les plus sublimes esprits, qui n'en sauroient voir néanmoins que les organes les plus grossiers et à qui tout le secret de la vie, de la nourriture, de la multiplication, demeure inconnu.

Je me contenterai d'observations générales, moins pour satisfaire une vaine curiosité, que pour profiter des degrés que Dieu lui-même nous fournit pour nous élever jusqu'à lui. Car, à l'exemple des anciens pères (1), qui ont donné tant de soins à l'explication des six jours, je ne croirois pas les avoir entendus, si je n'essayois de développer un discours bien digne de Dieu par sa brièveté, mais pour cela même fort au-dessus de moi; et si je n'apprenois par ses ouvrages à le connoître et à l'admirer.

Que la terre produise de l'herbe verte. Dieu parle à la terre, comme il parla le premier jour au néant. Elle est aussi peu capable de former une plante, que le néant étoit capable de produire le ciel et la terre. C'est lui-même qui exé-

(1) S. Basile. S. Grég. de Nisse, S. Ambroise et plusieurs autres. S. Augustin.

cute ce qu'il commande, autrement il commanderoit en vain; car une cause aveugle et insensible ne sait ce que pense la sagesse même; et une cause, qui n'a par elle-même ni mouvement ni vertu, n'est pas capable d'être le principe d'aucun être, et beaucoup moins d'un être composé d'une infinité de mouvemens et de ressorts.

Il faut donc commencer par réformer une idée fausse, ou plutôt un sentiment confus, qui nous porte à croire que des plantes d'une variété infinie, et d'un art inimitable, furent produites par la fécondité de la terre, qui les portoit dans son sein, et qui n'attendoit que le moment de les faire éclore. Dieu seul fit tout en ce premier moment, et il a continué depuis son ouvrage; quoique l'attention des hommes se soit presque toujours bornée à la terre, qui sert plutôt de voile que de ministre à sa providence.

A cette seule parole : *Que la terre produise de l'herbe verte*; une surface sèche et stérile devient tout d'un coup un paysage diversifié de prairies, de riches vallons, d'agréables collines, de montagnes couvertes de forêts, semé de fleurs de toute espèce, et chargé de fruits de tout genre et de toutes sortes de goûts.

Mais ne nous livrons pas si fort à la nouveauté et à la surprise d'un tel spectacle, que nous devenions incapables de l'examiner.

La première chose qui me frappe, est le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embellit toutes les plantes qu'il vient de produire. Le vert naissant, dont il les a revêtues, a une telle proportion avec les yeux, qu'on voit bien que c'est la même main qui a coloré la nature, et qui a formé l'homme pour en être spectateur. S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, qui auroit pu en soutenir l'éclat ou la dureté? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui auroit pu faire ses délices d'une vue si triste et si lugubre? Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités, et elle a un tel rapport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse au lieu de le tendre; et qu'elle le soutient et le nourrit au lieu de l'épuiser.

Cette même couleur est diversifiée dans toutes les plantes.

Mais ce que je croyois d'abord n'être qu'une couleur, est une diversité de teintures qui m'étonne. C'est du verd partout: mais ce n'est nulle part le même. Aucune plante n'est colorée comme une autre. Je les approche, je les compare, et je trouve en les comparant, que la différence est sensible. Cette surprenante variété, qu'aucun art ne peut imiter, se diversifie encore dans chaque plante qui est, dans son origine, dans son pro-

grès et dans sa maturité, d'une espèce de verd différent. Et je suis moins surpris, après cette observation qui augmente mon admiration, que les nuances innombrables d'une même couleur m'attirent toujours, et ne me rassasient jamais.

Variété des plantes.

De ces observations générales, je passe à une étude particulière des plantes; et outre la variété incompréhensible que je trouve entr'elles pour la figure, l'odeur, le goût, les usages, ou pour la nourriture, ou pour les remèdes, je suis principalement touché de deux choses: de la manière dont chaque plante est pourvue de tout ce qui est nécessaire à sa nature, et de la décence avec laquelle tout y est placé. Je ne vois aucune feuille négligée. L'ordre et la symétrie sont sensibles en tout. Et cela avec une si prodigieuse fécondité de découpures, d'ornemens, de beautés, que si je n'étois détourné de cette réflexion par d'autres, aussi légitimes et aussi touchantes, elle me fixeroit pour long-temps.

Mais je jette les yeux sur les différentes parties de la terre, pour observer si quelques-unes sont pleinement destituées de la parure qui embellit les autres. Et je vois avec admiration qu'il y a des plantes pour toutes situations: que les unes ont besoin de soleil, et les autres d'ombre; que les montagnes sont propres aux unes, et les val-

lons aux autres ; que le voisinage de l'eau et les lieux secs ont les leurs ; que la bruyère et un sable aride se conviennent ; qu'il y a une destination visible de chaque plante à chaque terrain. Et je m'affermis de plus en plus dans la pensée que tout est l'ouvrage d'un seul ; et que chaque partie n'est si parfaite que parce que qu'elle entre dans le dessein général du créateur.

Leur fécondité.

Qui porte de la graine. Ceci est encore plus merveilleux que tout ce que je viens de dire. Car Dieu s'engage par-là à conserver les plantes, et il leur donne par un seul mot une espèce d'immortalité. Nous serons étonnés en examinant la puissance de cette parole : *Qui porte de la graine*, qui a mis tant de vertu, de force et d'efficacité dans les plus petites graines. Mais comme elles sont ordinairement les suites de la fleur, arrêtons – nous un moment à considérer dans chaque plante la manière dont elle fleurit, à moins que nous ne préférions d'abord une vue générale d'une campagne fleurie.

Les Fleurs.

Quel émail ! quelles couleurs ! quelles richesses ! Mais quelle harmonie et quelle douceur dans leur mélange, et dans les nuances qui les tempèrent ! Quel tableau, et par quel maître ? Avec quelle profusion les ornemens sont-ils ici

prodigués ? De quelle source de beautés, celles que nous voyons font-elles partie ? Quel est en lui-même le principe de tant d'éclat, et d'une parure si riche et si diversifiée ?

• Où a-t-il pris le dessein de tant de choses si nouvelles et si parfaites ? Quel modèle a-t-il étudié ? Qui lui a fourni tant d'idées, de couleurs et de beautés ? (1) Qui a aidé la fertilité de son invention ? et qui a assisté sa sagesse, de peur qu'elle ne s'épuisât et qu'elle ne tombât dans la répétition ?

Mais passons de cette vue générale à la considération de quelque fleur en particulier ; et cueillons au hasard la première qui nous tombera sous la main, sans nous mettre en peine du choix.

Elle ne vient que d'éclorc, et elle a encore toute sa fraîcheur et tout son éclat. Y a-t-il parmi les hommes des teintures si vives et en même temps si douces ? L'art a-t-il pu inventer des étoffes aussi délicées, et d'un tissu si uni et si délicat ? Approchez des feuilles que je tiens, la pourpre même de Salomon : quel cilice grossier en comparaison ! quelle rudesse, quelle interruption dans le tissu, quelle différence dans le coloris !

(1) Qui a aidé l'esprit du Seigneur ? Qui lui a donné conseil ? Qui lui a appris ce qu'il devoit faire ? *Isaïe*, XL. 13.

Mais quand cette fleur seroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'est, peut-on imaginer une plus aimable symétrie dans son tout, une plus régulière ordonnance dans ses feuilles, une plus grande justesse dans ses proportions?

On croiroit, à n'examiner que la sagesse de Dieu, et si je l'ose dire, sa complaisance dans une fleur si parfaite, qu'elle doit toujours durer. Mais du matin au soir, elle sera flétrie. Le lendemain elle sera rôtie du soleil, et un autre jour on la coupera. Que devons-nous donc penser de l'inmeuse océan de beauté, qui en répand à pleines mains sur une herbe qu'il ne conserve que quelques heures? Que fera-t-il quand il embellira les esprits, lui qui fait briller si noblement le foin destiné aux animaux? Et quel est l'aveuglement du monde qui compte la beauté, la jeunesse, l'autorité, la gloire humaine, pour des biens solides, sans se souvenir qu'elles ne sont que la fleur passagère d'une herbe qui ne sera plus le lendemain!

Graines des plantes.

Il y a néanmoins cette différence entre une plante qui fleurit et la gloire du monde, que celle-ci n'est rien, et ne laisse rien; au lieu que l'autre est l'ouvrage de Dieu, et qu'elle finit par la fécondité dont la graine est le principe.

Examinons l'une de ces graines, et employons

pour cela, non la simple vue, mais les microscopes les plus parfaits. Nous y verrons en petit la plante même; ce qui doit être ses racines; ce qui sera ses feuilles; ce qui lui servira de tige; ce qui la nourrira pendant qu'elle sera mise dans la terre avant que d'éclorre. Nous irons peut-être jusqu'à découvrir des vestiges de sa future fleur. Mais, après cela, tout instrument et toute vue nous abandonne; et néanmoins cette graine est vraisemblablement la mère d'une multitude d'autres à l'infini, ou déjà formées ou ébauchées pour le moins; et chacune de ces graines a ses enveloppes qui servent à la couvrir et à la défendre. Qui peut suivre par la pensée ces diminutions et ces abrégés qui renferment, non seulement toutes les plantes, mais aussi toute leur durée en petit? Qui est capable d'aller par l'esprit aussi loin que la divisibilité de la matière? Et qui oseroit sonder la puissance et la sagesse sans bornes de celui qui, de la matière même, fait des choses si incompréhensibles?

Selon son espèce. Une autre merveille, qui mérite toute notre attention, est l'immutabilité des graines, et la persévérance des plantes dans leur première nature. Car il paroîtroit qu'étant souvent mêlées avec d'autres dans une même terre, et étant amollies par l'humidité, elles devroient se composer par ce mélange, et prendre

mutuellement quelque chose l'une de l'autre.

Mais des plantes d'une odeur forte, d'un goût âcre et pénétrant, conservent les mêmes qualités au milieu d'autres qui en ont de contraires. Une fleur d'une excellente odeur croît auprès d'une herbe dont l'odeur est désagréable. Et celles qui sont pour nous du poison, ne nuisent point à leurs voisines qui sont salutaires.

Il faut pour cela que Dieu ait non seulement connu toutes les parties, tous les sucs, tous les atômes dont la terre est composée, mais qu'il ait donné à chaque plante des pores et des conduits qui n'admissent que la nourriture convenable à leur nature, et qui fermassent l'entrée aux autres; ou qu'il ait mis dans chacune un laboratoire particulier, qui convertît en un aliment propre ce que sa racine puiseroit; ou enfin qu'il ait établi un nombre innombrable de lois dans la nature qui nous sont inconnues, pour conserver chaque plante dans l'état de sa première origine.

Je sais qu'il y en a qui dégénèrent quand elles sont transportées, ou quand elles ne le sont pas. Mais jamais elles ne se confondent et ne se mêlent. Et si l'on objectoit sur cela l'expérience des arbres entés par des greffes d'une autre espèce, on prouveroit ce que je dis, au lieu de le combattre : car la greffe est un arbre à part, et le sauvageon un autre; et l'un finit où l'autre commence.

Il y a un autre sens dans ces paroles, *selon son espèce*, qui a rapport à toutes les plantes qui ne portent point de graine, mais qui se perpétuent par d'autres moyens. Les unes par des boutures (1) ou des rejetons; les autres par des traînées (2) qui prennent racine; les autres par des cayeux (3) qui naissent des anciens oignons; les autres enfin par des moyens qui leur sont propres, et qui sont tous l'accomplissement de cette parole si féconde, et néanmoins si simple : *Que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine selon son espèce.*

Production des Arbres.

Et des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes, (pour se reproduire) sur la terre. Si Dieu avoit voulu n'accorder à l'homme que des herbes et des légumes, et lui enseigner seulement l'usage du pain, l'homme se seroit trouvé riche, et jamais l'idée d'un arbre chargé de fruits ne lui seroit venue dans la pensée. Et si Dieu en avoit fait paroître un seul chargé de figues, par exemple, jamais il ne se seroit formé sur ce modèle, ni la pêche, ni la noix, ni la pomme, ni la cerise. Comme nous ne sommes auteurs de rien, nous n'inventons

(1) Gillets. (2) Les fraises. (3) La tulipe.

rien. Nous ne faisons que des composés de ce que nous avons vu , en l'altérant et le défigurant ; et nous ne saurions trop nous humilier sous la main de celui qui n'a qu'à l'ouvrir , pour remplir la terre de biens et de richesses , et qui a préparé à l'homme , avant sa naissance , une table magnifiquement servie , en ordonnant à la terre de produire tout ce qui devoit servir à ses délices.

Elle n'étoit auparavant qu'une prairie ou un jardin potager. Mais elle devient tout d'un coup un immense verger , planté de toutes sortes d'arbres chargés de toutes sortes de fruits , dont les uns doivent succéder aux autres , selon les saisons ; mais qui sont aujourd'hui appelés par un ordre commun , et rendus parfaits à l'instant.

Je considère l'un d'entr'eux portant ses branches courbées jusqu'en terre , sous le poids de fruits excellens , dont la couleur et l'odeur annoncent le goût , et dont l'abondance m'étonne. Il me semble que cet arbre me dit , par cette pompe qu'il étale à mes yeux : Apprenez de moi quelle est la bonté et la magnificence de Dieu qui m'a formé pour vous. Ce n'est ni pour lui , ni pour moi que je suis si riche. Il n'a besoin de rien ; et je ne saurois user de ce qu'il m'a donné. Bénissez-le , et déchargez-moi. Rendez-lui grâces ; et puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices , devenez-le de ma reconnoissance.

Variété des Arbres.

De toutes parts il me semble entendre les mêmes invitations; et à mesure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux sujets de louanges et d'admiration; car à chaque pas c'est une espèce nouvelle. Ici (1) le fruit est caché au-dedans; là c'est l'amande (2) qui est intérieure, et une chair délicate brille au-dehors des plus vives couleurs. Ce fruit est venu d'une fleur, comme presque tous; mais cet autre si délicieux, n'est point précédé par la fleur, et il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'été, l'autre le finit. Si l'on ne cueille promptement l'un, il tombe, et se flétrit; si l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un se garde long-temps, l'autre passe avec rapidité. L'un raffaîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je vois, m'enlève et me ravit.

Mais j'observe que ce sont les arbres foibles, ou de médiocre taille, qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élèvent, moins ils me paroissent riches, et moins leurs fruits me conviennent. J'entends cette leçon; et le bois foible de la vigne, de qui j'admire les grappes, me dit en son langage, que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres, qui n'ont que des feuilles,

(1) L'amandier, le noyer. (2) La pêche.

ou des fruits amers, et très-petits, ne sont pas néanmoins inutiles; et la providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles, et les autres, que dans des occasions il est juste de préférer les stériles aux plus féconds, qui ne sont presque d'aucun usage, ni pour les édifices, ni pour la navigation, ni pour d'autres besoins indispensables.

Tous ces arbres, qui paroissent en un seul jour, et dans un même pays, afin d'instruire l'homme, qui doit bientôt les suivre, sont destinés pour des lieux différens. Les fruits acides seront plus ordinaires dans les pays chauds, où ils sont plus nécessaires (1). Les fruits d'un goût plus doux, et plus diversifié, seront plus abondans où la chaleur sera plus modérée (2). Les arbres pleins de bitume et de poix, seront réservés pour les montagnes long-temps couvertes de neige; et l'humour chaude et gluante, qui leur tient lieu de sève, les garantira de la rigueur du froid. (3) Ces derniers seront presque tous armés de piquans au lieu de feuilles, et en conservant toujours leur verdure, ils seront une figure de l'immortalité, comme les autres qui se

(1) Oranges, citrons, limons, grenades.

(2) Ananas, etc. cédras, bergamotes.

(3) Pins, sapins, picea, genièvre, cyprès, thérébinte.

dépouilleront l'hiver pour se revêtir au printemps, seront une image de la résurrection.

Entre les arbres fertiles, il y en aura qui porteront des fruits en deux saisons de l'année (1); et d'autres uniront ensemble et les saisons différentes, et les années mêmes (2), en portant tout à la fois des fleurs naissantes, des fruits verts et des fruits mûrs : afin de montrer la souveraine liberté du créateur, qui, en diversifiant les lois de la nature, fait voir qu'il en est le maître, et qu'il peut en tout temps, et de toutes choses, faire également ce qu'il lui plaît.

Il y a bien de l'apparence que Dieu fit naître dans toute la terre, des arbres de quelque espèce; mais que ce ne fut que dans le lieu où il devoit placer Adam, qu'il assembla tous les genres de fruits et tous les arbres, ou stériles ou féconds.

Mais soit dans ce lieu, soit dans tout autre, tout ce qui fut produit fut parfait; et c'est ignorer le dessein de Dieu, que de mesurer la perfection et la maturité de ses ouvrages, sur les dispositions de la terre et des pays, plus ou moins voisins de la lumière et de la chaleur, que le soleil créé le lendemain devoit répandre; car c'est

(1) Figuiers.

(2) Cela est particulier aux oranges et aux arbres à peu près de même genre, citrons, limons, etc.

précisément pour montrer l'indépendance de toutes les productions à l'égard du soleil, que Dieu les a avancées d'un jour, et différé au lendemain le soleil, aussi bien que la lune et les étoiles.

γ. 12. La terre produisit donc de l'herbe verte, qui portoit de la graine selon son espèce, et des arbres fruitiers qui renfermoient leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela étoit bon.

Y a-t-il ici d'autre cause d'une si étonnante fécondité que la parole de Dieu? Un moment auparavant il ne paroissoit pas un brin d'herbe; et la seule idée n'en pouvoit venir à l'esprit. Qui osera donc dans la suite donner des bornes à une telle puissance, ou se défier de sa bonté, ou le croire lié à de certains moyens?

Mais avons-nous bien entendu le nombre infini de prodiges que cette unique parole vient de produire? Combien de volontés expresses, particulières, déterminées, sont renfermées dans un seul commandement? Une seule plante, un seul arbre, un seul pepin, une seule graine, en supposent plusieurs. Et nous écouterons des philosophes qui, par un bizarre respect, ménagent les volontés particulières de Dieu, par rapport

aux objets les plus importans et les plus dignes de lui , pendant qu'un million de graines presque imperceptibles , dont une tête de pavot est remplie , les forcent à reconnoître en Dieu autant de volontés , et d'attentions particulières à les former. Car le moindre corps organisé en demande de telles ; et une graine de pavot est un corps composé d'une multiplicité d'organes presque infinie.

Et Dieu vit que cela étoit bon. Dieu vit avec approbation , que la nature étoit embellie de nouveaux traits , qui découvroient ses perfections invisibles ; qu'elle portoit le caractère de sa sagesse , de sa fécondité , de sa magnificence ; qu'elle devenoit pour l'homme futur une leçon générale , qui l'instrueroit de ses devoirs , et qui le porteroit à la reconnoissance , et qu'elle apprenoit aux esprits célestes combien la main , qui les avoit tirés du néant , étoit savante , efficace , et féconde en miracles.

Dieu vit une justesse dans ses ouvrages , un rapport mutuel entre eux , une liaison avec les autres parties de l'univers , un ordre établi pour les conserver et pour les multiplier , que lui seul étoit capable de connoître exactement , et qui passoit toute autre intelligence. *Et Dieu vit que cela étoit bon.*

✧. 13. Et du soir et du matin se fit le troisième jour.

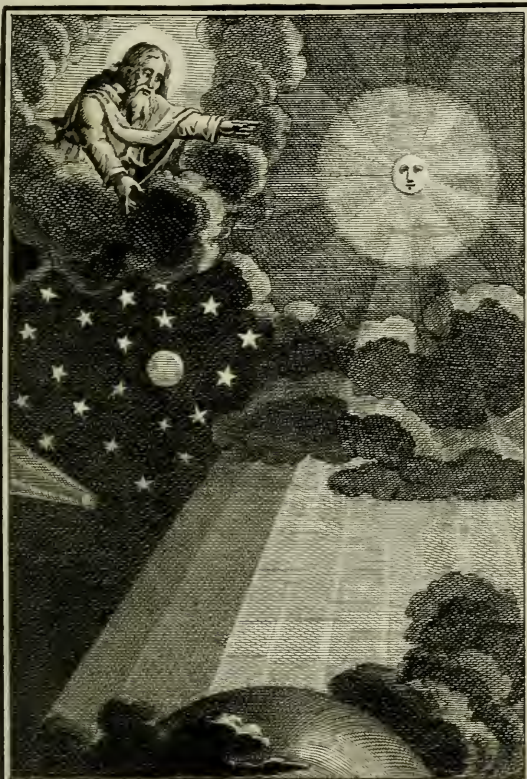
C'est ainsi que fut terminé le troisième jour, si fécond en nouvelles productions, et si plein de biens préparés pour l'homme. Dieu le bénit, et le consacra par son approbation, et il apprit à l'homme l'usage qu'il devoit faire de tout ce que Dieu avoit créé, dans le dessein de le rappeler à lui, et de se l'attacher par ses bienfaits.

OUVRAGES DU QUATRIÈME JOUR.

✧. 14. Dieu dit aussi : Que des corps de lumière soient faits dans le firmament du ciel, afin qu'ils séparent le jour et la nuit ; et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années.

✧. 15. Qu'ils luisent dans le firmament du ciel, et qu'ils éclairent la terre. Et cela se fit ainsi.

✧. 16. Dieu fit donc deux grands corps de lumière, l'un plus grand pour présider au jour, et l'autre moindre pour présider à la nuit : il fit aussi les étoiles.



Que des corps lumineux soient faits dans le firmament afin, qu'ils séparent le jour de la nuit.



✧. 17. Et il les mit dans le firmament du ciel, pour luire sur la terre :

✧. 18. Pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres.

Dieu dit aussi : Que des corps de lumière soient faits dans le firmament (1).

La lumière étoit déjà; la succession des jours et des nuits étoit réglée; la terre étoit fertile, tout ce qu'elle devoit produire étoit formé : elle étoit couronnée de fleurs et chargée de fruits ; chaque plante et chaque arbre n'avoit pas seulement sa perfection présente, mais aussi tout ce qui étoit nécessaire pour la perpétuer et pour la multiplier. De quel usage sera donc désormais le soleil, après que tout ce que nous attribuons à sa vertu est déjà fait? Que vient-il faire au monde, plus ancien que lui, et qui s'en est passé? De quoi sera-t-il le père? et par quel aveuglement le regarderons-nous comme le principe de tout ce qui l'a précédé (2)?

(1) S. Ambr., lib. III. Hexam. cap. VI, n. 27, et lib. II, cap. I, n. 1, 3, 4.

(2) C'est par une suite de l'erreur que Dieu a voulu détruire, que quelques Juifs et quelques interprètes plus aveuglés qu'eux osent prétendre que ce qui est rapporté au quatrième jour, appartient au premier, contre l'expresse parole de Dieu et contre l'ordre des six jours, dont ils suppriment le quatrième.

Il est visible, et nous l'observerons souvent, que le monde nouveau a été créé avec une attention particulière à prévenir les erreurs des nations, et par conséquent avec l'hypothèse de la chute de l'homme, dont l'une des plus funestes suites a été l'idolâtrie.

La plus ancienne et la plus générale, a été celle qui a eu le soleil et la lune pour objets. Elle étoit fondée sur une fausse reconnaissance, qui, au lieu de remonter jusqu'à Dieu, s'arrêtoit aux voiles qui le cachoient en le montrant ; car avec la moindre réflexion, on eût pu discerner le maître qui commandoit, du ministre qui ne faisoit que lui obéir, et avec d'autres yeux que ceux du corps, on auroit découvert une lumière supérieure, dont celle du soleil n'étoit que l'ombre.

Mais Dieu, qui prévoyoit jusqu'où la raison de l'homme s'obscurciroit, ne s'en rapporta pas à ses réflexions, et il voulut que par l'histoire même de la création, la famille d'Adam, et ensuite celle de Noé, ne regardassent le soleil que comme un nouveau venu dans le monde, moins ancien que le jour, moins âgé qu'une fleur, moins nécessaire qu'aucun des effets qu'on lui attribue.

Une telle instruction n'a cependant retenu aucun peuple dans le devoir, ni même le peuple

aif, à qui l'éclat du soleil et des étoiles a souvent caché le vrai Dieu, et qui les lui a préférés en Egypte, dans le désert et dans la Palestine, sous différens noms, dont celui de Baal étoit le plus ordinaire.

Mais aujourd'hui, que le danger de l'idolâtrie est passé, et que celui de l'ingratitude est presque générale; car la première tentation étoit d'adorer tout, et la dernière, dont nous sommes menacés, est de n'adorer rien; ne craignons point de regarder avec trop d'attention le soleil, par qui le Créateur s'est voulu rendre visible. « Le soleil est un instrument admirable; il est l'ouvrage du Très-Haut. Que le Seigneur qui l'a fait est grand! » (*Ecccl. XLIII, 2, 5.*) C'est par son ordre qu'il fournit sa carrière avec tant de rapidité.

Voyez, depuis que la première lumière est supprimée, ou réunie au soleil, avec quelle pompe et quelle profusion de lumière il commence sa course! de quelles couleurs il embellit la nature, et de quelle magnificence il est revêtu lui-même en s'élevant (*Psaume, XVIII, 64.*) (1) sur l'horizon comme l'époux, que le ciel et la terre attendent, et dont il fait les délices!

Mais voyez comme il allie avec la majesté et

(1) S. Ambr., lib. IV, Hexam. cap. I, n. 1.

les grâces d'un époux, la course rapide (1) d'un géant qui songe moins à plaire, qu'à porter partout la nouvelle du prince qui l'envoie, et qui est infiniment moins occupé de sa parure que de son devoir. Image bien naturelle de celui qui est venu éclairer l'univers, et qui a rempli si dignement les deux qualités d'époux et d'envoyé. « Il sort plein d'ardeur pour courir comme un géant dans sa carrière. » (Ps. XVIII, 6.) Il est, comme le soleil, retourné au point d'où il étoit parti, et sa course s'est terminée au lieu de son origine. « Il part de l'extrémité du ciel, et il arrive jusqu'à l'autre extrémité du ciel. » (Ibid. 7.)

Dans le firmament du ciel. Dieu a placé le soleil dans le firmament, mais par rapport à la terre. Il a mesuré la distance de l'un sur les besoins de l'autre; et il a mis une telle proportion entre sa chaleur et les choses qu'elle doit faire naître ou conserver, qu'elle leur est toujours salutaire. Un plus grand éloignement laisseroit la

(1) Si les cieux tournent en vingt-quatre heures autour de la terre, le soleil feroit en une heure huit millions deux cents cinquante mille lieues; et dans une seconde, qui est un battement d'artère, près de deux mille trois cents lieues. Saturne, qui est dix fois plus éloigné de nous que le soleil, feroit aussi dix fois plus de chemin, c'est-à-dire, vingt-trois mille lieues dans une seconde.

erre glacée, et elle seroit brûlée s'il étoit moindre. C'est la main de celui qui a tout fait, qui a établi un ordre qui conserve tout; et cet ordre, qui a été arbitraire à son égard, est immuable pour la nature. Le soleil demeure où il est fixé, comme la terre est immobile sur ses bases. Et c'est à l'ombre de cet ordre que la Providence travaille en secret, pendant que des personnes peu clairvoyantes ne voyent que la disposition extérieure et générale.

Afin qu'ils séparent le jour et la nuit. Si tous les jours étoient égaux, et qu'il n'y eût qu'une saison dans l'année, le cours du soleil ne nous découvriroit qu'imparfaitement la sagesse de Dieu, et son attention à conduire l'univers.

Mais aucun jour n'étant, à parler exactement, égal à celui qui l'a précédé, ni à celui qui le suit, et le passage d'une saison à l'autre étant continuel, il faut nécessairement que tous les jours le soleil coupe l'horizon à son lever et à son coucher dans des points différens; et que, selon l'expression de l'écriture, un jour porte au jour qui suivra un nouvel ordre; que la nuit marque ainsi à la nuit suivante, en quel temps elle doit commencer et finir, et que la nature en suspens apprenne à chaque moment de celui qui la conduit, ce qu'elle doit faire, et jusqu'où elle doit aller. « Le jour porte l'ordre au jour (suivant),

« et la nuit le déclare à la nuit ». (*Psaume*, XVIII, 2.)

Quelle merveille ! et de quelles réflexions n'est-elle pas digne ? Qui a dit au soleil : Ne commencez pas demain le jour où vous l'avez commencé aujourd'hui ; et ne le finissez pas aujourd'hui où vous le finîtes hier ? Qui lui a mesuré l'espace entre deux levers, afin qu'il ne passe pas cette mesure ? Qui lui a ordonné de revenir sur ses pas lorsqu'il a touché certaines bornes (1) ? Et qui lui a défendu, quand il est arrivé au point opposé, de passer au-delà ? Où sont ces barrières dans un espace liquide et où tout paroît égal ? Qui a lié le soleil au sentier étroit de l'écliptique dont il ne s'écarte jamais ? Qui a laissé aux autres planètes, et principalement à la lune, plus de liberté, mais à condition de ne passer jamais la largeur du zodiaque ? « Votre parole immuable subsiste éternellement dans le ciel. » (*Psaume*, CXVIII, 89. 90.) C'est vous, Seigneur, unique législateur dans la nature et dans la religion, qui avez établi des règles pour toutes les créatures ; et qui avez montré par l'immuabilité des lois que vous avez prescrites au ciel et à la terre, quoique vous ayez pu en établir de différentes, combien vous êtes jaloux de ces lois in-

(1) Les Tropiques.

variables, et qui sont, comme vous, éternelles, qui marquent aux hommes et aux anges ce qu'ils vous doivent : « Votre vérité demeure la même « dans la suite de toutes les races. Vous avez affermi la terre et son état ne change point. » (Ps. CXVIII, 90.)

Et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons (ou les assemblées solennelles) les jours et les années. Ce n'est pas seulement pour éclairer la terre que vous avez placé le soleil et la lune dans le firmament, mais pour régler les occupations de l'homme ; lui marquer le jour pour le travail et la nuit pour le repos ; lui donner une mesure de chaque mois par le cours de la lune, qui emploie cet intervalle à parcourir le zodiaque, et qui, dans l'espace de l'année, fait douze fois le même chemin ; lui apprendre à fixer le nombre de ses propres années par la révolution du soleil qui termine sa course chaque année au même point d'où il l'avoit commencée ; lui enseigner à quels ouvrages il doit destiner chaque saison et à quelle partie de l'agriculture il doit s'occuper ; lui faire lire sans peine dans le ciel, les momens propres à semer, à tailler, à recueillir, à préparer la terre.

Mais, Seigneur, ce premier dessein d'instruire l'homme n'étoit pas le principal. Vous vouliez faire servir le soleil et la lune à l'usage de la reli-

gion et de la piété. Vous vouliez que le lever du soleil fût le signal de l'adoration et de l'action de grâces : que le premier jour de chaque mois , marqué par le renouvellement de la lune , fût aussi un renouvellement de reconnoissance et d'amour : que chaque saison eût un culte particulier : que l'année fût commencée et terminée par des sacrifices ou extérieurs ou purement spirituels qui fussent de la part de l'homme le juste tribut qu'il vous devoit.

Son premier état , qui nous est peu connu parce que notre vie a commencé par les ténèbres et par le péché , n'a pas été vraisemblablement de longue durée : et c'est sans doute pour cela que vous destinez le soleil et la lune à une religion qui devoit succéder à celle qui convenoit à l'homme innocent.

Cette religion , quand il vous a plu de l'établir , a eu ses jours privilégiés. Le dernier de chaque semaine a été le plus saint. Le premier de chaque mois a été plus solennel que les autres. Le mois , ou la lune de Pâques , a décidé de toutes les autres solennités et a été honorée de la plus célèbre. Toutes les tribus d'Israël ont reçu ordre de vous de s'assembler en ce jour , à la Pentecôte et à la Fête des Tabernacles. Chaque septième année vous a été particulièrement consacrée. Et ce même nombre répété sept fois , a été la figure du

rétablissement de notre ancien héritage que nous attendons et a dédié l'année entière du jubilé à cette espérance. C'est ainsi que vous avez vous-même expliqué ce que nous devons entendre sous ces paroles : « Afin qu'ils servent de signes pour
« marquer les temps des assemblées solennelles,
« les jours et les années » Et c'est en effet, comme l'un de vos prophètes le dit en peu de mots : « La
« lune est la marque des temps. C'est la lune qui
« détermine les jours de fêtes. » (*Eccl. XLIII, 6. 7.*)

Mais, Seigneur, oserois-je vous demander pourquoi vous avez préféré certains jours à tous les autres et pourquoi vous avez discerné les mois et les années en laissant les autres dans l'obscurité et dans l'oubli? Y a-t-il eu du côté des jours, des mois et des ans quelque mérite particulier? Leur lumière étoit-elle plus pure? venoit-elle d'une autre source? Leur discernement et le choix que vous en avez fait ont-ils eu une autre cause que votre faveur et votre liberté? « D'où vient qu'un
« jour est préféré à un autre jour, un temps à un
« autre temps, et une année à une année,
« puisque c'est le même soleil qui les forme? » (*Eccl. XXXIII, 7.*) C'est un de vos serviteurs, conduit par votre esprit, qui propose lui-même la question, et j'en attends avec lui la réponse.
« C'est le seigneur qui les a ainsi distingués par

« son ordonnance après que le soleil eût été
 « fait. » (*Eccl. XXXIII, 8.*) Leur distinction
 ne vient ni d'eux-mêmes ni du soleil. Tout est
 égal entre eux, et ils ont pu également être né-
 gligés. C'est moi seul qui les ai séparés depuis la
 création du soleil. Leur origine est la même, et
 c'est ma seule faveur qui a fait le mérite et la
 gloire des uns, sans que les autres, que j'ai laissés
 dans la foule et le nombre, aient droit de se
 plaindre d'une telle préférence, qui n'étoit due à
 aucun. « Il a élevé et consacré quelques-uns de
 « ces jours, et il a laissé les autres dans le rang
 « des jours ordinaires. » (*Ibid. 10.*)

Mon dessein a été d'instruire par ce choix si
 visiblement libre et gratuit toute la postérité
 d'Adam à qui je ne dois rien depuis sa chute,
 mais dont je discernerais mes élus pour me les
 consacrer d'une manière particulière ; et où je
 laisserais les autres dans l'état profane où je les
 trouve. « Dieu a élevé et consacré quelques-uns
 « de ces jours, et il a laissé les autres dans le rang
 « des jours ordinaires. C'est ainsi que Dieu traite
 « tous les hommes pris de la boue et de la même
 « terre dont Adam a été formé.... Il a élevé et
 « béni quelques-uns d'entre les hommes, il les a
 « unis et attachés à lui : il en a humilié et maudit
 « quelques autres. » (*Ibid. 12.*)

Si les jours que je n'ai point dédiés à mon

culte ont été traités avec injustice, les hommes que je laisse dans leurs ténèbres auront quelque raison de se plaindre. Mais d'une masse, que j'ai droit de rejeter toute entière, il m'est permis d'en purifier une partie sans que l'autre, qui demeure souillée, puisse se plaindre de ma justice. « Comme
 « l'argile est dans la main du potier qui la manie
 « et la forme à son gré, et comme il l'emploie à
 « tous les usages qu'il lui plaît : ainsi l'homme
 « est dans la main de celui qui l'a créé, qui lui
 « rendra selon (l'équité de) ses jugemens. »
 (Ibid. 13 et 14. Sagesse, XXV, 7. Is. XLV, 9. Jérémie, XVIII, 6. Rom. IX, 20.)

Qu'ils luisent dans le firmament du ciel et qu'ils éclairent la terre.

Je ne doute point que sous ces paroles générales : *que des corps de lumière soient faits dans le firmament du ciel*, les étoiles, dont le firmament est semé, ne soient comprises ; et que ce qui est dit ensuite, *afin qu'ils luisent... et qu'ils éclairent la terre*, ne les regarde aussi bien que le soleil et la lune. Mais comme elles seront bientôt marquées plus distinctement, il est plus naturel d'attendre cette occasion pour en parler. Et il ne doit être maintenant question que du soleil, dont la lune emprunte la lumière.

Il est étonnant que depuis tant de siècles il n'ait en rien diminué ; que son diamètre soit au-

jourd'hui égal aux plus anciennes observations ; que sa lumière soit aussi vive et aussi abondante ; que la planète de Saturne , qui en est à une si prodigieuse distance , en soit aussi éclairée que le premier jour ; et que le dardement continuel de ce déluge de feu qu'il répand de toutes parts n'ait point épuisé ni même affoibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine et si précipitée. Car on sait aujourd'hui que le soleil n'est point un corps solide (1), mais qu'il est un vaste océan de lumière , dont le bouillonnement est perpétuel , et l'effusion continuellement prodiguée.

On aura beau chercher les secrètes sources qui remplacent tout ce que chaque instant enlève et prodigue ; on ne trouvera jamais comment une beauté si ancienne est toujours nouvelle ; ni comment une si magnifique libéralité conserve toujours la même abondance : figure en cela , quoique très-imparfaite , de l'éternité , de l'immutabilité et de l'inépuisable fécondité de celui qui l'a placé dans le firmament.

La lune , obscure par elle-même , devient lumineuse à notre égard par la forte réflexion des rayons du soleil. La terre , dont elle ne se sépare

(1) Le globe du soleil est un million de fois plus gros que celui de la terre.

jamais , est le centre de ses mouvemens ; et la première chose qui a attiré les yeux , a été le changement merveilleux de ses phases , qui la représentent en croissant , ou partagée ou pleine ; et qui font qu'étant nouvelle elle continue le jour , et qu'étant vieille , elle le prévient ; et qu'étant pleine elle en tient lieu pendant toute la nuit ; la divine Providence ayant bien voulu entrer dans les besoins de ceux qui , à la fin du jour , ou avant l'aurore , ou durant une nuit entière , seroient obligés à des travaux ou à des voyages auxquels les ténèbres seroient un obstacle.

Cette lumière , plus voisine de nous , plus tempérée et qui ne paroît que dans la nuit , est une image de celle qui nous éclaire et qui nous console dans nos ténèbres et que nous fournissent les Ecritures dans l'absence de celui qui les a dictées et de qui elles tirent tout leur éclat. « Les oracles des prophètes sont comme une lampe qui luit dans un lieu d'obscurité jusqu'à ce que le jour commence à paroître. » (II, *Pet.* 1, 19.)

Dieu fit donc deux grands corps lumineux , l'un plus grand pour présider au jour , et l'autre moindre pour présider à la nuit.

Il y a des étoiles qui égalent le soleil en grandeur ou même qui le surpassent ; et la lune leur est inférieure pour la lumière et pour le volume. L'expression de l'Écriture est néanmoins très-

exacte, non seulement parce que selon les sens le soleil et la lune sont les plus grandes lumières du firmament, mais parce que selon leur situation à l'égard de la terre, et selon la manière dont elles l'éclairent, il est certain que toutes les étoiles ensemble ont moins d'effet. Ce seroit donc tromper les hommes et leur tenir un langage inintelligible que de leur parler selon la substance des corps lumineux et non selon leur distance de la terre ; selon leur grandeur absolue, et non selon leur grandeur relative, puisque lorsqu'il s'agit d'éclairer, la substance et la grandeur absolue, quand elles sont placées dans un éloignement excessif, ou sont inconnues, ou sont inutiles.

Un corps lumineux plus grand pour présider au jour. Expression courte, mais qui dit tout. En effet, le soleil est le roi du jour. Devant lui tout disparoît. Le ciel brillant d'étoiles n'est plus qu'un azur où l'on ne distingue rien. Il faut attendre la nuit pour discerner ses beautés qu'une seule avoit effacées. C'est ainsi que devant la suprême majesté tout paroît anéanti quoique tout subsiste ; et qu'en présence de son infinie pureté, toute autre justice, quoique réelle, paroît supprimée.

Si l'on nous avoit consulté avant la création de la lumière, et du soleil qui lui a succédé, sur le

mōyen de dissiper les ténèbres générales, de combien de flambeaux aurions-nous cru avoir besoin ; et qui de nous auroit pensé qu'un seul pût suffire à la nature ? Que cet unique , placé à une certaine distance , éclairât tout d'un coup d'œil ; qu'il s'avançât de l'orient au couchant , sans guide visible , sans appui , sans char , sans machine ; qu'il allât chaque jour se montrer de nouveau sur l'horizon , et qu'après un grand nombre de siècles , il fût aussi brillant et aussi parfait que le premier jour ?

Nous sommes accoutumés à ces merveilles , non parce que nous les entendons , mais parce que nous sommes ingrats ; et le plus grand miracle n'est pas que le soleil luise encore , mais que Dieu , dont il est le ministre , le fasse également lever sur les injustes , et sur ceux qui rendent grâce. (*Matth. V, 45.*)

Et un autre corps lumineux moindre , pour présider à la nuit. La lune n'efface pas entièrement la lumière des étoiles ; mais il semble que ce qu'elle en laisse subsister , ne soit que pour rendre plus sensibles les avantages qu'elle a sur elles. Car toutes celles qui sont trop voisines , se perdent dans ses rayons , les autres se soutiennent un peu à proportion de leur distance ; mais alors même tous les yeux sont tournés vers un

seul objet, et les lumières foibles et mourantes, semées çà et là dans les espaces lointains, ne font presque aucune impression.

C'est ainsi que l'autorité des écritures doit soumettre la raison. Elle ne l'éteint pas, mais elle l'obscurcit en la surpassant; et moins les réflexions humaines ont de pouvoir, moins il est nuit et plus il fait clair.

Il fit aussi les étoiles. Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il ait orné l'univers, *et les étoiles.* Il dit en un mot ce qui ne lui a coûté qu'une parole : mais qui peut sonder la vaste étendue de cette parole?

Sortons un moment dans la nuit comme Dieu fit sortir Abraham de son pavillon pour considérer le ciel : « Après l'avoir fait sortir dehors il lui dit : Levez les yeux au ciel et comptez les étoiles si vous pouvez. » (*Genès. XV, 5.*) Savons-nous bien que dans la vérité ces étoiles sont innombrables comme leur créateur nous en assure, quoique les astronomes (1) aient cru les compter? Que depuis l'usage des lunettes astronomiques on en découvre des millions qui échappent aux yeux; que la voie lactée en est toute

(1) Ils en comptent 2022.

semée , et qu'elle cause cette lumière confuse qui rend sa trace sensible (1) : qu'entre les étoiles visibles des constellations , il y en a ainsi beaucoup d'autres qu'on observe avec des instrumens ; et que c'est avec beaucoup de fondement qu'on suppose que le nombre de celles que leur enfoncement dans un espace immense rend imperceptibles , sont au-dessus de nos supputations ?

(2) Concevons-nous que ces étoiles sont toutes beaucoup plus grandes que la terre , qui non seulement n'est qu'un point par rapport à leur distance , mais dont le cercle qu'elle décrit en un an n'est pas insensible à leur égard !

(3) Faisons-nous réflexion que ces étoiles brillent toutes par elles-mêmes excepté les planètes , dont je ne parle pas maintenant ; qu'elles sont :

(1) La terre est éloignée du soleil de vingt-deux mille demi-diamètres de la terre , et elle l'est des étoiles fixes de quatre cents quatre-vingt-quatre millions de demi-diamètres de la terre , prenant la distance de l'orbe annuel presque comme rien , et comme ne faisant qu'un point.

(2) Le demi-diamètre du grand chien est presque égal au demi-diamètre de l'orbe annuel ; c'est-à-dire , de vingt-deux mille demi-diamètres de la terre.

(3) Une étoile de la sixième grandeur a de demi-diamètre cinq mille cent trente demi-diamètres de la terre , et sa grosseur est de cent trente-cinq mille millions de fois le globe de la terre , et cent trente-cinq mille fois le

toutes, comme le soleil, une source inépuisable de lumière, et que les merveilles que nous avons observées dans le soleil sont répétées autant de fois qu'il y a d'étoiles?

(1) Pensons-nous qu'elles sont telles aujourd'hui qu'elles l'étoient à l'origine du monde ; aussi vives, aussi brillantes, aussi grandes, et que leur diamètre est tel aujourd'hui que des observations faites dans l'antiquité nous l'attestent des plus grandes et des plus célèbres ?

Pouvons-nous découvrir leur usage et leur destination ? Pourquoi elles observent si constamment la place qui leur a été marquée ? Quel est l'ordre qui a fixé leur rang ? et à qui obéit cette armée du ciel, dont toutes les sentinelles sont si vigilantes ? Dieu seul connoît leur ordre et leurs noms. (2) Il nous a caché sur cela les mystères de sa Providence. Mais c'est pour nous qu'il a rendu le firmament si éclatant et si majestueux : (*Psaume, CXLV, 4.*) et ç'a été pour nous montrer sa magnificence, et le fond intarissable de lumière qui est en lui, qu'il l'a répandue avec tant de profusion sur le pavillon qui couvre

(1) A vivre cent ans, pour arriver jusqu'aux étoiles les plus éloignées, il faudroit faire chaque jour environ treize mille demi-diamètres de la terre.

(2) C'est lui qui compte les étoiles, et qui les appelle par leur nom.

la terre. « Seigneur mon Dieu, vous avez fait
« éclater excellemment votre grandeur.... Vous
« vous êtes couvert de la lumière comme d'un
« manteau. Vous avez étendu le ciel comme un
« pavillon. » (*Psaume*, CIII, 2.)

Il ne faut, pour rendre tous les hommes inex-
cusables, que ce livre écrit en caractère de lu-
mière. Ils n'ont eu besoin que de leurs yeux,
pour connoître la puissance et la sagesse de celui
qui les avoit rendus si visibles dans le firmament.
La nuit la plus obscure étoit celle qui les décou-
vroit davantage, en étalant à leurs yeux un si
grand nombre d'étoiles; et le premier prédica-
teur qui a annoncé sa gloire est le firmament, dont
le langage est demeuré intelligible à tous les peu-
ples, après qu'ils ont été divisés par la diversité
des langues. « Les cieux annoncent la gloire de
« Dieu, et le firmament publie les merveilles
« de sa puissance..... Ce n'est point un langage
« ni une prédication, dont le son ne se fasse point
« entendre. » (*Psaume* XVIII, 1, 3.)

Les planètes, qui n'ont par elles-mêmes
aucune lumière, et qui ne sont visibles que
par la réflexion du soleil, ont attiré, après le
soleil et la lune, la principale attention des
hommes, parce qu'ils ont observé qu'elles
avoient un mouvement propre, outre celui qui
leur étoit commun avec le reste du ciel. Ils ont

supputé ce mouvement ; et par le temps que chaque planète employoit à une révolution , ils en ont conclu avec raison son élévation et sa distance.

De là ils sont passés à d'autres observations ; mais dont les unes étoient conformes à la bonne astronomie , et fondées sur des principes : et les autres absolument vaines , fondées sur la superstition et le mensonge.

Celles de ce dernier genre ont formé l'astrologie judiciaire , dont il suffit à un esprit sérieux de connoître les puérides hypothèses pour la mépriser , quand même l'Ecriture et la Religion ne la condamneroient pas comme une espèce d'idolâtrie.

Voici une partie de ces hypothèses purement arbitraires.

Le ciel est divisé en douze parts égales. Mais pourquoi précisément ainsi ?

Cette division ne se fait pas selon les pôles du monde , mais selon ceux du zodiaque. J'en demande la raison.

Les douze portions du ciel ont chacune un attribut : les richesses , les parens..... Y a-t-il rien de plus arbitraire , ni de plus frivole ?

La portion la plus importante et la plus décisive est celle qui est prochainement sous l'horizon , et qui est appelée l'ascendant , parce qu'elle

est prête à monter et à paroître sur l'horizon , lorsqu'un homme vient au monde. Et moi je demande pourquoi une portion qui ne paroît pas a plus d'action que toute autre , et que celle qui est verticale à l'égard de l'enfant ?

Les planètes sont divisées en favorables, nuisibles et mixtes. Qui seroit assez crédule pour recevoir une telle distinction, et pour en faire l'application à telle planète plutôt qu'à telle autre ?

Les aspects de ces planètes, qui ne sont que certaines distances entr'elles , sont aussi ou heureux ou funestes. Quelle folie ! et à quel homme le persuadera-t-on ?

Le moment précis, et d'où dépend toute la suite des prédictions , est celui de la naissance : et pourquoi pas celui de la conception ? Pourquoi les étoiles ne font-elles rien pendant les neuf mois de grossesse ? Qui peut fixer le ciel, dont le mouvement est si rapide, lorsque la naissance est pénible et périlleuse, et qu'elle n'a point de temps marqué ? Et qui même oseroit, lorsque toutes les préparations mathématiques ont été faites avant le point de la naissance, répondre qu'il n'ait pas pris ou le moment précédent, ou le suivant, et que par conséquent il ne se seroit trompé dans le tout ?

Je pourrois ajouter beaucoup de raisonnemens

pour détruire ces chimères; mais je me contente d'en avoir expliqué les premiers principes, et je pense que c'est la plus solide réfutation.

L'unique réponse est qu'on en appelle à l'expérience. Mais cette réponse n'est pas sérieuse, et ceux qui la font le savent bien. Car lorsqu'on leur objecte la naissance de deux jumeaux, celle des pauvres qui viennent au monde dans le même instant que beaucoup de riches, celle d'un malheureux esclave qui concourt avec celle d'un prince fortuné, ils disent que le point qui paroît le même à ceux qui ne sont pas mathématiciens est très-différent; que le cours qui entraîne le ciel est d'une rapidité presque infinie; que les momens à notre égard, voisins l'un de l'autre, font un changement total; que d'ailleurs il faut tout observer, planètes, aspects, signes du zodiaque, constellations hors du zodiaque, choses dont le concours ne se trouve qu'en un instant, et ne revient plus.

Les premiers maîtres de ces erreurs ont été les Chaldéens qui peuvent se vanter aussi d'avoir été les premiers idolâtres. Ils étoient pleins de vaines espérances pour Babylone, dont ils avoient lu la destinée dans les étoiles qui lui promettoient, disoient-ils, un empire éternel. Mais voici comme Dieu confond ces orgueilleuses prédictions. « Viens, dit-il à Babylone, avec tes enchan-

« teurs qui, dès ta première fondation, ont flat-
« té ta vanité, et dont tu as regardé les prédic-
« tions comme sûres. . . . Que ces augures, qui
« étudient le ciel, qui contemplent les astres, et
« qui comptent les mois pour en tirer les pré-
« dictions qu'ils te veulent donner de l'avenir,
« viennent maintenant, et qu'ils te sauvent. Ils
« sont devenus comme la paille, le feu les a dé-
« vorés. » (*Isaïe*, XLVII, 12, 14.) Voilà ce que
sont devant Dieu ces hommes qui prétendent
lire l'avenir dans le ciel; et qui oublient le créa-
teur, pour chercher dans de vaines apparences
les mystères qu'il s'est réservés, et les secrets de
sa liberté.

Lui seul a fait le ciel et la terre. Lui seul mérite
d'être craint. Lui seul gouverne les hommes et tout
l'univers. « Que les dieux, qui n'ont pas fait le ciel
« et la terre, périssent et soient exterminés. »
(*Jérém.* X, 1.) C'est ainsi que le vrai Dieu parle
par son prophète qui omet le langage ordinaire
de l'hébreu, pour prononcer en chaldaïque cet
anathème, dont les Chaldéens, entre tous les peu-
ples, étoient les plus dignes, comme les premiers
idolâtres et les premiers adorateurs du soleil.

*Et il les mit dans le firmament du ciel,
pour luire sur la terre.*

Nous ne savons pourquoi les étoiles sont dis-
tribuées comme elles le sont. Nos conjectures sur

cela n'auroient ni fondement ni vraisemblance ; mais Dieu , qui les a établies et placées , ne l'a point fait au hasard. Il en est de même de la différence de leur lumière ; car une étoile ne ressemble point à une autre en clarté. Ces degrés ont dépendu d'une cause secrète, qui a mis ainsi de la différence entre les mérites et la gloire des justes. « Les étoiles ont chacune leur éclat , et
« entre les étoiles l'une est plus éclatante que
« l'autre. Il en arrivera de même dans la résur-
« rection des morts. » (*I. Cor. XV, 41, 42.*)

Pour présider au jour et à la nuit , et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres.

Cet ordre est pour tous les temps , mais sans limiter la souveraine liberté de Dieu , qui permet quelquefois que les ténèbres de la nuit soient si épaisses qu'aucune étoile ne paroît , et qui fait éclipser le soleil quand il le veut. « C'est lui qui
« commande au soleil , et le soleil ne se lève
« point ; et qui tient les étoiles enfermées comme
« sous le sceau. » (*Job, IX, 7.*) La vérité que Job enveloppoit sous cette expression , nous fait craindre des jours où il semble que Dieu ait défendu au soleil de se lever ; et des nuits où toute lumière du ciel soit retenue sous le sceau. L'ingratitude des hommes et leur mépris pour des lumières célestes , peuvent leur attirer ce châti-
ment. Mais une telle peine n'est presque jamais





Que les eaux produisent des animaux vivants
qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui vo-
lent dans l'air .

sente quand elle arrive. Car alors on est endormi , la nuit ayant pris la place du jour. « Ceux « qui dorment , dorment durant la nuit. . . . « Mais nous qui sommes enfans du jour , gar- « dons-nous de cet assoupissement. » (*Thess. V,* 7 et 8.)

§. 19. Et du soir et du matin se fit le quatrième jour.

Les étoiles et la lune alors nouvelle parurent le soir , et le soleil commença le jour. Ainsi tout fut à sa place. Les beautés se succédèrent. La lumière subsista sous une autre forme ; et les ténèbres , qui n'étoient pas l'ouvrage de Dieu , abandonnèrent le ciel et la terre. Alors Dieu vit que tout étoit excellent , parce qu'il ne vit que ce qu'il avoit fait. *Et Dieu vit que cela étoit bon.*

OUVRAGE DU CINQUIÈME JOUR.

§. 20. Dieu dit encore : Que les eaux produisent des animaux vivans qui nagent dans l'eau , et des oiseaux qui volent sur la terre , sur le firmament du ciel.

ÿ. 21. Dieu créa donc les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement que les eaux produisirent chacun selon son espèce ; et il créa aussi tous les oiseaux selon leur espèce. Et il vit que cela étoit bon.

Dieu dit encore. Je suis accoutumé à voir naître des choses non seulement nouvelles, mais étonnantes, dès que Dieu prononce une parole. J'attends l'effet de celle-ci ; mais sans pouvoir m'imaginer ce qu'elle produira. Le ciel a tout son éclat, la terre toute sa parure, les plantes et les fruits une variété et une perfection que je ne me lasse point d'admirer : n'auroit-il quelque chose de la mer que Dieu a regardée, ce semble, comme un obstacle à ses desseins, et qu'il a séparée de la terre avec une espèce de colère ? « Votre voix menaçante l'a mise en fuite. »

Que les eaux produisent des animaux vivans qui nagent dans l'eau. C'est en effet à la mer à qui Dieu parle ; mais c'est un langage que je n'ai point encore entendu. J'ai vu des corps organisés, mais non de cette sorte. Ceux-ci ne sont pas, comme les plantes et les arbres, attachés par les racines. Ils ont un mouvement qui paroît libre ; ils ont la vie ; ils ont une âme : est-ce que Dieu vient de créer quelqu'autre chose que la matière ?

A-t-il mis un esprit ou quelque intelligence dans ces nouveaux êtres ? Je les considère dans leur vitesse , dans leurs mouvemens qui paroissent tous dirigés par la prudence , dans leurs ruses , dans leurs petites guerres ; car ils ont commencé à se la faire dès qu'ils sont nés : et j'avoue que n'ai point d'expressions qui répondent à ma surprise.

Mais , puisque Dieu m'appelle à ce spectacle , et que c'est pour se faire connoître à moi qu'il me le donne , j'entrerai dans son dessein , en ne me contentant pas d'une vue générale, et en divisant ce que je ne saurois examiner tout à la fois.

La première chose qui m'étonne, est l'incroyable fécondité dont je suis spectateur. Tout le rivage est bordé de poissons de toutes grandeurs ; et je vois partout un peuple infini que les eaux enfantent. Ces eaux amères et salées , que je croyois stériles , achèvent de me faire comprendre , que ce que la terre a produit , n'est point venu d'elle , et que c'est la parole de Dieu qui a tout fait. Car ici , où ce ne sont pas de simples herbes , mais des animaux vivans , quel moyen de se figurer une autre puissance , et une autre activité que la sienne ?

De cette considération je passe à une autre , qui me jette dans un nouvel étonnement.

Leur figure.

J'examine tous ces animaux, et je ne leur vois, ee me semble, qu'une tête et une queue. Ils sont sans pieds et sans bras. Leur tête même n'a point de mouvement libre, et si je n'étois attentif qu'à leur figure, je les croirois privés de tout ce qui est nécessaire à la conservation de leur vie.

Leur activité.

Mais avec si peu d'organes extérieurs, ils sont plus agiles, plus prompts, plus remplis d'artifices, que s'ils avoient plusieurs mains et plusieurs pieds; et l'usage qu'ils font de leurs queues et de leurs nageoires, les pousse comme des traits et semble les faire voler.

Leur nourriture.

Mais où prendront-ils de quoi se nourrir? Ils ne peuvent sortir de l'eau, où il ne croît rien, pour venir chercher sur la terre les biens dont elle est remplie. Ils sont cependant très-voraces, et par la manière dont ils s'attaquent, je crains que la faim ne les oblige à se manger mutuellement; et si cela est, ce peuple nouveau ne subsistera pas long-temps.

Dieu y a pourvu en le multipliant d'une manière si prodigieuse, que sa fécondité (1) sur-

(1) Elle est remplie d'un nombre infini de poissons.
Ps. CIII, 26.

passé infiniment son ardeur mutuelle à se dévorer, et que ce qui s'en détruit, est toujours fort au-dessous de ce qui sert à le renouveler.

Je suis seulement en peine comment les petits (1) échapperont aux grands, qui les regardent comme leur proie, et qui leur donnent continuellement la chasse; car dans la mer, tout est ouvert et tout est commun, et je ne vois point de sûreté pour le peuple foible. Mais ce peuple foible est plus prompt à la course : il s'approche des lieux où l'eau basse ne convient pas aux grands poissons, et il semble que Dieu lui ait donné une prévoyance proportionnée à sa foiblesse et à ses dangers.

Une réflexion opposée me fait craindre que les poissons d'une taille énorme, tels que les baleines et d'autres monstres (dont il est parlé dans le *ψ.* 21.) ne trouvent point de quoi se nourrir; car la haute mer a peu de poissons, et ces vastes colosses ne pourroient approcher du bord sans s'échouer. Ils ont cependant une grande faim, et un gouffre capable de tout engloûtir. C'est un secret, Seigneur, que vous vous êtes réservé. Votre providence s'étend à tout, et ce dragon qui domine dans la mer, et qui s'en joue, attend de vous comme les plus petits poissons, et plus

(1) Les grands et les petits animaux *Ibid.* 17.

encore que les plus foibles d'entre eux , la nourriture dont il a besoin. (*Psalme CIII, 28.*)

Je ne saurois étudier les inclinations différentes de toutes les espèces qui s'approchent du rivage ; l'élément qui les nourrit sert à les cacher. Mais il me semble qu'elles sont toutes contraires à la société et à la paix ; que la force y décide de tout ; que le naturel des plus foibles est le même que celui des plus forts , et que l'intérêt particulier est la loi générale de tous. Auriez-vous, Seigneur, avant la chute de l'homme, voulu nous apprendre ce que seroit son injuste postérité ? nous donner une idée du siècle par l'agitation et les tempêtes de la mer, et nous peindre les vices des hommes, sous les inclinations des poissons ? « Pourquoi demeurez-vous dans le silence, pendant que l'impie dévore ceux qui sont plus justes que lui ? Et pourquoi réduisez-vous les hommes à la condition des poissons de la mer, et des reptiles qui n'ont point de roi (pour les défendre) » ? (*Habac. I, 13 et 14.*) Mais il faut continuer nos réflexions.

Comment arrive-t-il qu'au milieu des eaux, si chargées de sel, que je ne puis en souffrir une goutte dans la bouche, les poissons y vivent et y jouissent d'une vigueur et d'une santé parfaite ? Et comment au milieu du sel conservent-ils une chair qui n'en a point le goût ?

Pourquoi les meilleurs, et les plus propres à l'usage de l'homme, s'approchent-ils des côtes, pour s'offrir, ce semble, à lui, pendant que beaucoup d'autres, qui lui sont inutiles, affectent de s'en éloigner?

Pourquoi ceux qui se sont tenus dans les lieux inconnus, pendant qu'ils se multiplioient, et qu'ils acquéroient une certaine grandeur(1), viennent-ils en foule, dans un temps marqué, inviter les pêcheurs, et se jeter eux-mêmes, pour ainsi dire, dans leurs filets et dans leurs barques?

Pourquoi plusieurs d'entre eux et des meilleures espèces (2), s'empressent-ils d'entrer dans l'embouchure des fleuves, et les remontent-ils jusqu'à leur source, pour communiquer les avantages de la mer aux pays qui en sont éloignés? et quelle main les conduit avec tant d'attention et de bonté pour les hommes, si ce n'est la vôtre, Seigneur, quoiqu'une providence si visible attire rarement leur reconnoissance?

Elle paroît à tout, cette providence, et les coquillages sans nombre qui bordent la mer, ca-

(1) Les harengs, les sardines, les morues, les maquereuses.

(2) Les thons et les maquereaux, les aloses, les plies ou carlets, les anguilles, les saumons et les turbots viennent dans les grandes chaleurs, lorsque les autres poissons manquent.

chent des poissons de diverses espèces, qui, avec une très-petite apparence de vie, ont soin d'ouvrir en des temps réglés leurs coquilles, d'en renouveler l'eau, et de prendre entre leurs écailles, promptement rejointes, l'imprudente proie qui donne dans le piège.

Et des oiseaux qui volent sur la terre, sur le firmament du ciel. Le texte original porte : *Et volatile volet super terram.* « Et que les oiseaux « volent sur la terre ». Ce qui peut faire douter si les oiseaux et les poissons ont une origine commune ; et ce doute est augmenté par la manière dont l'écriture en parle dans le chapitre suivant. « Le Seigneur Dieu ayant donc formé de la terre « tous les animaux terrestres, et tous les oiseaux « du ciel, il les amena devant Adam ». (*Genès.* II, 19.) Car il semble que les oiseaux aient été formés de la terre comme les autres animaux terrestres.

Mais le sentiment des anciens pères, suivi par la plupart des interprètes, est conforme à la version latine, et à celle des Septante, qui donnent aux oiseaux la même origine qu'aux poissons ; et l'église latine paroît avoir consacré cette tradition dans une de ses hymnes (1). « Grand Dieu

(1) L'Hymne des Vêpres du jeudi, dont S. Ambroise est auteur.

« souverainement puissant, qui faisant sortir des
 « eaux les oiseaux aussi bien que les poissons,
 « laissez les uns dans la mer, élevez les autres.
 « dans l'air ».

Le texte original n'y est pas opposé ; car il est aisé de suppléer le relatif, très-souvent omis dans l'hébreu : *Et volatile (quod) volet super terram.* « Et les oiseaux qui volent sur la terre », ou même sans le suppléer ; le seul commandement de Dieu : « Que les eaux produisent tout ce qui nage, et que tout ce qui vole, vole sur la terre et dans l'air », emporte, ce me semble, nécessairement la conséquence, que la même parole a tiré l'un et l'autre d'un même principe.

Ce qui est cité du deuxième chapitre, ne regarde qu'indirectement la formation des oiseaux, qui sont amenés avec les animaux terrestres en la présence d'Adam ; et leur véritable origine y est supprimée, parce que les poissons, à qui elle est commune, ne pouvoient comparoître avec eux devant le premier homme.

A quoi je dois ajouter que le seul verset vingt-un, qui suit celui que j'explique, et qui en est l'exécution, suffit pour en fixer le véritable sens : *Dieu créa les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisirent chacun selon son espèce ;*

et tous les oiseaux selon leur espèce; car aucune autre origine n'est marquée pour les oiseaux, que celle même des poissons.

J'ai donc lieu de la supposer commune avec toute l'antiquité; et c'est ce qui fait le premier sujet de mon admiration.

D'où vient, en effet, Seigneur, qu'une parole si simple en apparence a mis une telle différence entre les créatures dont la naissance est égale? Vous laissez dans les eaux, loin de la lumière et de l'air, loin du commerce des hommes, des animaux qui s'entre-dévorent, qui ne forment aucune société, qui vivent sans discipline et sans loi, et qui demeurent muets toute leur vie; et vous en tirez beaucoup d'autres, à qui vous donnez des ailes, qui les élèvent jusque dans les nues; qui font retentir l'air d'agréables concerts; qui vous louent et vous bénissent chacun dans leur langage; dont plusieurs ont des inclinations douces et cherchent même l'habitation des hommes; et presque tous ne s'abaissent vers la terre que par nécessité.

Quel mystère couvrez-vous sous ces distinctions étonnantes? Et quel partage faites-vous entre ceux qui sont noyés dans le siècle et ceux à qui vous donnez des ailes pour le fuir et s'élever jusqu'à vous? Une telle vue m'occuperoit tout entier si je la suivois dans toutes ses conséquen-

ces. Mais il n'est pas juste que la religion me rende aujourd'hui distrait à l'égard de la nature, puisque c'est de la connoissance de la nature que je dois apprendre à être religieux.

Je m'applique donc à considérer le vol de tant d'oiseaux et j'admire en combien de manières il est diversifié, quoiqu'il semble d'abord que deux ailes ne puissent se remuer dans l'air et le diviser que d'une manière uniforme. Dans les uns ce vol est précipité et dans les autres il est plus continu et plus égal. Les uns s'élèvent fort haut et s'y soutiennent; les autres ne font que voltiger et se contentent de raser la terre. En un mot, chaque espèce est reconnoissable à son vol particulier. Et une telle diversité, qui est pour moi une leçon, m'apprend à ne pas réduire les vertus des spirituels à un genre uniforme.

Mais passons de cette observation à une autre plus particulière, et examinons la sagesse étonnante qui paroît dans le vol d'un oiseau, dans celui, par exemple, d'une hirondelle. Ce n'est point sa rapidité, ni sa continuité, qui font le principal sujet de mon admiration. C'est la liberté de ses mouvemens; c'est le dessein qui les conduit; c'est le nombre infini d'inflexions, d'écart, de retours; c'est la dextérité avec laquelle elle évite ce qui se trouve sur sa route; c'est l'attention qu'elle a à la proie qu'elle pour-

suît , en levant , sans s'arrêter , les moucheronns qui sont sur son passage ; c'est l'esprit , au-dessus même de l'humain , avec lequel elle sait allier tant de choses à la fois , sans jamais s'y méprendre , qui m'épouvantent. Car en enfermant une âme intelligente dans un si petit corps , et lui ordonnant les mêmes choses , je doute qu'elle pût les exécuter avec tant de présence et d'adresse. Aussi , Seigneur , c'est vous-même qui êtes la cause secrète de toutes ces merveilles : et une telle imitation de la raison , sans en avoir le principe , est une preuve sensible qu'elle vient de vous.

Cette imitation de la raison est encore plus visible et plus impénétrable dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids. Car , en premier lieu , quel maître leur a appris qu'ils en avoient besoin ? Qui a pris soin de les avertir de les préparer à temps , et de ne point se laisser prévenir par la nécessité ? Qui leur a dit comment il falloit les construire ? Quel mathématicien leur en a donné la figure ? Quel architecte leur a enseigné à choisir un lieu ferme , et à bâtir sur un fondement solide ? Quelle mère tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matières molles et délicates , telles que le duvet et le coton ? Et lorsque ces matières manquent , qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec

le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits ?

En second lieu, quelle sagesse a marqué à chaque espèce une manière particulière de construire les nids, où les mêmes précautions fussent observées, mais en mille façons différentes ? Qui a commandé à l'hirondelle, la plus adroite de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme, et de choisir sa maison pour y édifier son nid à ses yeux, sans craindre de l'avoir pour témoin, et paroissant au contraire l'inviter à considérer son travail ? Ce n'est point, comme les autres, avec des petits branchages et du foin qu'elle le bâtit. Elle emploie le ciment et le mortier, et d'une manière si solide, qu'il faut une espèce d'effort pour démolir son ouvrage. Elle n'a cependant pour tout instrument que le bec. Elle n'a rien où puiser l'eau. Elle ne peut mouiller que son estomac, en tenant ses ailes élevées. Et c'est de la rosée qu'elle fait rejaillir contre le mortier qu'elle détrempe, qu'elle humecte sa maçonnerie, et qu'elle l'ordonne ensuite et l'arrange avec le bec. Réduisez, s'il est possible, le plus habile architecte au petit volume de cette hirondelle : conservez-lui toutes ses connoissances, en ne lui laissant que le bec ; et voyez s'il aura la même adresse et le même succès.

En troisième lieu , qui a fait comprendre à tous les oiseaux qu'ils devoient faire éclore leurs œufs en les couvant ; que cette nécessité étoit indispensable ; que le père et la mère ne pouvoient quitter en même temps ; et que si l'un alloit chercher de la nourriture , l'autre devoit attendre son retour ? Qui leur a marqué dans le calendrier le nombre précis de jours de cette rigoureuse assiduité ? Qui les a avertis d'aider aux petits déjà formés , à sortir de l'œuf , en rompant les premiers la coque ? et qui les a si exactement instruits du moment qu'ils ne le préviennent jamais ?

Enfin , qui a fait des leçons à tous les oiseaux , sur le soin qu'ils doivent prendre de leurs petits , jusqu'à ce qu'ils fussent élevés et en état de se servir eux-mêmes ? Qui leur a enseigné cette merveilleuse industrie , de retenir dans leur gorge , ou l'aliment ou l'eau , sans avaler l'un et l'autre , et de les conserver pour leurs petits , à qui cette première préparation tient lieu de lait ? Qui leur a fait discerner entre tant de choses , dont les unes conviennent à une espèce , mais sont pernicieuses pour une autre ; et entre celles qui sont propres aux pères , mais qui feroient tort à leurs petits ? qui leur a fait discerner celles qui sont salutaires ? Nous connoissons la tendresse des mères parmi les hommes , et la sollicitude des

nourrices ; mais je ne sais si l'on voit rien de si parfait.

Est-ce pour les oiseaux, Seigneur, que vous avez uni ensemble tant de miracles qu'ils ne connoissoient point ? est-ce pour des hommes qui n'y pensent pas ? est-ce pour des curieux qui se contentent de les admirer, sans remonter jusqu'à vous ; et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spectacle, de nous rendre sensible votre Providence et votre sagesse infinie, et de nous remplir de confiance en votre bonté si attentive et si tendre pour des oiseaux, dont une couple ne vaut qu'une obole ?

Ils sont exposés à une infinité de dangers ; mais leur vigilance est incroyable. Leur vue perçante discerne tout. Au moindre bruit, ils s'envolent. Tout objet nouveau est suspect. Quelqu'avidité qu'ils aient pour se nourrir, ce soin ne les occupe jamais entièrement ; ils examinent tout avant que de s'avancer ; et, après même cet examen, leur défiance, sur laquelle seule ils fondent leur sûreté, est toujours égale. Modèle excellent pour les hommes dont ils sont la figure, qui sont plus exposés aux traits de l'ennemi, parce qu'ils sont plus spirituels et plus élevés que les autres, et qui ne s'approchent jamais de la terre sans quelque danger.

Oiseaux carnassiers.

Quoique plusieurs espèces d'animaux soient pacifiques et propres à la société, il y en a d'autres qui en sont ennemis, et qui vivent de sang et de carnage. Les foibles sont leur proie, mais une proie difficile à saisir. Leur sûreté consiste à se tenir à terre, car les vautours, les éperviers et les autres oiseaux de même genre, n'oseroient fondre sur ceux qui ne s'élèvent point. Ils se briseroient, au lieu de leur nuire. Ainsi, parmi les oiseaux, comme parmi nous, l'humilité est d'un grand usage; et c'est l'élévation qui fait le danger.

Mais donnons des bornes aux observations sur les industries des oiseaux, ou pour se mettre à couvert de la violence, ou pour chasser leur proie, car une telle matière est infinie; et écoutons un moment le concert de leur musique.

Chant des Oiseaux.

C'est la première louange que Dieu ait reçue de la Nature; et le premier cantique d'action de grâces qu'elle lui ait offert avant la formation de l'homme. Tous les sons sont différens, mais harmonieux; et tous ensemble composent un chœur que les hommes ont mal imité. Une voix plus forte et plus moëlleuse se fait pourtant distinguer; et je trouve, en cherchant de quelle part elle vient, que c'est un très-petit oiseau qui en

est l'organe. Cela me fait considérer tous les autres qui savent le chant, et ils sont tous aussi petits; les grands, ou ignorant la musique, ou ayant la voix discordante. Ainsi partout je trouve que ce qui paroît foible et petit est mieux partagé, et a plus de reconnoissance.

Quelques-uns de ces petits ont une grande beauté, et rien n'est plus riche, ni mieux diversifié que leur plumage; mais il faut avouer que toute parure doit céder à celle du paon, sur qui Dieu a versé, comme à pleines mains, toutes les richesses qui embellissent les autres, et auquel il a prodigué, avec l'or et l'azur, toutes les nuances de toutes les couleurs. Cet oiseau paroît sentir son avantage, et c'est ce semble pour étaler à nos yeux toutes ces beautés, qu'il fait cette pompeuse roue qui les met en évidence. Mais le plus magnifique de tous les oiseaux n'a qu'un cri désagréable; et il est une preuve qu'avec un extérieur très-brillant, on peut n'avoir qu'un mauvais fond, peu de connoissances et beaucoup de vanité.

Oiseaux d'étangs et de rivières.

En examinant la plume des autres, je trouve une chose bien singulière dans celle des cygnes et des autres oiseaux de rivières; car elle est à l'épreuve de l'eau, où elle demeure toujours sè-

che ; et nos yeux cependant n'en découvrent point l'artifice , ni la différence.

Je considère les pieds des mêmes oiseaux , et j'y vois des nageoires qui marquent distinctement leur destination. Mais je suis très-étonné de ce que ces oiseaux sont sûrs qu'ils ne risquent rien en se jetant dans l'eau ; au lieu que les autres , à qui Dieu n'a pas donné des plumes ni des pieds semblables , n'ont jamais la témérité de s'y exposer. Qui a dit aux premiers qu'ils ne courent aucun danger ? et qui retient les autres , afin qu'ils n'imitent pas leur exemple ? On fait quelquefois couvrir des œufs de canne à une poule qui est ensuite trompée par son affection , et qui prend pour sa famille naturelle des enfans étrangers , qui courent à l'eau au sortir de la coque , sans que leur prétendue mère puisse les en empêcher par ses avis. Elle demeure sur le bord , très-étonnée de leur témérité , et plus encore de ce qu'elle leur réussit. Elle se sent violemment tentée de les suivre ; elle en témoigne sa vive impatience , mais rien n'est capable de la porter à une indiscrétion que Dieu lui a défendue. Les spectateurs en sont surpris , à proportion de ce qu'ils ont d'intelligence ; car c'est faute d'esprit et de lumière , quand de tels prodiges excitent peu d'admiration. Mais il est rare que les spec-

tateurs apprennent de cet exemple , qu'il faut être destiné par la Providence aux fonctions d'un état dangereux , et avoir reçu d'elle tout ce qui peut mettre le salut en sûreté ; et que c'est une témérité funeste pour les autres qui n'ont ni la même vocation , ni les mêmes qualités.

J'admire dans d'autres oiseaux une espèce de sagesse qui revient à celle-ci. Ils n'ont ni la plume passée à l'huile ni le pied marin. Mais néanmoins leur principale nourriture est dans l'eau , et c'est la pêche qui les fait subsister. Dieu leur a donné pour cela des jambes semblables à des échasses afin qu'ils puissent aller assez avant dans l'eau ; un col fort long , afin qu'ils atteignent leur proie qui se cache dans le fond , et un large bec armé des deux côtés d'une scie qui soit capable de retenir le poisson qui est glissant et prompt à échapper. Ces oiseaux avides ne vont jamais dans l'eau plus avant que leur taille ne leur permet. Ils savent jusqu'à quelle profondeur ils peuvent se hasarder. Mais la plus ardente faim et la proie la plus tentante ne leur font jamais passer ces bornes. Combien de merveilles Dieu fait-il éclater dans cette conduite ? Et que ne dit-il point par ce langage muet à tant de personnes qu'un zèle indiscret séduit si facilement , et qui pensent qu'elles ont du talent pour tout parce qu'elles en ont pour certaines choses : ou qu'elles ne trou-

veront aucun danger dans de grandes entreprises, parce que d'autres plus proportionnées à leurs forces leur ont réussi?

Je serois infini si je m'attachois à considérer beaucoup de miracles pareils à ceux que j'ai observés jusqu'ici, c'est-à-dire généraux ou communs à plusieurs espèces : (car pour le détail de chaque espèce je ne l'ai point entrepris, et j'y aurois succombé.) Et je me contente d'une dernière observation qui en comprend plusieurs autres et qui regarde les oiseaux de passage.

Ils ont tous leur temps marqué (1) et ils ne le passent point. Mais ce temps n'est pas le même pour chaque espèce. Les uns attendent l'hiver, les autres le printemps; d'autres l'été et d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police publique et générale qui règle et qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit général, aucun ne pense à partir. Depuis sa publication, aucun ne demeure. Une espèce de conseil décide du jour; et il accorde un intervalle pour

(1) Viennent à l'entrée de l'hiver, bécasses, pluviers, oies sauvages

Viennent vers le printemps, les grues, les cigognes, les hirondelles

Partent à la fin de l'été, ou au commencement de l'automne, les cailles, les oies domestiques, les hirondelles

s'y préparer. Après quoi tous délogent, et il ne paroît le lendemain ni traîneurs ni déserteurs, tant la discipline est exacte. Plusieurs ne connoissent que l'hirondelle qui fasse ainsi. Mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres espèces, et je demande : quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, quelle nouvelle elle a reçue du pays où elle va en grande troupe pour s'assurer qu'elle y trouvera toutes choses préparées ? Je demande pourquoi ayant élevé sa famille, elle ne s'attache pas, comme les autres oiseaux, au pays où elle a été si bien traitée ! Je demande par quel esprit de voyager cette nouvelle famille, qui ne connoît que son pays natal, conspire toute entière à le quitter ! Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend à tous, soit anciens, soit nouveaux sujets de la république, de demeurer par delà un certain jour ? Et enfin je demande à quel signe les principaux magistrats connoissent que ce seroit tout risquer que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse ? Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes que celle du prophète : « Seigneur, que vos ouvrages sont admirables ! « vous avez tout fait avec une profonde sagesse : « la terre est pleine de vos richesses et de vos « biens. » (*Psaume, CIII, 24.*)

Mais après cette réponse n'est-il pas juste

d'écouter un autre prophète qui reproche, non à des infidèles plongés dans les ténèbres, mais au peuple même de Dieu, d'ignorer ce que savent les oiseaux, et de ne pas discerner les temps propres et favorables, ni les signes qui les prédisent? « Le milan connoît dans le ciel quand
 « son temps est venu. La tourterelle, l'hirondelle
 « et la cicogne savent discerner la saison de leur
 « passage; mais mon peuple n'a point connu le
 « temps du jugement du Seigneur. » (*Jérémie*, VIII, 7.)

Dieu donc créa les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisirent chacun selon leur espèce : et il créa aussi tous les oiseaux selon leur espèce. Il vit que cela étoit bon.

Dieu commande pour montrer que lui seul a l'idée de ce qui doit être produit : et que lui seul en a formé le plan et le dessein. Et il exécute, pour montrer que lui seul a le pouvoir de rendre réel ce qui est dans ses décrets et que rien n'est égal à sa sagesse, que sa puissance.

Qui auroit vu se former dans les eaux tant d'espèces de poissons couverts d'écailles ou d'une peau lisse et glissante, comment auroit-il pu imaginer des oiseaux couverts de plumes et presque aussi légers que l'air qui les soutient? Mais dans le même moment des productions si

diverses, et qui renferment chacune un si prodigieux nombre d'espèces différentes, sont présentes à l'esprit de Dieu et naissent de sa parole. Les abîmes, où tout paroît confus et mêlé, sont, aussi bien que l'air, le règne de sa Providence. Le plus petit poisson n'est point pris à l'hameçon ou ne s'engage point dans le filet sans un ordre particulier : comme le plus petit oiseau ne tombe point dans le piège sans la volonté du père céleste. L'unité a tout fait : l'unité retient tout dans sa main : l'unité dispose seule de ses ouvrages.

Et Dieu vit que cela étoit bon. Il vit que rien n'étoit plus admirable que cette variété presque infinie d'animaux dont les inclinations différentes, les mouvemens, l'adresse, la figure, la beauté, étoient autant d'images répétées de ses divines perfections, autant de témoignages de sa Providence, autant d'instruction pour l'homme, autant de sujets d'admiration pour l'ange et pour lui.

γ. 22. Il les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous, et remplissez les eaux de la mer ; et que les eaux se multiplient sur la terre.

Dieu s'engagea, par cette bénédiction, à leur fournir tout ce qui seroit nécessaire à leur vie

et à leur conservation ; à veiller sur eux ; à leur tenir lieu de prudence et de sagesse ; à détourner tout ce qui pourroit en faire périr quelqu'es-pèce.

Ce fut sa parole qui leur donna la fécondité, et sa bénédiction fut une promesse de mettre en sûreté les petits, de fournir aux pères et aux mères toute l'industrie et toute l'application nécessaire, et de perpétuer dans leur postérité tous les avantages et tous les caractères des premiers auteurs.

✧. 25. Et du soir et du matin se fit le cinquième jour.

Ce jour fut célèbre au matin et au soir par le concert des oiseaux dont l'usage est encore de prévenir le lever du soleil par leur chant et de lui rendre le même devoir quand il se couche. Les poissons, quoique muets, affectent aussi de s'élaner un peu hors de l'eau dans ces deux temps. Et la nature auparavant insensible à la lumière, commence à témoigner la différence qu'elle mettoit entre elle et les ténèbres.

Oiseaux de nuit.

Il faut pourtant excepter de cette espèce d'applaudissement général pour la lumière, les oiseaux de nuit, qui ont une haine déclarée pour elle, qui l'évitent comme leur ennemie et qui

se cachent dans les antres les plus obscurs pendant qu'elle éclaire l'univers.

Ils attendent avec impatience le retour des ténèbres pour sortir des prisons où le jour les tenoit renfermés ; et ils témoignent alors leur joie par des cris qui ne sont capables que de porter la consternation et l'effroi dans l'esprit de ceux qui les entendent : car ces oiseaux ont chacun leur cri particulier selon leur espèce différente ; mais il n'y en a aucun qui ne soit lugubre, funeste, alarmant.

Leur figure a non seulement quelque chose de sauvage et de hideux, mais aussi de taciturne et de sombre ; et l'on croit voir dans leur physionomie la haine pointée, et contre l'homme et contre tous les animaux.

Ils ont presque tous un bec crochu et des serres tranchantes, dont la proie une fois saisie ne peut échapper. Et ils se servent des ténèbres et du temps du sommeil pour surprendre les autres oiseaux endormis, dont les plus forts ont peine à leur échapper, et dont les petits sont sûrement leur victime.

Ils joignent ainsi la surprise à la cruauté, et l'artifice à la fureur. Et après n'avoir veillé que pour le malheur public, ils se retirent, avant le lever du soleil, dans leurs cavernes inaccessibles à sa lumière, et ils préfèrent ordinairement les

anciens bâtimens tombés en ruines à toutes les autres retraites ; comme si la désolation et les ruines, qui marquent ou la négligence des maîtres, ou la décadence de leurs familles, étoient capables d'inspirer quelque sentiment de joie à ces funestes oiseaux.

Il n'est pas possible, en rassemblant tous ces traits, de ne pas voir dans cette image celle des esprits de malice et de ténèbres que la vérité met en fuite, qui se plaisent dans tout ce qui l'obscurcit, qui profitent du sommeil et de la négligence pour dévorer leur proie, qui la retiennent avec des serres de fer et d'acier quand ils l'ont saisie, qui se nourrissent de ses malheurs et de ses pertes, et qui n'habitent nulle part avec plus de tranquillité et de satisfaction que dans les édifices qui sont tombés en ruines.

Le Saint-Esprit autorise ce funeste parallèle des démons et des oiseaux de nuit : et il nous confirme ainsi dans la pensée que Dieu, dont la science et la sagesse sont infinies, a rempli de leçons utiles pour le salut, le spectacle et l'ordre de la nature. « Babylone, a dit saint Jean dans « l'Apocalypse, est devenue la demeure des dé-
« mons, la retraite de tout esprit immonde et le
« repaire de tous oiseaux impurs et haïssables. »
(*Apoc.* XVIII, 2.) Les démons et les oiseaux de nuit sont pris ici pour la même chose, et il ne

sauroit être douteux désormais que les uns ne soient figurés par les autres.

Comme les oiseaux de nuit sont ennemis de tous les autres, ils en sont aussi universellement hais; et dès qu'ils en sont découverts, ou parce qu'ils ne se sont pas cachés avec assez de précaution, ou parce que leur cri les a décelés, il en sont aussitôt environnés avec grand bruit; quoiqu'il soit rare qu'ils en soient attaqués aussi impunément qu'ils en sont insultés.

C'est de cette haine publique des oiseaux contre la chouette, le hibou, l'orfraie, et leurs semblables, que se servent les oiseleurs pour tendre des pièges à ceux qui accourent imprudemment au cri, ou véritable ou imité de l'un de ces oiseaux détestés par les autres (1). Car après s'être fait une cabane, auprès d'un bois, couverte de branches d'arbres, ils placent en divers endroits du toit de cette cabane des gluaux sur lesquels les oiseaux de toute espèce viennent se percher pour être plus à portée d'insulter à leur ennemi, dont le cri a réveillé leur haine. Et en tombant avec les gluaux mal affermis, ils perdent la liberté et la vie entre les mains des oiseleurs attentifs à remarquer leur chute et à profiter de leur témérité.

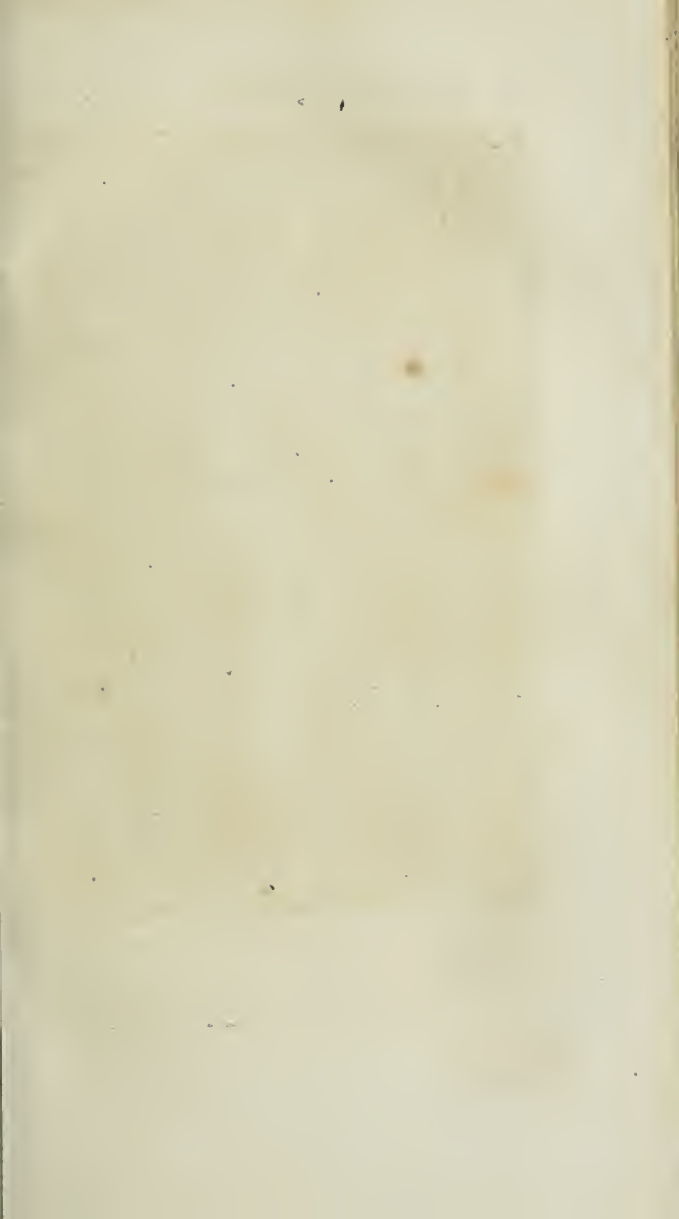
(1) Cette chasse s'appelle la pipée.

C'est une nouvelle leçon qui nous apprend à fuir le cri du démon et à y fermer l'oreille au lieu d'y accourir sous prétexte de lui insulter. La haine, même contre lui, doit être humble. Il faut être saisi de crainte en pensant à son affreux état, à ses ténèbres, à sa malice, à sa misère éternelle, et ne pas imiter l'orgueil qui l'y précipité. Car on devient sa proie, et même son jouet, quand on se glorifie de son amour pour la lumière, et l'on tombe dans sa malédiction quand on s'en réjouit : « Lorsque l'impie maudit le diable, il se maudit lui-même. » (*Eccl. XXI 30.*)

OUVRAGE DU SIXIÈME JOUR.

PREMIÈRE PARTIE.

- §. 24. Dieu dit aussi : Que la terre produise des animaux vivans, chacun selon son espèce ; les animaux domestiques les reptiles et les bêtes sauvages de la terre, selon leurs différentes espèces. Et cela se fit ainsi.
- §. 25. Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre, selon leurs espèces ; les ani





Dieu dit aussi : Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espece .

maux domestiques et tous les reptiles , chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela étoit bon.

Que la terre produise des animaux vivans , chacun selon son espèce. Je ne saurois assez m'étonner que Dieu adresse son discours à la terre , comme le jour précédent il l'avoit adressé à la mer , pour lui faire produire des animaux , dont l'artifice surpasse toute intelligence et tout pouvoir , qui sont au-dessous du Créateur. Est-ce que Dieu veut nous tromper , en nous montrant la terre , au lieu de son opération invisible ? Ou veut-il encore se cacher à nous dans les ouvrages mêmes , qu'il ne fait que pour se manifester ? Quelles oreilles a la terre , pour l'entendre ? Quels yeux a-t-elle , pour considérer les modèles de tant d'animaux qui lui sont inconnus ? Et par quels organes mettra-t-elle en œuvre la matière , à qui elle doit donner tant de formes , et leur inspirer non seulement le mouvement et la vie , mais une imitation de la raison si approchante du vrai , que l'impression de la vraisemblance étouffe celle de la vérité ?

D'où vient aussi qu'il dit simplement les termes généraux , qui comprennent tant d'espèces différentes , et qu'il ne daigne entrer dans aucun dé-

tail, comme s'il étoit au-dessous de lui, ou au-dessus de nous ?

C'est peut-être pour ces deux raisons ; car il est de la majesté de Dieu, de compter pour peu les animaux de la terre, puisque devant lui (*Isaïe*, XL, 12 et 17.) le ciel et la terre ne sont presque rien ; et l'homme, à qui les écritures n'ont été données qu'après son péché, mérite qu'on lui parle d'une manière enveloppée, et qu'on ne lui découvre la vérité, qu'à proportion de ce qu'il l'aime. S'il est grossier et charnel, il se contente de cette idée confuse, que tout est sorti du sein de la terre, par je ne sais quelle fécondité, dont il est peu surpris ; et son imagination est soulagée, quand il pense que Dieu a travaillé sur une matière, et non sur le néant ; et qu'il a été utilement servi par une matière, où les semences de tout étoient préparées. Il est après cela peu touché de ce que Dieu ne s'explique point en détail, parce qu'il le considère comme un principal artisan, qui se contente de donner à un ouvrier au-dessous de lui des ordres généraux, qui sont, pour l'exécution et pour la mécanique, de la dépendance d'un subalterne.

Mais si l'homme est religieux et spirituel, il pénètre le sens d'une parole qui en est pleine. Il ne voit que Dieu et sa volonté, également indé-

pendante de la matière et du néant ; et également féconde en prodiges , soit qu'elle travaille immédiatement sur le néant et sans rideau ; soit qu'elle se plaise à travailler derrière un voile , et de mettre la matière entre lui et le spectateur.

« Vous m'avez , Seigneur , rempli de joie par la
 « vue de vos ouvrages , et je suis dans le ravisse-
 « ment , en considérant les œuvres de vos mains.
 « O Seigneur , que vos ouvrages sont magnifi-
 « ques ! la profondeur de vos pensées est infinie.
 « L'homme hébété et stupide ne les connoît
 « point ; l'insensé n'a point d'intelligence de ces
 « merveilles. » (*Ps.* XCI , 5 et 6.)

Le même Dieu , qui par grandeur ne parle ici qu'en monosyllabes , s'explique à Job avec bonté sur les merveilles cachées dans un si petit nombre de paroles ; et il se glorifie devant son serviteur , pendant près de deux chapitres , (*Job.* XXXVIII et XXXIX.) de la sagesse et de la puissance infinie , qu'il a fait paroître dans la création des animaux de la terre , dont il choisit quelques espèces , pour faire entendre dans quel détail il est entré , et combien il étoit impossible que la terre , ou toute autre cause , lui prêtassent aucun secours.

Les animaux domestiques. Ce terme général signifie ici toutes les bêtes de service , qui sont destinées à obéir à l'homme , à le soulager dans

ses travaux, à suppléer ce qui manque à ses forces, à lui fournir des vêtemens, et à le nourrir.

Dieu, à qui toutes les suites de son ouvrage étoient connues dès le commencement, avoit ainsi préparé à l'homme, devenu pécheur, et condamné à la pénitence, des domestiques obéissans, pour partager avec lui son travail, ou même pour le dispenser de ce qu'il y avoit de plus pénible. Il avoit commandé à des animaux d'une grande force à n'en faire usage que pour lui; de ne se souvenir de leur taille que pour son service; d'accepter son joug sans résistance; d'aimer sa maison, plus que leur liberté, et de respecter la voix d'un enfant qui auroit ordre de les conduire.

Tout cela fut compris dans la parole qui leur donna l'être, et c'est uniquement à cette parole, que l'homme doit attribuer les inclinations douces et la docilité de tous les animaux, qui lui obéissent comme à leur maître. S'il en doute, il n'a qu'à essayer de retenir dans ses étables plusieurs bêtes, dont la force est égale à celle des autres, et même plus grande; d'en composer ses troupeaux, et de les confier à un pasteur; de les assujettir, après le pâturage, à se laisser tirer pour donner du lait; de les dresser au labourage; de leur apprendre à herser, à fouler le grain dans l'aire, à porter des fardeaux, à préférer au moins

une nourriture domestique, exempte de travail, à leur inclination pour les champs et pour la liberté. Il n'y réussira jamais, et il sera bien aveugle, si après une telle expérience il attribue à ses soins et à son industrie, le succès avec lequel il a formé à ses usages tous les animaux qui lui rendent service. C'est Dieu lui-même qui lui apprend à ne pas tomber dans cette ingratitude, et qui l'instruit de la véritable cause qui a mis entre les animaux domestiques de l'homme, ou indépendans, une si sensible différence. « Qui a renvoyé libre l'âne sauvage? et qui a affranchi l'élan de tous les liens? Le rhinocéros voudra-t-il bien vous servir, et passera-t-il la nuit auprès de votre crèche? attacherez-vous le rhinocéros à la charrue pour former des sillons? aplanira-t-il avec la herse les mottes des vallons, en marchant après vous? prendrez-vous une entière confiance en lui, à cause de sa force? et lui abandonnerez-vous l'intendance de vos travaux? » (*Job, XXXIX, 5, 9, 10, 11.*)

Mais ce n'est point en cela seul que la prévoyance et l'indulgence de Dieu, pour l'homme déchu de sa première justice, se sont manifestées; car il s'est chargé lui-même de la nourriture de ces animaux, et il a voulu qu'on pût la trouver partout. L'herbe verte ou sèche leur suffit, non

seulement pour entretenir leurs forces, mais pour leur fournir deux fois chaque jour une source de lait, qui peut tenir lieu à une famille-entière de toute autre nourriture. Qu'on examine cette merveille à laquelle on est accoutumé, sans l'avoir jamais approfondie, et l'on sera plein d'admiration, comment une herbe fanée, et qui n'a plus de suc, dont on ne sauroit extraire rien de solide et de nourrissant, devient par une bénédiction secrète une source de lait, c'est-à-dire d'une crème et d'une graisse qu'on emploie à cent usages. « Vous produisez le foin pour les bêtes, et les herbes propres à l'usage de l'homme. » (*Psaume CIII, 14, et Ps. CXLVI, 8 et 9.*)

Outre les autres services et le lait, ces animaux domestiques offrent encore à l'homme de quoi se vêtir; la laine qui les charge est pour lui. Leur superflu est son nécessaire, et s'il ne les soulageoit pas, en leur ôtant en été l'une des deux robes, dont la première leur suffit, et dont ils lui font présent de l'autre, ils souffriroient une excessive chaleur, et la laine en tombant par flocons, deviendrait inutile. C'est ainsi, selon l'ingénieuse expression de S. Martin, qu'une brebis accomplit le précepte de l'Évangile, en conservant une robe pour elle, et donnant l'autre. Ou plutôt, c'est ainsi que la divine Providence condamne le superflu dans les riches, par

la communication du lait et de la laine des animaux que cette communication soulage , et que le superflu accableroit.

Entre ceux qui ne sont utiles à l'homme que par leur force et par leur travail , Dieu nous oblige , dans le livre de Job , de considérer avec attention le cheval ; sa docilité à accepter le mors , et sa prompte obéissance ; son zèle pour son maître , dont les ennemis sont les siens ; son courage à s'exposer pour lui aux périls ; son intrépidité au milieu du tumulte et du bruit ; son impatience dans l'attente du signal du combat ; sa fierté à mépriser ce qui étonne les plus fermes. « La fierté qui paroît dans le mouvement
« de ses narines inspire la terreur. Il creuse du
« pied la terre ; il est plein de confiance en sa
« force ; il va au-devant des hommes armés. Il
« se rit de la peur , et il en est incapable ; et la
« vue de l'épée ne le fait point reculer. . . . Mais
« lorsque la trompette donne un signal décisif ,
« alors il dit : Courage. Il distingue , comme par
« l'odorat , que le combat va se donner avant
« qu'il se donne. Il entend ce semble le comman-
« dement des généraux , et il prend part aux cris
« confus de l'armée. » (*Job*, XXXIX , 20 , 21 ,
22 et 25.) Peinture excellente de ce que de-
vroient être les hommes , quand il s'agit de la
cause de Dieu , et principalement les ministres

à qui le péril devoit redoubler le courage, et ce qu'il y a de plus effrayant devoit donner de l'ardeur.

Ce qui m'étonne dans les paroles que je viens de citer, est la connoissance que le cheval a de sa force, et de l'usage qu'il en doit faire, et l'intime persuasion qu'il est en état de vaincre : car où s'est-il vu pour se connoître si bien ? De quel homme de guerre en a-t-il appris le métier ? et par quelles études s'est-il formé de justes idées de tout ce qu'il a de forces pour attaquer ou pour se défendre, et pour en faire usage si à propos dans l'occasion ?

Mais ce que j'observe en lui ne lui est point particulier. Tous les animaux à qui Dieu a donné des armes savent qu'ils les ont reçues, et la manière dont ils en doivent user. Le taureau sait que sa tête est armée, et il la baisse, en montrant ce qu'elle a de terrible, dès qu'il est irrité. Le menu troupeau connoît, au contraire, sa propre foiblesse, et ne pense qu'à sa fuite ; et l'on voit d'une manière admirable ces différentes impressions de courage et de terreur, lorsque le loup ou d'autres bêtes carnassières rôdent autour d'un parc où le bétail est enfermé. Car tout ce qui est foible et sans défense se réfugie, en tremblant, dans le centre ; et tout ce qui est capable de résister forme autour de ce peuple imbécille

une redoutable enceinte, mettant la croupe en dedans, et présentant au-dehors, en frémissant, une haie hérissée de cornes, plus terrible que celle que les lances et les piques pourroient former.

Il n'y a pas jusqu'aux bêtes qui sont hors d'état d'attaquer, mais qui ont reçu de la Providence quelque moyen de se mettre en sûreté contre la violence, qui ne l'emploient dans l'instant. Le hérisson, couvert de piquans, se roule aussitôt comme une boule, et présente ses pointes de toutes parts. La tortue se réfugie sous le toit qui la couvre. Le limaçon s'enfonce dans sa coquille. La souris, surprise et ne pouvant rien faire de mieux, contrefait la morte jusqu'à ce que son ennemi, devenu moins vigilant, lui laisse un moment de liberté. Presque tous les petits animaux deviennent immobiles dès qu'on les touche : et je demanderois, si je pouvois espérer quelque réponse, comment la ruse vient si à propos tenir la place de la force ?

Mais je passe à d'autres objets où Dieu a marqué jusqu'où il étoit capable de donner à la matière tous les dehors de l'esprit, de la fidélité, de l'amitié, de la reconnoissance, sans en donner le principe. On entend bien que c'est du chien que je parle ; mais, quoique rien ne soit plus connu, qu'il me soit permis de m'y arrêter un moment.

Je suppose que le maître a été absent quelques jours, et qu'il arrive. Y a-t-il dans toute sa famille quelqu'un qui lui témoigne une joie plus vive que son chien, qui le caresse d'une manière plus animée, qui diversifie les témoignages de son admiration et de sa surprise en plus de façons, qui imite mieux les mouvemens passionnés du cœur par ceux qu'il se donne, et qui, avec la liberté de parler, dise autant de choses, et d'une manière aussi touchante, que cette pauvre bête à qui la parole est refusée ?

Qu'on mène ce même chien à la chasse, quel étonnement ne nous donnera point son savoir et sa prudence ? Il bat la campagne, mais à une juste distance de son maître. Il trouve du gibier, et au lieu de le pousser, il l'arrête. Il court à ce qui est tué, le cherche et l'apporte. Il entend tout, et jusqu'au moindre sige : et le maître, rarement content de la compagnie des amis qui chassent avec lui avec peu d'ordre, est charmé de la capacité et de l'intelligence de son chien.

Si ce maître a perdu quelque chose, son chien le comprend au moindre mot, et fait une si exacte enquête que, si la chose n'est qu'égarée, il la retrouve sûrement. Que ce maître parte pour la campagne, aux moindres préparatifs, le chien en est averti. Il se tient sur les avenues ; et de peur d'être oublié, il prend les devants. Que si,

par malheur pour lui, on lui défend de suivre; il obéit avec peine, et après bien des remontrances, et sa consolation alors est de s'affliger jusqu'au retour.

Est-il possible qu'en tout cela on puisse méconnoître la main de Dieu? et ne paroît-il pas plus difficile d'imiter si parfaitement tous les sentimens d'un cœur tendre, et toute l'industrie d'un bon esprit, sans donner ni cœur ni esprit, que d'en donner le principe et la vérité?

Ce que fait l'abeille est aussi peu ignoré que ce que nous admirons dans le chien, mais en même temps aussi peu compris. Au lieu de se contenter de sucer le miel, qui se conserve mieux dans le petit tuyau d'où sortent les fleurs que partout ailleurs, et de s'en nourrir jour à jour, elle en fait provision pour toute l'année, et principalement pour l'hiver. Elle charge les petits crochets, dont ses jambes sont garnies, de tout ce qu'elle peut emporter; mais en évitant d'engluer ses ailes, dont elle a besoin pour voltiger çà et là, et pour le retour.

Si l'on n'a pas pris soin de lui préparer une ruche, elle s'en fait une elle-même dans le creux de quelqu'arbre ou de quelque rocher. Là elle fait la séparation de la cire qui tombe mêlée avec le miel. Elle compose de cette cire de petites cellules égales et à plusieurs angles, afin qu'elles

puissent s'unir, et ne laisser aucun intervalle. Elle fait couler dans ces petits réservoirs le miel pur et sans mélange ; et de quelque abondance qu'elle voie ses magasins remplis, elle ne se repose que lorsque le temps du travail et de la récolte est passé. On ne connoît dans cette république ni la paresse, ni l'avarice, ni l'amour-propre. Tout y est commun : le nécessaire y est accordé à tous, le superflu n'est à personne ; et c'est pour le bien public qu'il est conservé. Les colonies nouvelles, qui chargeroient l'état, sont mises dehors. Elles savent travailler, et on les y oblige en les congédiant.

Avons-nous parmi les nations les plus policées une imitation d'un si parfait modèle ? Attribuera-t-on au hasard, ou à une cause aveugle, une si étonnante sagesse ? Croit-on avoir expliqué ces merveilles, en disant que c'est l'instinct, le naturel, je ne sais quoi, qui en est le principe ? et n'est-ce pas dans ces images, d'un côté si parfaites, et de l'autre si éloignées de la matière, que Dieu a pris plaisir de manifester ce qu'il est, et d'apprendre à l'homme ce qu'il doit être ?

Passons de l'abeille à la fourmi qui lui ressemble en bien des choses, excepté que l'abeille enrichit l'homme, et qu'il ne tient pas à la fourmi qu'elle ne l'appauvrisse en le volant. Ce petit animal est averti que l'hiver est long, et que le

bled mûr n'est pas long-temps exposé dans les champs : aussi , durant la moisson , la fourmi ne dort plus. Elle traîne , avec de petites serres qu'elle a à la tête , des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle ; et elle avance comme elle peut à reculons. Quelquefois elle trouve en chemin quelqu'amie qui lui prête secours , mais elle ne s'y attend pas.

Le grenier , où tout doit être porté , est public , et aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres qui s'entre-communiquent par des galeries , et qui sont toutes creusées si avant , que les pluies et les neiges de l'hiver ne pénètrent point jusqu'à leur voûte. Les souterrains des citadelles sont des inventions moins anciennes et moins parfaites. Et ceux qui ont essayé de détruire des fourmillières qui avoient eu le loisir de se perfectionner , n'y ont presque jamais réussi , parce que les rameaux s'en étendent au large , et qu'ils ne se sentent point de tout le ravage qu'on fait à l'entrée.

Lorsque les greniers sont pleins et que l'hiver approche , on commence à mettre en sûreté le grain , en le rongant par les deux bouts , et l'empêchant ainsi de germer. Ainsi la première nourriture n'est qu'une précaution pour l'avenir ; et c'est la prudence plutôt que le besoin qui y détermine.

Voilà le fond incompréhensible d'industrie que Dieu a mis dans ce petit animal. Voilà cette espèce d'intelligence prophétique qu'il lui a donnée, pour nous forcer à remonter jusqu'à lui, à qui seul il appartient de faire de tels prodiges ; et qui ne pouvoit, ce semble, nous montrer plus sensiblement qu'il est la source de la sagesse, qu'en réunissant tant de traits dans un si petit volume de matière qui n'en a que l'apparence. « Allez à la fourmi, considérez sa conduite, et « apprenez à devenir sage : puisque n'ayant ni « chef, ni maître, ni prince, elle fait néanmoins sa provision durant l'été, et amasse pendant la moisson de quoi se nourrir. » (*Prov. VI, 6, 7 et 8.*)

Je sens que je suis, malgré moi, tout à la fois et un peu long, et trop court ; car je lasse peut-être les autres, et ne me satisfais pas.

Disons encore un mot d'un très-petit animal auquel je ne pense point sans une nouvelle admiration. Son nom est *formicaleo* ; sa figure est laide, et ne paroît qu'ébauchée ; son inclination est cruelle, car il ne vit que du sang de sa proie, et son occupation unique est de lui tendre des pièges. On en voit mieux l'artifice, quand on peut avoir dans son cabinet un tel animal.

On le met dans un vase de terre plein d'un sable assez menu, où il se cache aussitôt. Quand

il y est, il forme dans le sable la figure d'un cône renversé, avec une proportion exacte et géométrique, et il va se loger dans le sommet du cône qui tient lieu de centre; mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi ou quelque mouche, à qui on a ôté les ailes, est placée à l'entrée du cône, ce petit animal, qu'on ne jugeroit pas capable du moindre effort, jette à plusieurs reprises, avec sa tête, du sable sur la fourmi; et il donne, du lieu où il est, des coups redoublés, afin que le sable mouvant qu'il ébranle, entraîne en roulant la proie qu'il a sentie, et la précipite au fond où il se tient caché. Alors il sort de sa retraite; et, après s'être désaltéré du sang, il rejette le cadavre qui pourroit faire soupçonner sa cruauté.

Quand on veut avoir une seconde fois le plaisir de le voir travailler, on comble son cône en agitant le vase; et l'on est étonné avec quelle diligence cette petite bête rétablit une nouvelle figure aussi vaste et aussi régulière que la première.

Quels raisonnemens ne faudroit-il pas qu'elle fit, si son travail étoit fondé sur le raisonnement? Peut-on penser plus finement en mathématique, et connoître mieux la nature du cône, celle du sable, celle des mouvemens, et leur retentissement du centre à toutes les parties de la circon-

Il est certain que c'est cette bête qui raisonne, ou quelqu'autre pour elle. Mais la merveille n'est pas, ni qu'elle raisonne, ni qu'un principe étranger raisonne pour elle ; mais que ce principe fasse exécuter tout cela par des organes qui se meuvent eux-mêmes, et qui paroissent n'agir que par un principe intérieur.

Je n'oserois parler des proportions inimitables qui sont dans une toile d'araignée, où tout paroît être l'effet de la pensée et d'une méditation géométrique. Je deviendrois infini ; et nous avons plus d'une matière à traiter. Il me suffit d'avoir fait sentir, ce me semble, que tout est impénétrable dans les choses mêmes qui nous paroissent les plus communes ; que Dieu s'en est réservé le secret ; et que toutes nos recherches ne sont propres qu'à nous en convaincre. « J'ai reconnu que
« l'homme ne peut trouver aucune raison de
« toutes les œuvres de Dieu qui se font sous le
« soleil ; et que plus il s'efforcera de la découvrir,
« moins il la trouvera. Quand le sage même di-
« roit qu'il a cette connoissance, il ne la pourra
« trouver. » (*Eccl. VIII, 17.*)

La considération de l'industrie et de l'intelligence qui paroissent dans les animaux domestiques, et assujettis à l'homme, nous a insensiblement conduits à observer aussi dans des reptiles une espèce de sagesse qui n'est pas moins éton-

nante. Il est temps de parler d'eux , et la suite du texte nous y oblige.

Que la terre produise des animaux vivans chacun selon son espèce ; les animaux domestiques , les reptiles et les bêtes sauvages de la terre , selon leurs différentes espèces.

Et les reptiles. Il a déjà été dit que le terme original signifie en ce lieu tous les animaux qui rampent sur la terre en se trainant , parce qu'ils n'ont point de pieds , ou parce qu'ils en ont de très-petits qui ne les élèvent presque point au-dessus de sa surface , quoique le même terme signifie souvent ailleurs tout ce qui marche et ne vole pas.

Nous voyons des nageoires aux poissons , qui leur tiennent lieu de rames dans l'eau , comme la queue leur tient lieu de gouvernail. Nous voyons que les oiseaux sont pourvus d'ailes et de pieds , et qu'ils peuvent fendre l'air , et marcher sur la terre. Nous voyons enfin que presque tous les animaux terrestres ont quatre pieds , et que quelques-uns en ont un plus grand nombre. Comment penserions-nous que des animaux privés de tous ces moyens fussent capables de marcher , si

nous n'en avons aucun exemple ? À qui l'idée en seroit-elle venue ? et qui n'auroit pas jugé un tel problème impossible ?

Mais un ver de terre démontre à l'homme son ignorance et sa foiblesse. Il marche à ses yeux et n'a pas de pieds : et si dans le temps qu'il sort de la terre, qu'il a la force de pénétrer, il est averti de quelque danger, il y rentre très-promptement. Sa structure, composée de longues files et d'anneaux, lui donne le moyen de se rider et de se pousser en avant par la détente des ressorts qu'il a rapprochés de la queue vers la tête. Le limaçon, chargé d'une pesante coquille, fait de même. Les chenilles, quoiqu'elles aient des pieds, se servent de la même mécanique pour s'élaner d'un lieu vers un autre en se dardant. Mais nous ne voyons rien de tel dans le serpent : son corps ne se ride et ne s'allonge que pour marcher ; et il le fait néanmoins avec beaucoup de vitesse, et quand il lui plaît de nager sur la surface de l'eau, sans s'y enfoncer, il passe légèrement au-dessus élevé à demi-corps et faisant ondoyer les replis du reste pour se soutenir.

« Qui sera capable de raconter les ouvrages du
 « Seigneur ? Qui pourra pénétrer ses mer-
 « veilles ?..... Lorsque l'homme sera à la fin de
 « cette recherche il trouvera qu'il ne fait que

« commencer ; et après s'y être long-temps appliqué, il ne lui en demeurera qu'un profond « étonnement. » (*Eccl. XVIII, 3 et 6.*)

On a pensé autrefois que plusieurs reptiles, à qui l'on donnoit le nom d'insectes, n'avoient point d'autre origine que la corruption. Mais les personnes instruites sont aujourd'hui pleinement détrompées de cette erreur, également contraire à la raison et à la religion, quoique les anciens n'en vissent pas les pernicieuses conséquences.

Il n'y a aucun de ces petits animaux qui paroissent vils, ou même importuns et incommodes qui ne contienne des merveilles sans nombre dans la variété et la délicatesse de ses organes ; dans le choix qu'il fait de ce qui lui est utile, dans l'attention à éviter tout ce qui lui est contraire, dans les précautions qu'il prend pour se perpétuer. Ils ont des yeux, un cœur, un estomac, des entrailles, des pieds, ou quelque chose d'équivalent. Et plus ils sont petits, plus l'artifice, qui a su allier tant de choses et tant de mouvemens dans un point si peu perceptible, doit nous causer de l'admiration.

La plupart de ces animaux, outre ce qui est nécessaire à leur vie et à leur conservation, sont émaillés de riches couleurs, chargés de parures et d'ornemens, et embellis en tant de manières, qu'on devoit être bien plus surpris que Dieu en

ait pris tant de soin, que de penser qu'il les ait négligés.

Depuis l'usage des microscopes, on a pu discerner plusieurs de ces beautés dont la simple vue ne pouvoit juger. Et quand on regarde avec ces lunettes la tête d'une mouche, on y voit tant de plumes, d'aigrettes, de bouquets de diamans, qu'on ne peut se lasser d'admirer une telle profusion d'or et de perles sur une tête si peu importante, et de la comparer avec une secrète compassion à d'autres têtes qui affectent une semblable parure sans en pouvoir approcher.

Les yeux de cette mouche sont la perfection de l'art, non seulement par les petits carreaux dont ils sont composés, comme un ouvrage au petit métier : mais par l'usage de ces petits carreaux, qui sont autant de cristallins et de répétitions de l'œil, parce que l'œil total étant immobile, chaque cristallin sert à représenter l'objet qui lui répond.

Il en est de même de quantité d'autres animaux que nous traitons d'insectes, dont la cornée de leurs yeux est taillée en facettes, et en divers cristallins, (1) rangés en ordre sur différentes lignes, et plus ou moins nombreux selon les (2)

(1) Il est bon de voir les expériences de M. Puget.

(2) Ecrevisses en losange et échiquier.

espèces à qui ils conviennent , sans que cette admirable structure varie jamais dans la même espèce.

Il y auroit à remarquer beaucoup d'autres choses surprenantes dans ces animaux, que l'ignorance faisoit naître de la corruption ; mais celle qui étonne le plus et qui en renferme une infinité d'autres , est qu'ils sont tous composés de deux ou de trois corps organisés différens, dont le second se développe après le premier et dont le troisième naît du second.

Tout ce qui est ver et qui a rampé, devient une espèce de mouche , de moucheron , de papillon. Et tout ce qui vole a rampé dans sa première origine et a été une espèce de ver, de chenille, d'insecte , avant que d'avoir eu des ailes : et l'état mitoyen entre ces deux extrémités d'élevation et de bassesse, est le temps où l'animal devient fève, ou cocon, ce qui se fait en une infinité de façons, mais toujours d'une manière uniforme pour chaque espèce.

Toute espèce de chenille , par exemple , se termine en une espèce de papillon , sans que jamais cet ordre soit changé ; et le passage de la chenille au papillon est varié avec la même exactitude. Les vers, ou cachés dans la terre, ou rampans sur les herbes et sur les fruits, ou nageans dans l'eau, ont aussi tous leur métempsy-

cose : et les insectes, qui sont à peu près de la même nature des vers , passent par les mêmes changemens, quand le cours de leur vie n'est pas interrompu , et que leur graine vient à maturité. Le formicaleo , par exemple , dont j'ai parlé dans son lieu , se transforme en une grande et belle mouche , appelée demoiselle , de laid et de petit qu'il étoit auparavant ; et il ne se souvient plus de son lumeur sanguinaire quand il a quitté sa première dépouille.

Il n'est plus nécessaire , après de tels prodiges , de faire sentir l'absurdité qu'il y auroit à ne leur donner pour principe que la corruption. Mais il est très-utile de faire voir quel préjudice on porte à la religion , dont on attaque les fondemens , en prétendant que les corps organisés , où tout est fait avec dessein et conduit avec sagesse , ont pu être formés par hasard , par la simple combinaison des mouvemens de la matière. Si cela étoit , la preuve la plus sensible , et qui est plus à la portée de tout le monde , qu'il y a nécessairement un premier Être , infiniment puissant et infiniment sage , qui a créé l'univers , nous seroit enlevée. Car si l'œil , et les autres organes d'un animal , ont pu être l'effet du hasard , une cause intelligente n'est plus démontrée par la structure admirable des corps organisés : et les plantes ou les arbres la prouveront encore moins que les animaux.

Il est donc d'une extrême conséquence de ne pas affoiblir, par des préjugés contraires à la bonne philosophie et à l'expérience, une démonstration invincible; et de reconnoître comme indubitable que la corruption, de quelque genre qu'elle puisse être, ne produit jamais rien si l'on empêche avec soin que les animaux, dont l'air et la terre sont pleins, n'en approchent et n'y laissent leurs œufs ou ne les y aient déjà laissés.

Mais à quoi cette multitude d'animaux, la plupart importuns, est-elle bonne? De quelle utilité sont tant d'espèces de mouches et de moucheronns qui nous inquiètent le jour et la nuit? Que perdions-nous si toute la race des chenilles, des hannetons, des sauterelles, qui dévorent nos campagnes, étoit exterminée? Ira-t-on jusqu'à penser que Dieu est créateur d'une vermine également sale et honteuse qui ne convient qu'à la misère et qu'à l'ordure, et dont on se délivre par le soin de la propreté?

De telles questions paroissent raisonnables au petit peuple: mais elles touchent peu une personne sensée, et d'ailleurs elles vont trop loin pour les conséquences. Car on peut demander aussi pourquoi les ours, les tigres et les lions, en un mot, pourquoi tous les animaux qui sont nuisibles à l'homme et à ses troupeaux, et qui sont néanmoins indubitablement les créatures de Dieu,

ont été formés ? Et après cela on n'aura qu'à demander aussi pourquoi le froid et le chaud quand ils sont excessifs ; pourquoi une gelée emporte l'espérance d'une année ; pourquoi une grêle abat les fruits ; pourquoi une inondation désole les campagnes ?

Il faut donc revenir sur tout cela à une Providence maîtresse de tout et qui fait l'usage de tout. La pâture des oiseaux sont les mouches et les insectes : supprimez leur nourriture ils mourront. Ces animaux que nous condamnons , parce qu'ils sont incommodes, sont destinés à nous incommoder et à nous faire souvenir du peu que nous sommes, notre repos pouvant être troublé par un moucheron.

Dieu nous avertit par ces légers châtimens d'éviter d'autres plus dignes de nos crimes et de sa justice. Il veut nous humilier en nous instruisant , et n'employer contre notre orgueil que les plus foibles créatures. Nous sommes en cette vie comme des enfans à qui des punitions d'enfans sont convenables : ailleurs ce seront d'autres supplices. C'est ainsi que le sage (*Sagesse XI, 19, et suivans.*) nous découvre l'usage que Dieu fait de tant de petits animaux qui nous importunent ou qui gâtent nos fruits. Et nous raisonnons fort mal en voulant que tout serve à nos délices , et rien à notre instruction et à notre

châtiment. « Vous vous êtes joué d'eux d'abord ,
 « et en les punissant comme des enfans insen-
 « sés (1). Mais ceux qui ne se sont pas corrigés
 « par cette manière d'insulte et de réprimande
 « ont éprouvé ensuite une condamnation digne
 « de Dieu. » (*Sagesse XIII*, 8, 25, 26.) La
 première punition n'étoit qu'un châtement d'en-
 fant, et Dieu paroïsoit simplement se jouer.
 Mais quand il commanda de les exterminer sans
 miséricorde, il les punit comme des pécheurs in-
 corrigibles.

C'est donc nous seuls que nous devons réfor-
 mer et non les desseins de Dieu, qui sont tou-
 jours également sages et également justes, et dont
 il n'y a rien à retrancher comme il n'y a rien à
 ajouter, quoique notre foible raison ne puisse pas
 en pénétrer les motifs. « Tout ce qu'il a fait est
 « bon en son temps. On ne peut ni diminuer ni
 « ajouter rien aux merveilles de Dieu, et elles
 « sont incompréhensibles. » (*Eccl.* III, 2. *Idem.*
XVIII, 5.)

*Et les bêtes sauvages de la terre selon leurs
 différentes espèces.*

Ce sont les bêtes sauvages qui sont ici mar-
 quées, dont les unes aiment les bois et les soli-

(1) Il parle des Chananéens, contre qui Dieu s'étoit
 contenté d'envoyer des mouches.

tudes , sans avoir d'autres nouritures que les herbes , les grains et les fruits : et les autres , qui mangent aussi les fruits et les racines quand elles n'ont rien de plus , vivent de sang et de carnage selon leur inclination naturelle.

Cette inclination vient du Créateur , et non d'une dépravation (1) de la nature dont les bêtes ne sont pas capables. Les poissons sont la pâture les uns des autres comme nous l'avons vu ; et cela a dû être dès le commencement. Les oiseaux mangent les fourmis , les mouches , les vers , les hannetons et généralement toutes les espèces d'insectes dont la structure est néanmoins admirable et plus composée que celle des oiseaux. Entre ceux-ci , il y en a qui vivent de proie et de chasse , et qui font la même guerre aux plus foibles que les oiseaux font aux mouches et aux papillons. L'adresse et l'artifice dont les uns et les autres se servent leur ont été donnés dès le commencement. Et il en est de même des bêtes carnassières et des chiens de chasse qui n'auroient pu acquérir ni la ruse ni la force pour se rendre maîtres de leur proie si leurs dispositions avoient été différentes dans leur première origine.

(1) C'est une pensée de quelques interprètes qui n'a aucun fondement , et qui ne peut s'allier avec la première institution des corps organisés.

C'est pour cela que le prophète attribue à Dieu même l'inclination du lion pour le sang et le succès avec lequel il trouve sa proie. « Les lions
 « rugissent pour dévorer leur proie et pour de-
 « mander à Dieu leur nourriture. » (*Psaume*
CIII, 21.) Et Dieu lui-même parle de l'œil per-
 çant de l'aigle pour découvrir un corps mort, de
 la promptitude avec laquelle il s'y porte et de sa
 soif pour le sang, comme faisant partie du carac-
 tère qu'il lui a donné. « Elle établit sa demeure
 « dans les rochers.... Elle examine de là sa proie
 « et ses yeux découvrent de loin. Ses aiglons
 « sucent le sang ; et en quelque lieu que paroisse
 « un corps mort elle fond dessus. » (*Job, XXXIX,*
28, 29 et 30.)

Le dessein de Dieu , en remplissant les mon-
 tagnes et les forêts de plusieurs bêtes dont l'homme
 ne prend aucun soin et dont il connoît peu les
 besoins et les inclinations, a été de lui prouver
 l'étendue de sa Providence et son attention par-
 ticulière sur des animaux cachés dans les rochers
 et les solitudes ; sans cabanes , sans pasteurs,
 sans magasins, sans aucun secours de la part des
 hommes ; et qui néanmoins sont mieux pourvus
 de tout, sont plus légers à la course, plus forts,
 mieux nourris, plus alègres, d'un poil plus poli,
 d'une taille plus régulière et mieux tournée que
 la plupart de ceux dont les hommes sont les
 pourvoyeurs.

C'est en partie pour nous rendre attentifs à cette vérité que Dieu demande à Job (*Job, XXXVIII et XXXIX tout entier.*) s'il connoît telle ou telle bête du désert, s'il est instruit de ce qui lui est nécessaire et s'il a des moyens de le lui fournir. Et il veut en même temps nous faire sentir que notre soin et notre application à l'égard des bêtes domestiques viennent de lui; et que c'est une autre manière dont il diversifie sa Providence, qui demeure néanmoins chargée de tout, et plus encore ce semble quand elle se couvre sous le soin des hommes que lorsqu'elle agit immédiatement; parce que dans le premier cas il faut qu'elle mette en œuvre plusieurs instrumens, et que dans le second ils lui sont inutiles.

A l'égard des bêtes carnassières, qui nuisent aux troupeaux de l'homme et qui osent quelquefois l'attaquer lui-même, elles ont été préparées dès le commencement pour le retenir dans la crainte ou même pour le punir quand il se seroit dégradé par le péché et qu'il auroit mérité en désobéissant à Dieu que tout ce qu'il lui avoit soumis refusât de lui obéir.

Le plan de l'univers a été formé sur les décrets de Dieu, et il n'y a que ce qui doit arriver, et non ce qui est simplement possible, qui soit dans ses décrets. Ainsi il n'a fallu rien changer dans la

nature en général du ciel et de la terre, ni des choses qui les remplissent, quand l'homme s'est perverti, et qu'il a été chassé du seul lieu où tout étoit mesuré sur son innocence. Il a trouvé son exil préparé à lui faire accomplir la pénitence qui lui étoit imposée; et en sortant de l'ordre qui conservoit ses privilèges, il est entré dans un ordre nouveau conforme à sa dégradation.

Dans cet état néanmoins, il a retenu quelque chose de sa première autorité sur les animaux féroces, qui évitent par respect sa présence, en se retirant dans les plus épaisses forêts, ou dans des lieux inhabités; qui s'avancent dans le désert, à proportion de ce que les campagnes deviennent cultivées; qui se cachent pendant le jour, afin de laisser libre à l'homme le temps de son travail; et qui ne sortent de leurs retraites que lorsque la nuit, et une horreur naturelle des ténèbres, ont obligé l'homme à revenir dans sa maison, et à se mettre en sûreté.

C'est cette admirable économie, dont le prophète est si touché, qui conserve à l'homme une partie de son premier empire sur les animaux les plus cruels: « Vous avez marqué un temps
« aux ténèbres, et la nuit survient; pendant
« qu'elle dure, toutes les bêtes sauvages sortent
« de leurs retraites. Les lions rugissent alors pour
« dévorer leur proie, et pour demander à Dieu

« leur nourriture. Dès que le soleil se lève , ils
 « se retirent, et ils se couchent dans leurs tan-
 « nières. L'homme sort alors pour aller à son tra-
 « vail, et pour s'occuper jusqu'au soir. Que vos
 « ouvrages, Seigneur, sont grands et merveil-
 « leux ! Vous les avez tous en général et en par-
 « ticulier formés avec sagesse ». (*Psaume, CIII,*
20 et suivant.) Et c'est par le soin que Dieu
 prend de repousser les bêtes carnassières dans
 leurs antres, de les rendre timides à la vue de
 l'homme , et de les porter à prendre de grandes
 précautions avant que de sortir de leurs tan-
 nières, que s'accomplit cette parole qu'il dit à
 Noé au jour qu'il sortit de l'arche : « Que tous
 « les animaux de la terre, et tous les oiseaux du
 « ciel, soient frappés de terreur et de tremble-
 « ment devant vous. » (*Genès. IX, 2.*)

Quelquefois une grande vertu rétablit pleine-
 ment l'homme dans ses premiers droits. Ainsi les
 lions se prosternent devant Daniel, comme ils
 l'ont fait devant l'admirable Thécle, et devant
 beaucoup de Martyrs. Mais ce privilège n'est
 point nécessairement attaché à la vertu, ni même
 à la plus héroïque. Le grand Ignace a été dévoré
 par les lions, selon son désir ; et entre les mar-
 tyrs de l'Eglise de Lyon, si célèbres dans l'his-
 toire, il y en a eu qui, par un privilège hono-
 rable, ont été privés de la protection que Dieu

accordoit à d'autres , et dont la foi, au lieu d'être respectée par les bêtes, a été couronnée par leur cruauté. Ainsi l'on ne peut établir sur cela aucune règle ; et il faut s'en tenir à ce que nous avons dit.

Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre, selon leurs espèces : les animaux domestiques et tous les reptiles, chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela étoit bon.

Ce qui a été observé sur chaque mot du verset précédent, a eu pour but de faire connoître l'étendue immense et incompréhensible de ce qui est dit dans celui-ci. Mais qu'avons-nous observé ? et quelle proportion y a-t-il entre quelques réflexions générales, ébauchées, imparfaites, et l'océan infini des merveilles qui ont été l'effet d'une seule parole ? Nous voyons le dehors ; si même nous le voyons : car de qui l'extérieur seul, de tant d'animaux domestiques, sauvages, reptiles, est-il connu ? De quelle analyse a-t-on pu se servir, pour réduire à des principes simples des corps dont les ressorts et les mouvemens sont infinis ? Qui a pu démonter des ouvrages si composés ; en mettre à part chaque pièce ; en découvrir l'intime harmonie ; en pénétrer le secret, percer jusqu'aux mystères qui représentent si efficacement la raison et la sagesse, sans les avoir et sans les connoître ? Les philosophes et les curieux four-

niront dans chaque siècle des conjectures, ajouteront de nouvelles expériences aux anciennes, détruiront solidement les faux préjugés de l'ignorance, ou d'un examen superficiel et précipité; démontreront que tout ce qui n'est que matière n'est capable d'aucune intelligence, ni même d'aucune sensation; mettront en évidence que tout ce qui est spirituel est indépendant de la matière, et conclueront nécessairement de ces principes, que les animaux, où il paroît tant de réflexions, n'en font aucune, et n'en sauroient faire. Il restera toujours une profondeur impénétrable à quiconque n'est point le créateur; et de tels ouvrages ne seront jamais bien entendus que par celui qui en est l'artisan. « Dieu a livré
« le monde aux recherches des hommes, sans
« qu'ils puissent parvenir à pénétrer les secrets
« des ouvrages que Dieu a créés depuis le com-
« mencement du monde jusqu'à la fin. » (*Eccl.* III, 11.)

C'est le sage qui parle ainsi (*Sag.* VII, 17 *et suiv.*), et qui semble se mettre au nombre de ceux qui admirent plus qu'ils ne connoissent. Il dit cependant de lui-même dans un autre lieu, qu'il a connu les secrets du ciel et de la terre, la vertu des plantes, le caractère de tous les animaux, les desseins et les pensées des hommes (*Sag.* VII, 21.), et que cette intelligence lui :

été donnée par la sagesse même qui a créé toutes choses. Mais, si cela est, il est le seul excepté ; et quiconque n'a pas été comme lui instruit immédiatement par le créateur, ne peut avoir que des conjectures sur l'art incompréhensible de ses ouvrages.

Je serois néanmoins porté, en comparant les expressions générales et absolues de l'Ecclésiaste avec ce qu'il a dit de soi-même dans la Sagesse, à juger que son intelligence, si peu commune, étoit une pénétration plus profonde que la nôtre, dans ce qui doit nous donner de l'admiration ; et que la révélation divine lui avoit appris, par quelques connoissances qui nous sont refusées, à s'étonner et plus souvent et avec plus de lumière que nous, de plusieurs choses que nous négligeons, que nous pensons connoître, faute de les avoir approfondies. « J'ai reconnu que
« l'homme ne peut trouver aucune raison de
« toutes les œuvres de Dieu qui sont sous le
« soleil ; et que plus il s'efforcera de les décou-
« vrir, moins il la trouvera : quand le sage même
« diroit qu'il a cette connoissance, il ne la pourra
« trouver. » (*Eccl. VIII, 7.*)

Et Dieu vit que cela étoit bon. Il n'est point dit que Dieu bénit les animaux de la terre, comme il bénit les poissons et les oiseaux. Mais l'approbation qu'il leur donne, ou est la même chose

que sa bénédiction , ou en tient lieu ; car tous les ouvrages des mains de Dieu sont l'objet de sa bonté et de sa complaisance , puisqu'il n'en a fait aucun que parce qu'il lui a plu. « Car vous aimez
 « tout ce qui est , et vous ne haïssez rien de tout
 « ce que vous avez fait ; puisque si vous l'aviez
 « haï , vous ne l'auriez point créé. Qu'y a-t-il
 « qui pût subsister , si vous ne le vouliez pas ! »
Sag. XI, 25 et 26.)

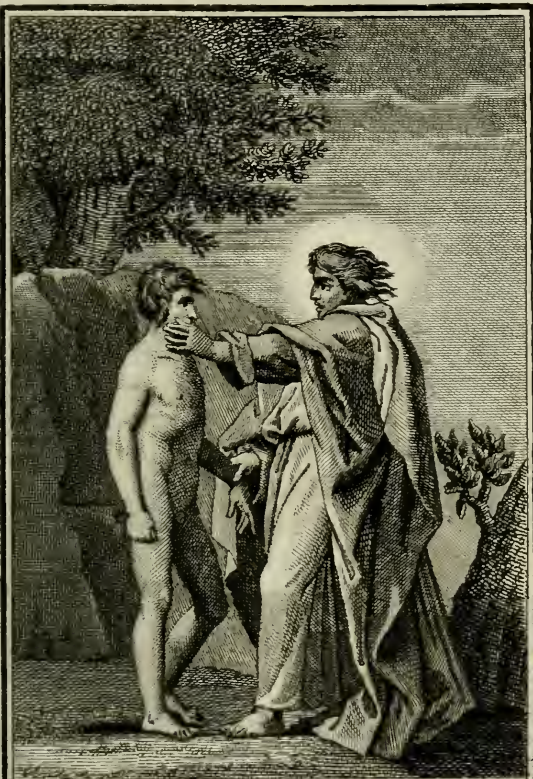
SECONDE PARTIE.

Formation de l'Homme.

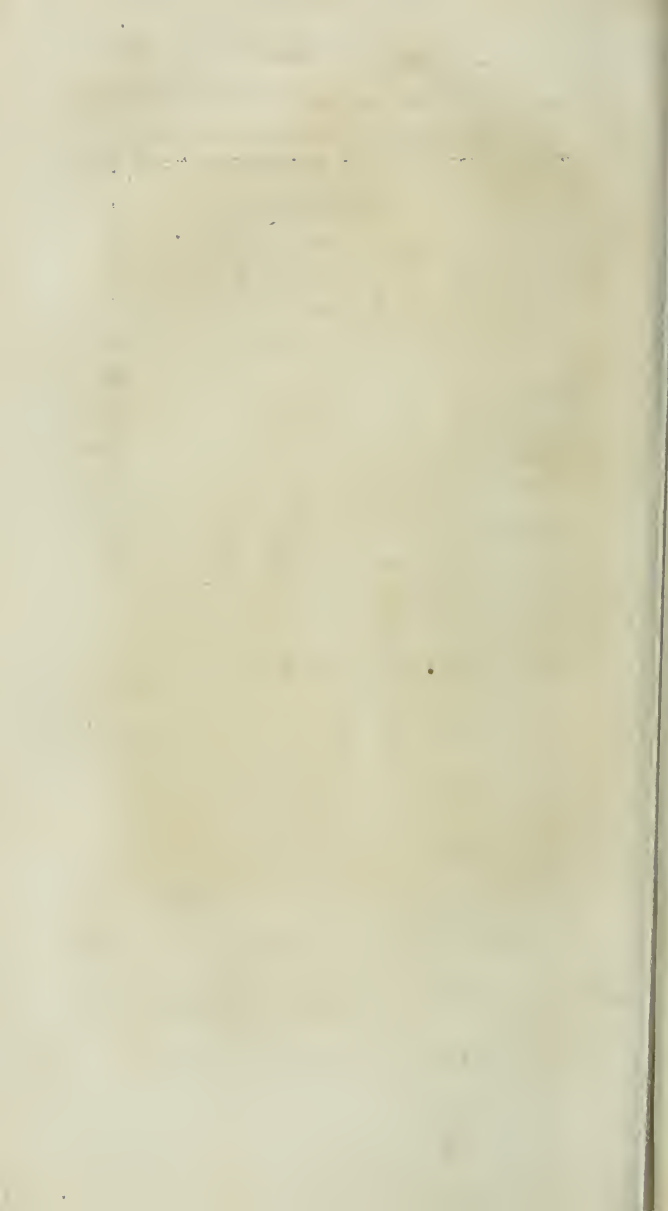
✧. 26. Il dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre et à tous les reptiles qui se remuent sous le ciel :

✧. 27. Dieu créa donc l'homme à son image : il le créa à l'image de Dieu , et il les créa mâle et femelle.

Toutes choses étant préparées, l'univers ayant sa perfection, le ciel et la terre étant dans l'attente de celui à qui ils étoient destinés , Dieu pense à leur donner un maître qui , par l'obéissance qu'il lui rendra , aura droit de commander



Dieu dit, faisons l'homme à notre image
et à notre ressemblance .



à tout ; qui connoîtra le véritable usage de tous les êtres corporels , et qui sera comme l'âme de tout ce qui est inanimé , l'intelligence de tout ce qui en est privé , l'interprète de tout ce qui n'a pas reçu la parole , le prêtre et le pontife de tout ce qui est incapable de rendre à Dieu les actions de grâces qui lui sont dues.

« Il ne convenoit pas , dit S. Grégoire de Nysse (*lib. de Hominis Opificio , cap. II*) , « que le prince et le maître parût avant les choses sur lesquelles il devoit régner ; mais il étoit « de l'ordre que le roi ne fût proclamé qu'après « que son empire auroit été formé. »

Sans lui la nature est muette ; la fin de tout ce qui l'embellit est ignorée : le centre , qui doit tout réunir , laisse par son absence le désordre et l'indépendance dans tous les êtres. Rien ne se connoît soi-même , ni ce qui lui est étranger ; l'on est prêt à demander , à chaque production nouvelle , quel en est le but : et si Dieu terminoit ses ouvrages par le dernier récit qu'il vient de nous en faire , nous sentirions que tout cet appareil est comme un édifice imparfait , ou comme un palais où règne la solitude , ou comme un état sans chef et sans roi , ou comme un temple sans sacrificateur.

Il dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.

Ce n'est point ainsi que le ciel et la terre ont été créés. Un mot les a tirés du néant. A une seule parole la lumière est sortie des ténèbres. Tous les corps organisés, soit plantes, soit animaux, où la sagesse de Dieu s'est rendue si sensible, ont été produits par un commandement général, peu circonstancié, et prononcé avec une espèce de négligence.

D'où vient maintenant ce conseil et cette réflexion ? Est-il besoin que Dieu se prépare, et qu'il rappelle, pour ainsi dire, toute sa sagesse pour agir avec plus de maturité, ou plus de perfection ? Ce qu'il médite est-il si nouveau qu'il ne ressemble ni aux esprits célestes, ni aux animaux ? Est-ce quelque chose d'inouï et d'incompréhensible qui allie des extrémités les plus distantes, et qui réconcilie, dans une parfaite unité, les choses les plus opposées par leur institution et par leur nature ? « Il semble que Dieu, selon
« la façon des peintres, se représente vivement
« dans l'esprit l'idée qu'il veut exprimer, et que
« la crainte de ne pas rendre l'expression aussi par-
« faite que l'idée qu'il veut suivre, le porte à
« consulter attentivement l'original qu'il choisit
« pour son modèle. Il dit : Faisons l'homme. »
(S. Gregor. Nyss. *de hominis Opificio*, cap. III.)

Quand il n'étoit question que de produire des créatures qui devoient être à l'usage de l'homme,

un mot suffisoit pour les appeler : un commandement convenoit aux esclaves destinés à le servir. Mais quand il s'agit du maître qui doit leur commander, Dieu change de langage ; et pour rendre l'homme respectable à l'univers, Dieu lui-même commence par l'honorer, en le traitant presque d'égal, et ne voulant pas le confier à d'autres mains que les siennes. « C'est avec raison, dit « Tertullien, que toutes les créatures, comme « des esclaves, s'étoient présentées sur un simple « ordre et sur un seul commandement. Au con- « traire, l'homme, comme leur maître, a été « formé par Dieu même, afin que le glorieux « privilège d'être fait par le Seigneur, le rendit « digne d'être Seigneur lui-même. » (Tertul. *de resurrectione carnis, cap. V.*)

Mais à qui Dieu adresse-t-il la parole ? car il est certain qu'il parle à quelqu'un, et qu'on ne sauroit expliquer dans un sens de grandeur et de majesté l'affectation du pluriel, parce que Dieu ne dit pas : *Nous faisons* ; ce qui est ordinaire aux princes et aux grands ; mais *faisons*, comme délibérant avec ses égaux, ou comme les exhortant à concourir avec lui à l'exécution du dessein qu'il a formé.

Deux raisons invincibles démontrent que le discours ne s'adresse point aux anges. La première est que les anges étant créatures eux-mêmes,

n'ont pas le pouvoir de créer ; que l'homme leur est égal du côté de l'esprit, et que la formation de son corps et les lois établies entre l'esprit et la matière, n'ont pu être l'effet que d'une volonté souveraine.

La seconde est qu'il s'agit de créer l'homme à l'image de Dieu ; que l'homme a ainsi le même original que les anges , et que la différence est infinie entre l'Être-Suprême et les créatures tirées du néant : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* ; ce qui est aussitôt expliqué par cette expression claire et incapable d'équivoque : *Il le créa à l'image de Dieu*, qui est répétée en beaucoup d'endroits.

Les anciens pères, avant et après le concile de Nicée (1), ont reconnu dans ces importantes paroles : *faisons, notre, il créa*, une preuve évidente des divines personnes subsistantes dans une parfaite unité (2). Plusieurs parlent et délibèrent : un seul agit, et celui qui agit est la même chose que ceux qui délibèrent. Il étoit essentiel à l'homme qu'il sût de qui il portoit la ressemblance ; et qu'en examinant avec attention ce

(1) On peut voir dans les interprètes, et principalement dans Jansenius, les citations des Pères.

(2) Le concile de Sirmich contre Photin, fit un canon de la vérité que nous expliquons, et la fonda sur ce texte : *Apud Socrat. lib. II, cap. XXX.*

qu'il a reçu , il trouvât dans l'unité d'un même esprit des propriétés distinctes , et néanmoins in-séparables et d'elles-mêmes , et de l'essence qui en est le fond et qui les réunit ; et qu'il pût se servir de la connoissance de soi-même comme d'un degré pour remonter jusqu'à son principe qui est unique , sans être seul ; et qui est plusieurs , sans cesser d'être unique.

Il faut , avant que d'aller plus avant , suppléer par le second chapitre , où la formation de l'homme est plus exactement circonstanciée , ce qui manque dans celui-ci.

§. 7. Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre : il répandit sur son visage un souffle de vie ; et l'homme devint vivant et animé.

Il forma. Ce n'est plus un ouvrage étranger dont nous sommes les spectateurs. C'est à notre première origine que nous sommes appelés. C'est le créateur lui-même qui nous apprend comment il nous a formés , et qui décide , par une révélation si gratuite et si sûre , un nombre infini de questions et de doutes sur le fond de notre état et sur nos devoirs. Notre raison , aussi peu ferme et aussi peu éclairée que celle de tant de peuples partagés par tant de différentes erreurs , n'auroit pu se fixer sur rien de certain , si

elle n'avoit eu pour guide qu'elle-même ; et en attachant successivement la vraisemblance à toutes sortes d'opinions , elle auroit multiplié ses incertitudes , au lieu de les terminer. Lisons donc l'histoire de notre première institution , comme si nous eussions été l'argile même que Dieu prit en ses mains , et que nous eussions eu dès-lors assez de connoissance (non pour interroger l'ouvrier qui nous figuroit , en lui demandant pourquoi faites-vous ainsi ?), mais pour adorer son dessein , à mesure que son exécution nous l'auroit appris.

Du limon de la terre. 1° Quelle matière pour de telles mains ! Quelle base de l'ouvrage si parfait qu'elles ébauchent ! Un peu de poussière est-il digne d'une telle attention ? 2°. Mais y a-t-il rien qui marque plus la suprême liberté du Créateur que l'argile dont il forme ce qui lui plaît ? Quel droit aura le vase qu'il aura figuré , ou de s'attribuer ce qu'il aura reçu ou de se plaindre de ce qui lui aura été refusé ? Est-ce la matière qui donne le prix aux ouvrages de Dieu ? En a-t-il même besoin ? et le limon , dont le corps de l'homme est formé , n'est-il pas plus que le néant dont les anges ont été tirés ? Je conjecture au contraire que l'ouvrage sera bien auguste , puisqu'il a de si foibles commencemens. Car Dieu vraisemblablement veut donner beaucoup

puisqu'il prend de telles précautions afin que l'homme ne s'élève pas.

Ce qui m'étonne, est de voir Dieu si appliqué à figurer une statue, à rendre tous ses traits réguliers, à la finir et à la retoucher avec une espèce de complaisance, quoique cette statue n'ait ni mouvement ni vie; au lieu que les animaux de toute espèce, en vertu d'une seule parole, sont sortis des eaux ou du sein de la terre avec des corps animés, et ont eu dès le commencement toute leur perfection. « C'est la bonté de Dieu, dit Tertullien, qui a formé cette image, non avec le ton impérieux d'un maître, mais avec la main bienfaisante d'un ami. » (Tertul. lib. XI, *contra Marcion*, cap. IV.)

Mais cette différence n'est-elle pas clairement à l'avantage de l'homme? Les autres animaux sont parfaits en naissant des eaux et de la terre parce qu'ils n'ont rien au-dessus de la matière. Dès qu'ils sont parfaitement organisés, ils ont tout ce qui leur est essentiel, leur âme n'ajoutant rien à leur réalité. Mais en voyant tous les traits de l'homme se former sous la main de Dieu sans qu'il vive et qu'il respire, je suis pleinement convaincu que sa vie doit avoir un principe indépendant de la matière et que tout ce qui est en lui de corporel peut être parfait sans que sa nature soit pour cela parfaite.

Dans l'attente de ce qui lui est plus essentiel, j'examine ce qui est déjà formé. Sa taille droite et sa tête élevée me donnent une idée de lui bien différente de celle des autres animaux tous courbés vers la terre. Les mains destinées à servir d'instrumens à la raison et à la liberté, sont un gage de l'une et de l'autre : et l'air majestueux de tout le visage me paroît annoncer pour l'avenir quelque chose de bien sublime et de bien céleste.

Et il répandit sur son visage un souffle de vie. Quoi ! Dieu lui-même paroît tirer de son propre fond le souffle de vie qu'il communique à l'homme. Il semble partager avec lui son âme et sa vie. Et son action, aussi bien que le récit qu'il nous en fait, seroient capables de nous donner la pensée qu'il a rendu l'homme presque son égal, et qu'il l'a séparé du rang des créatures en le divinisant, si nous ne savions d'ailleurs ce qu'il y a d'excessif dans ces idées.

Mais en les réduisant à l'exacte vérité, quelle noblesse dans l'homme ! quelle origine céleste ! quelle dignité communiquée à la poussière ! Tertullien appelle l'âme de l'homme : « l'ombre de « l'âme de Dieu, le souffle de son esprit, l'ou-
« vrage de sa bouche (Tertul. *lib. de resurrect.*
« *carnis*, cap. VII.), une portion du souffle de
« la divinité. (Horat.) » Qu'on explique comme on voudra ce souffle sorti du cœur de Dieu, de

son amour autant que de sa puissance, on ne pourra s'empêcher de mettre une distance presque infinie entre la vie de l'homme et celle des animaux ; entre leur destination et la sienne ; entre ses liaisons avec Dieu et celles de tous les êtres visibles ; entre le soin que Dieu prend de lui et la manière dont il conduit les autres créatures animées.

C'est sur la tradition de cette vérité capitale que l'homme a été regardé, malgré les ténèbres du paganisme, comme ayant une origine céleste, comme étant de race divine, comme allié à la nature de Dieu même. Et ces expressions ont été approuvées par saint Paul, bien lo'n d'en être censurées comme trop hardies : « Car nous sommes, dit-il, la race de Dieu. » (*Act. XVII, 28.*)

Mais arrêtons-nous ici quelque temps. La chose le mérite bien.

Je ne savois à quoi tout l'ouvrage de la création devoit aboutir : et plus Dieu multiplioit les merveilles dont il enrichissoit l'univers, moins je pénétrois dans sa pensée. Je comprenois à la vérité que les anges, spectateurs de tout, apprenoient de ces prodiges à le connoître et à l'admirer.

Mais dans le fond ils n'étoient que spectateurs et rien de tout ce que Dieu étaloit à leurs

yeux ne pouvoit être à leur usage. Quel besoin, par exemple, avoient-ils de la lumière? De quelle utilité étoient pour eux ou les plantes ou les animaux? Et que leur revenoit-il de tant de choses dont leur être étoit indépendant?

Je comprends encore qu'ils devoient louer Dieu de tous ses ouvrages. Mais j'ai peine à comprendre qu'ils dussent lui en rendre grâce. Il me semble qu'il est difficile de remercier quand on n'a nul besoin. On peut le faire pour un autre, s'il y prend intérêt; mais si pour soi-même on n'y en prend aucun, sur quoi porte la reconnaissance? et n'est-elle pas alors ou fautive ou bien froide?

Mais quand j'accorderois que les anges entroient dans toutes les obligations des êtres corporels, ou simples, ou organisés, ou privés de vie, ou animés: que faisoient dans le monde tous ces corps absolument insensibles au culte de Dieu et incapable de lui en rendre aucun? D'autres s'acquittoient pour eux de ce devoir: mais les en acquittoient-ils? L'esprit remercioit, bénissoit, adoroit, mais la matière demeurait muette et ingrate.

Tant que ces deux espèces d'êtres sont demeurées divisées, toute la religion a été d'un seul côté, et dans l'autre elle n'avoit rien. Etoit-il juste que ce partage si inégal durât toujours?

Mais à qui étoit-il possible de le faire cesser?

Comment unir l'esprit à la matière? Changera-t-on la nature de l'un et de l'autre? Fera-t-on que l'esprit devienne étendu et corporel, ou que la matière soit capable de penser? Quand on les mettroit ensemble, cette union locale empêcheroit-elle que leur distance naturelle ne fût toujours infinie? Et quand il seroit possible de les unir d'une manière si intime, qu'on n'en fît qu'un seul tout, il faudroit donc donner des âmes spirituelles à tous les corps, ou une âme universelle à l'univers. Autrement le défaut ne seroit réparé que dans quelques êtres qui auroient une âme spirituelle : et tous les autres qui en seroient privés seroient éternellement séparés du commerce des premiers et n'auroient aucun moyen de s'unir au culte et à la religion des esprits.

Mais c'est en ce point que Dieu a signalé sa toute puissance, sa sagesse et sa bonté infinie.

Il a uni dans l'homme un esprit intelligent avec la matière, et d'une manière si intime et si incompréhensible en même temps, que l'âme se confond perpétuellement avec le corps en le prenant pour elle-même; et que le corps s'intéresse tellement aux actions de l'esprit, qu'elles paroissent plus dépendre du corps que de l'esprit même. Il faut de la réflexion, et une réflexion forte, pour

démêler par le raisonnement ce qui est propre à chaque substance ; et malgré le raisonnement , c'est le pied ou la main qui sentent du plaisir ou de la douleur ; c'est la tête qui pense et c'est dans le cerveau qu'est la mémoire ; parce qu'en effet tout cela est si mêlé que le moindre déplacement dans l'ordre naturel du corps est capable de causer un grand désordre dans les pensées et dans la mémoire, dont dépend l'ordre des pensées et des raisonnemens.

C'est par une suite de cette union que l'esprit regarde comme son bien , ou comme son mal , ce qui est utile ou nuisible au corps ; qu'il y prend un vif intérêt par le plaisir ou par la douleur ; qu'il n'est pas en son pouvoir d'éloigner ces sentimens ; et qu'il est porté à rendre grâces ou à s'affliger de tout ce qui contribue à la tranquillité du corps qu'il anime ou qui en altère l'économie.

Par une suite encore plus étonnante, le corps entre en partage de tout ce qui arrive à l'esprit : sa joie ou sa tristesse ; son espérance ou sa crainte ; sa douceur ou sa colère , dont les motifs sont souvent très-spirituels et très-supérieurs à la matière, font une telle impression sur le corps que tout exprime en lui les mouvemens de l'esprit ; que sa couleur, sa parole, ses regards, ses gestes, prennent l'image et la teinture de toutes les ac-

tions de l'âme, et qu'il s'offre tout entier à elle pour entrer dans ses vœux et ses sentimens, comme n'ayant que le même intérêt et la même fin.

C'est ainsi que la matière a été associée à la religion, et d'une manière si admirable, que lorsque l'âme n'a pas la liberté de satisfaire son zèle en se servant de la parole, des mains, des prosternemens, elle se sent comme privée d'une partie du culte qu'elle voudroit rendre et de celle même qui lui donneroit plus de consolation.

Mais si elle est libre et si ce qu'elle éprouve au-dedans la touche vivement et la pénètre, alors ses regards vers le ciel, ses mains étendues, ses cantiques, ses prosternemens, ses adorations diversifiées en cent manières, ses larmes que l'amour et la pénitence font également couler, soulagent son cœur en se prêtant à son impuissance. Et il semble alors que c'est moins l'âme qui associe le corps à sa piété et à sa religion, que ce n'est le corps même qui se hâte de venir à son secours et de suppléer ce que l'esprit ne sauroit faire; en sorte que dans la fonction, non seulement la plus spirituelle, mais aussi la plus divine, c'est le corps qui tient lieu de ministre public et de prêtre; comme dans le martyre c'est le corps qui est témoin visible et le défenseur de

la vérité contre tout ce qui l'attaque. « Le corps
 « est le pontife de la religion de Jésus-Christ : il
 « est le témoin qui dépose pour sa vérité, il est
 « le soldat qui combat pour sa cause » (Tertul.
de Resurrect. carnis, cap. IX.)

Nous commençons par ces connoissances à entrer dans le dessein de Dieu, lorsqu'il a formé l'homme, et qu'il a animé par son souffle divin le limon que ses mains avoient figuré. Mais nous avons encore besoin de quelques réflexions pour perfectionner nos vues, et pour approfondir le mystère de notre origine.

Lorsque nous avons vu l'argile entre les mains de Dieu, nous avons été uniquement attentifs à la figure qu'il lui donnoit, et qui nous paroissoit plus noble et plus excellente, que celle de tous les autres animaux, à qui dans le reste elle étoit égale. Mais nous nous sommes trompés, en nous bornant à certaines différences purement extérieures; et nous avons jugé, sans examen, que les animaux ayant presque tous les mêmes organes que le corps de l'homme, ils avoient aussi les mêmes sensations.

La matière peut avoir des yeux et des oreilles comme l'homme; mais elle n'en peut user comme l'homme. Si Dieu n'imprime point dans l'âme le sentiment de la lumière et des couleurs, l'œil reçoit l'impression extérieure; mais excepté le

mouvement des ressorts , rien n'est aperçu , rien n'est senti ; et tant que la matière est seule , quelque délicats que soient ses organes , quelque action qui suive de leur jeu et de leur harmonie , la matière demeure toujours aveugle et sourde , parce qu'elle est insensible de sa nature , et que c'est le caractère d'une autre substance que le sentiment de quelque espèce qu'il soit.

Retournons donc sur nos pas , et considérons , avec plus de réflexion que nous n'avons fait , tous les organes dont Dieu embellit le corps de l'homme. Commençons par les yeux , et demandons-nous à nous-mêmes si nous aurions pu nous former l'idée de ce que nous appelons lumière et couleurs , si nous n'en avions jamais eu le sentiment ? Et maintenant que nous l'avons , serions-nous capables de conjecturer de quel usage seroient les oreilles , si les sons nous étoient inconnus ? Depuis que nous avons cette double expérience , nous viendrait-il dans l'esprit qu'il y eût des odeurs si différentes de la lumière et des sons ? et une telle sensation n'est-elle pas pour nous toute nouvelle ? Il en est ainsi du goût , dont nous n'aurions pu nous former aucune image , si nous en avions été privés. Et cela doit nous apprendre en général à ne jamais mesurer la puissance divine sur nos foibles conjectures ; et dans le cas particulier dont il s'agit mainte-

nant, à ne pas limiter les organes du corps de l'homme aux seules sensations qui nous sont connues, puisqu'il est aussi facile à Dieu d'en imprimer de nouvelles dans un autre état, qu'il nous est évident par l'expérience qu'il nous en a donné plusieurs dans l'état présent, dont aucune ne nous seroit jamais venue dans la pensée.

Par le secret de ces sensations, Dieu a mis entre l'homme et l'univers une correspondance intime. Depuis le firmament, où sont les étoiles les plus éloignées de nous, jusqu'à la surface de la terre, tout ce qui est visible est pour l'œil. Toutes les beautés sont pour lui; c'est à lui à user de tout l'art qui embellit la nature. Tous les sons, si diversifiés en tant de manières, sont pour les oreilles. Toutes les odeurs sont pour l'odorat; tous les fruits et toutes les plantes utiles pour la nourriture, pour la diversité, pour les délices mêmes, sont pour le goût. Ainsi le monde entier est réduit à l'usage de l'homme, et par cet usage à l'unité. Car tout est compris dans l'étendue des sensations, dont le corps de l'homme a les organes, et dont son âme est le terme. « Quelle est
« l'harmonie des sons dans la nature, quel avan-
« tage répandu dans l'univers, quelles délices
« dans tant de différentes nourritures, dont l'âme
« ne goûte pas le plaisir par la chair? » (Tertul.
de Resurrect. carnis, cap. VIII.)

Mais la sagesse divine a fait encore plus; car elle a voulu que les plantes et les animaux, dont l'homme a l'intendance et l'usage, eussent une liaison générale avec toutes les parties de l'univers; une seule herbe ayant besoin de la terre, de l'air, de l'eau, des vents, des pluies, du soleil, de la chaleur, du frais de la nuit, de la diversité des saisons, en un mot de toutes choses. Cette dépendance générale, qui est le principe de l'union de toutes les parties avec le tout, est encore plus sensible dans les animaux qui, outre les besoins essentiels à chaque chose qui sert à leur nourriture, ont les leurs particuliers. Ces animaux de toute espèce, dont les uns vivent dans l'eau, et les autres dans l'air, les autres sur la terre, réunissent à eux une infinité de choses qui paroissent échapper à l'homme et n'être pas immédiatement à son usage. Et eux-mêmes, après toutes ces réunions particulières, venant à s'offrir à l'homme comme à leur maître, lui rapprochent d'une manière admirable toutes les parties de l'univers, afin qu'il en rende grâces; et qu'étant devenu le centre de tout, il fasse remonter jusqu'à Dieu tous les êtres corporels, dont il est le lien nécessaire, puisqu'il est leur fin immédiate, et que c'est par lui qu'ils doivent retourner à leur principe, comme c'est pour lui qu'ils en sont sortis. *Velut mundus quidam*

alter, dit S. Grégoire de Nazianze, *in parvo magnus, angelus alter, mistus adorator, visibilis creaturæ spectator, ejus quæ intellectu conspicitur mystes; eorum, quæ in terra sunt, rex, cœlesti autem regi subditus; terrenus pariter ac cœlestis.* (Gregor. Naz. Orat. XXXVIII, et Orat. XLII, ubi eadem repetit.)

Cet adorateur composé, *mistus adorator*, comme S. Grégoire vient de l'appeler; cet abrégé de l'univers, *mundus alter, et in parvo magnus*; cet ange d'un ordre nouveau, qui tient au ciel et à la terre : *angelus alter; terrenus pariter ac cœlestis*; ce pontife, placé entre les choses visibles et les invisibles, *visibilis creaturæ spectator, ejus quæ intellectu conspicitur mystes* : ce roi du monde corporel et qui n'a au-dessus de lui que Dieu seul, *eorum, quæ in terra sunt, rex, cœlesti autem regi subditus*; l'homme, en un mot, remplit seul, dans toute son étendue, la fin que Dieu s'est proposée dans la création du monde. Il est chargé solidairement de la part de toutes les créatures de s'acquitter en leur nom de tout ce qu'elles doivent à celui qui leur a donné l'être. Il est leur âme et leur intelligence. Il est leur voix et leur député. Et moins elles peuvent être religieuses par elles-mêmes, plus elles lui imposent la nécessité d'être religieux pour elles.

Ce n'est donc point en vain que le prophète (*Psaume, CXLVIII, et ailleurs. Dan. III.*) invite toutes les créatures, et même les plus insensibles, à louer avec lui le Seigneur. L'Esprit Saint, qui ne les a formés que pour sa gloire, sait qu'elles n'ont l'être qu'à cette condition; et qu'elles ne peuvent être conservées qu'autant que cette condition est remplie.

Si l'homme, pour qui elles ont été faites et par qui seul elles peuvent être reconnoissantes, étoit demeuré dans l'impénitence, et que Dieu n'eût pas daigné le rappeler par miséricorde, en lui promettant le médiateur, il n'auroit pu subsister lui-même dans l'univers qu'il rendoit ingrat par sa propre ingratitude. Le spectacle de la nature devenue muette et insensible par sa faute, lui auroit été interdit; et la nature elle-même, n'ayant plus d'usage légitime ni de fin, auroit été anéantie.

Mais l'homme étant converti par une grâce anticipée du Rédempteur, le monde a été conservé, moins en faveur de sa pénitence, que pour l'homme nouveau qui devoit le purifier et le remplir de justice.

Cette justice sera un jour parfaite; mais elle est mêlée en cette vie de plusieurs imperfections, dont la cupidité, qui nous est restée, est le principe. Nous avons reçu les prémices de

l'esprit ; mais il y a encore bien loin des prémices à une abondance pleine et entière. L'usage que nous faisons des créatures, semblable à celui que nous faisons de nous-mêmes et des sens, est altéré par des fins impures, suggérées par nos convoitises. Nous suivons souvent d'autres règles que la nécessité. Nos bénédictions et nos actions de grâces ne sont ni aussi vives ni aussi fréquentes qu'elles devroient l'être. Nous tenons dans l'oppression toutes les choses que nous rapportons à nous seuls, et dont l'institution naturelle les porte nécessairement à Dieu (1). Nous les arrêtons en chemin, au lieu de leur servir de guides. Nous les laissons dans les douleurs de l'enfantement, au lieu de recevoir le fruit dont elles sont comme enceintes, qui est la louange et l'amour. Nous les contraignons à murmurer en secret contre l'ordre de la Providence qui les empêche de se soustraire à nos usages ; et nous les forçons à demander à Dieu d'être délivrés de la part que nous les obligeons, malgré elles, à prendre à notre corruption.

(1) Nous savons que jusqu'à maintenant toutes les créatures soupirent dans cette attente, et sont comme dans le travail de l'enfantement ; et non seulement elles, mais nous encore qui possédons les prémices de l'esprit, nous soupirons et nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'effet de l'adoption divine, qui sera la rédemption et la délivrance de nos corps. *Rom. VIII, 22 et 23.*

Celle des profanes et des infidèles leur est sans doute plus insupportable ; mais elles ne laissent pas de porter avec impatience les souillures dont les justes même infectent leur usage ; et elles attendent en soupirant , que la résurrection des Saints rende leurs corps , leurs sens , leurs désirs si purs , si spirituels , si dignes de la fin que Dieu s'est proposée dans leur première institution , qu'elles ne servent désormais qu'à sa gloire ; et que par la liberté des enfans de Dieu , elles soient elles-mêmes pleinement et pour toujours rachetées de la servitude. « Aussi les créatures attendent avec grand désir la manifestation des enfans de Dieu , parce qu'elles sont assujetties à la vanité , et elles ne le sont pas volontairement ; mais à cause de celui qui les y a assujetties , avec espérance d'être délivrées de cet asservissement à la corruption , pour participer à la gloire des enfans de Dieu. » (*Rom. VIII* , 19 , 20 et 21.)

Le feu , qui purifiera le ciel et la terre , leur tiendra lieu de résurrection ; les pécheurs , relégués dans les ténèbres extérieures , c'est-à-dire , qui leur ôteront le spectacle de la nature , ne seront plus en état de souiller les créatures , dont l'usage leur sera interdit. L'homme pleinement justifié , et parfaitement rétabli dans l'ordre , y fera rentrer tout l'univers ; et le ciel et la terre ,

qui n'ont été créés que pour les justes, ne seront habités que par eux. « Attendant et comme hà-
« tant par vos désirs l'avènement du jour du
« Seigneur, où l'ardeur du feu dissoudra les
« cieus, et fera fondre tous les élémens : car
« nous attendons, selon sa promesse, de nou-
« veaux cieus et une nouvelle terre où la justice
« habitera. » (II, *Pet.* III, 12 et 13.) Alors
l'homme remplira pleinement sa destination ; et
le dessein de Dieu, en unissant en lui l'esprit et
la matière, les cieus et la terre, les plantes et
les animaux, les corps simples et toutes les es-
pèces de ceux qui sont organisés, aura son par-
fait accomplissement.

Revenons à notre texte, après cet éclaircisse-
ment absolument nécessaire pour l'intelligence
de la nature de l'homme, et de ce qu'en dit
l'Écriture.

Et l'homme devint vivant et animé. Par le
souffle que Dieu répandit sur le visage de l'hom-
me, et qu'il unit intérieurement à son corps, il
lui donna le sentiment et la vie. Il lui donna aussi
la raison, la liberté, la parole. Il mit dans sa
mémoire les traces de tous les mots d'une langue
nouvelle, et les unit à toutes les choses qui s'of-
firoient à lui, et qu'il auroit besoin de nommer.
Et comme il avoit tout préparé pour lui au-de-
hors avant sa naissance, il lui donna, avec la

vie, tout ce qui étoit nécessaire pour en user.

Rien n'est plus étonnant que cette union de l'âme et du corps, purement arbitraire du côté de Dieu ; et rien ne démontre plus clairement son pouvoir. Elle est aussi une preuve convaincante de son existence ; car, pour assujettir l'esprit à la matière, et pour mettre entre ces deux substances étrangères, indépendantes, incapables d'agir l'une sur l'autre, une correspondance nécessaire et invincible, il a fallu qu'un pouvoir supérieur les unît ; que ce pouvoir fût maître de leurs natures ; qu'il lui fût libre de leur imposer des lois telles qu'il lui plairoit ; qu'il fût par conséquent le principe de leur être, et qu'il fût également le créateur de l'esprit et de la matière : ce qui ne peut convenir qu'à Dieu seul.

S. Paul cite les paroles que nous expliquons ; et par l'usage qu'il en fait, il semble y répandre quelque obscurité. « Comme il y a un corps ani-
 « mal, il y a aussi un corps spirituel, selon qu'il
 « est écrit : Adam, le premier homme, a été
 « créé avec une âme vivante, et le second Adam
 « a été rempli d'un esprit vivifiant ; mais ce n'est
 « pas le (corps) spirituel qui a été formé le pre-
 « mier, c'est le corps animal, et ensuite le spiri-
 « tuel. Le premier homme est le terrestre (for-
 « mé) de la terre, et le second homme est le cé-
 « leste (descendu) du ciel. Comme le premier

« homme a été terrestre, ses enfans sont aussi
 « terrestres ; et comme le second homme est cé-
 « leste , ses enfans aussi sont célestes. Comme
 « donc nous avons porté l'image de l'homme ter-
 « restre , portons aussi l'image de l'homme cé-
 « leste. Je veux dire, mes frères , que la chair et
 « le sang ne peuvent point posséder le royaume
 « de Dieu , et que la corruption ne possédera
 « point cet héritage incorruptible. » (I. Cor. XV,
 44 et suiv.)

On explique ordinairement l'opposition que fait S. Paul, du corps animal au corps spirituel ; il donne l'un au premier Adam, et l'autre au second, de la différence entre le corps, tel qu'il est en cette vie, et le corps, tel qu'il ressuscitera.

Mais, quoiqu'il soit vrai que c'est à l'occasion de la résurrection que l'apôtre dit ce que nous venons de voir, il me paroît évident qu'il n'oppose pas seulement l'état présent à celui de la résurrection future ; mais que son principal dessein est de mettre en parallèle le premier Adam avec le second, c'est-à-dire, avec Jésus-Christ, et de nous faire observer que l'Écriture dit seulement du premier qu'il a reçu une âme vivante, au lieu que le second est le principe de l'esprit vivifiant. A quoi cet apôtre ajoute, comme une interprétation plus claire : « Que le premier

« homme né de la terre est terrestre ; que le se-
 « cond descendu du ciel est céleste ; que ceux
 « qui sont enfans du premier sont terrestres
 « comme lui ; et que ceux qui sont enfans
 « du second sont célestes. » (I. Cor. XV, 47,
 48.) Et pour déterminer d'une manière plus
 précise ces idées générales , S. Paul ajoute pour
 conclusion : « Que la chair et le sang n'entreront
 « point dans le royaume de Dieu , non plus que
 « la corruption. » (I. Cor. XV, 50.) Comme
 si être animal et terrestre étoit la même chose
 qu'être charnel et corrompu ; ce qui répand de
 grandes ténèbres sur l'état du premier Adam ,
 qu'on juge avec raison très-innocent , et même
 très-élevé , avant que sa désobéissance l'eût dé-
 gradé.

La pensée de S. Paul n'y est point contraire.
 Il veut seulement nous apprendre à distinguer
 deux choses très-différentes , et qu'il importe
 extrêmement de ne pas confondre. La première
 est ce qui est naturel dans Adam ; la seconde est
 sa fécondité par rapport à la justice.

Adam , dit S. Paul , n'a dans son essence que
 ce qui lui fut donné par le souffle qui le rendit
 vivant. Il reçut une âme capable de communi-
 quer à son corps le sentiment et la vie. Le reste
 n'est point exprimé. S'il a eu quelque chose de
 plus , il ne faisoit point partie de son essence ;

il a pu le perdre, en la conservant : ce qui est donc proprement à lui, c'est un corps formé de la terre, et une âme qui lui donne la vie.

A l'égard de la justice, il ne se l'est point donnée à lui-même, et il n'en étoit point le principe. Il pouvoit demeurer juste ; et s'il eût persévéré, sa postérité eût eu part à ses privilèges. Mais il n'a pu être le canal que de la corruption. Tout son bien et tout celui de sa postérité venoit d'ailleurs.

Il n'en est pas ainsi du second Adam qui est descendu du ciel pour s'unir à nous ; il est la justice essentielle dans sa nature divine, et le principe fécond de toute justice par son incarnation. Le premier nous a donné ce qui lui étoit naturel ; le second nous donne aussi ce qui lui est naturel : c'est en cela, dit S. Paul, que je les compare.

Cet être naturel du premier Adam ne laisse pas d'avoir quelque chose de grand et de sublime ; et par les précieux restes qui en sont demeurés après sa chute, nous avons lieu de conjecturer à quelle dignité Dieu l'avoit élevé par les seuls dons naturels. Mais ces dons, sans la grâce et la protection du Créateur, n'en renfermoient pas le bon usage. On pouvoit les avoir et en abuser, et par l'abus devenir terrestre et charnel. C'est ainsi que s'est conduit le premier homme. Il s'est

contenté d'être vivant, et ne s'est pas mis en peine d'être juste ; et il n'a fait passer à sa postérité qu'une nature corrompue.

Mais considérons-la dans son intégrité, avant que d'en déplorer la corruption, et retournons à la fin du premier chapitre, où il est dit que Dieu prit le dessein de former l'homme à son image.

Formation de l'Homme à l'image de Dieu.

Et il dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Il faut que ce soit bien sincèrement que Dieu ait voulu créer l'homme à son image et à sa ressemblance, puisqu'il se sert des mêmes expressions dans le chapitre cinquième, pour marquer la ressemblance parfaite entre Adam et ses enfans. (*Adam*) engendra à son image et à sa ressemblance.

Est-ce que le premier homme auroit le privilège incommunicable du Fils de Dieu, à qui seul il appartient d'être l'image de Dieu qui est invisible ; *imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ* ? (*Colos. I, 15.*) Est-il possible à Dieu même, quoique tout-puissant, de rendre une créature parfaitement semblable à lui ? Y a-t-il pour cela une autre voie que la communication de la même nature ? et quelle extrême différence n'y a-t-il point entre le créateur et les êtres les plus

parfaits, dont l'origine est le néant? Nous ne pouvons donc nous dispenser de reconnoître ici une visible exagération, et de diminuer infiniment de la force de ces expressions : *A notre image et à notre ressemblance*, si elles n'ont qu'Adam pour objet, ou si Adam n'est point la figure d'un autre, en qui elles seront exactement accomplies, parce qu'il sera véritablement homme comme Adam, et très-parfaitement semblable à Dieu comme son fils. Mais il faut attendre que les mystères se développent, au lieu de les prévenir, et nous contenter maintenant d'examiner en quel sens il peut être vrai qu'Adam ait été créé à l'image de Dieu et à sa ressemblance.

Une image, dont Dieu est le modèle, ne peut être formée d'un seul trait. Elle n'a pas, comme lui, toutes choses dans l'unité; et elle ne peut imiter sa simplicité infinie, que par la composition et la multitude.

Entre les traits différens qui rendent l'homme semblable à Dieu, on peut en marquer de trois genres. Les uns sont comme la fleur et l'éclat du tableau, comme la vivacité et la fraîcheur du coloris, comme l'expression et la parole de celui qu'il représente. On croiroit à la première vue, que c'est moins une copie que l'original.

Les seconds sont des traits moins délicats, moins tendres, moins finis, moins propres à

marquer l'esprit et le caractère de celui qu'on a voulu peindre.

Les troisièmes ne regardent presque que les dimensions, le contour, le profil du tableau, sans marquer distinctement autre chose que la taille et l'attitude générale de l'original.

De cette première différence entre les traits du tableau, il en naît une autre qui mérite d'être considérée.

Plus les traits sont parfaits, et plus aussi ils sont exposés à divers accidens. L'air, la fumée, le hâle les obscurcissent, et souvent les effacent.

Les seconds, qui sont moins délicats, subsistent plus long-temps et résistent mieux aux accidens et aux injures du temps et de l'air.

Les troisièmes durent toujours; et à moins que la substance même du tableau ne périsse, en y reconnoît toujours distinctement la hauteur et les proportions générales de celui qu'on y a voulu représenter.

Ce sera sur ces différences que je me réglerai pour examiner comment l'homme a été fait à l'image de Dieu; par quels traits il a plus approché de sa ressemblance; par quels degrés il s'en est éloigné; quels traits il a retenus quoique l'image n'ait plus sa beauté; et de quel genre sont les derniers traits que l'image ne sauroit perdre et qu'aucun accident ne sauroit effacer.

L'innocence, la justice, la religion, l'amour, la reconnoissance de l'homme envers Dieu, ont été les traits qui ont rendu sa ressemblance parfaite. Rien n'étoit plus régulier, mieux dessiné, plus exactement fini, plus vivement et plus fortement exprimé que ce rare tableau. On reconnoissoit à tout la main du maître. Il avoit en tout son air et ses manières. Et dans son absence, sa copie, en un sens, pouvoit tenir lieu de lui.

Le grand air et la fumée portèrent un extrême préjudice à un tableau d'une si grande délicatesse. Il eût fallu le conserver avec beaucoup de précaution. Et l'on eut au contraire l'imprudence de l'exposer à tous les accidens et même à l'ennemi déclaré de l'original qui essaya de satisfaire contre son image la haine qu'il avoit conçue contre lui.

Il ne seroit resté dans cette image aucun trait reconnoissable, si le furieux, qui désiroit de la mettre en pièces, eût eu le pouvoir de l'anéantir. Mais elle subsista malgré lui et elle fut arrachée de ses mains avant que tous les vestiges des premiers traits fussent disparus.

Les véritables vertus furent effacées, mais leur ombre resta. Une image de bonté, de clémence, de compassion, d'équité, d'improbation du vice, d'amour pour la vertu, succéda à la charité et à la véritable justice; et elle en tint lieu dans le

occasions où l'intérêt de l'orgueil et de l'amour-propre put être conservé.

Le peu de soin qu'on eut dans la suite de conserver ces restes de bien, qui étoient moins des semences des vertus futures que des vestiges des vertus perdues, acheva de défigurer une image dont le prix n'étoit plus connu et dont l'original étoit oublié.

Les ténèbres de l'infidélité, causées par celles du cœur, portèrent l'homme à s'humilier devant le bois et la pierre; et, ce qui est de plus étonnant, à adorer l'ennemi de sa gloire et de son bonheur, qui l'avoit dégradé et qui, après l'avoir aveuglé, insultoit à sa misère.

Dans cet état néanmoins où l'homme ne connoissoit plus ni son ancienne dignité ni ses pertes, il retint une image confuse de l'Être infini qui l'avoit formé à sa ressemblance. On discerna toujours dans la copie la taille auguste de l'original, et certains linéamens qui marquoient en gros ses dimensions et sa figure. En regardant même un peu de près, on auroit pu voir des traces des premières beautés; et il n'auroit fallu, pour les rétablir, que suivre ces vestiges presque imperceptibles, qui montroient combien la première main avoit été savante. Mais il n'y avoit qu'elle qui pût retoucher son ouvrage; et l'expérience avoit fait voir que tous ceux qui

avoient entrepris de le réparer n'avoient contribué qu'à le rendre plus méconnoissable.

Entre ces derniers traits ineffaçables, il y en a de plusieurs sortes. Les uns sont grands, mais plus confus et moins démêlés. Les autres avertissent davantage et sont plus frappans. Enfin il y en a un dernier auquel on ne peut se méprendre tant il est visible, tant il est propre à l'original, tant il en marque le caractère unique, tant il est formé sur son modèle.

On comprend assez que, puisqu'il s'agit d'une image semblable à Dieu, ce n'est pas dans la figure extérieure ni dans le corps qu'il faut chercher cette ressemblance. L'idée grossière des Antropomorphites ne convient qu'à ceux qui ne pensent point.

Il ne faut pas néanmoins exclure absolument le corps de la gloire qu'à l'homme d'être l'image de Dieu : et nous aurions tort d'être en cela plus spirituels que saint Paul.

Ce grand apôtre enseigne aux Corinthiens, « que Jésus-Christ est la tête de l'homme et que
« l'homme est la tête de la femme ; et de cette
« vérité, il conclut que l'homme se déshonore
« en couvrant sa tête (parce qu'il tient lieu de
« Jésus-Christ absent dont il doit représenter la
« majesté ;) et que la femme au contraire se dé-
« shonore en refusant de se voiler, (parce qu'en

« découvrant sa tête en présence de l'homme ,
 « elle rend douteux son état de dépendance et
 « obscurcit la supériorité de l'homme.) » (I. Cor.
 XI, 3, 4, 5, 7.) Après quoi l'apôtre ajoute ces
 remarquables paroles : « L'homme ne doit point
 « voiler sa tête parce qu'il est l'image et la gloire
 « de Dieu. Mais la femme est la gloire de l'hom-
 me ; » (*Idem.* ψ. 7.) dont il est impossible de
 détourner le sens à un autre objet que la tête
 extérieure de l'homme , où Dieu a mis une cer-
 taine majesté devant qui la femme doit s'humili-
 er, quoique du côté de l'âme et de l'intérieur
 l'égalité soit entière entre les deux sexes.

Après cette observation préliminaire, néces-
 saire pour l'intelligence de l'Écriture et pour ne
 négliger aucun des traits qui conservent à l'hom-
 me , depuis même qu'il s'est dégradé, l'honneur
 d'être l'image de Dieu , je m'arrête en premier
 lieu à considérer son être spirituel , simple ,
 unique , sans divisibilité , sans étendue ; fécond
 en pensées , en désirs , en sentimens ; mais de-
 meurant toujours le même , sans vieillir , sans
 s'épuiser , sans dépendre en rien ni des lieux , ni
 des temps , et pleinement soustrait à toute autre
 autorité que celle de Dieu dont on ne sauroit ici
 ne pas respecter l'image.

En second lieu , je découvre en lui une multi-
 plicité et une unité qui l'approchent encore de

plus près de son modèle. Il est intelligent et il aime son intelligence. Il veut et il connoît sa volonté. Il a de la mémoire et il se souvient de ses pensées et de ses désirs ; comme d'un autre côté il aime et connoît sa mémoire. Le fond de ces trois facultés si distinctes est le même et les réunit.

Ces traits si nobles et, avec un peu de méditation, si capables d'exprimer et de représenter, non seulement la divinité, mais aussi les personnes divines, se trouvent dans tous les hommes, et le péché n'a pu y donner aucune atteinte.

En troisième lieu, à mesure que j'avance dans la connoissance de l'homme, je suis étonné de la prodigieuse indépendance que je trouve en lui. Il n'est lié à rien. Il peut tout choisir et tout laisser. Sa liberté le rend maître de tout. Et excepté un seul objet tout lui est indifférent. On sentiroit qu'il est formé sur le modèle de Dieu même, quand d'ailleurs on ne le sauroit pas. Car y a-t-il une idée qui convienne plus à Dieu et qui lui soit plus propre que celle de la souveraine liberté à qui rien n'est nécessaire que lui-même ; qui, excepté cet unique point, peut compter tout le reste pour rien et qui trouve en toutes choses des raisons égales de les vouloir, ou de ne les vouloir pas, avant son décret ?

C'est de ce modèle que l'homme porte l'auguste empreinte. Car, excepté le désir d'être heureux, essentiel à son être, tout lui est égal et indifférent. Il est fixé, comme Dieu, sur un point unique et libre de tout le reste. Et ce qui est admirable, c'est de sa nécessité à l'égard d'un seul objet que vient son indépendance à l'égard de tous les autres; comme c'est de l'amour nécessaire que Dieu a pour soi-même que vient son infinie liberté à l'égard de tout ce qui est hors de lui.

En quatrième lieu, les réflexions que je viens de faire sur sa liberté, me conduisent à d'autres qui me découvrent enfin le trait le plus auguste, le plus divin, et en même temps le plus ineffaçable de l'image que Dieu a imprimée dans l'homme en le créant.

Il faut que l'image soit bien conforme à son modèle, quand elle est de la même étendue, qu'elle en représente toute la hauteur, et qu'elle est taillée sur les mêmes proportions. Il faut qu'elle soit bien excellente, quand elle est destinée à recevoir toutes les perfections de l'original, et que sans cela elle est imparfaite. Il faut que sa destination à l'exprimer sans réserve, soit bien naturelle et bien indispensable, quand elle est malheureuse si cela n'est pas.

Or voilà l'homme, même déchu de la justice,

même séparé de Dieu par l'anathème. Demandez-lui ce qu'il cherche et ce qu'il veut. Il pourra vous répondre d'une manière qui vous étonnera et qui ne paroîtra digne que de sa bassesse présente. Mais accordez-lui sans choix tout ce qu'il vous demandera, vous serez surpris que ses desirs n'ont point de bornes; et qu'à mesure qu'ils peuvent être satisfaits ils s'enflamment à l'infini.

Etudiez-le dans toutes les conditions; et vous verrez que, dans les plus obscures et les plus basses, il conserve l'amour d'un bien éternel, universel, infini; qu'il veut tout et pour toujours; que le monde entier ne peut remplir le vide immense de sa volonté; que tout ce qui est borné l'importune et le gêne; qu'il sent qu'il ne peut être heureux qu'en se livrant totalement à un objet digne de toute son effusion et capable d'épuiser toutes les forces de sa volonté; qu'il ne se trompe jamais dans le désir, mais seulement dans l'objet; qu'il s'irrite quand il est trompé dans son attente; et que c'est moins par inquiétude que par un sentiment de justice qu'il se dégoûte successivement de tout ce qu'il a désiré; que son erreur consiste à chercher mal ce qu'il a raison de chercher; que lors même qu'il veut s'avilir et se dégrader, en s'attachant à des choses indignes de lui, il ne peut y réussir; et qu'une

grandeur, dont il est revêtu et dont il n'est pas le maître, l'arrache malgré lui à la bassesse qu'il a la lâcheté de lui préférer.

Vous verrez avec étonnement que cet homme se reproche en secret toutes ses fautes comme une tache et un déshonneur, quoiqu'elles ne soient connues que de lui; qu'il conserve un désir ardent pour la gloire et pour les bonnes voies d'y parvenir, quoiqu'il en choisisse de fausses; qu'il apaise, comme il peut, une faim qui le consume, mais sans réussir jamais à en éteindre le sentiment; et que sa disposition permanente est un besoin général, immense, insatiable, infini.

C'est par là qu'il annonce qu'il est à l'image d'un bien qui est de la même étendue que son besoin. Dieu est la réalité et l'homme est le vide. Dieu a tout et l'homme désire tout. Dieu a fait l'homme sur le modèle de ses perfections; et l'homme semblable à la cire qui s'écoule et qui entre dans tous les traits dont elle doit porter l'empreinte, s'unit intimement à Dieu pour puiser en lui ce qui lui manque et qu'il désire; étant créé pour le désirer, et étant nécessairement malheureux s'il le désire sans l'avoir. Mais alors même son malheur rend témoignage à sa dignité presque infinie. Car il faut être bien grand

pour être malheureux et inconsolable si on est privé du seul bien qui soit infini.

L'homme n'est point semblable à un pauvre qui l'a toujours été; mais à un roi détroné. Il porte dans le sein un sentiment continu de son premier état; et quoique chassé et exilé, il conserve, même malgré lui, un violent désir d'être rétabli; mais en séparant mal à propos le désir d'être heureux de celui d'être juste, et prétendant ressembler à Dieu par l'éclat et par la grandeur, comme son image, sans se mettre en peine de lui ressembler par la sainteté.

C'est par une voie toute contraire qu'il peut espérer d'être rétabli. Il faut qu'il renonce aux passions du premier homme; et qu'il retourne au bonheur par l'humilité et la mortification du second Adam, seul capable de réformer, par une nouvelle création, l'image parfaite dont il avoit honoré l'homme dans sa première origine. « Dépouillez le vieil homme avec ses œuvres, et
« revêtez-vous du nouveau qui se renouvelle
« pour connoître Dieu, selon l'image de celui qui
« l'a créé. » (*Coloss. III, 9 et 10. Ephes. IV, 24.*)

Et qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, aux betes, à toute la terre et à tous les reptiles qui se remuent sous

le ciel. Ce n'est point dans l'autorité (1) et l'empire que Dieu donne à l'homme sur les animaux que consiste sa dignité ; mais ils en sont la suite. En s'avilissant, il a mérité de les perdre ; et en devenant semblable aux bêtes, il s'est rendu indigne de leur commander. « L'homme n'a point
« compris sa véritable gloire. Il s'est dégradé
« jusqu'à l'état des bêtes, et il leur est devenu
« semblable. » (*Psautne XLVIII, 13 et 21.*)

Dieu voulant demeurer invisible, il établit l'homme sur la terre pour y tenir sa place. Il lui confia son autorité ; il imprima sur son front l'auguste caractère qui devoit tenir tous les animaux dans le respect : il le rendit l'image de sa justice et de sa bonté ; il cacha sa Providence sous les voiles de son administration ; et *en lui assujettissant toute la terre*, il lui mit comme en dépôt tous les biens dont il venoit de l'enrichir.

Je vous demanderois, Seigneur, pourquoi vous assujettissez ainsi tous les animaux, tous vos ouvrages, toute la terre, à un homme que vous venez d'en tirer ? Et pourquoi vous lui confiez une autorité qui conviendroit mieux ce semble aux anges, auxquels l'homme paroît inférieur, au moins pour le temps qu'il doit passer sur la terre ? « Qu'est-ce que l'homme pour vous

(1) Comme quelques-uns l'expliquent.

« souvenir de lui? ou le fils de l'homme pour le
 « visiter? Vous l'avez rendu pour un temps in-
 « férieur aux anges, vous l'avez couronné d'hon-
 « neur et de gloire; vous lui avez donné l'empire
 « sur tous les ouvrages de vos mains; vous avez
 « mis toutes choses sous ses pieds; les brebis,
 « les bœufs, toutes les bêtes domestiques et
 « celles qui sont sauvages, les oiseaux du ciel et
 « les poissons de la mer. » (*Psaume*, VIII,
 5, 9.)

Mais je me souviens comment votre apôtre
 (*Heb. II*, 5 *et suiv.* *Cor. XV*, 26.) explique ce
 que vous dites ici, et par votre prophète; et j'ai
 appris de lui que c'est moins au premier homme
 qu'au second Adam que vous avez tout assujetti;
 et que les animaux, dont vous paraissez rendre
 maître le premier, sont l'image de ceux dont le
 second doit être le pasteur.

*Dieu créa l'homme à son image, et il le
 créa à l'image de Dieu.* Cette répétition nous
 montre et la vérité et la dignité d'une telle ima-
 ge. Quelle reconnaissance ne méritoit point un
 tel honneur! Avec quelles précautions étoit-il
 juste de le conserver? Qui de nous n'auroit pas
 cru ce dépôt en sûreté entre les mains d'un
 homme si éclairé et si juste? Qui auroit osé es-
 pérer que son ingratitude ne seroit pas punie
 sans retour? Qui se seroit jamais imaginé qu'un

vaisseau de terre brisé seroit réparé par l'incarnation, les humiliations et la mort du créateur même qui l'avoit formé, et qui en avoit été méprisé? Quelle sûreté désormais pour ceux qui voient leur trésor et leur espérance entre les mains de Dieu même, devenu leur garant et leur caution? Et quelle consolation pour nous de voir une seconde fois la même argile qui avoit reçu de la sagesse éternelle son empreinte et son image, pétrie et réformée par elle, et recevoir l'impression nouvelle de son sceau, pour le conserver dans l'éternité?

Il les créa mâle et femelle. C'est l'abrégé de ce qui est rapporté avec plus d'étendue dans le second chapitre. Car c'est une erreur également impie et puérile que de s'imaginer ici un autre homme qu'Adam et une autre femme qu'Eve. Adam n'auroit pas été seul dans toute la terre, n'ayant pour compagnie que les animaux, s'il y avoit eu avant lui d'autres hommes. Il auroit été peu nécessaire de lui former une épouse en la tirant de son côté, s'il y avoit eu d'autres femmes. Adam lui-même n'auroit pas été formé de la terre et n'auroit pas reçu immédiatement de Dieu le souffle de vie, si la voie de la fécondité avoit été déjà établie. « Dieu, qui a fait le monde, « et tout ce qui est dans le monde. a fait « naître d'un seul toute la race des hommes, et

« il leur a donné pour demeure toute l'étendue
« de la terre. » (*Act. XVII, 24 et 26.*)

✱. 28. Dieu les bénit, et il leur dit : Croissez et multipliez-vous ; et remplissez la terre et vous l'assujettissez , et dominez sur les poissons de la mer , sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.

Il étoit libre à Dieu de rendre tous les hommes indépendans les uns des autres et de leur donner la vie comme il l'avoit donnée au premier d'entre eux. Il pouvoit faire à l'égard du corps ce qu'il fait à l'égard de l'âme , dont il est seul le principe. Il pouvoit donner à l'homme la même fécondité qu'aux plantes, à qui la distinction des sexes est inconnue. Il pouvoit communiquer à un seul ce qu'il a fait dépendre de deux ; et s'il eût voulu transporter à la virginité la bénédiction du mariage, le miracle n'eût pas été plus étonnant qu'une vierge fût mère , qu'une femme ordinaire. C'est sa volonté qui est l'unique loi de la nature , et nous nous trompons lorsque nous la croyons asservie à des moyens qui ne sont tels que parce qu'il lui a plu de les choisir.

Dieu les bénit et il leur dit : Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. Cette béné-

diction n'a eu aucun effet pour le premier état. La justice d'Adam a été stérile : elle est morte sans postérité ; et si son frère ne lui avoit pas suscité des enfans , elle n'en auroit jamais eu. Mais ce frère, au lieu d'épouser la veuve du mort, est mort pour la veuve ; et ce n'est qu'en mourant pour elle qu'il l'a ressuscitée et rendue féconde.

Croissez et multipliez-vous. La fécondité naturelle est ici promise et non commandée ; car ce qui ne dépend que de Dieu seul, ne peut être matière de précepte. C'est un honneur que Dieu fait à l'homme que de l'associer à sa qualité de père ; mais il se réserve de lui inspirer, quand il lui plaira, le désir de lui ressembler par la pureté. Il y a eu des temps pour différentes vertus. Les premières ont préparé aux plus parfaites ; et les lois sévères du mariage ont conduit à la liberté d'y renoncer.

Et remplissez la terre. Hélas ! de quelle postérité Adam a-t-il rempli la terre ! Nous le verrons dans la suite. Il faudra inonder la terre pour l'en délivrer. A quoi servira donc une fécondité qui ne communiquera que le crime ? N'eût-il pas été plus à propos qu'Adam pécheur mourût aussitôt, selon qu'il en avoit été menacé ? Pourquoi n'est-il père que pour le malheur de ses enfans ?

Mais s'il étoit demeuré innocent, eût-il été

de notre intérêt que nous eussions été privés de la vie? Nous voudrions que les décrets de Dieu changeassent selon nos désirs. Ils en sont indépendans et ils sont justes. Tous nos raisonnemens sur cela sont inutiles.

Et dominez sur les poissons de la mer, etc.

Il paroît certain que ces paroles donnent à l'homme une pleine autorité sur les animaux, qu'elles l'établissent maître de leur vie, et qu'elles lui donnent le pouvoir de les faire servir à ses besoins et à ses usages. Nous verrons en effet qu'Abel offroit des sacrifices et qu'il choisissoit dans ses troupeaux ce qu'il y avoit de meilleur pour l'immoler.

L'homme pécheur a cru que cette domination lui étoit due après avoir renoncé à l'innocence, qui seul la méritoit. Mais presque toutes les bêtes le font trembler; et sa mauvaise conscience s'alarme du mouvement d'un reptile dans les feuilles et du moindre bruit dont la cause lui est inconnue.

*. 29. Dieu dit encore : Je vous ai donné toutes les herbes qui portent leur graine sur la terre, et tous les arbres qui renferment en eux-mêmes leur semence, chacun selon son espèce, afin qu'ils vous servent de nourriture.

Vous voyez , dit le Seigneur , de quelles richesses j'ai rempli la terre ; c'est pour vous que je l'ai rendue si fertile. Je l'ai chargée de toutes sortes de fruits , que j'ai diversifiés selon vos besoins ; et j'ai voulu qu'elle fût à votre égard comme une table magnifiquement servie. N'attribuez ni à elle ni à vos mérites une telle abondance. Avant ma parole elle n'avoit que son aridité ; et vous n'étiez pas encore lorsque je lui ai commandé de produire ce qui devoit servir à votre nourriture et à vos délices. Je vous le donne , mais en me réservant le droit de vous l'ôter si votre ingratitude m'y oblige. Vous avez dans le présent d'un seul jour l'espérance et le gage de tous les siècles à venir. Chaque plante peut se perpétuer par sa graine ; chaque arbre peut être éternel par les moyens que j'ai mis en lui pour le rendre fécond. Comprenez par cette espèce d'immortalité combien je suis préparé à vous rendre immortel vous-même ; et lisez dans le livre de la Nature , que j'ouvre à vos yeux , ce que peut ma parole , ce que donne ma libéralité , ce qu'attend ma justice.

γ. 30. Et à tous les animaux de la terre , à tous les oiseaux du ciel , et à tout ce qui meut sur la terre , et qui est vivant

et animé, afin qu'ils aient de quoi se nourrir.

En prenant soin de vous je n'ai pas négligé celui des autres animaux. J'ai mis sur la terre tout ce qui doit servir à leur nourriture; et j'ai pensé au plus petit reptile dans le temps où ma Providence paroissoit toute occupée de vous. Apprenez à vous y fier pleinement en voyant dans quel détail elle est entrée pour des insectes dont la vie est si courte et si peu précieuse. Ne regardez pas comme des biens importans des choses que je distribue aux bêtes aussi bien qu'à vous. Rendez-en grâces, mais n'y bornez pas vos désirs; et ne vous contentez pas d'espérer de moi ce que je donne à des animaux sans raison.

Ma main libérale répand sur tout ce qui a vie et sur les herbes des champs tout ce qui sert à les nourrir. Elle n'a qu'à s'ouvrir et toutes les bénédictions en découlent. (*Psaume CXLIV, 16.*) Mais il y en a de plus dignes de moi et de plus nécessaires pour vous; et sachez faire la différence entre une nourriture qui ne dépend que de ma liberté, et qui peut être tout ce qu'il me plaira et une autre nourriture que le corps ne connoît point et qui n'est autre que la communication de mon esprit. (*Matth. IV, 4. et Deut. VIII.*)

Celle-ci ne peut vous être enlevée si vous savez l'estimer. Mais pour l'autre, les oiseaux du ciel, et d'autres animaux à qui elle est commune avec vous, peuvent en choisir ce que vous vous seriez réservé. Ils y ont droit, ce n'est point un larcin : c'est moi qui les autorise. Gardez avec diligence ce qui vous est nécessaire ; mais ne soyez ni avare ni jaloux. Je vous ai eu en vue le premier, mais vous n'êtes pas le seul qu'il me plaise de nourrir de mes biens.

Je vous ai donné toutes les herbes afin qu'elles vous servent de nourriture. On fonde ordinairement sur ces paroles la pensée qu'avant le déluge il étoit défendu à l'homme de se nourrir de la chair des animaux. Et ce qui est dit dans le chapitre neuvième à Noé sortant de l'arche : « Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement. Je vous ai abandonné toutes ces choses « comme les légumes et les herbes de la campagne, » donne à cette pensée une très-grande vraisemblance ; mais je ne sais si elle a autre chose que la vraisemblance.

Car en premier lieu, une telle défense n'est jamais faite à l'homme ; et il seroit difficile qu'elle n'eût pas été marquée en termes précis pour limiter le sens de ces paroles : « Dominez sur les « poissons, sur les oiseaux, sur les bêtes et sur

« toute la terre, » qui en ont un très-étendu si elles ne sont pas rédnites à certaines bornes.

En second lieu, l'Écriture parle des sacrifices d'Abel, qui offroit à Dieu les premiers nés de ses troupeaux ; et il y a beaucoup d'apparence que tous ses sacrifices n'étoient pas des holocaustes. Mais quand ils l'auroient tous été, le droit de tuer des animaux n'en seroit pas moins établi.

En troisième lieu, on ne sauroit donner aucun sens raisonnable à ces paroles : *Dominez sur les poissons*, si l'usage du poisson étoit défendu. Car quel autre usage l'homme peut-il faire des poissons vivans dans la mer ou dans les rivières ? Et quel service lui rendent-ils ?

En quatrième lieu, on peut dire la même chose des oiseaux qui sont inutiles à l'homme, s'il n'a aucun droit sur leur vie. Est-il même croyable que plusieurs d'entre eux étant domestiques, et cherchant l'habitation des hommes, et étant si propres à leur nourriture, ils ne leur en servissent jamais ?

En cinquième lieu, nous avons vu que plusieurs animaux étoient la proie des autres ; que la chose étoit inévitable à l'égard des poissons ; qu'elle étoit ordinaire à l'égard des oiseaux, dont les uns vivent de chasse et les autres la font aux mouchérons et aux insectes ; et que c'étoit en

suivant l'institution divine que les bêtes carnassières demandoient à Dieu même leur proie par des rugissemens. Il ne paroît donc aucun inconvénient que Dieu ait accordé à l'homme, maître de tous les animaux, ce qu'il avoit accordé à plusieurs espèces d'entre eux.

Il me semble donc qu'il ne faut pas convertir en défense générale une chose laissée à la liberté et nécessaire dans certaines occasions, comme les sacrifices et le besoin : Qu'il vaut mieux se contenter de dire que les animaux nécessaires à l'agriculture furent long-temps épargnés ; et que la frugalité des hommes vertueux les porta à se contenter de légumes et de fruits, sans néanmoins tomber dans la superstition qui devint dans la suite très-commune de n'oser tuer une bête. Car il est très-remarquable que plusieurs peuples de l'orient, qui ont ignoré le vrai Dieu, auroient cru commettre un homicide en tuant une bête pour s'en nourrir : au lieu que dans la maison d'Abraham rien n'est plus ordinaire qu'une telle nourriture.

Ce qui est dit ici des herbes et des fruits n'est donc point une limitation du pouvoir de l'homme sur les animaux, mais une explication complète de tout ce qui lui est abandonné pour son usage et en particulier pour sa nourriture. Et à l'égard de Nécé, il y a beaucoup d'apparence que c'est un

simple renouvellement de l'ancienne autorité accordée au premier homme, dont les crimes de sa postérité noyée dans le déluge pouvoient faire craindre avec justice qu'elle ne fût déchuë. Ce pouvoit être aussi une précaution contre une abstinence superstitieuse qui avoit peut-être eu déjà des sectateurs.

Et en effet Dieu ne dit pas à Noé qu'il levoit à son égard l'ancienne défense. Il ne lui dit pas qu'il lui accorde après le déluge ce qu'il lui avoit refusé jusque-là. Mais il lui dit qu'il ne met aucune différence entre les animaux et les fruits, ou des plantes ou des arbres, comme pour l'avertir de n'y en pas mettre de son côté une plus grande par une frugalité fondée sur la superstition et sur l'erreur : « Je vous ai abandonné
« toutes ces choses comme les légumes et les
« herbes de la campagne. » Qu'il suffisoit de ne pas manger le sang des animaux dont il falloit toujours avoir horreur, mais qu'il n'étoit pas défendu de le répandre ; et que si l'on portoit l'humanité plus loin par des vues de religion, une telle religion étoit fausse. « J'excepte seulement
« la chair mêlée avec le sang, dont je vous dé-
« fends de manger. »

x. 31. Dieu vit toutes les choses qu'il avoit faites ; et elles étoient très-bonnes.

Il est dit souvent que Dieu fut l'approbateur, et, si l'on ose le dire, l'admirateur de ses ouvrages, pour nous apprendre quelle admiration ils devoient nous causer, quelle étude nous en devions faire, et de quelles réflexions ils sont dignes; et pour nous reprocher en même temps notre stupidité qui ne pense à rien, notre ingratitude qui ne rend grâce de rien et qui demeure toujours ignorante et imbécile quoique nous vivions au milieu des prodiges les plus étonnans, et que nous en soyons nous-mêmes l'un des plus incompréhensibles.

Une fausse spiritualité, au lieu de corriger une telle perversité, s'est efforcée de la déguiser en vertu. Elle ne connoît, dit-elle, que les mystères de la religion. Toute autre étude est superflue. On sait assez quand on sait croire. Une vaine curiosité consume un temps précieux pour le salut. Qu'importe de savoir comment le monde a été fait, puisqu'il doit périr? Et d'ailleurs à quoi se terminent tant de recherches si incertaines d'un côté et si inutiles de l'autre? Un seul objet est nécessaire, et tout ce qui sert à en distraire est moins une occupation sérieuse qu'une perte de temps.

Ma première réponse à ce discours est de répéter ces admirables paroles : « Dieu vit toutes les choses qu'il avoit faites ; et elles étoient

« très-bonnes. » Un spectacle digne de Dieu peut bien être digne de nous. Ce qu'il admire n'est point au-dessous de notre admiration ; et ce qui lui donne de la complaisance et de la joie n'est pas incapable de nous en donner. « La gloire du Seigneur se manifestera dans tous les siècles. Le Seigneur verra avec complaisance ses ouvrages. » (*Psaume CIII, 31.*)

Une attention religieuse sur les œuvres de Dieu et sur les perfections infinies dont ils sont la preuve, n'est point contraire à la religion : elle en est au contraire ou le fondement ou une suite nécessaire. Ce n'est point un autre Dieu qui a créé le monde et un autre qui l'a réparé. C'est la même sagesse qui a inspiré à l'homme un souffle de vie et qui s'est unie à sa nature pour le ressusciter. Les promesses, les bienfaits, les mystères de la religion chrétienne, ont leurs racines dans la première origine du monde, où toutes choses tendent à Jésus-Christ et le figurent. Les nouvelles grâces sont des suites des anciennes ; et l'on connoît peu le Rédempteur si le Créateur est oublié.

Je conviens qu'une philosophie téméraire, ou simplement curieuse, n'est point une science utile. Mais ces défauts sont étrangers à une connoissance salutaire, et d'ailleurs on n'est pas plus humble pour être ignorant. J'ajoute qu'on

n'est pas plus appliqué aux devoirs essentiels pour avoir négligé d'en apprendre les raisons ; et qu'on s'expose à manquer de foi, ou à l'avoir toujours foible, quand on n'a pris aucun soin de l'affermir.

Dieu vit toutes les choses qu'il avoit faites ; et elles étoient très-bonnes. Dieu s'étoit contenté à la fin de chaque jour de dire de chaque ouvrage séparé qu'il étoit parfait. Mais aujourd'hui qu'il les considère tous d'une seule vue, qu'il les compare entre eux, et avec le modèle éternel dont ils sont l'expression, il en trouve la beauté et la perfection excellentes. L'univers est à ses yeux comme un tableau qu'il vient de finir et à qui il a donné la dernière main. Chaque partie a son usage ; chaque trait a sa grâce et sa beauté ; chaque figure est bien située et a un bel effet ; chaque couleur est appliquée à propos. Mais le tout ensemble est merveilleux. Les ombres mêmes donnent du relief au reste. Le lointain, en s'attendrissant, fait paroître ce qui est plus proche avec une force nouvelle ; et ce qui est plus près de la scène reçoit une nouvelle beauté par le lointain dont il n'est séparé que par une diminution imperceptible de teintes et de couleurs.

Les deux plans de la création et de la rédemption sont peints dans le même tableau : mais l'un

plus près de nous et l'autre dans l'éloignement. Adam innocent, déchu, relevé, conduit à un autre paradis, immolé et père après sa mort d'une postérité nouvelle. Le contraste de tout cela est merveilleux. Mais il faut attendre que chaque partie du tableau nous soit présentée pour en examiner la beauté et ses liaisons avec le reste : et nous contenter maintenant de dire avec le prophète : « Les ouvrages du Seigneur sont grands. « Tous ceux qui les aiment en ont l'intelligence. « Ses ouvrages sont la magnificence et la gloire ». (*Psaume CX, 2, 3.*)

FIN DE L'OUVRAGE DES SIX JOURS.

EXPLICATION

Des Chapitres XXXVIII et XXXIX
de Job, et des Psaumes XVIII et
CIII, qui traitent de la même ma-
tière.

CHAPITRE XXXVIII.

ŷ. 4. Le Seigneur dit à Job : Où étiez-vous lorsque j'établissois la terre sur ses fondemens ? Dites-le, si vous en avez connoissance.

ŷ. 5. Qui est-ce qui en a réglé toutes les proportions et les mesures ? ou qui est-ce qui a étendu le niveau sur elles ?

C'EST ici la même sagesse qui parle si divinement d'elle-même dans les Proverbes. « J'ai été
« établie dès l'éternité et dès le commencement,
« avant que la terre fût créée. (*Prov.* VIII, 25.)
« Les abîmes n'étoient point encore, lorsque
« j'étois déjà conçue *vers.* 24. Lorsqu'il
« préparoit les cieux, j'étois présente : lorsqu'il

« environnoit les abîmes de leurs bornes. et qu'il
 « leur prescrivoit une loi inviolable, v. 27 : lors-
 « qu'il affermissoit l'air au-dessus de la terre, et
 « qu'il dispensoit dans l'équilibre les eaux des
 « fontaines. . . . v. 28. Lorsqu'il posoit les fon-
 « demens de la terre, j'étois avec lui, et je ré-
 « glois toutes choses. » v. 29, 30. Elle est le
 verbe par qui tout est fait ; elle est dans le sein
 de Dieu, et elle est Dieu. Le nom incommuni-
 cable lui est dû ; elle le prend ici, et ce n'est
 point par usurpation. « C'est lui qui est notre
 « Dieu, et nul autre ne lui peut être comparé.
 « (*Baruch. III, 36.*) C'est lui qui a trouvé tou-
 « tes les voies de la vraie science, et qui l'a don-
 « née à Jacob son serviteur, et à Israël son bien
 « aimé, v. 37. Après cela il a été vu sur la terre,
 « et il a conversé avec les hommes. » v. 38.

§. 6. Sur quel appui ses fondemens sont-ils établis ? ou qui en a posé la pierre angulaire ?

Dans le verset précédent et dans celui-ci, Dieu fait allusion à tout ce que font les architectes, quand ils commencent à bâtir. Ils prennent les mesures et les alignemens ; ils égalent la surface, et la mettent au niveau ; ils traçent sur le plan le dessein de l'édifice ; ils en creusent les fondemens, et ils mettent la première pierre

avec quelques cérémonies. Avez-vous été présent, dit-il à Job, lorsque j'ai observé tout cela; mais d'une manière infiniment plus élevée, lorsque j'ai créé la terre? Connoissez-vous l'appui que je lui ai donné? savez-vous comment je l'ai suspendue? êtes-vous instruit de la proportion que j'ai mise entr'elle et l'univers dont elle fait partie? et pouvez-vous rendre raison des places que j'ai marquées aux différentes nations qui l'habitent?

χ. 7. Lorsque les astres du matin (me) louoient d'un commun accord, et que tous les enfans de Dieu pousoient des cris de joie.

On ne peut douter que les enfans de Dieu ne soient les anges. Ce qui est dit dans le premier chapitre, verset 6, et dans le second, verset 1, ne laisse sur ce point aucune difficulté. Et il me semble que cette seconde partie du verset n'est qu'une explication de la première, selon l'usage ordinaire de l'Écriture; et que les astres du matin sont les mêmes que les enfans de Dieu. Les mêmes louanges et la même joie leur sont attribuées, et par conséquent la même intelligence. Et ils sont appelés astres du matin, au lieu que les étoiles ordinaires ne brillent que la nuit,

pour montrer que ce nom ne leur convient que dans un sens figuré.

C'est une pensée qui paroît fort solide , et fondée même sur l'expression que nous examinons , que les anges ont été créés avant la matière. Il étoit digne de Dieu et de sa bonté , de donner des spectateurs aux merveilles qu'il vouloit opérer dans le ciel et sur la terre ; d'instruire ainsi de sa puissance et de sa sagesse les esprits qu'il venoit de tirer du néant ; et de les porter à lui rendre grâces pour des êtres qui n'en étoient pas capables par eux-mêmes, parce qu'ils étoient sans connoissance et sans amour.

C'est une gloire bien digne d'envie , que celle des anges fidèles , d'avoir toujours loué , toujours admiré , toujours adoré la bonté et la sagesse de Dieu. C'est une ingratitude bien inexcusable , que celle des anges rebelles , et une folie bien incompréhensible , d'avoir espéré ou de résister à une puissance infinie , dont ils avoient vu de si étonnans effets , ou de s'en rendre indépendans.

ÿ. 8. Qui prit soin de la mer , lorsqu'elle sortoit du sein où elle avoit été retenue ? *Ou* : Qui présida à la naissance de la mer , lorsqu'elle.

Il ne faut pas confondre ce qui est dit ici de la

mer, avec la séparation que Dieu fit d'elle et de la terre, en lui marquant les bornes qu'il lui défendit de passer. Il en sera parlé dans les versets 10 et 11. Dans celui-ci, il est question de la manière dont la mer fut comme enfantée, et de la providence de Dieu, qui la tira comme du sein où elle étoit enfermée, et qui prit soin de la recevoir, comme dans ses mains, pour lui donner une forme et une mesure convenables. Pour entendre ces expressions, il faut supposer que la terre ne fut pas créée, dans le premier moment, couverte de la mer; et que la mer elle-même ne fut pas réunie dans un grand amas d'eau, dès le premier instant de sa création. Toutes les parties, qui devoient composer cet amas, étoient insensibles et répandues dans l'espace immense qui étoit entre la terre et le ciel. Elles y étoient comme cachées et comme dans le sein qui les devoit enfanter, lorsque Dieu l'ordonneroit.

Lorsque Dieu en donna l'ordre (*Genes. I, 7.*), en divisant les eaux qui devoient demeurer au-dessus du firmament, et celles qui devaient lui être inférieures, toutes les parties d'eau qui étoient destinées à former la mer, s'empressèrent de sortir des réservoirs où elles étoient retenues, et fondirent sur la terre aussi promptement que si le ciel eût dans l'instant même en-

fanté la mer, et que le sein où elle étoit en dépôt se fut entr'ouvert.

Ce qui est dit dans la Genèse (*Genes. I, 7.*), que les ténèbres étoient sur la face de l'abîme, c'est-à-dire la mer, est anticipé, comme ce qui est dit de la création du ciel et de la terre. Chaque chose est ensuite marquée dans son rang et dans son ordre. La division des eaux se fit le second jour, et la séparation de la mer et de la terre le troisième.

C'est ce moment où la mer fut rendue visible et submergea la terre, dont Dieu parle à Job. Quelles mains reçurent ce déluge et cette immense quantité d'eau enfantée tout d'un coup? quelle sagesse présida à sa naissance? qui conduisit ces abîmes qui couvrirent tout? qui mesura ces torrens dont le ciel se déchargeoit, pour les réduire à une juste proportion?

χ. 9. Lorsque je la couvris d'une nuée, comme d'un vêtement; et que je l'environnai de vapeurs obscures et ténébreuses, comme de langes et de bandelettes.

Dieu continue la comparaison de sa providence avec les soins d'une sage femme qui reçoit dans ses mains un petit enfant, qui l'emmailote

et le couvre de langes et de drapeaux. J'arrêtai, dit-il, ce débordement d'eaux, quand il le fallut. Je réduisis la mer au juste volume qu'elle devoit avoir. Je la bornai de toutes parts, et je la couvris comme d'un léger vêtement, par l'air dont je l'environnai. Les vapeurs grossières et les nuages que j'étendis sur sa surface furent comme une espèce de coton et de laine pour la conserver; et je la resserrai si également de tous les côtés, en lui donnant une figure sphérique, dont tout le contour étoit exactement au niveau, qu'il sembloit que je l'eusse bandée avec le même soin qu'une sage-femme environne un petit enfant de langes et de bandelettes.

Cette comparaison de la mer avec un enfant qu'on tourne et qu'on manie comme on veut, qu'on resserre par des bandelettes, sans qu'il fasse aucune résistance, et qui dépend en tout du pouvoir de la personne qui en prend soin, est une légère image de la puissance infinie de Dieu sur la mer et sur toute la nature. Il est utile de s'élever jusqu'à lui par ces idées; mais, quoiqu'elles soient fort au-dessus de notre foiblesse, il faut toujours se souvenir qu'elles sont infiniment au-dessous de la vérité.

γ. 10. Lorsque je lui donnai mes ordres; et que je lui opposai des portes et des barrières,

§. 11. En lui disant : Tu viendras jusque ici , mais tu n'iras point au-delà ; et ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots.

Lorsque je résolus de découvrir une partie de la terre , je marquai à la mer ses bornes. J'élevai les rivages ; je creusai de vastes bassins ; et , quoique je voulusse que l'Océan fût dans un mouvement continuël , pour empêcher que ses eaux ne se corrompissent par le repos , je proportionnai tellement ce mouvement et la cause qui le produit , avec la hauteur des rivages , que dès que la mer y est arrivée , elle y reconnoît mes défenses d'aller plus loin , et se recourbe sur elle-même.

On doit n'attribuer cette exacte obéissance qu'au respect pour mes ordres. Car si je voulois en suspendre l'effet , la mer couvriroit aussitôt toute la terre , comme elle l'a fait au déluge. Et l'on doit voir dans les grandes marées , qui arrivent en certains temps de l'année , un léger essai des inondations que causeroit la mer , si je changeois la proportion que j'ai mise entre ses mouvemens et la sûreté de la terre.

§. 12. Est-ce vous qui , dès que vous avez commencé à vivre , avez donné vos ordres à la lumière du matin , et

qui avez marqué à l'aurore le lieu d'où elle doit naître ?

Quand on n'a, comme vous, aucun pouvoir, ni sur la terre, ni sur la mer, ni sur la lumière, quel changement peut-on causer dans l'univers ? Comment espéreroit-on de donner de nouveaux cieux et une nouvelle terre, quand on n'a pas créé les anciens ? et comment dissiperoit-on les ténèbres spirituelles qui couvrent tout le monde, si l'on ne peut rien à l'égard des ténèbres extérieures et sensibles ? La lumière surnaturelle ne peut être produite que par le même commandement qui a créé la lumière qui forme le jour, et qui a marqué à l'aurore le lieu d'où elle doit naître. Un homme qui n'a commencé à vivre que d'hier, quel droit a-t-il sur la nature, qui est absolument indépendante de ses volontés, puisqu'elle subsistoit long-temps avant lui ? et s'il n'est qu'impuissance et foiblesse, par rapport à toutes les créatures qui l'ont précédé, de quelle efficace seront ses commandemens pour les rétablir, au cas qu'elles soient dérégées ?

χ. 15. Est-il en votre pouvoir de tenir la terre par ses extrémités, et de l'agiter de sorte que les impies en soient secoués comme la poudre ?

On peut rapporter ce verset à ce qui a été dit

dé la lumière dans le précédent ; mais il est mieux de le regarder comme une suite de tout ce qui a été dit depuis le commencement de ce chapitre.

Pour changer la face de la terre , et pour faire cesser les crimes qui l'inondent , il faut ou convertir les hommes , ou être en état de les punir tous. Le premier moyen est beaucoup plus difficile que le second , parce qu'il suppose un pouvoir absolu sur les esprits et sur les volontés ; au lieu que le second ne suppose que le même pouvoir sur les corps.

Mais quel pouvoir aura sur les corps celui qui n'a créé ni la matière ni aucun corps en particulier ? Quand il commandera à la terre de s'ébranler sous les pieds des pécheurs , entendra-t-elle une voix qui lui est inconnue , et qui n'a fait jusque-là ni son mouvement ni son repos ? S'il ordonne à la mer de reprendre sa première place et de noyer tous les pécheurs , obéira-t-elle à celui qui n'a pu ajouter une seule goutte à ses eaux immenses , et qui ne lui a marqué ni sa situation ni ses limites ? S'il veut priver de la lumière du soleil tous les injustes et punir leurs actions de ténèbres par une nuit éternelle , l'aurore respectera-t-elle la défense qu'il lui fera de se montrer ?

C'est donc au Créateur seul à punir tous les coupables , et à plus forte raison c'est à lui seul à

les convertir. Quand il veut toute la nature est prête à s'élever contre les impies. Il tient les quatre coins de la terre et il l'agite toute entière avec plus de facilité qu'un homme ne remue un linge ou un vêtement. Tous les injustes ne sont devant lui qu'une poudre légère; et ils sont aussi incapables de lui résister que quelques atômes, que l'agitation et le vent dissipent.

ŷ. 14. La terre alors sera-t-elle pour vous une argile susceptible de toutes les figures (comme elle l'est à mon égard,) et les impies auront-ils plus de consistance qu'un vêtement?

La terre entre les mains de Dieu n'est que comme une cire molle, comme une pâte flexible, comme une argile obéissante qui se pétrit comme on veut et qui reçoit toute sorte d'empreintes et de figures. Elle n'est ferme et en repos que quand il le veut. Elle s'agite et se renverse dès qu'il le lui commande. Les injustes qui l'habitent sont devant lui comme des drapeaux et des vêtemens qui n'ont par eux-mêmes aucune consistance, qui se plient et se roulent en tous sens et qui n'ont ni force ni solidité.

ŷ. 15. La lumière des impies leur sera-

t-elle ôtée ? Leur bras élevé et puissant sera-t-il brisé ?

Tout ce que les impies paroissent avoir leur est étranger et il leur est ôté quand il me plaît. C'est à moi et non pas à eux que la lumière obéit. Ils n'ont droit à rien et ils ne peuvent rien conserver quand je le leur refuse. Le pouvoir dont ils se glorifient est une partie du mien. La force de leur bras vient de moi. Je le brise quand je veux sans avoir pour cela besoin d'aucun effort. Je n'ai qu'à soustraire ma main pour les précipiter dans l'abîme. Et tout leur orgueil, séparé de mes dons, n'est qu'impuissance et que folie.

ÿ. 16. Etes-vous entré dans les profondeurs de la mer ? Avez-vous parcouru ses réduits les plus secrets ?

Le fond de la mer vous est absolument inconnu. Vous n'en voyez que la surface; et tout ce qui est caché dans ses abîmes, est à votre égard comme n'étant pas. Il ne faut néanmoins pour le découvrir que des yeux plus pénétrants que ceux dont vous voyez la surface; et il n'est pas nécessaire qu'ils soient d'un autre genre. En augmentant l'effet de la lumière et la sensibilité de l'organe, on peut faire discerner aux yeux du corps tout ce qui se passe dans le fond de la mer.

Mais avec de tels yeux on ne peut approfondir le cœur d'un seul homme, bien loin de pénétrer ce qui se passe dans le cœur de tous. Cet abîme est inconnu à tout autre qu'à moi. Il n'y a que mes regards qui percent ces secrets réduits où l'homme se cache, et dont il ignore lui-même la profondeur. Il n'y a que ma lumière qui découvre ce que ma sagesse a donné à la créature intelligente, ce que le péché y a causé de désordre, ce que ma bonté y conserve de son premier état. Tous les mouvemens de toutes les volontés me sont présens, comme tous les flots de la mer. Leurs agitations, leurs concours, leurs oppositions; les manières infinies dont elles se heurtent, se brisent, s'unissent, se divisent, sont à mes yeux comme les vagues de l'Océan. Je les pénètre, comme je pénètre le fond de la mer; et sans cela, je ne pourrois être ni le juge des hommes, ni leur réparateur, parce que ce que je dois corriger et guérir a de profondes racines dans le cœur; et que c'est ce qui est le plus inconnu et le plus secret, qui est le plus malade.

§. 17. Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes? Avez-vous vu les portes de l'ombre de la mort?

Le fond de la terre vous est encore plus inconnu que celui de la mer. On peut, en plon-

geant, descendre dans les gouffres les plus profonds. On peut les sonder, et mesurer, par les brasses de la sonde, quelle est leur hauteur, Mais par quel travail peut-on arriver jusqu'aux antres et aux cavernes que la terre cache dans son sein ? vous a-t-on ouvert ces demeures inaccessibles à la lumière, où sont retenus les esprits qui attendent ma venue ? les portes de la mort s'ouvrent-elles à votre commandement ? pouvez-vous descendre vers les morts, et conserver un chemin libre vers les vivans ? êtes-vous le maître de donner votre vie pour les hommes, et de la reprendre ? Celui qui a l'empire de la mort vous excepteroit-il du nombre de ceux qu'il retient comme captifs ? lui arracheriez-vous sa proie, en consentant pour un moment qu'il vous dévorât ? C'est là néanmoins le caractère essentiel du médiateur. Il doit se sacrifier, et par conséquent mourir ; mais il doit survivre à son sacrifice, et par conséquent ressusciter lui-même et obtenir la résurrection de tous ceux qui espèrent en lui.

γ. 18. Avez-vous une exacte connoissance de toute l'étendue *ou* de toutes les dimensions de la terre ? Si vous la connoissez bien toute entière, découvrez-le.

Mais, sans parler de ce qui est caché, ou dans

le fond de la mer ou dans le sein de la terre, connoissez-vous bien toute l'étendue visible de l'une et de l'autre ? savez-vous quels peuples l'habitent ? avez-vous connoissance des îles reculées que l'Océan sépare du commerce des autres hommes ? êtes-vous instruit des raisons que j'ai eu de distribuer à chaque nation des places différentes, et de jeter loin certains peuples, pendant que je tiens les autres à portée d'entendre parler de ma venue, et d'en profiter les premiers ?

ŷ. 19. Découvrez-nous aussi quel est le sentier de la lumière, et quel est le lieu des ténèbres :

ŷ. 20. Car vous êtes bien instruit du lieu où elle (1) se retire, et vous savez bien les chemins qui conduisent à sa demeure.

Vous connoissez sans doute en quel temps la lumière de la vérité éclairera toutes les Nations, et combien doit durer l'aveuglement où elles sont maintenant plongées. Vous savez par quelles routes cette lumière commencera à se répandre, quels seront ses progrès, quels peuples y seront appelés les premiers, et par quelle providence,

(1) C'est-à-dire, la lumière.

les plus reculés et les plus inconnus n'en seront pas exclus. Vous irez, quand il en sera temps, lever les barrières et ouvrir les portes qui mettent obstacle au cours de cette lumière; car vous savez où elle réside, pourquoi elle y est retenue, et comment elle doit fournir sa carrière, quand vous le lui aurez permis.

Mais comment sauriez-vous tout cela, vous qui ne savez pas si le soleil se levera demain, ni pourquoi il continuera d'éclairer les hommes? avez-vous quelque autorité sur le jour ou sur la nuit? est-ce vous qui mettez les bornes qui les séparent, et qui changent tous les jours avec une inégalité si régulière? avez-vous quelque pouvoir sur le mouvement des astres; l'origine de leur lumière vous est-elle connue? pouvez-vous les obscurcir ou les rendre éclatans quand il vous plaît? et comment donc seriez-vous le maître d'éclairer les esprits, vous qui ne pouvez rien sur la lumière qui éclaire les yeux du corps?

§. 21. Tout cela vous est connu, car vous êtes dès le commencement; *ou* vous étiez né dès-lors, et le nombre de vos jours est très-grand.

Il y a de l'apparence que toute la durée des temps vous est présente, et que vous êtes parfaitement instruit du passé et de l'avenir, parce que

vous êtes avant tous les temps. Tout ce qui est n'est venu qu'après vous. Tout est nouveau à votre égard ; et vous, vous avez présidé à la naissance de la lumière et du monde. Je parle ainsi pour vous faire comprendre qu'un homme qui ne sait ni ce qui l'a précédé, ni ce qui le doit suivre, est infiniment plus éloigné de cette sagesse éternelle qui est avant toutes choses, et qui subsisteroit sans aucun changement quand elles seroient toutes détruites. C'est à elle seule à les régler et à les faire rentrer dans l'ordre, puisque c'est elle qui leur a donné la naissance. Et un homme qui n'occupe qu'une partie du temps, et qui est comme englouti entre l'éternité qui l'a précédé et celle où il s'abîme, ne peut exercer le ministère du Verbe éternel.

ŷ. 22. Etes-vous entré dans les trésors de la neige, et connoissez-vous les trésors de la grêle (1),

ŷ. 23. Que je tiens en réserve pour le temps où je veux punir l'ennemi, pour le jour d'un combat et d'une bataille?

Avez-vous connoissance de ces arsenaux où

(1) Il ne fait pas plus d'allusion à la grêle qui tomba sur les Egyptiens (*Exod. IX*, 23.), qu'à celle qui tomba sur les rois ligués contre les Gabaonites. *Jos. X*, 11.

sont conservés tous les traits de ma justice, et où sont disposés avec ordre les armes dont je me sers contre mes ennemis ? pouvez-vous entrer, quand il vous plaît, dans ces magasins, et en faire tomber la neige et la grêle sur les injustes ? comment punirez-vous l'orgueil de ceux qui abusent de l'abondance ? comment punirez-vous ceux qui l'attribuent à de fausses divinités ? comment aurez-vous, dans toutes les saisons, des moyens sûrs d'ôter aux ingrats les biens et la vie dont ils sont indignes ? comment serez-vous donc en état de leur faire grâce, si vous n'êtes jamais en pouvoir de les punir ? et comment changerez-vous les hommes, en faisant couler sur eux des trésors de miséricorde, si vous n'avez aucune liberté d'entrer dans les trésors de ma justice ?

§. 24. Quel est le lieu d'où vient une excessive chaleur ? Et d'où les vents brûlans viennent-ils pour se répandre sur la terre ?

Avez-vous découvert les véritables causes de ces vents brûlans qui causent la stérilité, et font tant de tort à la santé des hommes ? Conduisez-vous ces secrets réservoirs d'où partent la chaleur, ou utile aux biens de la terre, ou pernicieuse ; ces vapeurs étouffantes ; ces vents qui, au lieu de rafraîchir, ôtent la respiration ; ces

airs contagieux qui corrompent tout ; ces excès de chaleur où il semble que tout soit embrasé , et qu'on respire du feu ? Etes-vous le maître de modérer ou d'éteindre cet embrasement ? avez-vous alors quelque pouvoir sur l'air , sur le vent , sur la chaleur , sur la santé des hommes ? et si vous n'en avez aucun , comment guéririez-vous la fièvre spirituelle qui les consume ? comment éteindriez-vous le feu de la concupiscence ? comment leur feriez-vous goûter quelque rafraîchissement au milieu des passions qui , comme un vent brûlant , les agitent et les corrompent ?

γ. 25. Qui a préparé des canaux aux inondations , et les a ainsi partagées ? Qui a marqué aux éclairs et aux tonnerres leur route ?

δ. 26. Qui fait , par de tels moyens , tomber la pluie sur une terre inhabitée , dans un désert où il n'y a aucun homme ?

ε. 27. Qui arrose abondamment des lieux incultes et abandonnés , et leur fait produire de l'herbe ?

Croyez-vous que les pluies et les orages arrivent par hasard ? voyez-vous la main qui les conduit ? en savez-vous la destination et l'usage ?

Dites-moi donc pourquoi les pluies tombent avec abondance dans des lieux déserts, où elles paroissent absolument inutiles ? dites-moi quel est le fruit de tant d'éclairs et de tant de tonnerres, dont les hommes n'en voient et n'en entendent aucun ? dites-moi pourquoi des campagnes inhabitées sont arrosées à propos, et produisent beaucoup d'herbes, pendant que des lieux fort peuplés sont rendus stériles par la sécheresse ?

Ce seroit directement contre mon dessein, que vous répondriez que tout cela n'est point réglé par mes ordres ; et que ce sont des inconvéniens que j'ai prévus, mais que l'attachement à des voies simples, qui ne pouvoient y remédier, m'a fait négliger. Je suppose au contraire que tous ces effets ont une raison et un motif dans ma providence. Je regarde ce principe comme certain et comme avoué de vous et de tous ceux qui me connoissent ; et je ne vous demande si vous êtes instruit de mes volontés sur tous ces points, que parce que c'est moi qui en suis la véritable cause, et que c'est à ma volonté et à ma sagesse qu'il les faut directement attribuer.

Dites-moi donc ce que je puis penser, en distribuant les pluies d'une manière que la sagesse humaine condamne, et en faisant trembler le désert par des coups de tonnerre qui paroissent perdus ? Ce mystère, qui est naturel ; en cache

de plus grands : et comment les comprendrez-vous , si le premier vous passe ? Mais il n'est pas ici question de les comprendre ; il faut que vous-même en soyez la cause et le principe , si c'est vous qui êtes choisi pour éclairer les Nations ; pour changer le désert en un jardin ; pour faire entendre votre voix où tout le monde est sourd ; pour changer les hommes brutaux et semblables aux bêtes qui se retirent dans les forêts , en des hommes religieux et fidèles , et pour exercer un jugement terrible sur ceux qui croiront avoir droit à tout , et qui mériteront , par leur orgueil et par leur ingratitude , d'être privés de la grâce qui inondera le désert. (Voyez *Isaïe.*)

ÿ. 28. La pluie a-t-elle un père ? et quel est celui des gouttes de rosée ?

Je sais que vous rapportez tout à ma providence , et que vous ne regardez aucun mouvement naturel comme indigne de mon application et de mes soins. Mais avez-vous bien compris que la pluie a un père , et que les moindres gouttes de rosée ont une origine semblable à la naissance des corps organisés ? savez-vous ce qui est figuré par les pluies que je répands comme des bénédictions qui engraisent la terre et qui la rendent féconde ? les considérez-vous comme l'image de ma grâce et des bénédictions spiri-

tuelles que je verse sur mes serviteurs? pensez-vous que ces grâces invisibles tombent au hasard? connoissez-vous de quel sein elles coulent, et de quel amour elles sont le fruit? êtes-vous le père des miséricordes? en êtes-vous le canal? et si vous n'en êtes ni le principe, ni le distributeur, comment seriez-vous le pontife éternel qui obtient tout par sa médiation, et qui donne tout par son autorité?

γ. 29. Du sein de qui la glace sort-elle? et qui produit cette gelée blanche qui tombe du ciel?

δ. 30. Les eaux se cachent sous une surface dure comme la pierre; et celle de l'abîme, *ou* de la mer, se durcit aussi.

La terre a besoin de repos; elle s'épuiseroit, si elle étoit toujours chargée de fleurs et de fruits: et l'hiver, qui est pour elle une espèce de sommeil, sert à réparer ses forces, en la tenant dans une apparente oisiveté. Mais l'hiver doit être, comme la chaleur, réglé par de certaines lois. Un froid excessif géleroit les arbres jusque dans leurs racines, feroit périr les animaux, et surmonteroit toute l'industrie des hommes pour s'en garantir; et qui est-ce qui marque au froid ses degrés et sa juste mesure? quelle est cette bonté

paternelle qui endort la Nature pour la fortifier ; mais qui ne veut pas que son repos dégénère en paralysie ? est-ce vous qui envoyez les vents qui glacent les rivières et les bras de mer, aussi bien que ses rivages ? est-ce vous qui arrêtez les eaux dans leur course, ou qui les cachez sous une surface immobile, et aussi dure que la pierre ? Quoi ! vous ne faites rien dans la nature, et vous n'avez aucun pouvoir ni sur le chaud ni sur le froid, et vous seriez capable de conduire ce qu'il y a de plus secret et de plus caché dans l'économie de la grâce ; vous sauriez engourdir les passions des hommes par un froid salutaire ; vous sauriez les punir par la privation d'une chaleur vivifiante ; vous sauriez en quel temps l'hiver général, qui tient maintenant les hommes comme stupides et comme immobiles, doit être changé en un heureux printemps où la terre se couvrira de fleurs : et il ne dépendroit que de vous, ou d'amollir les cœurs par un souffle de grâce et d'amour, ou de les laisser dans leur dureté par un sévère jugement de votre justice.

ÿ. 31. Liez-vous les Pléiades, et mettez-vous obstacle aux délices qui les accompagnent ? ou lèverez-vous les barrières que met le Scorpion ?

Ce verset, qui paroît fort obscur, est la conti-

uation de ce qui a été dit dans les trois précédens : et voici ce qu'il signifie. Etes-vous le maître des saisons ? dit le Seigneur à Job. Ouvrez-vous le printemps quand il vous plaît ? Le fermez-vous lorsque vous voulez ? Quand le soleil est dans le signe du Taureau pouvez-vous empêcher que l'air ne devienne fort doux et que la terre ne se couvre de fleurs ? Au contraire, lorsque le soleil est dans le signe opposé, pouvez-vous continuer l'été ou l'automne ? Pouvez-vous lever les barrières que l'hiver vient mettre alors aux travaux de la campagne et faire que les agrémens des autres saisons subsistent malgré l'éloignement du soleil, qui est alors dans le signe du Scorpion ?

Les hommes ont observé dans le ciel ces signes, dont l'un ouvre la carrière des beaux jours et l'autre la ferme ; mais ils ne peuvent rien sur l'un ni sur l'autre. Avez-vous sur cela quelque avantage au-dessus du commun des hommes ? Le soleil avance-t-il sa course ou la retarde-t-il selon que vous le jugez à propos ? Vous confessez que les saisons ne dépendent ni de vous ni de vos désirs : et dès-lors quelle est votre impuissance par rapport à des choses dont le printemps et l'hiver ne sont que d'imparfaites peintures ? Si Dieu retarde l'exécution de ses promesses, que ferez-vous pour l'avancer ? S'il diffère la venue du soleil, qui doit faire éclore les fleurs que

l'hiver empêche de naître, comment l'obligerez-vous à se montrer? Et au contraire, lorsqu'il viendra renouveler toute la nature, par quel moyen empêcherez-vous ces douces influences et en suspendrez-vous l'effet? Essayez maintenant de faire porter des fruits à la terre sans lui; ou pensez comment vous ferez durer l'hiver, qui la rend stérile, lorsque le soleil ramènera le printemps. Vous êtes incapable de l'un et de l'autre; et vous êtes par conséquent bien éloigné d'être le médiateur promis, puisqu'il est le soleil, dont l'éloignement glace toute la terre et dont l'approche la couvrira de fleurs et la comblera de fruits.

γ. 32. Ferez-vous lever les signes du zodiaque, chacun en sa saison? conduirez-vous l'étoile polaire (1) et sa famille autour d'elle?

Il y a long-temps que vous voyez avec quel ordre les signes du ciel sont successivement couverts par le soleil, et ensuite découverts; que vous observez avec quelle exactitude le soleil ne quitte point l'écliptique; et que vous admirez

(1) Elle est le centre de tous les mouvemens des astres qui tournent autour d'elle, comme sa famille, qu'elle a toujours sous ses yeux, et dont elle règle le cours.

comment après avoir touché les bornes qui lui sont prescrites vers le septentrion et vers le midi, il retourne aussitôt sur ses pas. Avez-vous compris comment tout cela se fait? Avez-vous cru y avoir quelque part? Et vous êtes-vous persuadé que les astres attendoient que vous les fissiez sortir dans leur temps et selon le rang que vous leur aviez marqué? Est-ce vous qui avez mis comme en sentinelle l'étoile polaire et qui avez rangé autour d'elle les autres étoiles sans nombre, qui décrivent leur cercle autour de ce centre commun, toujours visible, toujours immobile et établi comme le point fixe d'un compas pour servir de règle à leurs révolutions?

C'est moi seul qui ai ainsi disposé les astres, qui sont la figure de mes élus, dont le temps est marqué et qui naissent quand je l'ordonne. C'est moi qui suis leur centre; c'est autour de moi qu'ils sont en mouvement; c'est moi qui, dans mon repos, en suis la règle; et quoiqu'ils soient sujets au changement, je les ai toujours sous mes yeux, parce que je suis plus élevé qu'eux et immuable.

γ. 33. Connoissez-vous les lois imposées aux cieux? est-ce vous qui êtes l'auteur de leur pouvoir ou de leur empire sur la terre?

Je ne vous ai parlé que du ciel, ou de la terre séparément. Je vous demande maintenant si vous connoissez les lois que j'ai établies pour leur union; et comment j'ai réglé la dépendance de la terre par rapport au ciel, et les ministères du ciel par rapport à la terre? Avez-vous pénétré dans ces secrets plus avant que les autres hommes? Avez-vous été consulté sur ces lois, qui n'ont dépendu que de ma liberté, et dont je demeure absolument le maître? Avez-vous ordonné au ciel de verser sur la terre des influences salutaires? et est-ce vous qui avez assujetti la terre à dépendre du ciel pour sa fécondité?

Comprennez par de telles questions combien le secret de la réconciliation de la terre et du ciel est impénétrable; que je suis le seul qui en sache les conditions; que c'est moi seul qui les ai établies; et que je suis le seul aussi qui serve de lien entre le ciel irrité et la terre chargée de malédictions.

7. 34. Commanderez-vous hautement à la nuée? ou élèverez-vous votre voix vers la nuée; et serez-vous aussitôt couvert de l'eau qu'elle répandra avec abondance?

Lorsque le ciel est fermé, et comme d'airain à l'égard de la terre, que la chaleur et la sèche-

resse consomment , pouvez-vous lui commander de se couvrir de nuages ; et aux nuages de verser une pluie abondante sur des campagnes altérées ? Votre voix peut-elle changer quoi que ce soit ni aux besoins de la terre ni aux dispositions du ciel ? Comment ferez-vous donc descendre sur les hommes ce fleuve de paix qui doit changer les ennemis en enfans bien-aimés ; ceux qui sont indignes de miséricorde, en des vaisseaux de miséricorde et de grâce ? O mon serviteur , qu'il y a loin de vous à moi ; et que toute créature est différente de ce que je suis !

x. 35. Enverrez-vous les éclairs , et partiront-ils dans l'instant ? vous diront-ils : Nous voici ?

Faites-vous porter vos ordres par les éclairs et annoncez-vous votre venue par le tonnerre ? Avez-vous pour messagers des flammes ardentes ? Et les vents sont-ils les ministres de vos volontés ? (*Heb. I, 6 et 7.*) Combien donc êtes-vous éloigné de commander aux esprits dont les éclairs et les vents sont d'impairfaites images ? Combien êtes-vous au-dessous de celui qu'ils adoreront dès qu'il entrera dans le monde ? Combien l'homme le plus saint et le plus parfait lui est-il inférieur , s'il n'est qu'un homme et s'il n'est en même temps le Dieu des anges ?

36. Qui a donné à certains animaux, qui ont l'industrie de filer, cette espèce de sagesse ? qui a donné au coq l'intelligence ?

Pour entrer dans le vrai sens de ce verset, il faut le regarder comme le commencement d'une nouvelle matière et d'un nouveau genre de questions que Dieu propose à Job. Et il eût été mieux de faire ici la division du chapitre.

Jusqu'ici, dit le Seigneur, je vous ai demandé compte de la création du ciel et de la terre, de la mer et de la lumière, de la succession et de l'ordre des saisons, des tempêtes et des éclairs et de tout ce qui se forme dans l'air pour le bien ou pour le châtimént des hommes. Vous avez reconnu sur tous ces points votre ignorance et votre foiblesse. Mais vous pouvez penser que je ne vous ai fait des questions que sur des choses qui sont au-dessus de vous, qui n'ont aucun rapport avec votre situation et que vous n'êtes pas en état d'examiner ; et peut être croyez-vous que vous seriez mieux instruit de ce qui se passe à vos yeux et dont vous pourriez rechercher les causes et les principes à loisir :

Je veux bien désormais ne vous interroger que sur des matières de cette sorte ; et je commence par celles dont vous êtes témoin tous les jours ;

et qui ont dû nécessairement attirer vos réflexions. Dites-moi qui a mis dans certains animaux, qui filent avec un art et une délicatesse inimitable, une telle industrie? Qui a enseigné à l'araignée, animal si méprisable d'ailleurs, à former des fils si déliés, si égaux, si adroitement suspendus? Qui lui a appris à commencer par les attacher à des points fixes; à les réunir tous dans un centre commun; à les tirer d'abord en droite ligne et à les affermir ensuite par des cercles exactement parallèles? Qui lui a dit que ces filets seroient les pièges où se prendroient d'autres animaux qui ont des ailes et qu'elle ne sauroit atteindre que par la ruse? Qui lui a marqué sa place dans le centre, où aboutissent toutes les lignes et où elle est nécessairement avertie par le plus léger ébranlement, que quelque proie est tombée dans ses filets? Enfin qui lui a dit que son premier soin devoit être alors d'embarrasser les ailes de cette imprudente proie par de nouveaux fils, de peur qu'elle ne conservât quelque liberté, ou pour se dégager ou pour se défendre?

Vous avez vu le travail des vers à soie? Les plus habiles ouvriers ont-ils pu jusqu'ici l'imiter? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu? Ont-ils une matière plus précieuse que ce fil pour faire

es plus riches étoffes ? Savent-ils comment ce ver convertit le suc d'une feuille en des filets d'or ? Peuvent-ils rendre raison de ce qu'une matière liquide , avant qu'elle ait pris l'air , s'affermite et s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti ? Aucun d'eux peut-il expliquer comment ce ver est averti de se former une retraite pour l'hiver sous les contours sans nombre de la soie , dont il est le principe ; et d'attendre dans ce riche tombeau une espèce de résurrection qui lui donne des ailes , que sa première naissance lui avoit refusées ? *Qui a donné à certains animaux , qui ont l'industrie de filer , cette espèce de sagesse ?*

Le coq est un oiseau domestique , et par conséquent très-connu. Qui est-ce qui n'admire pas en lui son attention au cours du soleil et son intelligence à diviser les jours et les nuits en certains intervalles marqués par son chant ? Qui l'a donné à l'homme pour surveillant et pour sentinelle ? Qui le lui a donné pour maître et pour modèle , afin qu'à son exemple il interrompe son sommeil , pour louer son Créateur ; qu'il attende avec impatience le retour de la lumière ; qu'il s'y prépare et qu'il la prévienne par ses cantiques ; et qu'il ne fasse rien qui soit indigne de la qualité d'enfant de lumière ?

- ψ. 57. Qui peut, par sa sagesse, prédire et annoncer les nuages ? qui peut faire pencher vers la terre les vaisseaux qui se remplissent dans le ciel :
- ψ. 58. Lorsque la boue se durcit comme le métal, et que les mottes de la terre ne se peuvent diviser ?

Y a-t-il quelqu'un parmi les hommes qui puisse prédire la pluie lorsqu'il ne paroît aucun nuage ? Les plus habiles d'entre eux savent-ils quand les vaisseaux se remplissent pour la répandre ? Et leur voix a-t-elle le pouvoir de les pencher vers la terre et d'en faire couler l'eau, dont la campagne, brûlée par la sécheresse et l'ardeur, a besoin ? Le coq a sur les hommes tous ces avantages. Il connoît certainement, lors même que le ciel est très-serein et que l'air est brûlant, que des nuages se préparent. Il sait quand les vaisseaux, invisibles à nos yeux, se remplissent ; et il les fait pencher vers nous par ses cris redoublés, comme s'ils n'attendoient que ce signal pour verser la pluie qui doit rafraîchir la terre et empêcher que ses fruits ne périssent. *Qui a donné au coq l'intelligence ?*

Si ces merveilles surpassent votre intelligence, quoique vous en soyez le spectateur et que vous

ayez toute la liberté de les approfondir ; vous êtes donc bien éloigné d'en être l'auteur ; et vous devez confesser que l'industrie des bêtes, leur prévoyance, leur inclination naturelle, ne dépendent point de vous. Je vous demande après cela comment vous pourriez donc changer les dispositions des hommes, les rectifier, les renouveler ? Comment vous pourriez leur inspirer la sagesse ? Comment vous les rendriez prudents et éclairés pour l'avenir ?

C'est le fruit que je prétends tirer de ces questions et de celles qui vont suivre. Je veux vous convaincre, et dans votre personne tous les hommes, que si le Médiateur promis n'est pas le Dieu suprême, qui a tout tiré du néant, il sera inutile aux hommes ; qu'il travaillera sans succès à réformer une créature, dont il ne sera pas l'auteur ; qu'il s'efforcera en vain de substituer des inclinations à celles qui ne l'auront ni directement ni indirectement pour principe ; qu'il usurpera une injuste autorité sur un ouvrage qui n'est point à lui ; et que n'ayant marqué à aucun des animaux sa fin, et n'ayant pu fournir à aucun les moyens d'y arriver, il sera infiniment plus incapable de conduire l'homme à sa véritable fin par des moyens proportionnés.

χ. 59. Irez-vous à la chasse pour faire trouver au lion sa proie ? et fournirez-

vous abondamment à la vie des lions ,

§. 40. Lorsqu'ils sont sur le ventre dans leurs cavernes , et qu'ils sont en embuscade dans leurs tanières ?

C'est moi qui ai donné au lion une inclination différente de celle des animaux doux qui se contentent d'herbes et de fruits. Il doit vivre de proie : cette proie le craint et le fuit ; en se montrant il dépeuple les forêts par l'épouvante qu'il y répand. En se tenant caché dans sa caverne , il ne peut qu'y mourir de faim. Trouvez à cela un milieu. Allez à la chasse pour lui , ou conduisez auprès de sa tanière quelque bête peu précautionnée qui tombe dans ses pièges ; mais souvenez-vous que ce lion a une famille aussi sanguinaire que lui et aussi affamée ; souvenez-vous que je ne veux pas qu'ils périssent et que la moindre négligence peut causer la mort à ces bêtes dévorantes. Comment ferez-vous pour fournir chaque jour une nouvelle proie à leur avidité sans les tirer des bois , sans qu'il paroisse que vous vous en mêliez , sans dépeupler le pays d'autres bêtes , sans négliger les unes pour conserver les autres ?

Un tel soin vous étonne ; et néanmoins il ne s'agit que de trouver un moyen pour faire subsister des animaux à qui j'ai tout donné , excepté

la nourriture que je veux qu'ils reçoivent de vous. Comment vous y prendriez-vous donc, si je vous chargeois de leur être dans toute son étendue? et que seroit-ce si le salut de tous les hommes étoit confié à votre providence?

ÿ. 41. Qui prépare au corbeau sa nourriture, lorsque ses petits crient vers Dieu, et vont errans n'ayant rien à manger?

Le corbeau n'est pour l'homme d'aucune utilité apparente, et personne ne prend soin de le nourrir. Il est d'ailleurs fort avide, et sa grande faim demande une provision abondante. Mais où est cette provision, lorsque l'hiver couvre tout de glace et de neige, et qu'on voit les corbeaux descendre en grandes troupes des montagnes d'où le froid les chasse, pour venir chercher dans les plaines aussi désertes alors que les montagnes, de quoi subsister? Quel homme seroit assez puissant pour les assembler tous, et pour les nourrir pendant tous les mois où la terre est sans fruits, et où toutes les petites bêtes sont cachées dans leurs retraites! Apprenez-moi ce que vous feriez pour tous et pour chacun en particulier, pour leur réserver ce qui leur suffiroit, pour le leur faire trouver, pour empêcher qu'il ne fût dissipé

par eux et pour le leur conserver avec économie jusqu'à une saison plus abondante ?

Dites-moi aussi comment vous prendriez soin de leurs petits lorsque les pères, pour leurs propres besoins, s'éloignent beaucoup de leurs nids ou qu'ils y reviennent sans avoir rien trouvé que pour eux-mêmes ? (*Psaume CXLVI, 9.*) Ces petits alors m'invoquent par leurs cris que leurs pères ne peuvent entendre, ou qu'ils entendent sans les pouvoir satisfaire. C'est moi qui prends alors leur place, puisque je me suis rendu garant de toutes les suites des inclinations que je leur ai données. Aujourd'hui, Job, je veux me décharger sur vous de ce soin. Comment suppléerez vous à ma providence ? saurez-vous où sont ces petits corbeaux abandonnés ? aurez-vous pour tous un aliment préparé ? serez-vous servi par des ministres diligens et fidèles, qui porteront la nourriture dans tout l'univers à ces oiseaux, qui vous invoqueront au lieu de moi ? Vous baissez les yeux quand je parle ainsi ; et ce seroit un homme aussi foible que vous, qui prendroit soin de tous mes élus dans toute la terre ; ce seroit sur lui que je me déchargerois de leur conduite et de leur salut éternel : Job, mon serviteur, vous en iriez-vous, vous et vos frères, bien assurés dans de telles mains ?

CHAPITRE XXXIX. (1)

✧. 1. Savez-vous le temps où les chèvres (2) sauvages, qui habitent les rochers, sont à terme? avez-vous observé quand les biches font leurs faons?

(Voyez le premier livre des Rois, chapitre XXIV; et le Psaume CIII, 18.

CONNOISSEZ-VOUS tous les animaux qui se retirent dans les bois et dans les rochers? en particulier êtes-vous bien instruit de tout ce qui regarde cette espèce de chèvres sauvages, qui se plaisent sur les plus hautes montagnes, et qui choisissent les rochers les plus escarpés pour leur demeure? comment prendrez-vous soin de leurs petits? qui vous avertira quand les mères sont en travail, pour les soulager? tout ce qui se passe loin de vous, ne vous est-il pas inconnu; et

(1) On auroit pu mettre le commencement de ce chapitre au trente-sixième verset du précédent, comme on l'a remarqué en cet endroit. C'est la continuation de la même matière, et je supplie qu'on se souvienne de ce qui a été dit pour l'éclaircir, en expliquant les versets 36 et 37.

(2) Il y en a qui l'entendent des chamois.

néanmoins vous habitez vous-même dans des montagnes, et ces animaux sont assez communs. Que seroit-ce si la mer les séparoit de vous ? et qu'est-ce que vous en connoîtriez, si vous n'en aviez jamais vu ?

§. 2. Avez-vous compté combien de mois elles portent ? et savez-vous le temps où elles se déchargent ?

Si je vous donnois l'intendance de cette partie du troupeau que je nourris dans les solitudes, comment en seriez-vous le pasteur ? comment assembleriez-vous ces animaux si prompts à la course ? par quels moyens, en les laissant dans leurs retraites, seriez-vous en état de pourvoir à leurs besoins ? La moindre négligence pourroit faire avorter les mères et étouffer leurs petits. Il ne faudroit qu'ignorer les temps qui s'écoulent depuis qu'elles ont conçu, jusqu'à ce qu'elles se déchargent, pour faire périr l'espèce : et ces temps-là vous sont inconnus.

§. 5. Elles se courbent pour faire sortir avec effort leurs petits, et elles s'en délivrent avec de grandes douleurs.

J'ai voulu, pour rendre ma providence plus admirable et plus sensible, que les femelles de ces animaux eussent plus de peine que les autres à se délivrer, qu'elles fussent plus long-temps en

travail, et avec plus de danger pour leur vie et pour celle de leurs petits, et qu'elles fussent en même temps plus éloignées de tout secours. Ces deux choses jointes ensemble font voir avec quelle attention, et même avec quelle bonté, je veille sur leur conservation, et combien je suis touchée de leurs cris. Je veux maintenant substituer votre vigilance à la mienne, et votre compassion à ma bonté : comment remplirez-vous cette petite partie de ma providence ? et ne me représenterez-vous pas que vous ne pouvez étendre vos soins à des animaux si différens de ceux qui sont sous la main d'un berger, et qui obéissent à sa voix pour sortir à la campagne, et pour rentrer dans leurs étables ?

Mais si cette excuse est légitime, comment donc auriez-vous la témérité de vous charger du soin de tous mes élus, dont les plus saints et les plus parfaits préféreront les rochers et les solitudes à la demeure des villes, et dont j'ai voulu figurer le genre de vie par celle des animaux, dont vous ne pouvez être le pasteur ? Comment soutiendrez-vous ces âmes sublimes, qui ne tiennent à la terre que par un point ; dans un désert où elles n'ont, du côté des hommes, ni secours, ni instruction, ni exemple ? Comment les consolerez-vous dans leurs tentations et leurs peines ? comment procurerez-vous des disciples

et des imitateurs à des hommes si spirituels , et qui ont embrassé une vie si contraire aux sens ? Comment rendrez-vous le désert plus fécond que les lieux habités ? et de quelle multiplication récompenserez-vous les saintes larmes et les gémissemens de ces anges terrestres ?

χ. 4. Leurs faons sont sains et vigoureux ; ils s'élèvent et se fortifient à la campagne ; ils quittent leurs mères , et n'y reviennent plus.

On croiroit que les petits , à qui leurs mères ont donné la vie avec tant de peine , souffriroient long-temps d'une si périlleuse naissance , et qu'ils auroient plus besoin que les autres animaux de lait et de chaleur. Mais c'est le contraire. Ils sont vigoureux dès le premier jour ; ils se soucient peu de la mamelle de leurs mères ; ils sont sevrés dès qu'ils naissent ; et l'herbe les attire plus que le lait. Ils souffrent l'air et n'ont point besoin de retraite : et ils paroissent ne dépendre d'aucun de ces soins qui sont si nécessaires à la conservation des autres animaux.

Qui produit ces merveilles , si ce n'est moi ? et quel est mon dessein en les produisant , sinon d'y rendre les hommes attentifs , et de leur apprendre que quand je veux , je dispense certains animaux de toutes les servitudes et de toutes les

dépendances auxquelles j'ai assujetti les autres. Je fais voir par là que je suis toujours le maître de toutes les lois que j'ai imposées, et que la nature de toutes choses n'est que ma volonté. Je donne à ces petits, dès le premier moment, un degré de santé et de force, que je ne donne aux autres que par degrés. Je les prive du lait et des délices, mais c'est en les délivrant de la foiblesse qui en a besoin ; et je prends plaisir à marquer dans ces petits, la forte éducation que des pères spirituels donneront à leurs disciples ; les accoutumant à se contenter de peu, à fuir la mollesse et les délices, à se rendre, autant qu'ils le pourront, indépendans du corps, et à ne s'attacher à leurs maîtres par aucun sentiment humain.

χ. 5. Qui a renvoyé libre l'âne sauvage ?
et qui a affranchi l'élan de tous les liens ?

J'ai créé des animaux plus grands et plus forts que l'âne sauvage et l'élan, et que j'ai néanmoins assujettis à l'homme, pour partager avec lui ses travaux, comme le cheval et le bœuf. C'est ma volonté qui fait l'obéissance de ceux-ci : et pour apprendre à l'homme, toujours porté à l'ingratitude, que c'est à moi seul qu'il doit attribuer leur soumission, j'ai donné à l'âne sauvage et à l'élan une telle inclination à la liberté, qu'aucun soin et aucune violence ne peuvent les accoutu-

mer au joug et à l'obéissance. Changez , si vous le pouvez , cette inclination. Faites-vous obéir par ces animaux indépendans. Prenez-les quand ils sont encore jeunes ; formez-les , par une grande application , au ton de votre voix , à vos menaces , à vos caresses ; employez à leur égard ce qui réussit pour tant d'autres, la faim et les coups ; vous leur ôterez plutôt la vie que l'amour de la liberté : et pourquoi ? parce que je n'ai mis dans eux aucun de ces ressorts que l'éducation et le travail peuvent mettre en œuvre. Comprenez donc par là que c'est moi qui ai mis dans les animaux toute la docilité que les hommes se vantent d'y mettre par leur industrie ; et que si je n'avois pas formé certains organes proportionnés à l'éducation et au soin , tout le travail de l'homme seroit inutile , parce que l'homme ne peut rien fournir de son fond ; et que le plus petit ressort qui manque à une bête ne peut jamais être suppléé par lui.

Voyez , après cela , si votre main puissante , et si votre voix efficace auront un grand succès à l'égard de ce nombre infini d'hommes plongés dans les ténèbres et dans les crimes , qui ne connoissent que ce qu'ils sentent , qui prennent leur âme pour leur corps , qui n'adorent rien , ou qui n'adorent que les créatures ; entreprenez de changer l'amour qu'ils ont pour les choses présentes ;

inspirez-leur le désir d'une félicité future ; faites qu'ils renoncent aux richesses ; rendez-les capables d'une exacte continence , et de la virginité ; portez-les à donner leur vie pour me rendre témoignage , et pour me demeurer fidèles ; vous ne leur donnerez jamais ce qu'ils n'auront pas reçu de moi , et votre travail ni votre industrie ne pourront jamais suppléer ce qui leur manquera.

ŷ. 6. Je lui ai donné, *ou*, à qui j'ai donné le désert pour maison, et une terre stérile pour sa cabane.

Comme j'ai voulu rendre l'âne sauvage indépendant de l'homme, j'ai pourvu à ses besoins immédiatement par moi-même, et je ne l'ai point assujetti à d'autres soins que les miens. Il ne reçoit rien de l'homme, pour ne lui devoir rien ; il ne connoît point sa crèche et son étable, pour ne connoître point ses ordres ; il n'a besoin ni d'une autre retraite, ni d'autres provisions que celles que je lui ai préparées ; il vit exempt d'inquiétudes et de soins. Le désert lui tient lieu de tout ; et une terre stérile lui fournit tout ce qu'il désire.

ŷ. 7. Il se moque de la foule qui remplit les villes. Les cris de ceux qui exigent les tributs ne vont pas jusqu'à lui.

J'ai mis une extrême différence entre sa condition et celle des ânes domestiques. Ceux-ci ont des maîtres durs et sévères qui les emploient à de pénibles travaux, qui leur laissent à peine quelques momens de relâche et qui leur vendent bien chèrement le couvert et la nourriture qu'ils leur donnent : au lieu que les autres qui ne dépendent que de moi, et qui servent un maître qui n'a aucun besoin, jouissent toute leur vie d'une profonde paix, ignorent le bruit et le tumulte des villes, et n'éprouvent jamais ce que le caprice, la tyrannie et la brutalité des hommes font souffrir à ceux qui sont condamnés à les servir.

J'ai mis dans l'état des uns et des autres une image de celui des personnes que j'affranchis des servitudes du siècle ou que je laisse dans ses liens. Un noble courage conduit les unes au désert et une lâche dépendance retient les autres dans les villes. Les unes retranchent mille besoins superflus pour être libres ; et les autres se croient heureuses en se rendant esclaves de mille prétendues nécessités. Leur condition est aussi différente que les maîtres qu'elles choisissent. Je suis le père et le pasteur plutôt que le maître des personnes qui s'attachent à mon service. Je m'applique à les guérir, à les consoler, à les rendre libres. Je leur donne tout et n'en reçois rien. Mais le monde,

que les autres me préfèrent, les accable de mille soins, de mille tributs, de mille servitudes. Il les tient à la chaîne; il les domine; il les frappe; il fait continuellement retentir à leurs oreilles des menaces et des reproches; et il leur fait acheter par mille indignités la misérable nourriture qu'il leur distribue.

γ. 8. Il fait le tour des montagnes pour y trouver des pâturages. Il cherche avec soin les herbes fraîches et vertes, *ou* tout ce qui a de la verdure et de la fraîcheur.

Quoique le désert où l'âne sauvage vit en liberté paroisse stérile, il a néanmoins dans certains vallons des pâturages abondans que cet animal cherche avec soin et qu'il découvre. Il n'attend pas qu'on lui apporte, aux dépens de son heureuse indépendance, quelques herbes sèches ou quelques épines. Il fait le tour des montagnes pour trouver une nourriture plus récente et plus pleine de suc; et cet exercice contribue à sa force et à sa vitesse aussi bien qu'à son plaisir. C'est ainsi qu'en usent mes solitaires. Ils sont dans de continuelles délices, pendant que les autres ne voient rien que d'affieux dans leur désert. Ils cherchent dans des réduits inconnus au monde une nourriture encore plus inconnue. Ils se fortifient en la cherchant; et après qu'ils l'ont trou-

vée, ils en deviennent encore plus prompts et plus légers, parce qu'elle est spirituelle et divine.

ÿ. 9. Le rhinocéros voudra-t-il bien vous servir? et passera-t-il la nuit auprès de votre crèche?

J'ai créé tous les animaux pour l'homme, mais ce n'est pas au sens qu'il pense. Mon dessein a été de l'instruire par tous et de le faire servir par quelques-uns. Ceux à qui j'ai donné une grande force, et qui lui sont inutiles pour ses travaux, peuvent lui apprendre des vérités plus importantes que les services qu'il en recevroit. Il demande pourquoi le rhinocéros, si capable de porter ou de traîner des fardeaux, est incapable de discipline? Il ne sait à quoi il est bon, puisqu'il ne peut se l'assujettir; et il regarde comme perdu tout ce que je lui donne, parce qu'il n'en use pas comme il veut.

Mais cette bête lui apprend à me rendre grâce de ce que les autres le servent. Elle le fait souvenir de son impuissance et de sa foiblesse, puisqu'il ne peut changer l'inclination que je lui ai donnée. Elle l'avertit que c'est moi qui suis la véritable fin de mes ouvrages et non pas lui, et qu'il se trompe en mesurant tout par rapport à ses intérêts. Et elle sert à prédire une conduite

fort cachée et fort profonde que je tiendrai quelquefois sur mon église, où les hommes les plus dignes de soutenir le poids des premières dignités, vivront dans une obscure retraite, et ne rendront aucun service au public, quoiqu'ils soient d'une force et d'une vertu extraordinaire.

γ. 10. Attachez-vous le rhinocéros à la charrue pour former des sillons ? aplanira-t-il avec la herse les mottes des vallons, ou des champs situés dans les vallons, en marchant après vous ?

Attachez-vous le rhinocéros à la charrue pour former des sillons ? ou lui attacherez-vous la herse pour les aplanir ? L'obligerez-vous à marcher devant vous à pas lents, ou à vous suivre en se mesurant sur les vôtres ? Le mettrez-vous sous le joug et vaincrez-vous son amour pour la liberté ?

Comment donc réduirez-vous les nations, si fières, si indomtables, si ennemies de l'obéissance, sous le joug de mes lois ? Comment humilierez-vous les princes et les empereurs sous l'autorité de l'église ? Comment ferez-vous servir leur force et leur pouvoir à l'établissement de la religion ? Tout cela est inséparable du ministère du Médiateur ; et tout cela vous passe infiniment, puisque vous n'avez pas le pouvoir de réduire

sous le joug une seule bête qui refuse de s'y soumettre.

✧. 11. Prendrez-vous une entière confiance en lui, à cause de sa force? et lui abandonnerez-vous l'intendance de vos travaux?

Pourrez-vous convertir le rhinocéros en un sage économe, à qui vous puissiez confier votre bien et l'intendance de tous les travaux de la campagne? Est-ce assez pour vous qu'il ait de la force? Et trouverez-vous le moyen d'y ajouter la prudence, l'obéissance, l'assiduité au travail et la fidélité? Je ferai un jour ces prodiges. Je choisirai, parmi les princes infidèles, des serviteurs zélés pour ma gloire. Je tirerai du rang des magistrats et des gouverneurs de provinces des pasteurs appliqués et vigilans, à qui je confierai mon héritage et l'intendance de ma maison. Je mettrai dans les premiers sièges de mon église des hommes dont j'aurai changé la fierté en douceur et que j'aurai convertis par la foi et par le baptême, de rhinocéros en agneaux et en colombes. Faites les mêmes merveilles, et vous serez digne de ma place.

✧. 12. Le croirez-vous fidèle pour vous rapporter le fruit de ce que vous aurez

scnié , et pour assembler les gerbes et le grain dans votre aire?

Il n'est pas ici question seulement de porter les gerbes à la grange et de les fouler dans l'aire. Les termes de l'original disent plus ; et ils expliquent en détail ce qui avoit été marqué dans le verset précédent en termes généraux.

Chargerez-vous le rhinocéros du soin d'ensemencer vos terres et de vous en rapporter le revenu? Lui donnerez-vous la commission de faire assembler les gerbes, de les faire battre dans l'aire et de dispenser à propos le blé de vos greniers pour faire subsister votre famille? Quand vous seriez capable de dresser à cela une bête si indocile, vous seriez encore bien loin de changer des hommes plongés dans les sens, et qui n'aiment qu'eux-mêmes, en des pasteurs pleins de zèle pour moi et de charité pour leurs frères; qui ne prennent pour eux que la peine et le travail; qui n'usent de leur autorité que pour devenir les serviteurs de plus de personnes; et qui ne retiennent pour eux ni le grain que je leur confie ni la gloire de l'avoir fait multiplier.

γ. 15. Donnez-vous, *ou* est-ce vous qui avez donné au paon son riche plumage, au héron son aigrette, à l'autruche ses superbes plumes?

Des animaux terrestres Dieu passe aux oiseaux, dont il interrompra néanmoins le récit par des réflexions sur le cheval.

Vous connoissez, dit-il à Job, la beauté du paon; de quel riche émail j'ai orné son plumage, et avec quelle profusion j'ai prodigué pour lui l'or, l'azur, et les plus riches couleurs.

Vous avez sans doute observé le héron blanc et sa superbe aigrette.

Vous avez souvent vu des autruches dont les plumes servent à l'ornement des hommes, et en paix, et en guerre.

Dites-moi si vous pouvez rien faire de pareil, et si vous avez le secret de communiquer à d'autres oiseaux une si riche parure et une si grande variété d'ornement? Comment blanchirez-vous le corbeau? Quelles nouvelles couleurs donnerez-vous aux oiseaux qu'il vous plaira d'embellir? Vous ne sauriez vous-même blanchir ou noircir l'un de vos cheveux. Et comment donc changeriez-vous la plume du plus petit oiseau? Cependant quelle proportion y a-t-il entre la surface et le dedans, entre le vêtement et le cœur? Comment ornerez-vous l'âme d'une infinité de dons et de vertus, ne pouvant pas ajouter une seule couleur à celles qu'ont les plumes naturelles? Un homme juste éclate à mes yeux par une variété de dispositions et de sentimens, plus riche

et plus précieuse sans comparaison que tout l'or, et tout l'azur de la plume du paon. Et vous seriez l'auteur de cette beauté intérieure de l'homme de bien, vous qui ne pouvez pas colorer une seule plume? Souvenez-vous, Job, de ce que je suis et de ce que vous êtes? Et accoutumez-vous à remonter par la considération des merveilles que je produis dans la nature, et qui sont infiniment au-dessus de vous jusques à des mystères plus sublimes, dont ma grâce est le seul principe, et qu'aucun effort humain ne peut imiter.

γ. 14. Celle-ci abandonne ses œufs à terre, et les laisse couvrir à la chaleur de la poudre.

L'ornement et la parure extérieure ne sont pas des marques d'esprit et de prudence, et ce sont des choses fort différentes d'avoir un riche vêtement et un bon cœur. J'ai voulu que l'autruche fût l'emblème de cette vérité. Elle est parée de plusieurs bouquets de plumes, mais elle est sans esprit et sans naturel : elle n'a pas l'industrie qu'ont les plus petits oiseaux, pour choisir un lieu sûr où elle mette ses œufs, et elle n'a aucun soin de les couvrir. C'est le sable qui les échauffe; et l'assiduité ou la chaleur de la mère ne contribuent point à les faire éclore.

- γ. 15. Elle oublie qu'on les foulera peut-être aux pieds, et que les bêtes sauvages les écraseront.
- δ. 16. Elle est dure et insensible pour ses petits, comme s'ils lui étoient étrangers ; il ne tient pas à elle que son travail ne soit inutile , fante de soin et de solitude.

On croit que le soin et l'inquiétude des autres oiseaux, pour leurs œufs et pour leurs petits, sont tellement naturels, que la chose ne peut être autrement ; et l'on ne sait pas que c'est moi qui suis l'unique cause de cette sollicitude et de cette tendresse, et que c'est à mes soins, et non à ceux des bêtes, qu'il faut être attentifs : car, si j'avois voulu, tous les animaux auroient été aussi indifférens que l'autruche. On croit aussi que la manière dont les œufs sont couvés par les pères et les mères, est absolument nécessaire pour les faire éclore ; mais je fais voir qu'une telle nécessité n'est fondée que sur l'ordre qu'il m'a plu d'établir, et la négligence de l'autruche en est une preuve. Si je ne suppléois pas à son oubli, il y a long-temps que son espèce seroit pétié : mais je la conserve par des moyens inconnus, et aussi naturels néanmoins que les autres, parce que c'est ma sagesse qui en est également le principe.

†. 17. Car Dieu l'a privée de sagesse , et ne lui a pas-donné l'intelligence.

Tout ce qu'on remarque dans les animaux d'industrie , de prévoyance , de raison , ne doit servir qu'à faire admirer ma sagesse: car il est visible que c'est à moi , et non à une cause intelligente qui réside dans les bêtes , qu'on doit attribuer tout ce qu'elles font. J'ai mis dans plusieurs une si fidèle imitation des raisonnemens et des sentimens humains sur de certaines choses , qu'on est porté à prendre le jeu de certains ressorts pour la raison ; mais j'ai laissé les autres dans une espèce de stupidité et d'insensibilité , qui a pourtant de mon côté le même motif , parce que j'ai toujours le dessein d'élever les hommes à l'admiration de ma Providence , qui fait , par la sagesse apparente de certaines bêtes , et malgré la stupidité de quelques autres , les mêmes choses et aussi infailliblement.

Pouvez-vous me ressembler en cela ? donnerez-vous à une bête , naturellement stupide , une intelligence que je lui ai refusée ? la conserverez-vous , et son espèce , pendant plusieurs siècles , sans lui donner ni industrie pour former son nid , et pour le placer sûrement , ni tendresse pour ses petits ? et si ces miracles passent votre pouvoir , comment espéreriez - vous de réussir à l'égard

d'autres prodiges encore plus grands , dont ceux-ci ne sont qu'une légère ébauche ?

Donnez-vous aux pasteurs de votre église la vigilance , la sollicitude et l'amour (1) ? Leur inspirez-vous le sentiment de père , de mère , de nourrice , de tuteur , pour les petits que vous leur confierez ? mettez-vous dans eux la vérité de ce qui est si vivement représenté par les oiseaux dans la structure de leur nid , dans les précautions qu'ils prennent pour placer sûrement et mollement leurs petits , dans les soins qu'ils se donnent pour les conserver et pour les nourrir ?

Et s'il arrive que les pasteurs deviennent durs et indifférens , qu'ils n'aiment qu'eux-mêmes et qu'ils soient sans prudence et sans sagesse , par quelle ressource conserverez-vous la postérité des saints , qui seront abandonnés par leurs propres pères ? et comment ferez-vous subsister dans le peuple la piété et la vertu , dont la plupart des chefs ne prendront aucun soin et ne feront aucun état ?

✕. 18. Dans l'occasion elle élève ses ailes ,
et elle se moque et du cheval et de celui
qui le monte.

(1) Quel anathème foudroyant pour les pasteurs indifférens !

L'autruche⁽¹⁾ manque d'esprit et de tendresse, mais elle a deux grands avantages : elle est forte et de la plus haute taille, et sa course est presque aussi rapide que si elle voloit. Elle se sert de ces avantages pour elle dans le besoin ; mais, excepté ce qui la regarde, elle est sans prévoyance et sans soin. Elle dispute avec le cheval, de vitesse et de force ; elle surmonte l'adresse et le courage du cavalier ; elle est guerrière, mais c'est tout ; et excepté les qualités extérieures d'être parée de belles plumes, d'être prompte à la course, d'avoir une taille extraordinaire, elle n'en a aucune intérieure qu'on puisse estimer. Triste, mais naïve image de plusieurs pasteurs, qui n'affectent qu'un éclat extérieur et une vaine pompe, qui s'efforcent de surpasser les gens du monde en bonne chère, en dépense, en équipage, en fierté : mais qui sont sans intelligence, sans charité, sans compassion, sans humilité, sans aucune qualité utile à leur troupeau.

ÿ. 19. Est-ce vous qui avez donné au cheval la force et le courage ; qui l'avez

(1) L'autruche ne vole pas, mais en étendant ses ailes et en les agitant, elle court avec une extrême vitesse, et dans sa fuite même, elle prend des cialoux avec ses pieds, qu'elle pousse avec tant d'adresse et de roideur contre ceux qui la poursuivent, qu'elle les met en danger.

rendu terrible par un frémissement ? *ou* qui avez muni son cou d'un frémissement semblable au tonnerre ?

Il semble que ce soit seulement l'occasion qui a fait entrer le souvenir du cheval dans le discours, qui donne lieu à la description que Dieu ne dédaigne pas de faire de sa force, de son courage et de ses autres qualités ; mais une simple occasion n'est pas un motif digne de la sagesse éternelle. Elle veut opposer à l'autruche le cheval, qui joint une docilité admirable avec une grande force, qui, avec une patience et une douceur qui lui font accepter la bride et un maître, conserve un courage que rien n'intimide ; qui s'attache, par une vive reconnoissance, à l'homme qui le nourrit ; qui n'a point d'ennemis, que ceux de son maître, qui fait la guerre pour lui, et qui s'expose à tous les dangers pour le sauver ; qui s'anime par la vue même du péril ; qui répond au bruit des trompettes par un frémissement qui imite le tonnerre, et qui brûle d'impatience de témoigner son ardeur et son zèle pour celui qui le conduit. C'est le contraire en tout de l'autruche, qui n'aime qu'elle-même, qui abandonne ses œufs et ses petits, qui n'est capable ni d'intelligence, ni de sentiment, et qui n'est recommandable que par sa suite. Les indignes pasteurs

sont figurés par elle, et ceux qui méritent ce nom sont figurés par les qualités du cheval que nous venons de remarquer, dont Dieu lui-même fait le détail, comme si elles étoient inconnues à Job, et qui nous avertit, par une description peu nécessaire en apparence, que l'instruction qu'elle cache est très-importante.

Est - ce vous, dit-il à ce saint homme, qui avez donné au cheval cette fermeté et cette valeur qui le distingue de toutes les bêtes de service? est-ce vous qui lui avez inspiré cette ardeur et cette allégresse qu'il témoigne par un frémissement et un son retenu dans son gosier, différent du hennissement ordinaire, qui est la marque d'une gaité fière, et qui signifie presque également son amour pour son maître et sa colère contre quiconque en est ennemi? Si c'est vous qui avez su allier son obéissance avec un tel courage, faites la même chose à l'égard des autres bêtes : joignez dans elles la douceur et la fierté; soumettez-les à une de vos paroles, et rendez-les invincibles. J'ai mis dans les lions et les tigres un courage qui vous fait trembler; j'ai mis dans les ânes et les bœufs une patience servile; j'ai uni dans le cheval seul la hardiesse à l'obéissance, l'ardeur au discernement, l'impatience à la discipline, l'amour à la colère. Etendez ce prodige à d'autres animaux, si vous le pouvez, et si vous confessez en cela

vosre impuissance, comprenez combien il seroit au-dessus de vous d'entreprendre ce qui est réservé à moi seul, de donner à mon église des ministres, dont le courage et la patience soient également invincibles, et qui, avec une obéissance et une douceur à toute épreuve, conserveront une noble fierté que le monde entier ne pourra soumettre.

χ. 20. Le rendrez-vous inquiet, et le ferez-vous bondir comme une sauterelle, dans le temps que la fierté, qui paroît dans le mouvement de ses narines, inspire la terreur ?

Il semble que dans l'occasion le cheval ait des ailes, et qu'il bondisse aussi légèrement que les sauterelles ; il souffre même avec impatience le délai, et au lieu que les autres bêtes se remuent lentement et avec peine, il n'attend que le moindre signe pour partir de la main ; et dans l'attente de ce signal, son frémissement plein de courroux et de menaces, inspire aux spectateurs de la crainte, et est une preuve qu'il n'en a point. Vous voyez, Job, tous les jours ces merveilles sans les comprendre : je sais que vous y êtes attentif, et que vous y reconnoissez ma providence et ma sagesse ; mais ce sont deux choses fort différentes, l'admiration et l'imitation. Je vous de-

mande si l'une vous seroit aussi facile que l'autre, et si vous réussiriez à donner à mes serviteurs des dispositions spirituelles, vous qui ne sauriez rien changer dans celle des animaux ?

ŷ. 21. Il creuse du pied la terre ; il est plein de confiance en sa force ; il va au-devant des hommes armés.

Les plus fermes d'entre les hommes sont quelquefois saisis de peur un moment avant la bataille, et il n'y en a point d'assez intrépides pour ne sentir une secrète palpitation de cœur qui les rend plus sérieux qu'à l'ordinaire, si elle ne va pas jusqu'à les inquiéter. Mais c'est la présence même du danger qui excite l'ardeur et le courage du cheval ; il le brave, au lieu de le craindre ; il exhorte son maître par son impatience, il le réveille par ses mouvemens, et il lui témoigne par ses agitations inquiètes, qu'il ne craint que d'être ménagé, et qu'un lâche repos est le seul mal qu'il connoisse.

ŷ. 22. Il se rit de la peur, et il en est incapable ; et la vue de l'épée ne le fait point reculer.

ŷ. 25. Il entend sur lui le bruit du carquois ; et il soutient les éclairs des lan-

ces et des boucliers d'airain , sans en être ému.

L'appareil seul du combat mettroit en fuite les autres bêtes , mais le cheval le considère comme l'appareil du triomphe : il voit briller le fer de la lance et de l'épée , sans en être ému. Les éclairs qui partent des boucliers d'airain et d'acier , par la réflexion de la lumière , ne l'étonnent point : il entend le bruit terrible des armes de toute espèce , sans en être que plus ferme ; il insulte à la peur par un fier hennissement , et , en agitant sa crinière et en rapprochant ses oreilles , il va tête levée au milieu des plus épais escadrons des ennemis.

Que mon église seroit heureuse, ô mon serviteur, si elle avoit des ministres aussi intrépides ! Les doit-elle attendre de vous ? les formerez-vous sur ce modèle que je vous propose , qui n'en est cependant qu'une figure imparfaite ?

✧. 24. Ne pouvant retenir son inquiétude et son ardeur , il frappe la terre et l'enfonce ; et il ne devient point tranquille par les premiers signaux de la trompette.

✧. 25. Mais lorsque la trompette donne un signal décisif , alors il dit : Courage.

Il distingue , comme par l'odorat , que le combat va se donner , avant qu'il se donne ; il entend , ce semble , le commandement des généraux , et il prend part aux cris confus de l'armée ; *ou* il discerne le son terrible de la voix des généraux , et celui de la trompette.

Les armées sont long-temps à se mettre en ordre de bataille , et elles sont quelquefois long-temps en présence sans s'ébranler : tous les mouvemens sont marqués par des signaux particuliers , et les différens sons de trompette apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval : comme il est prêt au premier son de trompette , il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de fois l'armée : il murmure en secret contre tous ces délais , et ne pouvant demeurer en place , ni aussi désobéir , il bat continuellement du pied et se plaint en sa manière qu'on perde inutilement le temps à se regarder sans rien faire.

Dans son impatience , il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs , et qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point occupé ; mais quand c'est tout de bon que le bruit général des trompettes , le commande-

ment des officiers généraux , les cris confus des soldats , apprennent qu'on en va bientôt venir aux mains , alors toute la contenance du cheval change ; il marque par son frémissement son allégresse , il fait briller sa joie dans ses yeux , le flanc lui bat d'une manière nouvelle , et il se dresse sur ses pieds comme pour voir de loin quand les ennemis seront à portée , et que les premiers rangs s'ouvriront pour lui donner passage.

Voilà un exemple que mes serviteurs doivent imiter , et surtout les chefs du troupeau : ils doivent n'avoir d'autres ennemis que les miens , ne combattre que pour ma gloire , n'être sensible qu'à mes intérêts. L'occasion et le danger qui intimide les lâches , ne doivent servir qu'à redoubler leur zèle et leur courage : ils doivent ne penser qu'à vaincre , et non à conserver leur vie ; et plus ils sont exposés dans le combat , plus ils doivent triompher de joie et s'estimer heureux de mourir pour la défense de la justice et de la vérité.

Pensez donc au moyen d'inspirer à des hommes sensuels , timides , paresseux , un courage à l'épreuve de tout ; multipliez le nombre des martyrs , faites croître l'église par la semence de leur sang : j'avouerai pour lors que vous êtes digne de ma place.

✱. 26. Est-ce par un effet de votre sagesse que l'épervier renouvelle ses plumes, en tenant ses ailes étendues et tournées vers le midi ?

Les oiseaux de proie, dont l'espèce de l'épervier est une des plus nobles, ont besoin d'avoir les ailes fortes et bien fournies de plumes : car elles sont pour eux ce que sont pour les corsaires les voiles et les rames d'un vaisseau. La divine Providence prend soin de les renouveler toutes les années, et de substituer des plumes récentes à celles qui sont usées ou qui sont tombées par divers accidens. Ces oiseaux, comme s'ils étoient instruits de l'intérêt qu'ils ont à ce renouvellement de force et de jeunesse, se tiennent exposés aux vents du midi, qui ouvrent leurs pores, et facilitent la chute des anciennes plumes ; et en s'agitant doucement en l'air, ils avancent autant qu'ils peuvent le dépouillement d'un plumage usé, qui doit être suivi d'un autre mieux fourni pour leur hiver et pour leur chasse.

Les aigles, semblables en cela aux éperviers et aux faucons, font la même chose (1), et c'est

(1) Les autres oiseaux muent aussi, mais moins régulièrement ; et ils ne hâtent pas la chute des anciennes plumes, et la naissance des autres, par le même artifice que les oiseaux de proie.

à cette merveille naturelle que le prophète fait allusion, quand il dit qu'il attend de la bonté de Dieu un renouvellement de jeunesse semblable à celui de l'aigle : *Renovabitur ut aquilæ juven-tus tua.* (Psaume CII, 5.)

Est-ce votre sagesse, dit le Seigneur à Job, qui a inspiré à l'épervier et à l'aigle cette attention et cette prévoyance ? est-ce de vous que ces oiseaux ont appris que leurs plumes faisoient leur légèreté et leur force ; que si elles n'étoient renouvelées, ils seroient contraints de ramper à terre et d'y mourir de faim ; que la chaleur étoit capable d'avancer ce renouvellement, et qu'en s'exposant au vent de midi avec les ailes étendues, ils seroient plutôt dépouillés et plutôt revêtus ?

Certainement une telle sagesse ne vient point de la vôtre, et par conséquent ce n'est point de vous que les hommes apprendront qu'ils doivent se dépouiller pour être revêtus ; quitter l'ancienne tunique d'Adam pour être revêtus de l'homme nouveau ; renoncer à leur première naissance pour être renouvelés par une seconde jeunesse ; perdre des ailes foibles qui les laissoient ramper sur la terre, pour en recevoir d'autres plus fermes et plus fournies qui les élèvent dans le ciel : et puisque vous ne leur apprendrez pas ces secrets de la grâce que j'ai peints dans la nature, vous serez encore bien plus incapable de causer en eux

un renouvellement qui ne peut être produit que par le souffle vivifiant de l'esprit éternel ; qui porte la chaleur et l'amour dans des cœurs de glace, et qui guérit la concupiscence par une charité céleste et divine.

ÿ. 27. Sera-ce par votre ordre que l'aigle s'élèvera en haut, et qu'elle placera son nid dans les lieux les plus élevés ?

ÿ. 28. Elle établit sa demeure dans les rochers ; elle se tient sur la pointe escarpée d'une roche qui lui sert de forteresse, et où elle est comme en sentinelle.

Qui a donné à l'aigle l'inclination de s'élever autant qu'il est possible, au-dessus de la terre ; de placer son nid hors de la vue et de la portée de tous les hommes ; de faire sa demeure sur les rochers les plus inaccessibles ; de s'y tenir comme dans une place forte, et de considérer de cette hauteur tout ce qui se passe dans les lieux inférieurs ?

Y a-t-il une plus vive et une plus noble image des inclinations et des désirs que j'inspirerai aux hommes après ma venue ? Je les porterai à tout vendre et à tout quitter ; je leur rendrai méprisable tout ce qui est sur la terre ; je ferai qu'ils n'y demeureront qu'à regret ; j'enlèverai leur cœur.

avec moi dans le ciel , en y remontant. Ils y habiteront par leur espérance et par leur amour ; et ils monteront souvent en esprit jusqu'au sanctuaire , où leur trésor sera retenu.

Faites sans moi ces prodiges , s'il vous est aussi aisé de me ressembler que de me prédire : convertissez en aigles des hommes terrestres , qui n'ont ni élévation ni noblesse ; donnez-leur des ailes qui les portent au-dessus des nues : faites-leur chercher des asiles inaccessibles à la corruption du siècle ; rendez-les contents dans la solitude ; élevez-les à une sublime contemplation ; dégoûtez-les de tout ce qui se fait sur la terre.

γ. 29. Elle examine , *ou* elle tâche de découvrir de là sa proie , et ses yeux découvrent de loin.

δ. 30. Ses aiglons sucent le sang ; et en quelque lieu que paroisse un corps mort , elle fond dessus.

L'aliment des aigles n'est pas dans les rochers qu'elles habitent ; elles ne vivent ni d'herbes , ni de fruits ; elles se nourrissent de chair et de sang , mais elles aiment mieux le trouver répandu que de le répandre , et elles préfèrent les corps morts , quand elles en trouvent , aux bêtes vivantes , qui ne sont leur proie que dans la nécessité. Du haut

des roches escarpées , elles découvrent tout ce qui est dans les vallons ; avec des yeux perçans , elles distinguent les objets les plus éloignés , et elles fondent sur un corps mort à quelque distance qu'il soit d'elles.

On ne peut douter que JÉSUS-CHRIST n'ait eu en vue cet endroit , lorsqu'il a dit , en parlant à ses disciples de son dernier avènement , que là où seroit le corps mort , là s'assembleroient les aigles. « Car , comme un éclair qui sort de l'Orient , paroît tout d'un coup à l'Occident : ainsi « sera l'avènement du fils de l'homme. Partout « où le corps (mort) se trouvera , les aigles s'y « assembleront. » (*Math. XXIV, 27. 28.*) Et l'on ne peut douter non plus , quand l'on considère avec attention les circonstances où JÉSUS-CHRIST a rapporté cette parole , que ce ne soit de son propre corps immolé pour nous , et de ses élus qui iront au - devant de lui dans les airs , selon saint Paul (*Thess. IV, 26.*) , qu'il a voulu qu'on l'entendît.

Mais dès-lors , il n'est plus permis de douter que dans les autres exemples naturels que Dieu propose à Job , il n'ait caché un sens plus sublime que celui qui paroît d'abord : et il me semble que cette seule application que JÉSUS-CHRIST fait à soi-même et à ses élus , de ce que Dieu dit ici du corps mort et des aigles , est une

justification de la pensée où je suis, que les autres questions renferment quelque instruction mystérieuse et des efforts que j'ai faits pour la découvrir (1).

Les plus parfaits et les plus élevés d'entre mes élus ne regarderont la terre que pour le besoin de se nourrir, et leur nourriture sera mon corps immolé pour eux, et mon sang répandu pour leur réconciliation. Ils participeront à ce sacrifice avec une faim et une soif toujours nouvelles; ils se conserveront purs dans la retraite et la séparation du monde, pour ne se rendre pas indignes d'une telle grâce; ils verront avec des yeux éclairés par la foi, que mon corps, réduit à l'état de victime, est le principe de la résurrection et de la vie; ils se consoleront en le recevant dans leur cœur, de ce que le ciel est encore fermé, et de ce qu'ils sont encore exilés sur la terre. Le sujet le plus doux et le plus ordinaire de leur contemplation, sera ce que j'aurai fait et souffert pour eux. Et au lieu de se perdre dans de vaines et orgueilleuses spéculations comme quelques faux spirituels, qui espéreront d'arri-

(1) Ceux qui interprètent les aigles des étendards romains, et le corps mort de la nation des Juifs, s'écartent du véritable sens, et mettent inutilement deux figures l'une dans l'autre.

ver à une haute perfection en m'oubliant ; ils ne verront rien de plus grand et de plus sublime , que les mystères de mes ignominies et de mes douleurs. « Elle examine de là sa proie , et ses yeux découvrent de loin ; ses aiglons sucent le sang , et en quelque lieu que paroisse un corps mort , elle fond dessus. »

PSAUME XVIII.

ψ. 1. Au maître des chantres, Cantique de David.

SUJET DU PSAUME.

DAVID veut rendre les hommes attentifs aux ouvrages de Dieu , au spectacle de la nature , à la sagesse , à l'ordre , à la magnificence qui éclatent dans le ciel et dans le cours du soleil , pour les porter à la reconnoissance et à la piété. Il passe aux privilèges particuliers des Juifs , à l'alliance que Dieu a faite avec eux , et à la loi qu'il leur a donnée , pour leur apprendre combien ils doivent être sensibles à une telle distinction et à un tel honneur , et avec quel amour ils doivent obéir à une loi si juste et si sainte. Et en ne paroissant ne parler que de la nature et de la loi ,

il prédit les merveilles de la grâce et de l'Évangile.

EXPLICATION DU PSAUME.

vs. 2. Les cieux annoncent la gloire de Dieu.

Il ne parle ni de la mer que tous les hommes n'ont pas vue ; ni de la terre , dont ils ne connoissent qu'une petite partie ; ni des animaux ni des plantes, dont plusieurs espèces et les merveilles sont inconnues ; ni de toutes les choses qui demandent de la recherche et du soin. Le ciel est également vu de tous , et dans une longue nuit on peut en découvrir toute l'étendue , quoiqu'elle soit immense : les étoiles sans nombre dont il est semé , leur éclat , leur grandeur , leur variété , leur persévérance dans leur situation et leur forme , sont un spectacle toujours nouveau et toujours surprenant ; il ne faut que des yeux pour en être frappé. Toutes les lumières qui brillent dans le ciel découvrent celui qui en est l'auteur : il est encore plus visible que la magnificence extérieure qui l'annonce. Et pour peu qu'on soit attentif à la majestueuse beauté du palais qui cache le maître du monde , l'esprit est bientôt enlevé jusqu'à la majesté même du Souverain.

Et le firmament publie (l'excellence) des ouvrages de ses mains.

Le terme hébreu signifie ce que nous entendons en français sous le nom de firmament. On le traduiroit mal si on le déterminoit ou à l'air ou à l'espace qui est entre nous et les étoiles : car, ni l'air ni cet espace ne sont visibles, et ni l'un ni l'autre ne font éclater d'une manière sensible les merveilles de la puissance divine, au lieu que le firmament considéré comme le ciel où sont les étoiles, ou fixes ou mobiles, et tel qu'il paroît à nos yeux, offre de tous côtés un riche et magnifique spectacle; et par la grandeur et le nombre des étoiles qui y brillent de toutes parts, il publie quelle est la puissance et la gloire du Créateur.

Sans la lumière, toute la nature seroit comme morte; et la sagesse divine qui y a répandu une infinité de beautés et de merveilles, seroit comme ensevelie dans les ténèbres, et deviendroit par conséquent inutile à l'homme qui en doit être l'admirateur.

Mais le firmament étant tout semé de lumière, et étant la source de celle qui éclaire, et l'homme et tous les ouvrages qui sont faits pour lui, il n'a besoin que de son propre fond pour être admiré, et c'est de sa beauté que dépend celle de l'Uni-

vers. *Le firmament fait éclater les beautés de ses ouvrages.*

§. 5. Le jour porte l'ordre au jour ; et la nuit le déclare à la nuit.

Si le ciel demeueroit immobile , ou si les jours étoient égaux , ou si une même saison occupoit toute l'année ; le spectacle du ciel , tout grand qu'il est , deviendroit moins touchant par son uniformité. La sagesse de Dieu et sa Providence seroient moins sensibles , et l'on ne connoitroit pas avec quelle exactitude et quelle ponctualité la nature lui obéit ; mais quand on considère avec quelle régularité la nuit succède au jour , et le jour à la nuit ; avec quelle proportion les jours augmentent ou diminuent ; avec quelle mesure le soleil s'avance vers l'un des deux solstices , et avec quelle obéissance il retourne sur ses pas , dès qu'il a touché au terme qui lui est marqué ; il n'y a point d'homme assez stupide pour ne pas admirer comment un jour marque au jour suivant son temps et sa mesure ; comment il lui transmet l'ordre d'obéir à Dieu à son tour , comme il vient de le faire : comment il le charge de l'annoncer , et d'inviter les hommes à lui rendre grâces après s'être acquitté lui-même de cette grande fonction.

Il n'y a point de nécessité qu'un jour suive l'autre : une nuit peut durer toujours. C'est un

prodige que le soleil coupe tous les jours l'horizon en divers points ; c'en est un autre qu'il s'avance jusqu'à certaines bornes , et qu'ensuite il recule. Comment expliquer cela , à moins qu'un jour ne porte , en finissant , un ordre nouveau au jour qui le doit suivre ? et si l'on est étonné de cette expression , comment ne voit-on pas que chaque jour et chaque nuit obéissent à un nouvel ordre , et que le jour précédent ne leur sert point de règle ; que celui-ci s'est acquitté d'une commission qui lui étoit particulière , et qu'il laisse au suivant le soin et l'obligation d'exécuter ce qui lui sera prescrit ?

Cet ordre admirable dure toujours , non par des principes nécessaires , mais parce que Dieu le veut ainsi : il y a un moment connu de lui , où le ciel et la terre seront changés , et où la nature prendra une autre forme. Toutes les créatures ignorent ce moment ; elles ne savent quel jour sera le dernier : et le monde ne continue que parce que chaque jour porte au suivant l'ordre de lui succéder. L'ingratitude des hommes , et une vaine philosophie , obscurcissent ces vérités ; mais l'Écriture qui nous en a instruit et qui les a comme en dépôt , jugera tous les hommes.

ÿ. 4. Ce n'est point un langage , ni une prédication , dont le son ne se fasse point entendre.

Leur langage est entendu de tous. Les peuples, que la diversité des langages rend barbares les uns à l'égard des autres, sont réunis par cette langue commune; les plus ignorans et les plus stupides en ont l'intelligence. Les caractères qui servent à l'écriture, sont la lumière même: quiconque a des yeux est instruit. Personne ne peut se plaindre de l'avantage que les savans ont sur lui; il voit tout ce que les savans admirent comme lui. Personne n'est excusable, s'il se contente de le voir sans en devenir meilleur; s'il est sourd à la voix du ciel, ne pouvant être aveugle à l'égard du magnifique spectacle qu'il offre à ses yeux, s'il admire l'ouvrage sans adorer son auteur.

§. 5. Le bruit de leurs voix retentit par toute la terre, et leurs paroles se répandent jusqu'aux extrémités du monde.

Le langage des cieux est continuel ou sans interruption; intelligible à tous et universel: il comprend tous les peuples, tous les lieux, tous les temps. D'un pôle à l'autre, de l'Orient à l'Occident, tous les habitans de la terre sont instruits, sont exhortés, sont condamnés par cette voix infatigable du ciel. Il n'y a point de vice que cette prédication ne confonde, comme il n'y a

point de ténèbres qu'elle ne soit capable de dissiper. Comment peut-on ignorer Dieu en regardant le ciel? comment peut-on se borner à cette vie et à la terre, en voyant le séjour des saints? Qui peut douter de la Providence en considérant un tel ordre? qui oseroit désobéir à une puissance et à une sagesse à qui tout obéit? qui peut mépriser une bonté qui prodigue, dans des créatures inanimées, tant de beautés et tant de magnificences? Combien celui qui a mis tant d'éclat et tant de lumière dans les étoiles, est-il lui-même environné de majesté et de gloire? que réserve-t-il à ses serviteurs et à ses amis, s'il est si riche et si libéral envers la matière? Quelle est la dignité de l'homme, pour qui le ciel n'est si grand ni si lumineux, qu'afin de l'instruire et de l'empêcher d'oublier son origine et sa fin?

†. 6. (Dieu) fait servir les cieux de pavillon au soleil.

Il semble, dit le prophète, que le ciel, avec toute sa beauté et son éclat, ne soit que le séjour et le palais du soleil, qu'il lui serve de pavillon, et qu'il ne soit si brillant que pour contribuer à la majesté de celui qu'il couvre sous une tente étoilée.

Pour entendre sa pensée, il faut comme lui, considérer le soleil, non dans le temps qu'il est

sur l'horizon, mais lorsqu'il est caché pendant la nuit. Il semble alors que le ciel, qui est comme un grand pavillon semé d'étoiles, embrasse et cache le soleil sous ses riches courtines; que le soleil soit alors en repos sous ce magnifique appareil, et qu'il en sorte au point du jour pour fournir sa carrière : le pavillon étant alors levé et les étoiles disparaissant jusqu'à ce que la nuit étende de nouveau les rideaux, et la riche broderie dont ils sont couverts.

Il seroit inutile d'objecter que le soleil, pendant la nuit, parcourt l'hémisphère opposé à celui qui est dans les ténèbres. Le prophète le sait aussi bien que nous; mais il n'en est pas moins vrai, qu'à l'égard de ceux qui sont dans les ténèbres, le soleil est alors caché; et que le ciel paroît de toutes parts l'envelopper et le couvrir comme un grand et superbe pavillon semé d'étoiles, dont les rideaux se plient et se roulent au point du jour.

Cet astre paroît lui-même comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale.

Sans ce qui vient d'être dit, la pensée du prophète, qui est belle et magnifique, perdrait beaucoup de sa grâce et de sa force. Lorsque le pavillon commence à s'ouvrir, on en voit sortir le soleil plus jeune, plus paré, plus brillant

qu'un époux qui auroit passé la nuit à se préparer au jour le plus solennel de sa vie. Avant qu'il se découvre sur l'horizon, la lumière, l'éclat des nuages légers qui sont sur sa route, mille couleurs plus brillantes que l'or et les pierres, annoncent sa venue ; et quand il s'élève majestueusement sur l'horizon, toutes les montagnes se couronnent de lumière, et toute la nature paroît sortir du tombeau. Tout ce qui est muet, dans la campagne et dans les bois, retentit de voix et de concerts. Tout applaudit à l'époux, tout l'admire ; mais après les premiers regards, qui sont comme le premier salut, personne ne peut en soutenir la vue ; et en rendant toutes choses visibles, il se cache lui-même par sa lumière.

Il s'élançe plein d'ardeur, comme un géant, pour fournir sa carrière.

Ce n'est point un époux efféminé, qui ne soit occupé que de sa parure, qui marche à pas lents et mesurés, et qui ne pense qu'aux délices et au repos. Il commence à pas de géant une vaste et immense carrière, parce qu'il sait bien que plus il a de lumière, plus il est obligé de la répandre ; et que celui qui l'a rendu si brillant, l'a chargé d'éclairer toute la terre. Il obéit non seulement avec promptitude, mais avec joie : *exultavit.*

On diroit qu'il s'acquitte pour la première fois de ce ministère, dont la divine providence l'a chargé. On croiroit, en lui voyant commencer le jour, qu'il commence lui-même de naître, tant il a de vitesse, d'allégresse, de rapidité. On penseroit qu'il sort pour la première fois des barrières de l'aurore, et qu'il s'est long-temps préparé à fournir une carrière qui est aussi ancienne que le monde, et qui, à son égard, paroît aussi nouvelle que lorsqu'il en reçut le premier ordre.

✕. 7. Il part d'un bout du ciel, et continue son tour jusqu'à l'autre bout.

Rien ne retarde jamais sa course. Aucun obstacle ne l'a jamais interrompue depuis le commencement. Il part d'une extrémité du ciel, et revient au point d'où il est parti, selon les sens (1), quoique ce soit avec une différence qui ne s'observe qu'après quelques jours, et qui est plus admirable que la révolution d'un point précis au même point précis ne le seroit. Les hommes accoutumés à ce miracle, y font peu d'attention; ils croient qu'il leur est dû; ils ne pensent pas que les choses puissent être autrement: et

(1) Les apparences sont les mêmes, soit que le soleil tourne autour de la terre, ou que la terre tourne autour du soleil; et c'est une merveille égale.

parce que Dieu est fidèle à ses promesses , ils oublient qu'il est le maître de ses dons. Le prophète leur reproche un oubli également honteux à la raison et à la piété ; et il leur fait sentir que tout est libre , où ils s'imaginent que tout est nécessaire.

Et rien ne se cache à sa chaleur.

Ce n'est point une lumière qui dissipe seulement les ténèbres , et qui ne serve qu'à découvrir les merveilles de la nature ; c'est une lumière féconde qui porte partout la vie et la chaleur, et qui est le principe de tous les changemens qui arrivent dans l'air , dans les eaux et sur la terre. Tout seroit glacé et dans un stérile repos , sans cette flamme vivifiante , dont le soleil est une source inépuisable. S'il étoit plus près de nous , elle consumerait tout ; s'il étoit plus éloigné , elle ne produiroit rien. Dieu l'a placé dans une si juste proportion , qu'il chauffe assez pour conserver la vie de l'homme et des animaux , et pour mûrir les fruits de toute espèce ; et il a voulu qu'il s'éloignât après leur maturité , pour ne pas empêcher la naissance de ceux qui sont nécessaires pour l'avenir. Ainsi tout est dans l'ordre , par l'exacte observation de celui que la providence a marqué au soleil. Il est suspendu au-dessus de nous par une main invisible , qui le

tient à une distance proportionnée. Mais peu de personnes en rendent grâces, à l'exemple du sage, qui confond notre ingratitude par ces excellentes paroles : « Je me souviendrai des ouvrages du Seigneur Le soleil voit tout, « et éclaire tout ; et la gloire du Seigneur éclate « de toutes parts dans ses ouvrages. . . . c'est le « vase admirable, l'ouvrage du Très-Haut. . . . « Il souffle une fournaise de feu dans ses chaudières. . . . Il lance des rayons enflammés, et « la vivacité de sa lumière éblouit les yeux. Le « Seigneur qui l'a créé est grand ; et il hâte sa « course pour lui obéir. » (*Eccl.* XLII, 5, 16. *Ibid.* XLIII, 2, 5, 4, 5.)

✧ 8. La loi du Seigneur est parfaite et sans défaut ; elle convertit les âmes.

On est surpris que le prophète passe tout d'un coup de la considération du ciel et du soleil à la loi de Dieu ; et l'on ne voit pas la liaison entre des choses si différentes. Mais avec un peu d'attention, on découvre cette liaison ; et elle remplit l'âme de consolation et de joie, quand elle est découverte.

Le ciel et le soleil, dit le prophète, sont admirables, nécessaires à la nature, dignes de l'attention des hommes, et à leur égard une matière féconde d'actions de grâces. Mais la loi de Dieu

est sans comparaison plus merveilleuse, plus nécessaire, plus propre à découvrir la bonté de Dieu, plus capable de la manifester dans tout ce qu'il est, plus puissante pour lui attacher tous les hommes par des motifs dignes de lui.

De la création et de la providence générale, le Saint-Esprit nous élève à un soin plus important, et à un bienfait plus signalé.

Il nous conduit, par la prédication du ciel et par la voix de la nature, à une instruction plus particulière et plus précise. Il passe d'un langage moins distinct et moins articulé, à un langage plus intelligible et plus clair. Il substitue une révélation secrète à une manifestation publique; et il nous apprend la différence que Dieu a mise entre tous les peuples du monde, à qui il s'est contenté de parler par le spectacle de la nature: et le peuple d'Israël, à qui il a parlé par ses prophètes; entre les nations dont il est le roi, et la maison de Jacob, dont il est le père; entre les étrangers qui ne voient que ses ouvrages; et ses enfans, dont il prend un soin immédiat, et à qui il révèle toutes ses volontés.

Il sembloit que l'homme, situé au milieu des merveilles dont la nature est remplie, et comblé des bienfaits de Dieu, ne pouvoit l'oublier, ni s'en souvenir sans l'adorer et sans lui être fidèle. Mais il s'est conduit au milieu de la plus grande

lumière, comme un aveugle. Il est devenu sourd à toutes les voix qui lui annonçoient la majesté et la sainteté du créateur. Il a tout adoré, excepté lui. Les étoiles et le soleil, qui publioient la divinité, sont devenus ses dieux; et si quelques particuliers ont été moins stupides que les autres, ils ont été aussi impies et aussi ingrats.

Il a fallu rappeler l'homme à son devoir par une autre voie que celle de la raison et de la sagesse naturelle. Il a eu besoin qu'on rétablît la loi, écrite autrefois dans son cœur, mais obscurcie et effacée par ses ténèbres et ses passions; et qu'on lui répétât en termes clairs et distincts, ce qu'il ne voyoit que d'une manière incertaine et confuse.

Ainsi le prophète, en passant de la nature à la loi, reproche secrètement à l'homme l'abus qu'il a fait des connoissances naturelles; et il lui fait sentir que s'il avoit toujours été abandonné à sa seule raison, il n'eût fait que s'égarer et se corrompre.

La loi du Seigneur est parfaite et sans défaut. La loi de Dieu ne ressemble point à celles que les hommes établissent. Elle ne favorise en rien ni leurs passions, ni leurs préjugés. Elle ne dissimule aucun vice. Elle ne permet, ni n'excuse, ni ne tolère rien d'injuste. Elle condamne jusqu'aux plus secrets désirs, jusqu'aux pensées qui

demeurent sans exécution. Elle est contraire en tout à la cupidité, incapable d'adoucissement et de mitigations, inflexible, incorruptible, aussi pure après plusieurs siècles, qu'au premier jour qu'elle a été publiée; aussi sévère contre la multitude des pécheurs, que contre un seul; aussi parfaite et aussi entière, quoique tout le monde l'abandonne, que si tous y étoient fidèles.

Elle convertit les âmes. Elle est la règle, et rien ne la peut fléchir. L'on ne peut devenir juste, qu'en lui devenant conforme; et c'est inutilement qu'on entreprend de la courber, et de diminuer la distance qui est entr'elle et nous, en la rendant plus indulgente à nos foiblesses. Il faut nécessairement que nous fassions tout le chemin; et notre premier devoir est de nous affliger de nous en être écartés. Elle nous reproche nos égaremens; il faut respecter ses reproches. Elle nous montre ce que nous sommes; il faut l'avouer. Elle parle contre nous; il faut répéter avec humilité tout ce qu'elle en dit. Il s'agit de se convertir à elle, et par conséquent il faut être en tout de son avis.

Le témoignage du Seigneur est fidèle.

La loi de Dieu est appelée témoignage, parce qu'elle nous apprend ses volontés et nos devoirs; parce qu'elle nous avertit de ce qui arrivera aux

justes et aux injustes ; parce qu'elle dépose en notre faveur, ou contre nous ; parce qu'elle est une protestation publique contre les vices, et un témoin que nous ne pouvons corrompre, et auquel nous ne pouvons éviter d'être confrontés. *La loi de Dieu est un témoignage fidèle ; c'est-à-dire véritable, sincère, exact, sans exagération, sans excès ; dès qu'on y ajoute, ou qu'on en retranche, ou le falsifie. Tout y doit être pris à la lettre. Il n'a besoin ni d'interprétation, ni de glose. Les promesses et les menaces sont exactement conformes à la réalité des biens et des maux. Les règles pour la vertu sont précises et mesurées. On ne peut aller au-delà, ni en faire moins ; il les faut embrasser également, et l'on ne peut choisir entr'elles. Tous les vices sont également réprimés, et un seul réservé ne peut trouver d'indulgence. Ce n'est point ici un plan et une idée, dont la sagesse humaine soit maîtresse. Elle doit écouter, obéir et se taire.*

Il donne la sagesse aux petits.

Tout le monde est enfant devant Dieu ; mais ceux qui le sont plus que les autres sont ceux qui croient l'être moins. Personne n'est sage, qu'autant qu'il est instruit des volontés de Dieu, et qu'il est attentif à les suivre. Si la loi ne décidait tous les doutes ; si elle ne fixoit nos pensées et

nos raisonnemens ; si elle ne dissipoit nos ténèbres ; si elle ne réformoit nos usages et nos coutumes , nous marcherions au hasard , nous nous tromperions sur les points les plus essentiels , nous vivrions dans une profonde ignorance de ce que nous sommes , nous serions comme des enfans jusqu'à la mort.

L'Écriture donne le nom de *petit* et de *simple* à ceux qui manquent de sagesse et de lumière , et à ceux qui ont de la docilité. En cet endroit , elle réunit les deux sens ; car tout le monde est dans les ténèbres , et ce sont les personnes humbles et dociles qui profitent de l'instruction que Dieu leur donne par sa loi. C'est aux petits, dans ce dernier sens , qu'il se révèle ; c'est à eux qu'il découvre ses mystères ; c'est avec eux qu'il aime à s'entretenir. Les autres sont exclus ; non parce qu'ils sont grands ou sages , car ils sont plus petits et plus imprudens que les autres , mais parce qu'ils ajoutent l'orgueil et l'aveuglement à l'ignorance , et qu'ils donnent le nom de sagesse à l'indocilité et à la folie.

✠. 9. Les ordonnances du Seigneur sont pleines d'équité.

Les commandemens de Dieu sont appelés justice , parce qu'ils sont infiniment justes en eux-mêmes , parce qu'ils sont la règle des actions des

hommes, parce qu'ils sont le chemin de la justice et un moyen plus sûr d'y arriver ; et que l'amour sincère de la loi de Dieu et la justice sont la même chose.

Elles remplissent les cœurs de joie.

Quand le cœur est droit, rien ne lui paroît plus aimable, ni plus délicieux que la loi de Dieu. Il trouve une conformité entre la loi qu'il porte écrite au-dedans de lui-même, et la loi extérieure qui le remplit de consolation et de joie. Il est ravi de sentir qu'il veut et qu'il pense comme Dieu même, et que ses sentimens sont autorisés par une si grande et si sainte majesté. Il découvre tous les jours de nouvelles beautés dans sa loi ; il éprouve qu'elle ne lui commande ou ne lui défend rien, que ce qu'il devrait faire ou éviter pour ses propres intérêts ; il est convaincu, par son expérience, qu'elle n'est sévère que contre ses maladies ; qu'elle ne s'oppose à ses passions, que pour le conduire au bonheur par la justice ; et qu'elle n'emploie la terreur et les menaces, que pour l'empêcher d'être malheureux. Il se livre avec une entière confiance à ses conseils ; il la consulte comme un ami zélé et fidèle, qui n'est occupé que de son bien ; et le temps qu'il emploie à la méditer, à l'approfondir, à la comparer avec ses besoins, ses intérêts,

ses devoirs , est le seul où il jouisse d'une paix et d'un plaisir que le repentir ne puisse troubler.

Les commandemens du Seigneur sont purs et lumineux ; ils éclairent les yeux.

Ce que le soleil est pour les yeux , la loi de Dieu l'est pour l'esprit et pour le cœur ; elle est une source inépuisable de lumière , et ce n'est que par elle qu'on juge bien de tout : sans elle tout rentre dans les ténèbres. On se heurte contre tout ce qu'on rencontre ; on est blessé par les choses mêmes , dont on pourroit faire un usage légitime ; on n'en connoît ni la destination , ni la fin ; on ignore la différence qu'il faut mettre entre le bien souverain et les créatures , et l'on se repose mal à propos , ou l'on marche avec danger.

Plus on aime la loi de Dieu , plus on devient éclairé. Les yeux destinés à la voir sont dans le cœur ; c'est l'amour qui les ouvre et qui les rend attentifs. Il y trouve sa joie , et le plaisir l'y conduit plus avant , et l'y fait pénétrer chaque jour d'une manière plus profonde et plus intime. De nouvelles découvertes l'enflamment de nouveau ; et la récompense de ce nouveau degré d'amour est une nouvelle lumière. *Les commandemens du Seigneur sont purs et lumineux ; ils éclairent les yeux.*

ÿ. 10. La crainte du Seigneur est chaste ; elle demeure éternellement.

C'est le caractère propre de la crainte de Dieu, qui est inséparable de son amour. Elle est appelée *chaste* et *pure*, parce qu'elle a chassé du cœur l'amour injuste de soi-même, et de tous les biens qui sont l'objet de la cupidité. C'est la crainte d'un fils, et non celle d'un esclave ; c'est la crainte d'une épouse chaste et fidèle, et non celle d'une adultère. Elle aime la justice de la loi, au lieu d'en être affligée ; elle y consent avec joie, au lieu de la trouver contraire à ses désirs. Elle ajoute à l'amour de Dieu une sainte sollicitude qui porte à rechercher tout ce qui peut lui plaire ; une sainte inquiétude qui fait qu'on examine et qu'on craint tout ce qui peut l'offenser ; un saint tremblement, de peur que, sans y penser, on lui ait déplu en quelque chose.

Cette crainte subsistera toujours, comme la charité ; elle sera éternelle, comme la religion et la piété ; elle commence ici pour être parfaite dans le ciel ; elle y sera sans inquiétude et sans alarme ; elle y sera convertie en respect, en adoration, en saisissement : ici elle est tremblante et elle est alarmée de tout ce qui peut diminuer l'humilité et l'amour.

Les jugemens du Seigneur sont la vérité même ; pris et comparés ensemble , ils sont tous justes.

Les différens noms que le prophète donne à la loi de Dieu servent à nous en découvrir l'excellence ; elle est une règle sûre pour bien juger de tout. C'est sur elle que toutes nos actions sont jugées ; c'est par rapport à elle que le jugement, auquel nous devons nous préparer , sera rendu. Elle est même une décision nette de toutes les questions qui ont rapport à la morale ; et si l'on prenoit soin de la consulter sur tous les points qui paroissent douteux , on trouveroit qu'elle a prononcé sur tous ; mais que les hommes sont devenus distraits, par rapport au jugement qu'elle a prononcé.

Toutes ces décisions sont non seulement vraies, mais la vérité même. Plus on les examine , et plus on les compare ensemble , plus on admire leur liaison et leur mutuel rapport. Si l'on ne s'en écartoit jamais, on ne tomberoit jamais dans aucun inconvénient, ni dans aucune perplexité. On ne trouve certaines lois difficiles, que parce qu'on n'a pas observé celles qui en facilitoient l'exécution. On ne juge que quelques autres sont impraticables, que parce qu'un abus en a attiré plusieurs, et qu'on apporte pour excuse le crime

même que la loi condamne. Qu'on suive tout ; et tout est aisé , au moins tout est possible , tout est conforme au bien public , tout est juste et nécessaire. Il ne faut pas toucher à la loi , il faut seulement réformer le siècle et soi-même : *Les jugemens du Seigneur sont la vérité même ; pris et comparés ensemble , ils sont tous justes.*

§. 11. Ils sont plus désirables que l'or , que tout l'or du monde le plus pur ; ils sont plus doux que le miel , que le rayon de miel le plus excellent.

On ne peut assez admirer la bonté de Dieu , et sa condescendance dans les Ecritures , où il veut bien s'abaisser jusqu'à notre langage et jusqu'à notre enfance. Il parle à nos sens , pour nous ramener à notre cœur. Il s'affoiblit , pour nous relever.

Vous ne connoissez , nous dit-il , rien de plus précieux que l'or et les pierreries ; vous ne trouvez rien de plus doux que le miel. Mais tout l'or du monde et tous les plaisirs ne sont pas comparables à ma loi. Préférez-la sans crainte à toutes les richesses et à toutes les consolations qui sont l'objet des sens. Ne vous écartez jamais de mes préceptes , de quelque perte qu'on vous menace , ou quelque plaisir qu'on vous offre. Mettez en sûreté le seul trésor qui soit digne de vous.

Réservez-vous la seule joie que les hommes ne puissent vous enlever. Ne jugez point, comme les enfans, par les yeux du corps, ou par la seule expérience des sens. On a tout, quand on est fidèle; on est heureux, quand on souffre pour moi. Laissez l'or et les pierreries à des hommes aussi matériels que ces choses; laissez-les dans l'erreur, que le miel est le souverain bien; plaignez leur stupidité et leur enfance, et gardez-vous bien de l'imiter.

ÿ. 12. Aussi est-ce de ces lois que votre serviteur tire sa lumière; il trouve une grande récompense en les gardant.

Ce n'est point une simple spéculation, dit David, que mon discours. J'ai éprouvé moi-même ce que je dis; et vous m'en êtes témoin, ô mon Dieu, que je sers dès mon enfance. J'ai trouvé dans votre loi une joie plus pure, sans comparaison, que toutes celles qui séduisent les hommes; elle a fait jusqu'ici mes chastes délicesses; elle est à mon égard tout mon trésor et tout mon bien: c'est elle qui m'a instruit; c'est elle qui m'a rendu plus sage que les vieillards, et plus intelligent que mes maîtres. Je l'étudie tous les jours, comme si elle m'étoit nouvelle; je l'observe avec toute l'attention et toute l'exactitude dont je suis capable, et j'en suis récompensé en

mille manières dès cette vie, sans parler de l'éternelle félicité que vous me promettez.

ÿ. 13. Qui peut connoître tous ses péchés de surprise ? Purifiez-moi des fautes qui me sont inconnues.

ÿ. 14. Et pardonnez à votre serviteur celles qui lui sont étrangères.

Mais, Seigneur, continue le prophète, lorsque je dis que j'observe votre loi, je n'ai garde pour cela de me justifier devant vous. Je sais que je commets beaucoup de fautes qui me sont inconnues. Je ne puis sonder les secrets replis de mon cœur ; mes pensées sont plus promptes que ma vigilance n'est grande ; mes désirs échappent à mes réflexions ; mon amour propre se joint à plusieurs actions que je commence par le vôtre. Une secrète complaisance, comme une ombre importune, accompagne le bien que je fais ; et, malgré mon attention, m'en enlève une partie. Je donne mes soins à une chose, et une autre est négligée. Mes précautions mêmes m'embarrassent et me partagent, et quelquefois la crainte excessive de manquer en devient l'occasion.

Je ne sais d'ailleurs tout ce que je dois au prochain ; je ne puis tout réformer, et je ne dois pas aussi tout souffrir. Je dissimule, et je me le reproche ; je reprends, et souvent je ne fais qu'ai-

grir. Je partage mes soins et mon autorité avec des hommes en qui je ne trouve pas toutes les vertus que je voudrois : je réponds d'eux et de leur conduite. O mon Dieu, purifiez ce qui m'est inconnu, pardonnez ce qui m'est étranger, n'entrez point en jugement avec moi, ni pour mes ignorances, ni pour les fautes de ceux qui me sont soumis. J'ai eu besoin de votre miséricorde pour faire le bien ; j'en ai besoin pour n'être pas puni du mal que j'y ai mêlé : recevez mes actions de grâces, et mes gémissemens.

Si ces fautes ne me sont point imputées, alors je serai pur et délivré d'un grand nombre de péchés.

Le prophète reconnoît donc que sa justice dépend de la clémence et de la miséricorde de Dieu ; que sans elle, il est souillé et impur ; que l'observance extérieure de la loi ne le rend pas innocent ; qu'il a besoin que ses péchés ne lui soient pas imputés ; que les sacrifices et les cérémonies de la loi ne peuvent avoir cet effet, puisqu'il l'attend d'une autre cause : et s'il n'étoit pas retenu par la crainte de publier trop clairement les mystères de l'Évangile avant le temps, il protesteroit qu'il n'espère sa réconciliation que du Messie et du sang qu'il doit répandre. Mais il faudra

donner à ces vérités un peu plus de jour, quand cette explication sera finie.

ÿ. 15. Les paroles de ma bouche vous seront agréables, et les pensées de mon cœur ne craindront point de vous avoir pour témoin. (1)

Lorsque vous m'aurez justifié, Seigneur, en me pardonnant et en réformant tout ce qui vous déplait en moi, vous bannirez la secrète tristesse qui partage et obscurcit mon esprit; vous me délivrerez de l'inquiétude que me causent mes péchés, et vous rendrez à mon âme le calme et la paix, dont la piété a besoin pour être parfaite. Je ne penserai alors qu'à vous aimer et qu'à vous plaire; je conserverai avec soin l'innocence que vous m'aurez rendue; je ne parlerai que par votre ordre; je ne désirerai que ce que vous voudrez; je me croirai seul au monde avec vous; je vivrai comme étant toujours sous vos yeux, comme vous ayant toujours pour témoin et pour juge, et comme n'ayant qu'une seule obligation et qu'un seul devoir, de vous obéir et de vous suivre.

(1) *A la lettre*: seront devant vous.

Ce n'est point là le langage du Juif esclave sous la loi, tremblant devant son maître, et ne pensant qu'à lui cacher son cœur, en lui offrant le dehors.

Ce n'est point là non plus le langage d'une piété imparfaite et timide, qui craint qu'on n'exige trop d'elle; qui se lasse de l'attention à Dieu; qui croit avoir besoin d'aimer autre chose que lui, et qui demande la permission de l'oublier pendant quelques intervalles, pour être en liberté.

Le juste seul, qui connoît le prix de l'amour, et qui ne pense qu'à le nourrir et à le faire croître, dit hardiment avec David : *Les paroles de ma bouche vous seront agréables, et les pensées de mon cœur ne craindront point de vous avoir pour témoin.*

Seigneur, vous êtes ma force et mon rédempteur.

Voilà sur quoi les résolutions du juste sont fondées; voilà sur quoi son espérance est établie. Il ose tout promettre, parce qu'il espère tout du secours de Dieu. Et il espère le secours de Dieu, parce qu'il est son Sauveur et son Rédempteur.

Cette fin du psaume achève de découvrir JÉSUS-CHRIST qui y est caché dès le commencement; et il est temps de l'y considérer.

EXPLICATION DU SECOND SENS.

Saint Paul dans l'Épître aux Romains voulant prouver que l'Évangile a été annoncé à tout le monde par les apôtres ; c'est-à-dire qu'ils ont eu ordre de le prêcher à toutes les nations sans distinction, et qu'ils ont obéi à cet ordre, se contente de citer le cinquième verset du psaume que nous expliquons. « La foi vient, dit cet apôtre, (Rom. X, 16.) de ce qu'on a ouï : et on a ouï parce que la parole de JÉSUS-CHRIST a été prêchée. Mais ne l'ont-ils pas déjà entendue ? oui certe ; leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. » Et par-là il nous apprend que le sens immédiat, qui nous avoit paru si raisonnable et si clair, n'est pas le seul ni le plus important ; et que nous n'entendrions que la moindre partie de ce que le Saint-Esprit a voulu nous dire, si nous n'allions pas au-delà de la surface et de l'écorce, qui servent de voile à l'Évangile.

On ne peut pas répondre que le passage cité par saint Paul est une heureuse application, et non une preuve solide. Car il le cite comme une vérité capitale, qui est la vocation des Gentils à l'Évangile et la nécessité qu'ils aient des prédi-

cateurs. Il n'apporte même que cette unique preuve. Et il est visible que si elle n'est pas concluante et solide, elle n'est propre qu'à faire douter du dogme qu'il veut établir.

On ne peut pas répondre non plus que la première explication qu'on a donnée au psaume est simple et naturelle, et qu'elle suffit; que la seconde, au contraire, est étrangère et forcée, et par conséquent superflue. Ce seroit prétendre connoître mieux ce que le Saint-Esprit a voulu nous dire, que le Saint-Esprit même qui l'a dicté. Il a parlé en mystères par David, et il s'est expliqué par saint Paul. C'est un prophète, et un apôtre, qui est l'interprète d'un prophète. Et il est étonnant que des hommes, qui n'ont que des lumières très-bornées, osent contredire un homme que JÉSUS-CHRIST a instruit immédiatement, et qui a été enlevé au troisième ciel.

Enfin, l'on ne peut objecter qu'on ne voit point de liaison entre le passage cité par saint Paul, si l'on l'entend des apôtres et tout le reste du psaume; et que c'est un morceau détaché de tout qui ne convient point aux autres parties. Quand cela seroit vrai à notre égard, ce seroit seulement une preuve de notre ignorance; et nous ne devrions avoir aucune peine à l'avouer. Saint Paul voyoit la liaison que nous ne pouvons découvrir. Il ne faut pas contester contre lui, parce qu'il a vu ce

qui nous est caché ; et jé ne comprends pas comment on est chrétien en refusant de se soumettre à un tel maître. Il n'est peut-être pas d'ailleurs aussi impossible qu'on le pense de donner un sens suivi du psaume , en s'attachant à l'interprétation dont saint Paul nous donne l'entrée.

vs. 1. Les cieux annoncent la gloire de Dieu , et le firmament publie l'excellence des ouvrages de ses mains , *ou* fait éclater les beautés de ses ouvrages.

Il n'est pas étonnant que le ciel qui éclaire la terre , soit le symbole des apôtres qui ont éclairé tout le monde ; que la beauté du ciel soit une image des vertus qui ont éclaté dans leur vie et des miracles qu'ils ont faits ; que la prédication muette du ciel soit la figure de leur prédication , et du soin qu'ils ont pris d'abolir l'idolâtrie , et de rappeler tous les hommes au Créateur qu'ils avoient oublié ; que le mouvement rapide du ciel autour de la terre soit le signe de l'incroyable rapidité avec laquelle les apôtres ont porté l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde.

Tout cela est en même temps et grand et naturel. La comparaison est juste en tout. Rien n'y est violent ni forcé. Et nous remarquerons dans la suite d'autres rapports qui la rendent tout à fait sensible.

Mais sans entrer dans ce détail, n'avons-nous pas tous été frappés de ce que l'Écriture donnoit au ciel le soin d'annoncer aux hommes la gloire de Dieu ? De ce qu'elle chargeoit de ce ministère les étoiles pendant la nuit, et le soleil pendant le jour ? De ce qu'elle leur attribuoit un langage intelligible à toutes les nations ; et de ce qu'elle parloit du son éclatant de leur voix comme d'une prédication qui eût pénétré jusqu'aux extrémités de la terre ? Nous avons expliqué comme nous avons pu cette figure hardie, et où il entre une sorte d'exagération qui convient à l'éloquence humaine, plus brillante ordinairement qu'exacte et solide ; mais qui a dû nous avertir qu'elle couvroit une grande vérité, puisque le Saint-Esprit l'employoit, lui qui est la règle du langage le plus exact. Nous avons dû sentir que les expressions étoient trop fortes si elles ne se rapportoient qu'au ciel matériel et aux étoiles. Et dès que saint Paul nous a eu levé un pan du rideau, non seulement nous avons dû recevoir avec un profond respect son explication ; mais nous avons dû avouer qu'elle étoit nécessaire ; et nous réjouir de ce qu'elle rendoit l'Écriture sa principale gloire, qui est d'être vraie en tout, en donnant à ses expressions un objet digne de leur magnificence.

Mais pour entrer dans le vrai sens du prophète,

il ne faut pas limiter la prédication mystérieuse du ciel, au seul temps des apôtres; ni regarder les apôtres comme les seuls dont le ciel soit la figure. Le firmament, dont il s'agit ici, semé d'étoiles de toutes grandeurs, représente tous les saints qui ont eu plus de part que les autres à la connoissance et à la révélation de JÉSUS-CHRIST; qui l'ont annoncé dès le commencement du monde; qui l'ont figuré par quelques événemens de leur vie; qui en ont reçu la promesse et qui l'ont transmise à leurs descendans, et qui en ont réveillé l'attente parmi les hommes. Les apôtres qui sont venus les derniers ont vu ce que leurs prédécesseurs avoient espéré; et ils l'ont publié avec un succès incroyable. Mais les patriarches et les prophètes avoient annoncé dès les premiers temps la venue du Juste; et il faut commencer leur prédication depuis la promesse faite à Adam et depuis l'immolation d'Abel.

Ce firmament chargé d'étoiles empêchoit que les ténèbres de la nuit ne fussent entières. Il étoit de lumières, mais sans pouvoir tenir lieu du jour. Il subsistoit en attendant le lever du soleil et la manifestation de JÉSUS-CHRIST. Et depuis sa venue, il a continué ses fonctions après son absence. Les apôtres ont publié que ses mystères étoient accomplis: comme les prophètes avoient publié qu'ils s'accompliroient. Leurs disciples

nt succédé à leur ministère. Et jusqu'au retour du soleil, c'est-à-dire jusqu'au jour où le Père manifestera son Fils devant tous les hommes de tous les siècles, le firmament annoncera ses merveilles. On verra dans la suite que l'intelligence de quelques versets dépendoit de ces observations.

Les cieux annoncent la gloire de Dieu. Le firmament est tout semé d'étoiles qui publient, non seulement la puissance du Créateur, mais la clémence infinie du Rédempteur. Chaque étoile annonce quelque mystère du Sauveur, prédit une partie de ses souffrances, porte le caractère de quelqu'une de ses vertus. Sans les saints qui ont conservé la foi et l'espérance en JÉSUS-CHRIST, des ténèbres plus épaisses que celles de l'Égypte auroient couvert toute la terre. Ils ont brillé, comme du haut du ciel, et ceux qui les ont considérés ont été consolés par leur lumière. *Le firmament publie l'excellence des ouvrages de ses mains.*

ÿ. 5. Le jour porte l'ordre au jour.

La tradition s'est conservée avant Moïse par les patriarches et les prophètes, qui ont transmis de bouche en bouche la foi au Sauveur et l'espérance en sa mort. Elle a été assez claire pour montrer le chemin à qui l'a voulu suivre : mais

elle a été obscure et accompagnée d'énigmes et de figures pour quiconque n'a pas désiré plus de lumière. *La nuit le déclare à la nuit.*

†. 4. Ce n'est point un langage ni une prédication, dont le son ne se fasse point entendre.

Au commencement la parole du Seigneur étoit rare et précieuse. Dieu se manifestoit à peu de personnes ; et les prophètes n'étoient envoyés qu'à la maison de Jacob. Mais les apôtres ont été envoyés à toutes les Nations ; et pour les convertir plus promptement, ils ont parlé toutes les langues. Une seule prédication de l'un d'entr'eux fut entendue à Jérusalem par des hommes de toutes les Nations qui sont sous le ciel ; et eux-mêmes, après s'être partagés tout l'univers, comme devant être leur conquête, l'ont parcouru avec la rapidité de l'éclair, et le son éclatant du tonnerre.

†. 5. Le bruit de leur voix retentit par toute la terre, et leur parole se fait entendre jusqu'aux extrémités du monde.

†. 6. (Dieu) fait servir les cieux de pavillon au soleil.

Le firmament, avant que JÉSUS - CHRIST se

manifestât , lui servoit comme d'un auguste pailon. Il vivoit dans ses saints ; il habitoit dans leur cœur par la foi ; il antécipoit ses mystères , en les traçant dans les divers événemens de leur vie. Il étoit comme couvert sous leurs actions , sous leurs expressions figurées , sous leurs prophéties mêlées d'obscurités. Mais ils éclatoient par leur sainteté , et par la révélation qu'il leur faisoit de ses mystères futurs , comme si le soleil éclairoit le firmament en autant de lieux qu'il y a d'étoiles , et que sa lumière fût la cause de toutes celles qui brillent pendant la nuit. Cela n'est pas vrai du soleil matériel ; les seules étoiles mobiles tirant de lui leur lumière , et les fixes brillant de leur propre fond. Mais rien n'est plus vrai à l'égard du soleil de justice ; et c'est aussi de lui que le prophète veut nous parler.

Cet astre paroît lui-même comme un époux qui sort de sa chambre nuptiale.

Lorsque les temps ont été accomplis , l'époux lui-même est venu en personne ; il n'a plus envoyé ses serviteurs et ses amis ; il ne nous a plus parlé par interprètes ; il n'a pas confié à Eliézer le soin de lui chercher une épouse ; il est venu , comme Jacob , la chercher lui-même , et la demander : mais avec quelle bonté est-il venu ? Avec quelles richesses , avec quels trésors de

grâces, avec quelle sainteté, avec quelle profusion de biens et de vertus? « Nous l'avons vu, *« dit l'un de ses Disciples, plein de grâce et de « vérité. Nous l'avons vu dans la gloire du Fils « unique du Père. »* (Jean, I, 14.)

Il s'élançe plein d'ardeur, comme un géant, pour fournir sa carrière.

7. Il part d'un bout du ciel, et continue son tour jusqu'à l'autre.

Il est sorti du sein du Père, pour descendre jusqu'au tombeau et jusqu'aux enfers; et il est remonté des lieux les plus bas à la droite de son Père, où il règne avec lui dans l'éternité. Il s'est soumis avec joie aux douleurs et aux ignominies; il a consenti à ne vaincre le monde que par sa croix; il est demeuré caché pendant trente ans; il n'en a donné à son ministère public que trois ou quatre, sans sortir des bornes étroites de la Judée: et néanmoins en un temps si court, et par des moyens en apparence si contraires à ses desseins, il s'est tout soumis, il a tout vaincu, il a tout fait.

Et rien ne se cache à sa chaleur.

Il n'est pas venu pour dissiper seulement les ténèbres de l'ignorance, et pour éclairer ceux qui étoient dans l'ombre de la mort; il est venu

répandre un feu céleste dans toute la terre, et selon son désir, ce feu est devenu un embrasement général ; il a fondu la glace des cœurs les plus durs ; il a inspiré aux morts un esprit de grâce et de vie ; il a éteint, dans les plus sensuels, l'amour des choses sensibles ; il a fait mépriser tous les biens présents aux plus avarés ; il a rendu doux et humbles les plus fiers ; il a peuplé la terre de vierges de l'un et de l'autre sexe ; il a fait ses prodiges dans les Nations les plus sauvages : et comme il a porté sa lumière jusque dans les lieux où le soleil ne répand que de foibles rayons, il a aussi communiqué une sainte ardeur à des pays où les glaces sont éternelles.

γ. 8. La loi du Seigneur est parfaite et sans défaut.

Cette loi est celle de l'amour. Elle ne s'arrête pas au-dehors sans pouvoir réformer l'intérieur. Elle ne retient pas seulement la main sans pouvoir changer le cœur. Elle est pure en tout ; parce qu'elle purifie tout ; et ce qui est secret encore plus que ce qui est visible. Elle n'est point obligée de tolérer quelque chose, à cause de la dureté du cœur de ceux à qui elle est donnée. Car son premier effet est d'amollir le cœur et de le rendre docile. Elle rappelle le mariage à sa première institution et à sa première unité.

Elle ne règle pas la vengeance : elle l'interdit. Elle ne défend pas l'abus du serment : elle le rend inutile, en rendant tous les hommes sincères. Elle ne condamne pas l'adultère : elle en étouffe le désir. Elle ôte la différence entre l'ami et l'ennemi, en faisant aimer l'un et l'autre. Elle ne réprime pas les désirs de la concupiscence : elle en tarit la source. Elle ne parle plus de récompenses temporelles : elle prépare à tout quitter pour le ciel. Ainsi elle convertit véritablement les hommes : *La loi du Seigneur est parfaite et sans tache : elle convertit les âmes.* Et à ce seul caractère, on a dû reconnoître qu'il s'agit ici d'une autre loi que de celle de Moïse, qui n'a servi qu'à aigrir la cupidité par une défense extérieure ; et qui a donné au péché une nouvelle force et une nouvelle activité, en découvrant à l'homme son injustice sans la guérir.

Tous les autres caractères, marqués par le prophète, ne conviennent point à la loi donnée sur la montagne de Sinaï. Elle est juste et sainte : mais elle laisse l'homme esclave des sens et des passions. Elle lui reproche ce qu'il est : *Le témoignage du Seigneur est fidèle ;* mais elle n'est pas un remède à son orgueil et à son imprudence : *Il donne la sagesse aux petits.*

C'est l'amour qui remplit le cœur d'une sainte joie, et non une loi menaçante qui lui interdit

tout ce qu'il aime : *Les ordonnances du Seigneur sont pleines d'équité. Elles remplissent les cœurs de joie. C'est une lumière intime qui persuade l'esprit et qui le porte à obéir, et non une lettre qui l'intimide et qui le laisse indocile et rebelle : Les commandemens du Seigneur sont purs et lumineux : ils éclairent les yeux.*

C'est une crainte chaste qui est la perfection de la charité, et non une crainte que la charité doit bannir, qui sera éternelle. *La crainte du Seigneur est chaste ; elle demeure éternellement.* La loi dont parle David est la même chose que l'amour attentif à plaire à Dieu, et ne craignant que de l'offenser. C'est donc une loi intérieure, spirituelle, gravée dans le fond du cœur, qui porte avec elle le consentement et l'obéissance.

C'est un souverain plaisir ; c'est une paix qui surpasse tout sentiment ; c'est un saint ravissement qui enlève l'âme à tous les objets séducteurs, et qui lui fait trouver un délicieux repos dans la volonté de Dieu : *Ils sont plus désirables que l'or, que tout l'or du monde le plus pur : ils sont plus doux que le miel, que le rayon de miel le plus excellent.*

C'est l'inclination efficace à la justice ; c'est la pratique actuelle des commandemens dont le Saint-Esprit nous parle ici ; c'est cette alliance

nouvelle promesse par les prophètes ; c'est cette onction céleste, qui non seulement tient lieu de maître, mais qui fait qu'on aime et qu'on exécute tout ce qu'elle apprend. *Aussi est-ce de ces lois que votre serviteur tire sa lumière : il trouve une grande récompense en les gardant.*

Le ministère des apôtres a été d'annoncer cette loi de grâce et d'amour qui est marquée dans le psaume par tous les caractères qui lui sont propres et qui la distinguent de la loi publiée dans le désert ; et bien loin de nous étonner que les apôtres et la prédication de la grâce évangélique aient une secrète union dans cette prophétie, nous devrions être surpris si les ministres, chargés d'une si auguste fonction, avoient été oubliés. Il sont comparés avec raison au ciel tout brillant d'étoiles pendant la nuit, ou au ciel éclairé par la lumière du soleil pendant le jour. (II, *Cor.* III, 7, *et suivans.*) La gloire qui éclatoit sur le visage de Moïse n'étoit qu'une ombre passagère en comparaison de la solide gloire des apôtres ; et il étoit bien juste que si le ministère d'une loi qui n'avoit causé que la mort, avoit été honoré d'une lumière miraculeuse pendant quelques momens, le ministère d'une loi qui avoit rendu la vie aux hommes, fût relevé par une gloire immortelle.

Le reste du psaume a été expliqué dans le pre-

mier sens d'une manière qui convient au second. Et je me contente, en finissant, de prier qu'on observe avec quelle sagesse le Saint-Esprit a mêlé, dans un psaume assez court, les trois lois qui ont été données aux hommes, la naturelle, celle de Moïse et la loi de grâce : avec quelle profondeur il a peint JÉSUS-CHRIST, ses apôtres et tous les effets de la loi nouvelle, en paroissant ne parler que du soleil, des étoiles et des commandemens publiés sur la montagne de Sinäi ; et combien un seul mot échappé, ce semble, à la plume de saint Paul, a découvert de grandeur et de mystère sous une surface très-simple.

PSAUME CIII.

Ps. 1. Psaume de David sur la création du monde.

SUJET DU PSAUME.

LE prophète n'a pas tant le dessein de parler les ouvrages de Dieu, selon l'ordre des six jours de la création, que d'élever l'homme à la connoissance de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté ; de le rendre attentif à sa providence ; de lui apprendre à monter jusqu'à lui par la considération

des merveilles de la nature; de faire qu'il devienne sensible à ses bienfaits; et qu'il trouve partout des sujets de le louer et de lui rendre grâces.

Saint Paul, en citant un verset du psaume, dans un sens qui ne paroît pas le plus simple et le plus littéral, semble nous ouvrir une carrière nouvelle et nous faire entrevoir un sens encore plus sublime; mais après avoir levé un pan du voile, il le laisse aussitôt retomber; et il nous abandonne à nos ténèbres après un éclair d'un moment.

EXPLICATION DU PSAUME.

O mon ame, bénissez le Seigneur : Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellemment votre grandeur.

Le prophète sort d'une profonde méditation sur les ouvrages de Dieu et sur les desseins qu'il a eus en tirant le monde du néant; et pénétré d'admiration et de reconnoissance, il s'exhorte lui-même à louer et à bénir une majesté et une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent et les bienfaits l'accablent.

Vous avez été, Seigneur, avant tous les siècles ce que vous êtes. Vos ouvrages n'ont rien ajouté à votre grandeur; et puisqu'ils ont pu commencer, ils auroient pu n'être jamais,

Mais si j'eusse été moi seul avant qu'il y eût aucune autre créature , qu'eussé-je connu de vous ? Combien m'eût-il été difficile de me former une idée de votre pouvoir et de votre magnificence ? Et néanmoins j'aurois été moi-même une grande merveille ; et j'aurois pu , en examinant bien ce que j'aurois reçu de vous , reconnoître en vous un fond inépuisable de sagesse et de bonté.

S'il avoit donc été possible que je fusse sans être votre ouvrage , et que vous fussiez demeuré à mon égard dans ce secret impénétrable où vous n'êtes connu que de vous , et dans cette lumière invisible qui vous cache , à quiconque ne vous est point égal : quelles auroient été mes pensées sur votre sujet ? et de quelles ténèbres votre majesté auroit-elle été couverte à l'égard d'un homme aussi incapable que je le suis de rien produire et même de rien concevoir avant qu'il soit produit ?

Mais s'il vous avoit plu , Seigneur , de sortir tout d'un coup du sanctuaire où vous résidez avant tout commencement , et que m'appelant au spectacle de la création de l'univers , vous m'eussiez rendu témoin de l'obéissance que le néant vous a rendu ; que j'eusse vu que le ciel et la terre sont l'effet d'une seule de vos paroles ; et que tout le bien de vos créatures est sorti en un

instant de vous comme d'un Océan; quelle eût été mon admiration et ma surprise! et avec quel respect me serois-je prosterné devant une majesté, un moment auparavant si cachée, et manifestée si promptement par une foule de miracles?

Vous vous êtes revêtu d'honneur et de gloire.

ÿ. 2. Vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau.

Je me transporte en esprit, ô mon Dieu, jusqu'à l'origine du monde, dont la disposition étoit arrêtée dans vos idées dès l'éternité, et vous voyant sortir comme de vous-même, et du secret de votre pensée avec cet éclat et cette pompe qui vous environne, il me semble que tout d'un coup le roi des siècles s'est revêtu de magnificence et de gloire, et qu'en sortant du secret de son palais, il s'est fait voir tout brillant de lumière.

C'est ma foiblesse, ô mon Dieu, qui parle ainsi. Car votre majesté est bien au-dessus de la lumière extérieure qui l'environne. Mais cette lumière est proportionnée à mes yeux; et votre grandeur véritable surpasse et mes sens et ma raison. J'arrête mes regards sur vos habits, ne pouvant les fixer sur vous. Je puis discerner la riche broderie de votre pourpre, mais je cesse-

rois de vous voir, si j'osois élever mes yeux jusqu'à votre visage.

Vous étendez le ciel comme un pavillon.

3. Vous divisez en différens étages, dont les eaux sont la matière, l'espace qui est entre le ciel et la terre.

Avec quelle facilité, Seigneur, avez-vous rendu le ciel comme un pavillon qui couvre la terre? De combien d'étoiles l'avez-vous semé? Quelle profusion de lumière y avez-vous répandue? Quelles richesses et quelle magnificence lui avez-vous prodiguées à pleines mains? Quelle lumière êtes-vous pour être ainsi la source de tant d'autres? Quelle est votre beauté, puisqu'il vous coûte si peu d'en communiquer une si grande à une tente que vous dressez en un moment? Et qui pourroit penser que la source de gloire et de majesté qui est en vous, puisse jamais s'épuiser, puisque vous avez bien pu communiquer à un nombre infini d'étoiles la source d'une lumière qui est aujourd'hui aussi vive que le premier jour?

Vous divisez en différens étages, dont les eaux sont la matière, l'espace qui est entre le ciel et la terre. Tout l'espace qui est entre le ciel et la terre est divisé par votre sagesse en différens étages, dont les eaux sont la matière. Les

plus délicates parties et les moins sensibles de cet élément, sont les plus hautes, et elles sont si pures, qu'elles ne sont point un obstacle au passage de la lumière. Les autres composent différens lits, à proportion de ce qu'elles sont plus ou moins légères; et les nuages épais sont formés par celles qui sont plus grossières, ou qui, à force de se doubler et de s'approcher les unes des autres, cessent d'être transparentes, et couvrent la terre de ténèbres.

Vous employez à différens usages ces eaux suspendues sur nos têtes. Elles sont la source de la fécondité quand vous le voulez: et elles ruinent tous nos travaux quand vous le leur commandez. Les étages, disposés par intervalles, font que la pluie coule sur nous d'une manière douce et mesurée. Mais quand ces étages se précipitent les uns sur les autres, les ruines du ciel, pour ainsi dire, nous accablent; et si vous ne nous aviez assurés que nos crimes ne seront point punis par un second déluge, nous ne verrions jamais les nuages se serrer et s'épaissir sans avoir sujet de craindre qu'ils ne vinsent à votre ordre pour nous punir.

Vous faites que les nuées vous servent de char; et vous êtes porté sur les ailes des vents.

Lorsque le ciel est serein et que les eaux qui remplissent l'intervalle entre le ciel et nous ne paroissent point ; plusieurs ne pensent point à vous ; et parce qu'ils vous ont oublié , ils s'imaginent que vous cessez de les regarder , ou que vous êtes indifférent à ce qu'ils font.

Mais lorsque tout d'un coup un vent impétueux , dont ils ne connoissent point l'origine , assemble les nues avec grand bruit , les pousse , les entasse , et forme par elles le terrible tribunal où vous venez vous asseoir , et qui , à votre vue , s'entr'ouvre par de fréquens éclairs et retémit d'un continuel tonnerre : alors tout le monde pense que vous êtes accouru sur les ailes des vents , et que les nuées menaçantes ont amené le juste juge , à qui tout étoit connu , lors même qu'il paroissoit tout dissimuler. (*Voyez Job , et ce qui a été dit sur ces endroits.*)

Il en est de même lorsque vos serviteurs sont en péril. (1) Vous accourûtes ainsi porté sur les ailes des vents , et traîné sur un char de nuages épais , lorsqu'il fallut délivrer votre peuple , et renverser par la foudre les chariots de Pharaon.

(1) Le Seigneur ayant regardé le camp des Egyptiens au travers de la colonne de feu et de la nuée , fit périr toute leur armée ; il renversa les roues des chariots. *Exod. XIV* , 24 , 25.

Vous vîtes de la même manière au secours de Josué, (*Josué X*, 10 et 11.) et vous fîtes fondre sur l'armée des rois conjurés et la foudre et la grêle, et les pierres qui les accablèrent : vous fîtes la même chose à la prière de Samuel (*I, Rois, VII, 10.*) contre les Philistins, que vous vîtes combattre en personne, et effrayer par votre tonnerre. Mais personne, Seigneur, n'a éprouvé d'une manière plus sensible que moi cette sorte de protection. Car vous êtes venu plusieurs fois me tirer du milieu de mes ennemis, en montant sur une nuée poussée par un vent impétueux, et remplie de tous les traits de votre colère. « Il a abaissé les cieus et il est descendu : et un nuage sombre étoit sous ses pieds. Il est monté sur les chérubins, et il a pris son vol : il a volé sur les ailes des vents. Le Seigneur a tonné dans le ciel, le Très-haut a fait retentir sa voix parmi la grêle et les charbons de feu. Il a tiré ses flèches et il a dissipé mes ennemis : il a lancé ses foudres, et il les a exterminés. Il a tendu sa main du haut du ciel, il m'a pris et m'a tiré d'un abîme d'eaux. » (*Psaume XVII, 10, 11, 14, 15 et 17.*)

4. Vous vous servez des vents comme de vos messagers, et des flammes brûlantes comme de vos ministres.

Tout vous obéit, parce que tout dépend de vous. Les choses qui paroissent les moins capables de mesure et de règle, (1) comme les tourbillons et la foudre n'exécutent précisément que ce que vous avez voulu. Vous commandez aux vents et à la flamme, comme aux esprits célestes et aux intelligences. Ils portent vos ordres et ne les passent jamais. Les éclairs, si subits et si prompts, attendent leur commission de vous; et après l'avoir exécutée, ils retournent pour en attendre une nouvelle: « Vous envoyez les éclairs et ils partent; et après avoir exécuté vos ordres, ils reviennent et vous disent: nous voici. » (*Job, XXXVIII, 45.*)

v. 5. Vous avez établi la terre sur ses bases; elle y demeurera ferme dans tous les siècles, sans se pencher.

Vous tenez la terre suspendue sans aucun autre appui que votre volonté, qui lui a marqué la situation et sa place. Elle conserve exactement ses pôles dans la même ligne, sans pencher jamais sur le plan de l'écliptique; et l'on peut la regarder comme immobile, parce qu'elle ne sort jamais des pivots sur lesquels vous l'avez posée.

(1) Feux et grêle, neige et vapeurs, vents et tourbillons qui exécutez sa parole. *Psaume CXLVIII, 8.*

La merveille seroit moins grande si vous l'aviez fixée par un repos perpétuel : mais c'est un miracle à tous momens nouveau que la fidélité avec laquelle elle dirige toujours son axe vers les pôles du monde, sans qu'il paroisse quoi que ce soit qui la tienne ainsi dans la règle. (*Job*, XXXVIII, 4, 5, 6. *Id.* XXXVI, 7.)

§. 6. Vous l'aviez couverte de la mer comme d'un vêtement. Les eaux avoient surpassé les montagnes.

Il vous a plu, pour des raisons connues de votre sagesse, de ne point créer séparément la mer et la terre : mais de couvrir l'une par l'autre. Il sembloit alors que la terre fût inutile et incapable d'être habitée : mais qui oseroit prévenir vos pensées, ou mêler ses conjectures à vos conseils? Vous avez voulu nous instruire en cela de quelque mystère que vous nous découvrirez si vous le jugez à propos. Mais si vous nous en refusez l'intelligence, nous connoîtrons au moins, dans cette merveille, votre puissance et votre liberté, puisqu'il ne vous a coûté qu'un seul mot pour découvrir la terre; et que si vous eussiez voulu la laisser toujours sous les eaux, et ne la point accorder aux hommes pour l'habiter, personne n'eût pu vous en demander raison.

7. Mais votre voix menaçante les a mises en fuite. Au bruit de votre tonnerre , elles se sont retirées avec empressement et frayeur.

Vous parlez avec menace à cet amas prodigieux d'eaux qui couvroient les plus hautes montagnes ; et aussitôt elles s'empressent pour laisser la place libre : et dans le mouvement précipité que la frayeur de votre tonnerre leur cause , il semble qu'elles vont se répandre avec confusion hors de la terre dont vous les chassez.

Mais vous gouvernez avec tranquillité ces eaux immenses qui fuyent devant vous : Vous les recevez-dans vos mains , comme une sage-femme reçoit dans les siennes un enfant qui sort du sein de sa mère ; et vous les bornez dans les bassins que vous avez préparés pour elles , comme on emmaillote un enfant , et comme on le place dans son berceau. C'est vous-même, Seigneur , qui nous parlez de votre puissance sous ces idées , et qui nous apprenez que la mer entière , et dans le temps de son plus grand trouble , n'est pour vous qu'un élément aussi soumis et aussi dépendant que l'est un enfant qui vient de naître , et que l'on place où l'on veut , sans qu'il ait d'autre mouvement que celui qu'on lui donne : « Qui
« présida à la naissance de la mer , lorsqu'elle

« sortoit du sein où elle étoit retenue? Lorsque
 « je la couvris d'une nuée , comme d'un vête-
 « ment ; et que je l'environnai de vapeurs obs-
 « cures et ténébreuses , comme de langes et de
 « bandelettes? (*Job*, XXXVIII, 8, 9.)

Mais, Seigneur, seroit-il permis de vous de-
 mander pourquoi vous ajoutez la menace au com-
 mandement , et pourquoi vous effrayez les eaux
 par une voix de tonnerre? Car ce n'est que pour
 elles que vous employez un ton sévère et me-
 naçant. Vous en usâtes ainsi , quand il fallut ou-
 vrir la mer Rouge. « Vous avez commandé avec
 « menaces à la mer Rouge , et elle s'est séchée. »
 (*Ps.* CV, 9.) Le Jourdain prit la fuite en vous
 voyant, aussi bien que la mer. « La mer le vit, et
 « elle s'enfuit; le Jourdain retourna en arrière. »
 (*Ps.* CXIII, 5.) Et il me semble que je pourrois
 me joindre au prophète, qui vous demande si c'est
 contre la mer et contre les fleuves que vous êtes
 irrité? « Les fleuves sont-ils donc , Seigneur ,
 « l'objet de votre colère? Est-ce contre la mer
 « que vous faites éclater votre indignation? »
 (*Habacuc*, III, 8.) Mais c'est assez pour moi,
 que d'avoir remarqué qu'il y a ici quelque chose
 de singulier, vous me l'apprendrez, quand le
 temps en sera venu.

†. 8. Alors les montagnes se sont élevées,
 et les vallons se sont abaissés, dans les

lieux que vous leur aviez marqués en les établissant.

Lorsque la mer couvroit tout , sa surface unie cachoit la manière admirable dont vous avez diversifié celle de la terre. Mais lorsque ces eaux se retirèrent, on vit d'abord paroître les montagnes, et ensuite les vallons et les plaines ; et si l'on n'étoit instruit de tout par votre sagesse , on admireroit avec quelle proportion vous avez su égaler le poids de toutes les parties de la terre, en la méttant dans un juste équilibre, et en compensant ce que les montagnes ajoutent en un lieu , par des répartitions insensibles , qui en balancent le poids dans les autres.

Vous avez , en élevant les montagnes et les collines , augmenté la surface de la terre , sans augmenter son volume ; donné de la pente aux rivières et aux fontaines ; préparé à la vigne et aux fruits une heureuse exposition ; conservé dans les vallons une fraîcheur utile aux pâturages et à la santé ; rendu le paysage plus vif et plus varié , et fourni aux grands arbres et à beaucoup de plantes qui aiment les montagnes , le terrain qui leur est propre.

†. 9. Vous avez donné des bornes et des limites aux eaux de la mer qu'elles ne

passeront point. Elles ne retourneront point couvrir la terre.

Ce verset est une dépendance du septième. Vous avez marqué à la mer ses bornes par ses rivages, que vous avez élevés partout au-dessus de son niveau, et que vous avez mis à hauteur des plus grandes marées de l'Océan. Mais, Seigneur, la sûreté de la terre et de ses habitans est moins établie sur ce moyen, que sur votre attention continuelle à conserver l'ordre que vous avez prescrit à la nature, et sur votre fidélité à vos promesses : car sans cela le moindre déplacement du corps, qui presse la mer sous la ligne, et pousse ses eaux vers les rivages, seroit capable de nous inonder ; et c'est l'intelligence que vous entretenez entre toutes les parties de l'univers, qui fait la sûreté de chacune en particulier.

C'est donc votre défense qui tient la mer dans le respect. C'est ce que vous avez écrit sur son rivage, qui l'empêche d'aller au-delà. C'est votre menace qui l'intimide ; et nos iniquités la rappelleroient à son ancienne place, comme elles le firent au temps de Noé, si vous ne lui aviez interdit pour toujours un pareil retour. « J'ai res-
« serré la mer dans les bornes que je lui ai mar-
« quées ; je lui ai opposé des portes et des bar-
« rières. Je lui ai dit : Vous viendrez jusque-là,

« et vous ne passerez pas plus loin , et vous briserez ici l'orgueil de vos flots. (*Job, XXXVIII, 10 et 11.*)

χ. 10. Vous faites couler les fontaines dans les vallons ; leur cours est entre les montagnes.

Si la surface de la terre étoit égale partout , les eaux de la pluie et de la neige entreroient dans l'intérieur , ou surnageroient sans aucune pente. Ainsi certains pays où les pluies sont rares , deviendroient stériles , et les autres , où elles sont ordinaires , seroient inondés.

D'un autre côté , si les montagnes étoient ordinaires , le cours des rivières resserré dans les vallons étroits , ne porteroit l'abondance nulle part , ne seroit pas propre à la navigation ; et ne pouvant recevoir les eaux qui tomberoient dans d'autres lieux , il tariroit nécessairement dès que l'été seroit venu.

Mais les rivières prenant leur pente et leur déclin dans les montagnes , et tombant dans les plaines , pourroient s'y perdre en occupant un trop grand lit , si vous n'aviez , Seigneur , presque partout élevé sur leur rivage d'agréables collines , qui servent à régler leurs cours et à ménager leurs eaux , et qui sont une preuve évidente de votre sagesse et de l'admirable proportion que vous

avez mise entre la terre et les rivières, ou les fontaines qui la devoient arroser.

✕. 11. Les bêtes de la campagne y vont boire. Les ânes sauvages y désaltèrent leur soif.

Vous n'avez pas voulu, ô sagesse éternelle, laisser les solitudes les plus écartées sans quelques habitans ; et ce que les hommes ne pouvoient occuper, vous l'avez rempli de bêtes qui aiment les lieux déserts et la liberté. Vous avez dispensé les hommes d'en prendre soin, comme leur étant inutiles. Mais vous vous êtes chargé, ô bonté infinie, de pourvoir à tous leurs besoins. Et vous avez fait couler des fontaines et des ruisseaux dans des retraites sauvages et inaccessibles, dans le seul dessein d'y désaltérer la soif des animaux qui n'ont point d'autre maître que vous, et qui n'achètent pas de l'homme leur nourriture par la servitude.

Mais, Seigneur, est-ce donc que vous prenez soin des animaux, principalement pour eux ? Ne puis-je pas dire des ânes sauvages (1), qui ne servent point à l'agriculture, ce que votre apôtre a dit des bœufs, qui y sont si utiles ? Est-ce pour

(1) Dieu se met-il en peine de ce qui regarde les bœufs ?
I, Cor. IX, 2.

eux que vous êtes si appliqué? Mais vous gardez le silence.

ÿ. 12. Les oiseaux du ciel se retirent auprès de ces fontaines ; et font retentir leurs voix entre les feuilles des arbres.

Les ruisseaux qui coulent dans le désert sont bordés de grands arbres, dont la racine humectée nourrit les fruits et les feuilles, et dont les branches servent de retraite à une infinité d'espèces d'oiseaux qui vous rendent grâces, Seigneur, chacun en leur langage, de ce que vous leur fournissez une eau pure, un délicieux couvert, une solitude où rien ne trouble leur chant, et un asile d'où ils découvrent entre les feuilles ce qui peut leur nuire, sans qu'ils s'exposent à être vus.

Ces actions de grâces, Seigneur, ne sont entendues que de vous, car les oiseaux n'y comprennent rien ; mais elles vous plaisent, parce que c'est vous-même qui en êtes l'auteur, et que vous nous instruisez par une telle leçon à vous louer de vos dons, et à ne pas user de vos bienfaits en demeurant muets à votre égard.

Mais ces oiseaux solitaires, appliqués uniquement à vous rendre grâces, ne nous enseignent-ils qu'une reconnoissance commune? Et les cantiques dont ils font retentir les forêts ne sont-ils

point l'image de ceux que des solitaires, plus voisins des anges que de nous, ne se laisseront point de chanter dans des lieux où ils n'auront que vous pour témoin ?

7. 15. Vous arrosez les montagnes du haut des étages et des réservoirs que vous avez préparés. La terre est rassasiée de fruits qui sont vos ouvrages.

C'est des montagnes que les vallons et les plaines doivent recevoir l'influence ; mais qui arrosera les montagnes ? C'est vous, Seigneur, qui avez placé au-dessus d'elles des réservoirs, dont vous êtes seul le maître. Vous répandez du dernier étage, c'est à-dire du plus voisin, une simple rosée, ou même un simple brouillard. Vous faites descendre du second une pluie déliée, et qui tombe comme sur de la laine et du coton. Vous en envoyez une plus abondante du troisième, quand elle est nécessaire après la semence pour la faire germer, ou avant la moisson pour empêcher que le grain, qui est en lait, ne périsse par la sécheresse. Vous réservez pour l'hiver les grandes neiges, et les pluies presque continuelles pour humecter la terre et lui fournir de quoi nourrir les fruits de l'été. Et par cette admirable distribution, vous comblez la terre de biens, qui sont tous votre ouvrage ; parce que ni la pluie

ni arrose la terre, ni la terre qui la reçoit, ont de vertu que celle que vous leur donnez ; que si vous ne rendiez l'une et l'autre fécondes par une action secrète, non seulement le travail de l'homme, mais le concours même de toutes les causes naturelles seroit inutile.

14. Vous produisez le foin pour les bêtes, et les herbes propres à l'usage de l'homme.

Les hommes peu attentifs à votre providence ne voient que les pluies, la terre et leur travail ; et les sens ne les conduisent pas jusqu'à la raison, et à la réflexion, quoiqu'ils leur en fournissent une continuelle matière.

Car, Seigneur, est-ce à des causes aussi aveugles que la pluie et la terre qu'il faut attribuer l'art infini qui paroît dans la disposition des plantes les plus communes ? L'esprit le plus sublime et le plus perçant est-il capable de discerner les ressorts sans nombre qui sont dans la racine, dans les feuilles, dans les fleurs, dans la graine de la moindre herbe qui croît dans les champs ? Et comment peut-on penser que ce que l'intelligence la plus parfaite ne peut comprendre, se fasse sans intelligence ? Ou comment l'homme est-il assez stupide et assez ingrat pour se contenter de recueillir les dons que vous répandez à

pleines mains sur la terre, sans élever ses yeux vers une bonté dont il voit les ruisseaux, et vers une sagesse et une puissance dont les miracles l'environnent?

Si vous n'aviez donné à du foin, même séché et gardé depuis long-temps, la force de nourrir les chevaux, les bœufs et les autres animaux de service, comment eût fait le laboureur, ou même l'homme le plus riche, pour rassasier des animaux d'une si grande taille et qui ne sont utiles qu'autant qu'ils ont de force? Si l'on entreprenoit de nourrir un homme de cette sorte, ou, parce qu'il ne peut mâcher l'herbe sèche, si l'on lui faisoit des bouillons, ou des extraits d'un grand tas de foin et de paille, pourroit-on lui conserver la vie? Qui n'admira donc, ô mon Dieu, qu'avec des choses où il ne paroît aucun suc, vous donniez tant de force et tant de vigueur à des bêtes de service, et que, par votre providence, il en coûte si peu à l'homme pour les nourrir?

Vous faites naître le pain de la terre,
 Ps. 15. Et le vin qui réjouit le cœur de
 l'homme.

Votre bonté, Seigneur, éclate également dans le soin que vous avez pris de nourrir l'homme; car c'est vous seul qui avez mis entre ses besoins

les qualités du bled , cette proportion qui lui rend le pain si nécessaire , et qui fait aussi qu'il lui suffit dans la nécessité.

Si vous aviez voulu , toute autre chose l'eût purri , et le bled lui eût donné la mort. C'est votre parole qui , à proprement parler , est sage : car c'est elle qui donne au pain sa force ; tout ce qu'il vous plaira de lui substituer aura le même effet. Mais vous avez voulu qu'il préparât lui-même ce qui devoit lui conserver la vie ; vous avez mieux aimé cacher votre bénédiction sous l'ombre de son travail , que de lui montrer trop clairement votre libéralité , en l'exposant à la paresse.

Vous avez joint au pain que vous lui donnez , le vin qui dissipe sa tristesse , et qui lui marque que vous ne voulez pas qu'il succombe à sa pénitence , ni qu'il se laisse accabler par les afflictions qui sont la suite de son péché.

Vous le nourrissez comme votre serviteur , quoiqu'infidèle ; et vous le consolez comme votre ami , quoiqu'exilé. Vous ne voulez pas le réduire au simple nécessaire , quoiqu'il en soit indigne , et vous y ajoutez les délices , quoiqu'il en abuse presque toujours.

Je comprends tous les autres fruits sous les autres noms , dont je vous rends grâces. Mais je suis votre exemple , en distinguant le froment et le vin

de tout le reste. Car dans vos sacrifices , vous recevez point d'autres fruits que l'oblation de fleur de farine , et les effusions du vin. Et il semble que les pains , qui sont toujours devant vous dans le tabernacle , sont à votre égard le seul sacrifice perpétuel , et qui peut vous tenir lieu de tous les autres.

Et qui sert à rendre le visage plus gai et plus éclatant que ne sauroient faire tous les parfums : pendant que le pain donne la force et le soutien au cœur.

« Donnez à boire une liqueur capable d'élever
« vrer à celui qui succombe à la tristesse , dit
« sage ; donnez du vin à celui dont l'âme est da
« l'amertume , afin qu'il oublie sa misère ,
« qu'il ne pense plus à sa douleur. » (*Proverbe*
XXXI, 6, 7.)

C'est pour diminuer le poids de nos malheurs et le sentiment de notre état , que vous avez autorisé à Noé l'usage de la vigne. Vous soutenez un cœur abattu par un vin plein de vigueur ; et au lieu de la profonde mélancolie peinte sur le visage d'un homme affligé , vous y marquez tous les traits d'une sérénité et d'une joie qui le rajeunissent et lui tient lieu de fard. Les plus exquis parfums n'embellissent point ainsi , et ne raniment po

ainsi le visage ; et l'on diroit que l'âme rappelée par cette vivifiante liqueur s'est répandue dans les dehors , au lieu qu'elle étoit auparavant comme ensevelie dans l'obscur prison où la tenoit la tristesse.

Ainsi la forte nourriture vient du pain ; mais l'allégresse et le courage sont l'effet du vin. L'un fait marcher, l'autre le fait faire avec joie. L'un soutient dans le travail , et l'autre le fait aimer.

Sous de telles expressions , Seigneur , de quel pain et de quel vin couvrez-vous les mystères ? Mais c'est à la nouvelle alliance à jouir de la vérité ; il n'est permis dans l'ancienne de l'annoncer que sous des symboles.

Ps. 15. Les arbres du Seigneur sont nourris (de la pluie) (1), et les cèdres du Liban qu'il a plantés.

Ps. 17. Là les petits oiseaux font leurs nids.

Si nous n'avions point vu d'arbres de la hauteur et de la grosseur de ceux qui sont dans de certaines forêts, nous ne pourrions croire que quelques gouttes de pluie , qui tombent du ciel, fussent capables de les nourrir. Car il faut un

(1) C'est la suite du treizième verset, où il est parlé de la pluie qui tombe sur les montagnes , et qui est le principe de la fécondité de la terre.

suc , non seulement très-abondant , mais plein d'esprit , et de sels de toute espèce , pour donner à la racine , au tronc , aux branches la force et la vigueur que nous y remarquons . Mais ces arbres (1) , si anciens , qu'on peut les regarder comme ayant commencé avec le monde et comme ayant été plantés immédiatement par votre main , ont été tels dès leur naissance , et avant même que vous eussiez fait pleuvoir sur la terre , comme vous l'avez révélé à Moïse : « Le Seigneur , dit-il , « n'avoit point encore fait pleuvoir sur la terre . » (*Gen. II, 5.*) Et il n'est point étonnant que la pluie suffise pour les entretenir , puisqu'ils ont eu d'abord leur perfection sans elle et sans le soin de l'homme : « Et l'homme n'étoit point encore pour la cultiver , » (*Ibid.*)

Il est même remarquable que plus ces arbres sont négligés , plus ils deviennent beaux ; et que si les hommes s'appliquoient à les cultiver comme les petits arbres de leurs jardins , ils ne feroient que leur nuire . Vous conservez par-là , Seigneur , une preuve que c'est vous seul qui les avez formés . Et vous apprenez à l'homme que ses soins et son industrie vous sont inutiles , et que si vous les exigez pour certains arbrisseaux , c'est pour

(1) Les arbres du Seigneur ; les cèdres qu'il a plantés .

l'occuper et pour l'avertir de sa propre foiblesse en ne lui confiant que des choses foibles.

Là les petits oiseaux font leurs nids. Ces grands arbres servent de retraite à une infinité de petits oiseaux qui y font leurs nids ; et qui, quoique foibles et petits, savent profiter de l'élévation et de la protection des cèdres et des plus hauts chênes. C'est une image, Seigneur, bien naturelle des états et des républiques, où les grands sont les protecteurs des foibles ; où les petits vivent en paix et en sûreté sous l'ombre des magistrats et des lois ; et où l'autorité publique réunit comme en une seule famille, une infinité de citoyens, dont les intérêts domestiques sont différens.

Vous avez bien voulu vous-même, Seigneur, expliquer cette figure si naïve des plus grands royaumes en montrant en songe au roi de Babylone un grand arbre qui couvroit de son ombre toutes sortes d'animaux, et qui portoit sur ses branches une infinité d'oiseaux d'espèces différentes ; et en lui faisant dire par votre prophète que son peuple étoit figuré par les bêtes et par les oiseaux, et lui-même par ce grand arbre :
 « Vous avez vu un arbre qui étoit très-grand et
 « très-fort, dont la hauteur alloit jusqu'au ciel ;
 « ses branches étoient très-belles ; les bêtes de
 « la campagne habitoient dessous et les oiseaux

« du ciel se retiroient sur ses branches. Cet
 « arbre, ô roi, c'est vous-même qui êtes devenu
 « si grand et si puissant, et dont la puissance s'est
 « étendue jusqu'aux extrémités de la terre. »
 (*Dan.* IV, 17, 18, 19.)

Les sapins servent de retraite au héron,
 (surnommé l'aigrette.)

✧. 18. Les hautes montagnes aux chamois,
 et les trous de la pierre aux lapins.

Quand on étudie, Seigneur, votre providence, et qu'on a reçu de vous la lumière qui doit nous conduire dans cette étude, on ne peut assez admirer avec quelle bonté vous avez pourvu à la sûreté et à la conservation des plus petits animaux; et avec quelle sagesse vous avez fourni aux plus foibles des asiles contre les plus forts.

Le héron a sa proie dans les rivières et les étangs; mais ses petits ne seroient pas en sûreté s'il faisoit son nid dans les roseaux. Il le place sur les plus hauts arbres, tels que les sapins; et de là, avec des yeux perçans, il voit sous la surface de l'eau la nourriture nécessaire à ses petits; et fondant comme un trait pour l'enlever, il revole promptement sur les plus hautes branches, de peur que par quelque accident imprévu il ne perde l'ornement de sa tête, dont les princes même sont jaloux.

Le chamois , quoique prompt à la course , ne se fie point sur sa légèreté ; car ses ennemis peuvent être aussi vites que lui. Mais au moindre bruit il monte sur les plus hautes roches où peu de bêtes peuvent le suivre ; et s'il est poursuivi contre son attente , ou il se précipite sur une corne recourbée qu'il porte sur le front , et qui est à l'épreuve de tout ; ou il s'élançe d'une pointe de rocher à une autre par un saut que les seuls oiseaux peuvent imiter.

Le lapin (1) , par son odeur , attire plus les chiens qu'aucune autre bête , sa foiblesse l'expose aussi aux oiseaux de proie. Mais il a l'adresse de se terrir ; et quand les lieux y sont propres , il creuse ses terriers entre les rochers , où il profite des ouvertures naturelles qui y sont faites ; et il ne sort de ces petits forts qu'après avoir tout examiné , et s'en tenant fort près dans les premiers momens , afin d'y rentrer au moindre soupçon.

Nous serions , ô mon Dieu , bien peu intelligens si nous pensions que le principe d'une conduite si sage est dans ces animaux ; et si nous ne reconnoissons votre sagesse infinie et plus encore votre bonté dans le choix si exact que font

(1) Les lapins sont un peuple foible ; mais ils placent leurs retraites parmi les rochers.

les bêtes des moyens qui contribuent à leur conservation et à leur sûreté.

Vous apprenez à l'homme, par de tels exemples, à vous louer; à se fier à vous; à tout espérer de votre amour, à reconnoître que c'est vous qui êtes l'origine de toute sagesse; à ne pas borner celle qu'il doit vous demander, aux choses de cette vie, puisque les bêtes peuvent l'égaliser, ou le surpasser même en ce point; à chercher les moyens les plus sûrs pour conserver ce qu'il a de plus précieux, qui est l'innocence et la justice; et à ne pas exposer sa foiblesse aux dangers, en sortant des asiles où elle seroit en sûreté.

ψ. 19. Vous avez créé la lune pour marquer les temps. Le soleil sait où il se doit coucher.

La première chose, après la vue générale des beautés du ciel, qui a attiré l'attention des hommes, a été le mouvement de la lune, sujet à des changemens sensibles, et visiblement établi pour marquer les semaines, par les quatre principales mutations; les commencemens des mois par les néoméniés; et les révolutions des années par celle de douze mois. Tous les peuples ont été touchés de ce spectacle; et tous ont profité d'une supputation si naturelle; et vous avez voulu, Seigneur, que votre peuple particulier

réglat ses principales fêtes sur le cours d'un astre qui montrait aux hommes si clairement de quel respect votre providence étoit digne ; et combien il étoit juste qu'il y eût des temps consacrés à votre culte.

Le soleil sait où il se doit coucher. On n'a pas pu observer si tranquillement le cours du soleil , à cause de sa vive lumière qui le cache en le montrant. Mais on a observé que tous les jours, son lever et son coucher étoient différens, et qu'il y avoit en lui une espèce d'intelligence qui lui découvroit chaque jour où il devoit le commencer , et où il devoit le finir.

Cette merveille , Seigneur , me paroît à moi toujours nouvelle ; et rien ne me marque plus sensiblement que tout vous obéit , et que votre main conduit la nature , que de voir tant d'exactitude dans le soleil , à suivre (1) chaque jour l'ordre nouveau que vous lui donnez pour le lendemain.

ÿ. 20. Vous marquez un temps aux ténèbres , et la nuit survient : pendant qu'elle dure toutes les bêtes sauvages sortent de leurs retraites.

(1) Chaque jour annonce sa grandeur au jour qui le suit ; et chaque nuit apprend à le louer à la nuit suivante.
Psaume XVIII , 2. Voyez l'*Explication de ce Psaume* , page 298.

Si le soleil paroissoit toujours, il brûleroit sur la terre tout ce qu'il y fait naître. Nous ne verriens point ce nombre infini d'étoiles dont vous avez semé le firmament. Nous n'aurions aucune heure tranquille pour le sommeil et pour le repos, parce que la durée du jour entretiendrait dans tous les lieux celle de la veille et du travail, que les uns reprendroient quand les autres le quitteroient. Et les yeux lassés par une lumière perpétuelle, la regarderoient enfin comme importune, et ils lui préféreroient les ténèbres, au lieu d'être invités par les ténèbres mêmes à désirer son retour.

Ce seroit aussi un grand inconvénient pour les hommes obligés au travail de la campagne, d'y être exposés aux bêtes sauvages, que votre providence retient dans les forêts et dans les antres pendant le jour; car le jour étant continu, la faim obligeroit ces bêtes à sortir de leurs retraites malgré la lumière, et elles se jetteroient sur les hommes plus foibles et moins prompts à la course que la plupart d'entr'elles: ainsi la campagne seroit abandonnée, et la crainte des bêtes farouches entraîneroit nécessairement la famine.

Mais, Seigneur, en donnant des bornes au jour, et en lui faisant succéder la nuit, vous avez mis en sûreté les hommes, et en liberté les bêtes. L'horreur naturelle que les hommes ont

pour les ténèbres , les oblige à retourner dans leurs maisons ; et la crainte naturelle que les bêtes ont pour la lumière , les retient dans leurs tanières pendant le jour. Lorsque l'homme est arrivé chez lui , les bêtes sortent de leurs cavernes , et elles n'ont permission de chercher leur proie que lorsque votre main , Seigneur , a mis l'homme en sûreté.

✕. 21. Les lions rugissent alors pour dévorer leur proie , et pour demander à Dieu leur nourriture.

On entend , lorsque la nuit est fermée et qu'il n'y a plus personne à la campagne , les rugissemens des lions et les hurlemens des loups , qui apprennent à l'homme quel est le maître qui veille sur lui pendant le jour , et qui l'oblige à se retirer des champs lorsque la nuit est venue : car où en seroit-il , si de tels rugissemens venoient l'effrayer durant son travail ? Et à qui peut-il attribuer le silence et la tranquillité de tant de bêtes carnassières , pendant que le jour remplit la campagne de personnes qu'elles pourroient dévorer ?

Ces bêtes , ô mon Dieu , sont à vous , et leur inclination pour le carnage vient de vous : car vous avez voulu peindre dans la nature , et d'une manière innocente , ce qui arrive parmi nous

d'une manière criminelle. Le lion dévore sa proie, comme la brebis broute l'herbe. Tous les animaux sont à vous, comme tous les fruits; et vous les nourrissez de ce qu'il vous plaît, parce que c'est toujours de vos biens que vous les nourrissez.

Mais il y a d'autres lions que ceux des forêts; et c'est un étrange malheur que d'être digne de leur être livré.

7. 22. Dès que le soleil se lève, ils se retirent; et ils se couchent dans leurs tanières.

Dès que le soleil paroît, toutes les bêtes ennemies de l'homme se hâtent de lui laisser la place libre. Un pasteur invisible les chasse dans les bois avec sa houlette; et il rétablit le silence et la paix, en renvoyant dans leurs tanières tous les animaux sanguinaires, dont les foibles sont la proie.

Il semble alors qu'ils aient changé de nature, tant ils sont paisibles. Ils dorment, ou ils sont aussi tranquilles que dans le sommeil. Une puissance supérieure les tient liés; et à moins qu'on ne s'approche imprudemment de leurs cavernes, on n'en a rien à craindre.

7. 25. L'homme sort alors pour aller à

son travail, et pour s'occuper jusqu'au soir.

Au contraire, dès que le soleil commence à dissiper les ténèbres de la nuit, l'homme plein d'allégresse et de joie sent renaître en lui l'amour du travail. Sa maison lui paroît triste et sombre, et la campagne au contraire pleine d'attraits. On l'affligeroit, si l'on vouloit le retenir dans l'oïveté ; et quand il est accoutumé à cette vie innocente et champêtre, quoique laborieuse, il ne lui préféreroit pas l'abondance et la mollesse des riches.

Mais cet homme, qui trouve en lui ces heureuses inclinations, est presque toujours assez stupide pour ne pas remonter jusqu'à celui qui les lui a données ; et en cela peu différent des bêtes, il agit par ressorts, et ne voit pas la savante main qui les conduit et les gouverne.

Ps. 24. Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et merveilleux ! vous les avez tous en général et en particulier formés avec sagesse. La terre est remplie de ce qui est à vous.

Que de merveilles, Seigneur, sont cachées dans vos ouvrages, et dans ceux mêmes qui paroissent les plus simples et les plus ordinaires

quand on les considère avec quelque réflexion ! Quel rapport votre sagesse a-t-elle mis entre toutes les parties de l'univers, pour n'en composer qu'un seul tout, dont les proportions et les beautés sont au-dessus de notre admiration ! Qui n'est pas étonné, quand il y pense sérieusement, de votre application aux moindres détails, pendant que vous conduisez toute la nature d'un seul regard ? Qui ne croiroit, en examinant le moindre insecte, que votre sagesse s'est épuisée à lui donner tant de ressorts si délicats, si variés, si propres à le conserver, à le multiplier, à développer les changemens merveilleux par lesquels il doit passer ? et qui ne penseroit au contraire, en voyant l'ordre général que vous conservez dans tout l'univers, que cette importante occupation remplit toute l'étendue de votre esprit, et ne vous laisse aucune liberté pour descendre à des soins particuliers qui, pour chaque chose, doivent être infinis ?

Et néanmoins, ô sagesse éternelle et incompréhensible (1), vous ne faites que vous jouer de ce poids immense de soins ; et comme vous avez tout fait sans sortir de votre repos, vous condui-

(1) J'étois avec Dieu, *dit le sage*, et je réglois tout avec lui ; et la production de toutes les créatures qui remplissent l'univers, n'a été pour moi qu'un jeu. *Prov.* VIII, 50 et 31.

sez tout sans travail et sans effort. (1) La mer n'est à votre égard qu'un peu d'eau dans le creux de la main. L'étendue du ciel n'est pour vous que de quatre doigts ; avec trois vous soutenez la terre. Toutes les nations ne sont devant vous qu'une goutte d'eau , qu'un grain , que le néant. Et vous conduisez toutes choses avec la même tranquillité , dont vous jouissiez avant qu'elles fussent formées.

La terre est remplie de ce qui est à vous. Tout ce qui est sur la terre est à vous. Vous n'y pouvez rien découvrir qui ne vous doive l'être ; et c'est pour cela que tout vous obéit , puisque tout le mouvement et toute l'efficace des créatures viennent de vous seul.

Nous vivons ainsi , ô mon Dieu , au milieu de vos biens , et nous sommes nous-mêmes une portion de vos biens. C'est de vous que nous recevons la respiration et la vie ; c'est en vous

(1) Qui est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main , et qui la tenant étendue , a mesuré les cieux ? qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre ? Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau qui tombe d'un seau , et comme ce petit grain qui donne à peine la moindre inclination à la balance Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étoient point ; et il les regarde comme un vide et un néant. *Isaïe, XL, 15 et 17.*

que nous subsistons ; c'est de votre miséricorde que découlent toutes les bénédictions qui inondent la terre, et dont vous nous accordez l'usage. Comment donc arrive-t-il que nous ayons presque toujours les yeux fermés, en tenant les mains toujours étendues pour recevoir, et les ayant si souvent remplies ? Est-il donc si difficile de reconnoître que nous ne pouvons rien dans la nature, et que nous n'y formons ni les fruits, ni autre chose nécessaire à la vie ? Est-il possible d'attribuer votre puissance et votre sagesse à la matière ? Est-on excusable de vous sentir si présent par vos bienfaits, et de vous oublier si pleinement par l'ingratitude ? Comment n'est-on pas conduit par la nature à la religion, et par l'amour de soi-même à votre amour ? Par quelle perversité ne veut-on recevoir vos dons que pour en abuser ? Pourquoi fait-on servir votre libéralité même à vous offenser ? et quel gain trouve-t-on à s'attacher à des biens qu'on aime au lieu de vous, quoique vous ne nous les accordiez que pour nous prouver votre amour, et attirer le nôtre ?

Y auroit-il, Seigneur, une plus douce occupation pour nous, que de remonter souvent jusqu'à vous par vos miséricordes ? Notre exil, tout dur qu'il est, ne deviendrait-il pas infiniment plus supportable, si nous vous considérions dans

l'admirable sagesse qui éclate dans vos ouvrages , ne pouvant pas encore la voir telle qu'elle est en vous ? Ne deviendrions-nous pas , en montant ainsi par degrés jusqu'à vous , semblables à ces anges que vit Jacob , qui remplissoient l'échelle mystérieuse qui étoit entre vous et la terre ? et n'est-ce pas pour nous une extrême humiliation de ramper toujours ici avec les bêtes , étant appelés à la même gloire que les esprits célestes , qui n'ont point besoin des choses sensibles , mais qui vous louent sans cesse de la sagesse et de la bonté que vous y faites paroître ?

Maïs entre tous les dons qui viennent de vous , le plus grand est la sagesse qui nous porte à vous en rendre grâces ; et si vous vous contentez de nous donner beaucoup , sans nous donner aussi le saint usage de vos biens , nous serons toujours ingrats et stupides. « Qui est l'homme assez sage
« pour être attentif à toutes ces choses , et pour
« bien comprendre toutes les miséricordes du
« Seigneur ? » (*Psaume CVII*, 43.)

ψ. 25. Cette mer si grande et si vaste est remplie de poissons innombrables.

De petits animaux mêlés avec les grands.

ψ. 26. Là les vaisseaux font leur route.

Il semble , Seigneur , que votre sagesse éclate moins sur la mer que sur la terre. Car cette vaste

étendue d'eau paroît inutile et limiter trop l'habitation des hommes. Il semble aussi que vous ayez abandonné les poissons, dont vous avez rempli la mer, à la violence et au hasard. Car au lieu que sur la terre vous avez séparé les bêtes sauvages de celles qui sont destinées au service de l'homme, en leur donnant des retraites aussi bien que des inclinations différentes; ce que vous avez aussi observé pour les oiseaux, à qui vous avez donné les arbres, et d'autres asiles pour les mettre en sûreté: vous avez au contraire mis tous les poissons ensemble, sans divisions, sans précaution, sans aucune barrière qui puisse défendre les petits des plus grands. Et, comme il ne croît rien de la mer, qui puisse tenir lieu des fruits de la terre, on ne peut douter que vous n'ayez livré les petits poissons aux plus grands comme leur proie, et que vous ne consentiez même qu'entre les petits il y ait une guerre continuelle et qu'ils soient toujours prêts à se dévorer les uns les autres. On seroit donc tenté de croire que votre sagesse et votre bonté sont moins visibles par rapport à cette partie de l'univers et que vous avez plus négligé les poissons que les autres animaux: ce qui fait dire même à l'un des prophètes qui se plaint à vous de ce que les justes sont presque toujours opprimés, qu'il semble que vous en négligiez le soin comme vous l'avez

fait des poissons, à qui vous n'avez donné ni lois, ni chefs, ni protecteurs contre la violence : « Pourquoi, vous dit-il, voyez-vous avec tant « de patience ceux qui commettent l'iniquité ? « Pourquoi demeurez-vous dans le silence pen- « dant que l'impie dévore ceux qui sont plus « justes que lui ? Et pourquoi traitez-vous les « hommes comme les poissons de la mer ; et « comme les reptiles, qui n'ont point de roi « pour les défendre ? » (*Habacuc. I, 13, 14.*)

Mais votre providence est partout admirable ; et elle doit nous rendre plus attentifs quand vous paraissez négliger certains moyens qu'il vous a plu de choisir pour certaines choses, mais sans qu'ils vous fussent nécessaires : parce que vous montrez alors que tout vous est également facile, et par toutes sortes de voies.

Les poissons vivent dans une continuelle guerre, et néanmoins ils subsistent. Les petits sont opprimés et dévorés par les grands, et néanmoins les petits sont dans un nombre infini. Vous y avez pourvu par une multiplication incroyable, et qui n'a nulle proportion avec la fécondité des animaux de la terre et de l'air. Vous donnez aux petits la vitesse et une vigilance qui en conservent la plus grande partie. Vous les tenez presque tous sur les côtes où l'eau est trop basse pour les grands poissons, et vous leur apprenez mille ruses qui

leur tiennent lieu de la force et des asiles que vous paroissez leur avoir refusés.

Là les vaisseaux font leur route. La mer qui met, ce semble, un intervalle entre les terres qui les séparent, est le moyen que vous avez choisi pour les unir. Par cette voie, tout est proche, et sans avoir besoin que de l'eau et du vent, on peut faire dans l'espace de quelques mois le tour du monde. Ce qui coûteroit des frais immenses par terre, revient à peu de frais par la mer. Les pays qui n'ont qu'une espèce de fruits, ou de matière propre au commerce, ont par la navigation et par des échanges tout ce qui leur manque. Et à proportion de ce que les nations barbares sont devenues intelligentes dans la marine, à proportion les courses qu'elles faisoient dans les pays mieux cultivés que le leur, sont cessées; parce que le commerce leur donnoit plus sûrement et plus abondamment ce qu'elles alloient chercher par l'inondation de leurs colonies et par le pillage.

C'est vous, Seigneur, qui apprîtes à Noé la construction des vaisseaux; c'est de vous que nous tenons l'adresse qui les a perfectionnés et le courage qui nous porte à confier nos vies à un fragile bois. C'est à vous seul que nous devons la proportion qu'il vous a plu de mettre entre l'eau plus pesante et le bois plus léger. Car si

vous l'aviez voulu le contraire eût été. C'est vous seul qui gouvernez les vents et qui les tirez de vos trésors, inconnus à l'homme. Et il semble que vous vous soyez réservé la mer pour y faire éclater votre pouvoir et votre liberté d'une manière plus sensible que sur la terre; parce que dans celle-ci tout y paroît réglé d'une manière plus uniforme; au lieu que sur la mer tout y est plus incertain et plus visiblement dépendant de vous.

C'est vous qui avez formé léviathan, ou la baleine, pour se jouer dans la mer.

Ps. 27. Toutes les créatures attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture en leur temps.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans la mer, est la prodigieuse grosseur de la baleine, devant qui l'éléphant n'est presque rien, et la légèreté infinie de ce monstre qui s'élançe, malgré son vaste volume, plus promptement et plus rapidement qu'un oiseau.

C'est à lui visiblement que vous avez assujéti la mer et le peuple qui n'y est attentif qu'à se dévorer. C'est à lui que vous abandonnez un empire toujours agité par les vents et par les flots. C'est à cette bête insatiable et dont le gouffre est toujours ouvert pour engloutir tout ce qui se

présente sur son passage , que vous livrez et les grands , ennemis des petits , et les petits , aussi injustes que les grands. Il est le maître et il se joue des malheurs publics et de la consternation qu'il répand dans son empire. Et il est aussi sûr que sa proie , qui est aussi son peuple , ne lui peut échapper , qu'il est sûr que ce qui est dans la mer n'en sauroit sortir.

Ne seroit-ce pas là, Seigneur, une vive image du monde, et de celui qui en est le prince? Au moins tout y est bien ressemblant : et ce n'est pas apparemment sans dessein que vous y avez mis tant de ressemblance.

Il y a sur la terre, dans l'air et dans la mer une infinité d'animaux dont la nourriture est aussi diverse que la nature. Il y a dans la terre une infinité de plantes , d'arbres , de fruits , dont les qualités sont diversifiées à l'infini. Tout cela , Seigneur, dépend de vous. Aucun autre que vous n'en a l'intendance et le soin. Aucun autre que vous n'en connoît les besoins et n'en a dans ses mains les remèdes. De toutes parts la nature est tournée vers vous ; et vos ouvrages de tous côtés invoquent la main qui les a formés. Ce qui est utile à l'un peut nuire à l'autre. Les besoins sont souvent contraires. Et il faut que la même sagesse, qui a été si féconde dans la variété des inclinations et des qualités , le soit autant dans les

moyens de les remplir et de les conserver.

✠. 28. Lorsque vous la leur donnez, elles la recueillent. Vous ouvrez la main, et elles sont rassasiées de vos biens.

Il ne vous coûte pas plus, Seigneur, de nourrir tant d'animaux, et tant de plantes, d'espèces si différentes, que d'ouvrir la main. Il en coule des biens de tout genre, comme d'une source également intarissable et diversifiée. Rien de ce qui en découle ne tombe à faux; rien n'est à contretemps; rien de ce qui convient à une chose n'est donné à une autre. Tout est prodigué, et tout néanmoins tombe par mesure: tout paroît général et distribué en commun; et néanmoins tout est propre. Vos bénédictions inondent la terre, et chaque chose, qui en reçoit une partie, vous bénit à son tour en la manière qu'elle peut.

✠. 29. Si vous cachez votre visage, elles tombent aussitôt dans le désordre et le trouble. Vous retirerez à vous leur esprit, et elles expireront; et elles retourneront à leur poussière.

Mais si vous détournez, Seigneur, un moment votre visage, tout se déconcerte et se trouble. Il suffit que vous cessiez un instant de donner, toutes choses alors tombent dans la langueur; et

vous n'avez qu'à reprendre l'esprit de vie que vous communiquez à tout ce qui l'a reçu de vous, pour remettre dans la poussière tout ce que vous en avez tiré.

Nous n'avons , Seigneur, que le souffle que vous nous communiquez. Le principe n'en est point à nous , et nous ne vivons que d'emprunt. C'est vous seul qui êtes immortel , et c'est vous seul qui êtes la résurrection et la vie. Nous ne sommes que poussière , si même nous sommes cela ; car nous devons descendre plus bas , pour trouver notre place ; et tout ce qui est au-dessus du néant , est au-dessus de notre origine. Lors donc que vous nous remplissez de biens , nous devons bien distinguer vos dons de nous : car ils vous demeurent toujours propres ; et à notre égard toujours étrangers , puisque la vie même nous est étrangère , et que l'être que nous croyons avoir , ne nous est que prêté.

✧. 30. Vous enverrez votre esprit , et elles seront créées de nouveau ; et vous renouvellerez ainsi la face de la terre.

Notre dépendance , et celle de la nature , est également visible par l'état où nous tombons lorsque vous retirez votre esprit , et par celui où vous nous rappelez en nous le communiquant de nouveau. Nous mourons et nous retournons en pou-

sière , quand vous reprenez le souffle qui anima le premier homme ; et nous renaissions de la poussière , lorsque vous nous animez de nouveau par ce souffle de vie.

Nous connoissons , par cette expérience , combien il vous sera facile de nous tirer de nos tombeaux , quand il vous plaira d'en ranimer les cendres. C'est dans le fond la même matière qui a été dans le commencement ce que vous avez voulu , et qui sera dans les derniers temps ce que vous voudrez. Votre esprit est le même ; l'argile est la même ; la mort vous résistera aussi peu que l'a fait le néant , et la manière dont meurent tous les jours les productions de la nature , quand vous le voulez , et dont elles renaissent dans une autre saison , quand vous le commandez , est une image de notre mort , et un gage de notre résurrection.

Mais votre esprit , ô mon Dieu , ne donne-t-il que la vie temporelle ? Ne peut-on pas être vivant aux yeux des hommes , et être sans vie devant vous ? Que de mystères vous cachez sous des images sensibles ? Et en combien de manières ce que vous faites dans la nature , est-il l'ébauche et comme le crayon de ce que vous ferez par votre grâce ?

✧. 31. La gloire du Seigneur se manifeste.

tera dans tous les siècles. Le Seigneur verra avec complaisance ses ouvrages.

Ce n'est pas seulement ce que votre sagesse a fait les premiers jours de la création qui manifeste votre gloire ; et ce n'est pas seulement le monde sorti nouvellement de vos mains qui est l'objet de votre complaisance.

Ce qui a suivi cette première origine ne découvre pas moins vos divines perfections ; et ce que vous préparez dans les siècles futurs ne sera pas moins digne de votre puissance et de votre bonté.

Vous avez plus fait en relevant l'homme après sa chute qu'en lui donnant la vie. Vous lui avez promis dans le Messie plus que vous ne lui aviez donné quand il étoit innocent. La réparation de l'Univers après le déluge, est aussi merveilleuse que sa naissance ; et ce que vous méditez dans l'avenir pour de nouveaux ciels et pour une nouvelle terre surpassera toutes les merveilles que nous admirons.

ÿ. 52. Il regarde la terre , et elle tremble ;
il touche les montagnes , et elles fument.

Le monde aujourd'hui est couvert de ténèbres et il adore tout , excepté vous. Mais quand vous le voudriez , il s'humiliera devant vous avec trem-

blement. D'un seul clin d'œil, vous ferez tomber toutes ses idoles. Vous toucherez les princes indociles, et leur orgueil s'en ira en fumée. Vous briserez les empires, et le vôtre en prendra la place. Ce que nos pères ont vu sur la montagne de Sinäi, nous apprend que votre présence seule ébranle la terre, et que vous embrasez les montagnes en les touchant. Les hommes ne seront pas plus insensibles qu'elles, quand il vous plaira de les convertir ; et ils ne vous feront pas aussi plus de résistance quand il vous plaira de les abattre.

ÿ. 35. Je chanterai les louanges du Seigneur pendant ma vie. Je louerai dans des Cantiques mon Dieu, pendant tout le temps que je subsisterai.

Je ne me lasserai jamais, Seigneur, de vous louer, puisque les sujets que vous m'en donnez sont infinis. Je le ferai pour moi qui suis l'ouvrage de votre miséricorde et qui ne suis composé que de vos dons. Je le ferai pour les esprits qui me sont égaux, et dont les biens me sont communs avec eux. Je le ferai pour les créatures qui sont sans intelligence, parce que l'usage que j'en fais me charge de leur reconnaissance et de leur adoration. Je le ferai pour tout ce qui est dans le ciel et sur la terre, dans la mer et dans l'air,

parce que vous l'avez créé pour me manifester votre sagesse, votre puissance et votre bonté, et que tout ce grand spectacle a été fait pour moi, que vous en avez rendu le spectateur.

ψ. 54. Ma consolation sera de penser à lui, et d'en parler ; ma joie sera dans le Seigneur.

Ma joie la plus douce sera de penser à Dieu et aux merveilles ou qu'il a faites, ou qu'il promet. Je me consolerais dans mon exil à parler de lui, et à le louer. Je me préparerai à le voir en considérant ses ouvrages. Je ferai dans cette vie un essai de l'autre. Je tâcherai d'imiter les continues actions de grâces que les esprits célestes lui rendent. Et comme je n'aurai un jour que l'occupation de le louer, je ne veux maintenant, s'il est possible, n'avoir que cet exercice.

ψ. 55. Que les pécheurs cessent d'habiter la terre ; que les impies ne soient plus. O mon âme, bénissez le Seigneur !
Alleluia.

Il n'est pas juste, Seigneur, que les pécheurs soient au milieu de vos biens sans vous connoître ; qu'ils abusent de vos dons pour devenir plus criminels ; qu'ils sacrifient à d'injustes désirs ce qui n'est accordé qu'à l'innocence ; qu'ils tiennent

dans la captivité des créatures qui gémissent de leur être asservies, et qui soupirent après la liberté; qu'ils s'établissent la fin de vos ouvrages; et qu'ils vous traitent comme si vous n'étiez que le ministre de leurs cupidités; qu'ils ne soient reconnoissans qu'en devenant impies et en transportant à de fausses divinités la gloire qui n'est due qu'à vous; et qu'ils vous contraignent une seconde fois à vous repentir d'avoir fait l'homme et tout ce qui contribue à son service.

Purifiez la terre qu'ils souillent par leurs crimes, en les en chassant. Vengez toutes vos créatures en leur en interdisant l'usage. Reléguez-les dans des ténèbres qui leur ôtent le spectacle de la nature. Punissez l'aveuglement de leur cœur par un autre. Et puisqu'ils n'ont jamais voulu vous louer, ôtez-leur tout ce qui leur en devoit servir de matière.

Mais, Seigneur, vous avez plus d'un moyen de rendre la terre innocente; et celui de changer les hommes est plus digne de votre bonté et de votre puissance que celui de les punir. Ajoutez la piété à tout ce que vous leur donnez, et ils feront un saint usage de tout. Rendez-les justes et fidèles, et conservez-leur tout ce qu'ils méritent de perdre. Joignez aux libéralités du Créateur, les biens que nous espérons du Sauveur qui nous

est promis, et à force de miséricorde, faites cesser notre ingratitude.

O mon âme, bénissez le Seigneur. Alleluia. Pour moi, je comprends que tout mon bonheur, aussi bien que ma gloire, consiste à vous aimer et à vous bénir. Je m'y exhorte moi-même, et je tâche de vaincre certain engourdissement que le péché a laissé dans le cœur et qui m'appesantit malgré moi lorsque je veux m'élever jusqu'à vous et m'y fixer d'une manière immuable. Guérissez, ô mon Dieu, ce reste de foiblesse, et souvenez-vous de moi lorsque je commence à vous oublier. Animez votre serviteur de l'esprit de prophétie. Inspirez-lui des cantiques pleins de lumière et d'ardeur qui conservent pour tous les siècles le feu dont vous l'aurez embrasé le premier. Et faites que toutes les nations entendent un jour l'exhortation que je leur fais de vous louer; qu'elles la répètent dans un saint transport; et que la terre apprenne de moi le cantique *Alleluia*, comme je l'ai appris du ciel.
Alleluia.

SECOND SENS.

L'interprétation que saint Paul a donnée à ces paroles : (1) « Qui vous servez des vents comme

(1) Le même mot en hébreu, en grec et en latin signifie *vent* et *esprit*.

« de vos messagers ; et des flammes de feu comme
« de vos ministres ; » (*Hébreux*, I, 7.) en les en-
tendant des anges et des esprits célestes ; l'usage
qu'il en a fait , en s'en servant comme d'une
preuve que tous ces esprits étoient infiniment au-
dessous de JÉSUS-CHRIST, puisqu'il étoit fils et
eux serviteurs ; et la manière dont il a déterminé
leur ministère aux soins qu'ils prennent de ceux
qui doivent être les héritiers du salut , sont une
claire démonstration que saint Paul a vu dans le
psaume un autre sens que celui qui paroît le pre-
mier ; et que par conséquent il y en a un second.
Autrement ce grand apôtre se seroit trompé en
fondant de grandes vérités sur une simple équi-
voque des termes ; et il auroit rendu incertain ce
qu'il vouloit prouver , en ne l'appuyant que sur
une interprétation , non seulement peu natu-
relle, mais absolument fautive ; puisque le Saint-
Esprit n'auroit rien révélé de tel au prophète et
qu'elle ne seroit qu'un pur éblouissement de
l'esprit humain.

On pourroit peut-être répondre que le seul
endroit cité par saint Paul est capable de deux
sens ; mais que le simple et le littéral que nous
avons expliqué suffit pour le reste.

Mais je ne sais si une telle réponse seroit bien
entendue par ceux qui la feroient. Car il ne s'agit
pas seulement de savoir si les paroles citées par

saint Paul peuvent recevoir le sens qu'il leur attribue , mais si le Saint-Esprit a voulu qu'elles l'eussent. Or , si le Saint-Esprit l'a eu en vue , pourquoi ce seul verset seroit-il privilégié ? Pourquoi un second sens , limité à quelques paroles , viendroit-il interrompre la suite naturelle du discours ? Et pourquoi des expressions , qui paroissent pour le moins aussi simples et aussi naturelles que les autres , auroient-elles un sens figuré , tout le reste du psaume devant être pris à la lettre ?

Il est difficile qu'un homme raisonnable ne soit pas frappé du peu de vraisemblance qu'il y auroit à le supposer ; et il me sembleroit que tout le monde doit convenir que le sens figuré , dont saint Paul est garant , doit être aussi général et aussi étendu que le simple.

Ce psaume a beaucoup de rapport avec quelques chapitres de Job , où Dieu lui-même propose à ce grand homme diverses questions sur la création du monde et sur la providence qui le conduit ; et où il lui demande raison du caractère et des inclinations de quelques animaux en particulier. Il est difficile de déterminer pourquoi il lui parle des uns plutôt que des autres , ou même pourquoi il entre dans un tel détail. Mais un mot qu'il dit de l'aigle , et que JÉSUS-CHRIST rappelle dans l'Evangile , en lui donnant un sens

figuré et très-sublime , suffit pour nous apprendre que tout le reste , quoique simple en apparence , est mystérieux ; et que plus nous nous arrêtons à la surface , moins nous pénétrons ce qu'il a plu à Dieu de cacher sous elle.

Il en est ici de même. Ce qu'a dit saint Paul fait naître un nouveau jour , quoiqu'il n'éclaire qu'un seul endroit. Nous savons qu'il a vu plus que nous ; nous ne doutons pas que ce qu'il a vu ne soit plus précieux que l'écorce que nous touchons ; et nous nous efforçons de suivre un tel guide , en nous affligeant de ce qu'il nous a laissé si promptement.

Il me semble que comme il a fallu prendre le point de vue d'où le prophète considérait la création et les ouvrages de Dieu pour entendre le premier sens ; il est nécessaire aussi que nous nous mettions dans la même situation que lui pour entrer dans le second.

Il s'est transporté en esprit jusqu'au moment où Dieu est comme sorti du secret de sa pensée , pour se montrer en public par la création du monde et pour découvrir ce qu'il est par la magnificence de ses ouvrages.

Ici le prophète (1) prévient le temps où une

(1) L'économie du mystère , caché avant tous les siècles en Dieu , qui a tout créé par JÉSUS-CHRIST. *Ephes. III* , 9.

nouvelle création changera le monde ; et où Dieu manifesterà dans son fils le conseil éternel , caché jusque-là dans sa pensée , d'appeler toutes les nations à sa connoissance et à son royaume. Mais le prophète joint à cette vue tout ce qui a préparé les hommes à ce grand événement , qui avoit toujours paru incroyable avant qu'il arrivât.

ÿ. 1. O mon âme , bénissez le Seigneur :
Seigneur , mon Dieu , vous avez fait
éclater excellemment votre grandeur.

Quelle nuit, ô mon Dieu, couvroit la terre, il n'y a qu'un moment ! Quelles ténèbres étoient sur l'abîme ! A peine étiez-vous connu dans la seule Judée. A peine trouviez-vous dans le peuple même qui vous servoit quelques personnes éclairées qui vous rendissent un culte spirituel. Comment tout d'un coup avez-vous changé l'univers ? Par quelle puissance l'avez-vous tiré une seconde fois du néant ? Où est l'usurpateur qui s'étoit fait élever des temples et des autels par toutes les nations ? Qu'est devenu cet esprit de mensonge qui les avoit séduites ? Où s'est retiré cet impie qui avoit autrefois fait fermer le seul temple que vous eussiez sur la terre, et qui avoit fait déplacer votre autel pour mettre dans le même lieu son idole ? Comment avez-vous anéanti tous les noms

des fausses divinités ? Comment vous êtes-vous fait reconnoître seul Dieu, seul maître du ciel et de la terre ? Comment la pénitence et la piété sont-elles devenues générales ? O grandeur ! ô puissance, que je ne saurois assez admirer ! ô clémence ! ô miséricorde qui surpasse notre attente et toutes nos actions de grâces !

ÿ. 2. Vous vous êtes revêtu d'honneur et de gloire ; vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau.

Il semble, Seigneur, que vous étant couvert de voiles jusqu'à cette heure, vous ayez rejeté tout ce qui cacheoit votre majesté ; et que vous vouliez désormais, en paroissant ce que vous êtes, demander aux hommes à qui donc ils vous avoient comparé ? « A qui donc avez-vous fait ressembler Dieu ? A qui m'avez-vous comparé, à qui m'avez-vous égalé, dit le saint ? » (*Isaïe*, XL, 18 et 25.)

Vous n'avez pu souffrir plus long-temps que votre nom fût profané et que votre gloire fût usurpée : « Je suis le Seigneur, c'est là le nom qui m'est propre. Je ne céderai point ma gloire à un autre, je ne souffrirai plus que les idoles usurpent les hommages qui me sont dus. Je suis seul ; c'est moi qui suis le premier ; c'est moi qui suis le dernier. » (*Isaïe*, XLII, 8.)

Après avoir gardé long-temps le silence, vous avez ébranlé la terre par le cri que le zèle de votre gloire vous a fait jeter, comme vous l'avez révélé à l'un de vos prophètes : « Je me suis
 « jusqu'à cette heure, j'ai gardé un profond
 « lence, j'ai eu une patience à toute épreuve
 « mais maintenant, je me ferai entendre comme
 « une femme qui est dans les douleurs de l'en-
 « fantement. » (*Isaïe*, XLII, 14.) Et après
 avoir laissé errer tous les peuples dans les di-
 verses voies où ils s'étoient égarés, vous avez
 enfin été touché de leur aveuglement, et vous
 vous êtes montré à eux, quoiqu'ils ne vous cher-
 chassent pas et qu'ils n'eussent pas même entendu
 parler de vous.

✧ 3. Vous étendez le ciel comme un pa-
 villon ; vous divisez en différens étages
 (dont les eaux sont la matière), l'espace
 qui est entre le ciel et la terre.

Tant que vous vous êtes contenté, Seigneur
 de faire briller aux yeux des hommes la lumière
 des étoiles et du soleil, les hommes sont de-
 meurés dans leurs ténèbres. Aucun ne vous a re-
 connu dans la magnificence de vos ouvrages. Au-
 cun n'est devenu sage par l'admiration de votre
 sagesse. Aucun n'a regardé le ciel comme le pa-
 villon que vous aviez formé de vos mains, et que

vous n'aviez rendu si riche que pour donner quelque idée de la majesté qu'il cachoit. Presque tous les hommes ont pris vos ouvrages pour vous, et ils ont adoré la créature qui leur annonçoit le Créateur. Un petit nombre, à qui vous aviez donné plus d'intelligence, vous ont connu en secret, mais pour vous désavouer en public. Ils se sont fait honneur de ne penser pas comme le peuple, et l'ont suivi dans les temples. Ils ont retenu la vérité captive dans l'injustice, au lieu de la communiquer. Ils s'en sont crus l'origine, au lieu de vous en rendre grâces. Ils se sont mis à votre place en s'attribuant la sagesse; et ils ont mérité par cette idolâtrie, plus criminelle que celle du peuple, de tomber dans des erreurs grossières sur la morale, et d'être abandonnés à des passions plus honteuses encore que leurs erreurs.

Vous avez traité, Seigneur, avec plus de bonté le peuple d'Israël, en l'instruisant de vos volontés, en lui apprenant à n'adorer que vous, en le conduisant par vos prophètes, en lui conservant l'histoire des justes qui vous ont plu dès le commencement du monde, et de ceux à qui vous avez de temps en temps renouvelé les promesses du Messie, et que vous en avez rendu les vives images.

Vous avez mis ainsi sur nos têtes un firmament semé d'étoiles qui nous éclairent pendant la nuit :

car si nous n'avions eu d'autre lumière que celle qui est commune à toutes les nations, nous serions demeurés avec elles dans l'ombre de la mort.

Mais le temps des étoiles, Seigneur, est celui de la nuit. Il n'y a que le soleil qui en dissipe les ténèbres; et je vois avec admiration comment il sort du sein de la gloire où il a été long-temps retenu, avec tout l'éclat d'un époux qui sort de la chambre nuptiale: avec quelle ardeur il commence sa course à pas de géant; avec quelle rapidité il fournit sa carrière d'une extrémité du ciel jusqu'à l'autre, et avec quelle profusion il répand sur toute la terre la lumière et la chaleur, sans qu'il y ait aucun peuple qui n'en ressente les effets.

Vous divisez en différens étages (dont les eaux sont la matière) l'espace qui est entre le ciel et la terre. Vous répandiez autrefois, Seigneur, vos influences sur la terre, mais sans la convertir; vous lui donniez les pluies à propos; vous la couvriez de neige, comme d'une laine qui conservoit le grain qui lui étoit confié avant l'hiver; vous l'engraissiez par des brouillards qui lui tenoient lieu de cendres; vous vous rendiez comme visible par l'ordre des saisons et par l'abondance des fruits: et il sembloit qu'on pouvoit vous toucher à la main, tant vos bienfaits étoient sensibles.

Mais il nous falloît un autre maître que la nature, pour nous rendre reconnoissans, et une autre pluie que celle qui tombe des nuées, pour nous rendre féconds en bonnes œuvres.

De quels biens, Seigneur, commencez-vous à inonder la terre ! Il semble que tout l'espace qui est entr'elle et le ciel, ne soit rempli que de réservoirs distingués par étages, d'où vos largesses ne cessent de couler sur elle. Le royaume des cieux est prêché partout avec un succès général. La pénitence est embrassée par toutes les nations. La piété et la ferveur se communiquent partout comme un embrasement. Le don des miracles devient commun. Plusieurs fidèles parlent subitement diverses langues. Il semble qu'il pleuve du ciel des prophètes et des docteurs, tant le nombre en est grand, sans que l'instruction humaine les ait formés. Mais aucun bien n'est plus céleste, et ne tombe de plus haut que la charité ; et tous les autres dons, en comparaison de ce dernier, semblent venir à nous des étages les plus voisins, au lieu que la charité vient du sein de Dieu même.

Vous faites que les nuées vous servent de char ; et vous êtes porté sur les ailes des vents.

Vous vous êtes presque toujours montré à nos

pères, sous le symbole d'une nuée. Vous conduisiez ainsi le peuple d'Israël dans le désert ; vous marquiez ainsi votre résidence dans le tabernacle ; vous parliez ainsi à Moïse ; vous nous donâtes ainsi la loi sur la montagne de Sinäi.

C'étoit une image de votre incarnation future, qui devoit couvrir votre divinité par le nuage de notre chair, et rendre supportable à nos yeux un éclat qui les eût éblouis, sans ce voile qui le tempère. C'est sur ce nuage que vous êtes venu à nous, et que vous vous êtes approché de la terre, non pour la punir, mais pour la purifier. C'est de ce nuage que coule toute la rosée qui la rend fertile. C'est des éclairs qui partent de son sein, que vient notre lumière. C'est par le tonnerre que vous y faites retentir, que le son de l'Évangile est si efficace et si puissant.

Vous êtes porté sur les ailes des vents. Ce nuage salutaire est porté rapidement dans tout l'univers par des hommes plus vifs et plus prompts que les vents, dont le zèle et l'amour ne sont arrêtés par aucun obstacle, et qui sont les anges visibles qui servent en même temps de trône et d'avant-coureurs à votre majesté.

✱. 4. Vous vous servez des esprits comme de vos messagers, et des flammes brûlantes comme de vos ministres, ou pour

en faire vos anges et vos ambassadeurs ;
et vous vous servez d'une flamme brû-
lante pour vos ministres.

Outre ces anges visibles , vous destinez les esprits célestes , qui étoient presque vos seuls adorateurs avant ce changement , à servir de maîtres et de guides aux hommes qui étoient autrefois déshérités , et qui retournent maintenant de leur exil à leur patrie. Vous avez fait cesser , par votre sacrifice , l'inimitié qui étoit entre le ciel et la terre. Vous avez réuni toute votre famille sous un seul chef. Vous avez donné à vos anciens serviteurs , un amour sincère pour ceux qui le deviennent par votre grâce : et ce que vous avez fait pour les hommes apprend à tous les esprits bienheureux , jusqu'où doit aller leur charité , pour imiter la vôtre.

Quoiqu'ils soient immatériels , plus purs que le feu , et plus spirituels que ce qu'il y a parmi nous de plus subtil et de plus impalpable , ils ne se préfèrent plus à l'homme , à qui vous avez bien voulu vous rendre égal ; et ils l'adorent en vous , d'un culte inséparable de celui qu'ils doivent à votre divinité.

Ils surpassent , par leur promptitude à vous obéir , la légèreté des vents et l'activité de la flamme. Ils agissent avec un pouvoir qui détruit

et renverse , comme les tourbillons et la foudre , tout ce qui s'oppose aux ordres dont vous les rendez exécuteurs ; et ils conservent , dans l'exercice même de l'autorité que vous leur confiez , une dépendance égale à celle des vents et des éclairs , dont vous réglez tous les mouvemens.

✕. 5. Vous avez établi la terre sur ses bases ; elle y demeurera ferme dans tous les siècles sans se pencher.

C'est sur vos promesses et sur votre immuable vérité , que votre Eglise , qui est désormais aussi étendue que la terre , est fondée. Le ciel et la terre passeront , mais votre parole ne passera jamais.

Vous nous donnez , dans vos Ecritures , pour gage de votre fidélité et de l'immobilité de vos décrets , l'ordre immuable que gardent le jour et la nuit , et la stabilité de la terre sur les pôles où vous l'avez fixée. « L'ordre que vous avez , Sei-
« gneur , une fois donné au ciel subsiste éternel-
« lement. Votre vérité immuable passe de siècle
« en siècle ; vous avez établi la terre sur ses ba-
« ses , et elle y demeure ferme , ou dans le même
« état. » (*Psalme CXVIII* , 89 et 90.)

Mais aucune comparaison prise de la nature , n'est capable de nous représenter parfaitement la persévérance de votre amour pour votre Eglise , et

l'éternelle miséricorde qui sert de fondement aux promesses que vous lui avez faites. « Car les montagnes seront ébranlées, et les collines trembleront ; mais ma miséricorde ne se retirera point de vous, et l'alliance par laquelle je fais la paix avec vous, ne sera jamais ébranlée, dit le Seigneur, qui a pour vous une tendresse de compassion. » (*Isaïe*, LIV, 10.)

ψ. 6. Vous l'aviez couverte de la mer, comme d'un vêtement.

Avant votre incarnation, Seigneur, la terre étoit à votre égard aussi stérile et aussi déserte, que lorsque la mer la couvroit toute entière au commencement du monde. Toutes les nations qui l'habitent étoient devant vous comme n'étant point. Aucun homme ne vous y connoissoit, ou ne vous adoroit comme il faut ; et dès-lors elle étoit vacante et semblable à l'état où elle fut au commencement, et dont vous dites ces deux mots qui signifient également l'un et l'autre : « La terre étoit vide et toute nue, et les ténèbres couvroient la face de l'abîme. » (*Gén*, I, 2.) La mer couvroit tout, et la mer elle-même étoit couverte de ténèbres.

Les eaux avoient surpassé les montagnes.

Ce qui paroissoit, avant votre venue, de plus

sublime , ou parmi les nations ou même parmi nous , étoit inondé comme le reste. L'orgueil de la sagesse humaine , et la confiance en la loi étoient sous les eaux. Personne n'étoit délivré par la philosophie , et personne ne faisoit le bien parmi ceux qui se regardoient comme les maîtres des autres. Vos Ecritures , Seigneur , dont Israël étoit dépositaire , et qui par conséquent ne parloient qu'à nous , n'exceptoient pas un seul parmi nous , de cette condamnation générale. Et plus nous faisons d'efforts pour nous élever , plus nous enflions les eaux qui cachotent toutes les montagnes.

§. 7. Mais votre voix menaçante les a mises en fuite ; au bruit de votre tonnerre , elles se sont retirées avec empressement et frayeur.

Mais depuis que vous avez paru , et au premier ordre que vous en avez donné , la mer a pris la fuite. Le son de votre Evangile a effrayé le monde , et le prince qui le domine. L'ignorance et la corruption , dont l'idolâtrie étoit également le principe et l'effet , ont cédé la place à la lumière , à l'innocence et à la piété. Les hommes , autrefois sensuels , injustes , ingrats , sont devenus imitateurs des anges. La terre , inculte et stérile , s'est couverte de fruits ; et vous l'avez convertie en un

paradis de délices : au lieu que la malédiction , dont vous l'aviez frappée , la tenoit comme enscvelie (1), sous les eaux amères , dont le sacrifice appelé de la jalousie , étoit la figure.

Je connois maintenant pourquoi vous parlâtes avec menaces à la mer au commencement du monde ; et pourquoi le commandement que vous lui fîtes de laisser la terre libre , fut semblable au tonnerre. Elle étoit la figure du siècle injuste et impie ; elle étoit l'image de l'idolâtrie et des superstitions qui ont inondé la terre ; elle marquoit l'usurpateur qui s'étoit saisi de votre royaume , et qui tenoit comme submergés sous les sens et sous la chair , des hommes destinés à vous connoître et à vous louer. Votre menace signifioit votre indignation et votre zèle contre l'injustice qui dominoit la terre ; et votre tonnerre étoit le signe de cette voix puissante qui a fait rentrer les peuples dans l'obéissance , et qui a relégué dans ses anciennes ténèbres le tyran qui les opprimoit.

§. 8. Alors les montagnes se sont élevées , et les vallons se sont abaissés dans les

(1) Ces eaux très-amères , que j'ai chargées de malédiction. *Nomb. V, 19.*

Le sacrifice de jalousie. *Ibid. 25.*

lieux que vous leur aviez marqués en les établissant.

Après que l'erreur et la cupidité ont été bannies, rien n'a été ni plus beau, ni plus riche, ni plus diversifié que la face de votre église. On y a vu des exemples d'une vertu héroïque; et l'on y a remarqué dans les conditions les plus simples une innocence et une fécondité en toutes sortes de bonnes œuvres dont on n'auroit jamais cru le commun des hommes capable.

Les montagnes ne se sont point élevées elles-mêmes : c'est votre main qui les a fondées. Les plaines et les vallons ne leur portent point envie; et la place que vous leur avez marquée est la seule qui leur convienne. Les montagnes répandent ce qu'elles reçoivent : et les vallons comprennent combien il leur est utile d'être à leurs pieds. L'autorité est toute pour le public. La grandeur est uniquement pour le service. Et s'il étoit permis de choisir, on préféreroit l'humilité et la sûreté à l'élévation jointe au péril.

7. 9. Vous avez établi des bornes et des limites aux eaux de la mer qu'elles ne passeront point; elles ne retourneront point couvrir la terre (1).

(1) J'ai averti dans le premier Sens, que ce verset est lié avec le septième.

Il n'en sera pas du renouvellement du monde par l'Évangile, comme de celui qui suivit le déluge. Les crimes ressuscitèrent avec les hommes, et ils se multiplièrent comme eux. Le principe de corruption étoit demeuré le même; et ceux qui repeuplèrent la terre furent en tout semblables à ceux que les eaux avoient submergés.

Mais une nouvelle création les a changés. Ils ne naissent plus de la chair et du sang, mais de l'eau et de l'esprit. Ils ne sont plus enfans du premier Adam, mais du second. Ils ne portent plus la ressemblance de celui qui avoit été tiré de la terre, mais de celui qui est descendu du ciel; et quoique leur nombre doive diminuer dans la suite des siècles, il n'arrivera pas néanmoins une seconde fois que la mer reprenne son ancienne place, ni que le monde prévale absolument sur l'église.

ψ. 10. Vous faites couler les fontaines dans les vallons; leur cours est entre les montagnes.

Il semble que dans la nature les lieux les plus bas soient aussi les plus arrosés et plus féconds; et c'est aussi presque toujours la même chose dans votre royaume, où vous distinguez les humbles de tous les autres, et où vous comblez les petits de tout ce qui ne fait que couler sur les

grands. Vous guérissez par ce moyen l'orgueil jusque dans sa racine ; car toutes les distinctions qu'il affecte lui sont refusées ; et la seule voie que vous laissez libre pour arriver aux premiers rangs est de désirer sincèrement le dernier.

ÿ. 11. Les bêtes de la campagne y vont boire ; les ânes sauvages y désaltèrent leur soif.

Le désert autrefois n'étoit qu'un lieu brûlant et stérile. Il ne nourrissoit que des serpens et des bêtes ennemies de l'homme. Mais vous y avez fait naître partout des sources d'eau vive. Les lieux où habitoient les dragons ont été changés en des lieux cultivés et fertiles. Vous les avez peuplés d'hommes et de troupeaux. Et vous avez désaltéré la soif de ceux qui ne pouvoient recevoir de rafraîchissement que de vous. C'est ainsi que vous expliquez vous-même par l'un de vos prophètes, les effets de votre grâce dans tout l'univers, auparavant désert, inculte et sans eaux.

« Je ferai, dites-vous, des routes dans le désert ;
 « je ferai couler des fleuves dans une terre inha-
 « bitée. (*Isaïe*, XLIII, 19 et 20.) Les bêtes
 « sauvages, les dragons et les autruches me glo-
 « rifieront ; parce que j'ai fait naître des eaux
 « dans le désert, et des fleuves dans une terre
 « inhabitée, pour donner à boire à mon peuple,

« au peuple que j'ai choisi. Le boiteux bondira
 « comme le cerf, et la langue des muets sera
 « déliée; parce que des sources d'eaux sortiront
 « de terre dans le désert et que des torrens cou-
 « leront dans la solitude. Dans les cavernes où les
 « dragons habitoient auparavant, on verra naître
 « la verdure des roseaux et du jonc. Il y aura là
 « un sentier et une voie qui sera appelé la voie
 « sainte. » (*Isaïe, XXXV, 6, 7 et 8.*)

✠. 12. Les oiseaux du ciel se retirent au-
 près de ces fontaines, et font retentir
 leurs voix entre les feuilles des arbres.

Que d'actions de grâces, ô mon Dieu, vous
 rendent tous les peuples qui puisent dans vos
 sources la justice et le salut! Que de bouches,
 auparavant muettes, sont ouvertes jour et nuit
 pour annoncer vos louanges! *La langue des
 muets sera déliée, parce que des sources d'eaux
 naîtront dans le désert.* Que d'hommes autrefois
 semblables aux bêtes, et maintenant égalés aux
 anges, font retentir le désert de vos cantiques!
*Les bêtes sauvages me glorifieront, parce que
 j'ai fait couler des eaux dans le désert.* Que de
 solitaires, ennemis de la servitude honteuse et
 infructueuse du siècle, s'empressent à boire dans
 vos fontaines une eau qui réjaillit jusqu'à la vie
 éternelle. *Les ânes sauvages y désaltèrent leur*

soif. Que d'âmes innocentes , à qui vous avez donné les ailes de la colombe pour s'enfuir dans le désert , s'estiment heureuses de méditer vos écritures , qui sont mêlées , comme des aibres touffus , de clartés et d'obscurités , de se reposer sur les promesses dont elles sont remplies , d'y chercher un asile contre les périls , et une aimable fraîcheur contre l'ardeur de la cupidité ; de s'y nourrir du pain de votre parole ; et d'y rafraîchir la soif même qu'elles font naître en calmant , par l'espérance dont elles donnent le gage , l'impatience de vous voir qu'elles ont excitée ! *Les oiseaux du ciel se retirent auprès de ces fontaines , et font retentir leur voix entre les feuilles des arbres.*

✚. 15. Vous arrosez les montagnes du haut des étages et des réservoirs que vous avez préparés.

C'est l'accomplissement de ce qui avoit été prédit , que les montagnes et les collines recevraient la paix pour le peuple et la justice pour la lui communiquer : « Les montagnes apporteront « la paix au peuple , et les collines posséderont « la justice. » (1) Votre Père , ô mon Sauveur,

(1) Car Dieu a réconcilié le monde avec soi en Jésus-CHRIST , et c'est lui qui a mis en nous la parole de ré-

s'est réconcilié le monde par vous ; mais il a voulu faire cet honneur aux hommes , que d'en choisir quelques-uns parmi eux pour les associer à votre ministère et pour les rendre vos députés et ambassadeurs pour annoncer aux autres le salut et la paix que vous leur avez mérités.

Mais ces hommes qui , à l'égard des autres , sont plus élevés que les montagnes ne le sont à l'égard des plaines et des vallons , ne s'attribuent point une si haute fonction comme l'ayant méritée. Ils savent qu'ils étoient auparavant injustes et dignes de haine comme les autres : (1) mais que Dieu , qui commanda autrefois à la lumière de sortir des ténèbres , a fait luire sa clarté dans leurs cœurs , afin qu'ils soient en état d'éclairer les autres ; et qu'ils portent ce trésor dans des vases de terre , afin que ce ne soit pas à eux , mais à Dieu qu'on attribue un si grand pouvoir.

conciliation. Nous faisons donc la charge d'ambassadeurs pour JÉSUS - CHRIST ; et c'est Dieu qui vous exhorte par notre bouche. *II, Cor. V; 19 et 20.*

(1) Le même Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres , est celui qui a fait luire sa clarté dans nos cœurs , afin que nous puissions éclairer les autres par la connoissance de la gloire de Dieu. Or nous portons ce trésor dans des vases de terre , afin qu'on reconnoisse que la grandeur de la puissance qui est en nous est de Dieu , et non pas de nous. *II, Cor. IV, 6 et 7.*

Ces hommes, si sublimes par leur autorité et si humbles par leur reconnaissance, reçoivent de vous tout ce qu'ils communiquent aux autres. S'ils parlent, c'est avec la même dépendance de vous que si vous parliez par eux (1); s'ils s'exercent leur ministère, c'est comme ne faisant que vous prêter leurs mains. Ils avouent que tout leur est donné d'en haut, et qu'ils ne sauroient communiquer aux vallons que la rosée qui tombe auparavant sur eux. Ils n'usurpent point un don étranger, sous le prétexte qu'ils en ont reçu d'autres. (2) Ils adorent la souveraine liberté avec laquelle vous les dispensez comme il vous plaît; et ils ne confondent point les grâces que vous avez distinguées en voulant être à la fois toutes choses. *Vous arrosez les montagnes du haut des étages, et des réservoirs que vous avez préparés.*

(1) Que chacun de vous rende service aux autres, selon le don qu'il a reçu, comme étant de fidèles dispensateurs des différentes grâces de Dieu. Si quelqu'un parle, qu'il paroisse que Dieu parle par sa bouche. Si quelqu'un exerce quelque ministère, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu lui donne 1, *Ep. de S. Pierre, IV, 10 et 11.*

(2) C'est un seul et même esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ces dons, selon qu'il lui plaît. Tous sont-ils apôtres? tous sont-ils prophètes? etc. . . . 1, *Cor. XII, 11 et 29.*

La terre est rassasiée de fruits qui sont vos ouvrages.

Ainsi tout le bien qui enrichit votre église vient de vous. Il n'a été au pouvoir de personne de vous donner le premier. (*Rom. XI, 35.*) Ce que le peuple reçoit des mains de ses pasteurs, tombe des vôtres dans celles des pasteurs. Tous sont nourris à votre table; tous sont également pauvres; tous ont les yeux également arrêtés sur vous. La seule différence que vous mettez entre eux (1) est que vous voulez que les uns soient servis par les autres; et que vous chargez ceux qui reçoivent les premiers de porter à leurs frères ce que vous leur confiez (2); toute autorité n'étant dans votre église qu'un pur ministère; et toute distinction n'étant qu'une plus étroite obligation à servir.

On en voit une image dans le miracle de la multiplication des pains. Les apôtres, aussi bien que les peuples, sont dans un désert stérile, sans pain et dans l'impuissance d'en avoir. JÉSUS-CHRIST, après les avoir bien convaincus de leur indigence commune, et après en avoir tiré

(1) Nous nous regardons comme vos serviteurs en JÉSUS-CHRIST. *II, Cor. IV, 5.*

(2) Car tout est à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas: tout est à vous. *I, Cor. III, 22.*

d'eux l'aveu , commence par soulager le peuple , le fait asseoir commodément et par troupes , et lui ordonne d'attendre tranquillement la nourriture qu'il leur doit envoyer. Mais les apôtres ne sont que les serviteurs du peuple et les ministres de leurs besoins. Ils ne croient rien donner du leur ni rien produire de leur propre fonds. Ils ne s'approprient point ce qui ne leur est confié que pour être distribué. Ils ne s'en regardent que comme les canaux dont JÉSUS-CHRIST pourroit se passer , et qui ne répandent que ce qu'ils ont reçu les premiers des mains de leur maître , qui seules sont fécondes et qui sont l'unique source de l'abondance. Ils travaillent , ils courent pour porter aux autres la nourriture préparée. Ils restent à jeun jusqu'à ce que tous soient rassasiés ; et ils ne commencent à songer à leur propre soulagement qu'après s'être convaincus par les restes amassés dans des corbeilles , que tous les besoins du peuple sont remplis.

ÿ. 14. Vous produisez le foin pour les bêtes , et les herbes propres à l'usage de l'homme.

L'homme , depuis le péché , ne pouvoit rien désirer qui ne tombât sous les sens et qui ne fût aussi charnel que la concupiscence qui le dominoit. L'arbre de vie lui étoit interdit. Le com-

merce avec Dieu lui étoit refusé; il étoit courbé vers la terre comme les bêtes, et il y cherchoit comme elles sa nourriture et sa félicité.

Il n'étoit pas juste de le rétablir tout d'un coup dans sa première dignité, dont il s'étoit dégradé si librement; et il étoit d'ailleurs de votre bonté de le rappeler à vous, et de changer sa nourriture en changeant son amour.

Vous l'avez fait en conservant les mêmes dehors, capables de l'attirer; mais en cachant sous ces apparences la vérité capable de lui donner la vie. Vous êtes devenu ce qu'il aimoit, et vous êtes descendu jusqu'au lieu où il avoit accoutumé de le chercher.

Vous n'avez pas refusé de vous couvrir de notre chair, que vous comparez si souvent à l'herbe dans vos Écritures, et qui n'a comme elle qu'une fleur passagère et qui se flétrit comme le foin.

Vous avez converti en aliment ce qui l'avoit empoisonné; et vous avez changé en un principe de résurrection et de vie, ce qui lui avoit causé la mort.

C'est en s'aimant qu'il vous aime; c'est en suivant les sens qu'il retourne à vous; c'est en mangeant l'herbe qu'il devient semblable aux anges; c'est en devenant une même chair avec vous qu'il devient aussi pur et aussi spirituel que les esprits célestes.

Vous faites naître le pain de la terre,
 s. 15. Et le vin qui réjouit le cœur de
 l'homme.

On n'eût jamais pensé qu'un pain infiniment plus précieux que la mâne pût sortir de la terre, au lieu de tomber du ciel. On n'auroit jamais cru possible de faire sortir d'elle le principe d'une joie céleste et d'une consolation qui dégoûteroit l'homme de tous les biens et de toutes les délices de la terre.

Mais ce qui ne seroit jamais entré dans la pensée ni dans le cœur de l'homme, vous l'avez fait, Seigneur, par une miséricorde à qui vous avez abandonné tous vos pouvoirs. Elle semble les avoir épuisés par le nombre infini de miracles qu'elle a prodigués en notre faveur; et le plus grand effort dont notre foi soit capable, c'est que nous puissions croire que vous ayez été capable d'un si grand amour.

Et qui sert à rendre le visage plus gai et plus éclatant que ne sauroient faire tous les parfums; pendant que le pain donne la force et le soutien au cœur.

Le pain que vous nous donnez, quoique né de la terre, vient du ciel. Il ne nous laisse pas, comme la mâne, sujets à la mort et à la corrup-

tion. Il met en nous un germè de vie qui nous fera sortir du tombeau. Il est notre consolation et notre force dans le désert où nous marchons. Il nous fait oublier et l'Egypte et ses délices. Il nous donne la vérité de ce que l'arbre de vie n'avoit qu'en figure ; et il rend inutile à notre égard l'épée de flamme du chérubin qui nous défend l'entrée d'un paradis qui n'étoit que l'image de notre bonheur.

Malgré nos misères, nous buvons d'une coupe qui remplit notre cœur d'une sainte joie, que le monde ne sauroit nous ravir ; et si nous ne sommes pas encore heureux, nous oublions au moins en nous enivrant, que nous soyons misérables. L'effet de cette coupe mystérieuse est de nous dégoûter de tout ce que le monde séducteur peut nous offrir, et de nous faire mépriser également ses menaces et ses promesses. Avec l'ardeur et le courage qu'elle nous inspire, nous regardons le martyre comme une grâce, et les plus vives douleurs comme la récompense de notre foi. La joie qu'elle répand dans le fond de l'âme, éclate jusque sur le visage. Elle l'embellit quelquefois jusqu'à le rendre semblable à celui des anges ; et Etienne n'est pas le seul à qui cette coupe sacrée ait donné une majesté extérieure, que les yeux des hommes ne pouvoient soutenir.

γ. 16. Les arbres du Seigneur sont nourris (de la pluie), et les cèdres du Liban qu'il a plantés.

Nous sommes devenus, Seigneur, non seulement l'édifice que vous bâtissez, mais aussi (1) le champ que vous cultivez. Tout ce qui croît dans le jardin fermé de votre Eglise, y est planté de vos mains; et quoiqu'elle ne fût autrefois qu'un désert aride, elle est maintenant, par vos soins, couverte d'arbres et de plantes de toute espèce, comme vous l'aviez promis par vos prophètes : « Je ferai naître dans le désert le cèdre, « le myrte et les oliviers. Je ferai croître ensem-
« ble dans la solitude les sapins et les ormes, afin
« que tous les hommes voient, qu'ils sachent,
« qu'ils considèrent, et qu'ils comprennent que
« c'est la main du Seigneur qui fait cette mer-
« veille, et que le saint d'Israël en est l'auteur. »
(*Isaïe*, XLI, 19 et 20.)

Vous nous avertissez avec grand soin, de ne point attribuer une telle fécondité à une autre cause qu'à votre bonté toute gratuite; et c'est aussi pour cette raison que je me sers d'expres-

(1) Vous êtes le champ que Dieu cultive, et l'édifice que Dieu bâtit. *I, Cor. III, 9.*

sions qui apprendront à tous ceux qui y seront attentifs (1), que c'est vous qui nous avez créés dans les bonnes œuvres que vous nous avez préparées avant notre naissance ; et qu'en toutes choses , nous ne sommes que votre ouvrage.

γ. 17. Là les petits oiseaux font leurs nids.

Tous les saints n'ont pas la même élévation , ni le même degré de vertu. Il y a de grands arbres , il y en a de petits ; il y a des forts , il y a des foibles. Mais comme c'est l'éminence et la perfection de la charité qui est la véritable grandeur des saints , il n'y en a point de plus propre à compâtir aux foibles , à les recevoir avec bonté , à s'intéresser à leurs besoins , que ceux qui ont une plus haute vertu. Les petits oiseaux se reposent en sûreté sur leurs branches ; ils s'y mettent à l'ombre ; ils s'y déchargent de leurs soins ; ils y mettent en dépôt leurs désirs naissans , et ils tiennent un si grand avantage d'une protection utile à tant de biens , qu'ils deviennent capables d'aller plus haut par leur amour , que les arbres mêmes où ils ont cherché un asile : Dieu prenant plaisir à tenir ainsi toutes choses dans l'éga-

(1) Car nous sommes son ouvrage , étant créés en JÉSUS-CHRIST dans les bonnes œuvres que Dieu a préparées , afin que nous y marchassions. *Ephes. II, 10.*

lité, et accordant souvent plus de liberté d'esprit et de cœur à des personnes qui n'ont aucune fonction dans l'Eglise, mais qui semblent nés avec des ailes, qu'aux premiers pasteurs qui les ont élevés ; et que la multitude de leurs soins, semblable à la multitude des branches d'un arbre, fait nécessairement un peu pencher vers la terre.

γ. 18. Les sapins servent de retraite au héron (surnommé l'aigrette) ; les hautes montagnes au chamois, et les trous de la pierre aux lapins.

Comme vous n'avez laissé, ô bonté infinie, aucun animal exposé aux dangers, sans lui donner de quoi s'en garantir, vous ne laissez aussi dans votre Eglise aucun juste, sans lui donner ce qui peut conserver sa vie et sa justice.

En général, vous enseignez à tous à éviter la corruption du siècle, et à ne pas demeurer dans le péril. Vous leur montrez diverses sortes de retraites ; et vous leur apprenez à profiter de celles qui sont plus proportionnées, ou à leur force, ou à leur foiblesse. Vous donnez aux uns des ailes fortes et étendues, pour les élever au-dessus de tous les soins de la terre. Vous rendez les autres prompts et légers à la course, pour chercher dans les montagnes et les solitudes la paix et la

sûreté qu'ils ne trouvent point ailleurs. Vous cachez les autres dans les trous de la pierre ; et leur foiblesse y trouve un asile plus voisin et plus sûr que celui des grands arbres et des hautes montagnes.

En cela votre miséricorde et votre providence conservent toujours cet admirable caractère, de compenser toutes choses par des inégalités qui reviennent enfin à l'unité. Le grand vol, des pieds légers à la course, ne conviennent pas à tous ; mais le plus petit animal et le plus foible peut se cacher dans les trous des rochers ; et quand il y est, sa vie est moins exposée que sur le sommet des sapins, ou sur celui des montagnes.

C'est cet asile, Seigneur, que vous tenez ouvert pour nous. Vous êtes la pierre vivante, et notre fureur l'a percée en plusieurs lieux, que votre amour a convertis pour nous en des retraites de salut. Heureux qui les préfère à la plus haute contemplation, et aux exercices des solitaires les plus fervens ! Heureux qui se croit toujours foible, et qui n'ose sortir de vos divines plaies ! Heùreux qui ne met sa confiance ni dans les ailes, ni dans la légèreté qu'il a reçues de vous, et qui compte sur vous uniquement, sans s'appuyer sur vos dons !

ŷ. 19. Vous avez créé la lune pour marquer les temps.

Les deux grandes lumières que vous avez créées au commencement du monde pour éclairer la terre , étoient l'image de la lumière dont vous vouliez éclairer le peuple à qui il vous plairoit de vous manifester.

La lune , qui ne se montre que dans la nuit , et que la présence du soleil fait évanouir , étoit fort propre à marquer l'ancienne loi qui n'a que l'ombre et non la réalité même des biens attendus , et qui devoit être abolie quand le soleil de justice , qu'elle précédoit , se seroit levé sur l'horizon.

Elle a été visiblement instituée pour distinguer les mois , certains temps particuliers et certaines solennités que les hommes y ont attachées (1). Et elle a été encore en cela une figure de la loi , dont le culte étoit attaché au cours de la lune , aux Néoménies , au quatorzième de la lune de Nisan ; et par une suite nécessaire aux lunes qui

(1) Comment vous tournez-vous encore vers ces observations légères , défectueuses et impuissantes ? Vous observez les jours et les mois , les saisons et les années ; j'apprends pour vous , que je n'aie peut-être travaillé en vain parmi vous. *Galat. IV, 9, 10 et 11.*

marquoient la Pentecôte, la fête des Tabernacles et celle de l'Expiation.

Le jour perpétuel de l'Évangile a fait cesser toutes ces observances lunaires ; et l'on ne pourroit maintenant y revenir, sans rentrer dans une espèce d'enfance, dont la loi nouvelle nous a tirés.

Ce qu'il y a de plus visible dans la lune est son changement (1) ; et par ce dernier caractère, elle étoit l'image d'une alliance qui devoit changer, et d'un culte extérieur qui n'étoit établi que pour un temps. *Vous avez créé la lune pour marquer les temps.*

Le soleil sait où il se doit coucher.

Mais il ne faut pas que le peuple, qui jouit de la lumière du soleil et qui est assez heureux pour avoir part à la nouvelle alliance, attribue ce bonheur à ses mérites, ni qu'il insulte à ceux qui sont maintenant dans les ténèbres. Le soleil qui l'éclaire est une lumière libre ; et sans changer lui-même, il peut changer l'état de ceux à qui il veut ou se cacher ou se montrer. Il peut se lever à l'égard de ceux que nous regardons comme

(1) Il déclare qu'il fera cesser les choses muables, comme étant faites, afin qu'il n'y ait que celles qui sont pour toujours qui demeurent. *Héb. XII, 27.*

étant sous nos pieds ; et se coucher à notre égard , pour nous punir de notre orgueil. Il ne ressemble pas au soleil naturel qu'on peut cesser de voir, quoiqu'on le désire, parce que sa course est nécessaire ; et qu'on peut voir renaître plusieurs fois sur l'horizon, quoiqu'on soit ingrat pour un tel bienfait, parce que le Père céleste lui ordonne de luire également sur les justes et sur les injustes. Quiconque est humble et reconnoissant n'est jamais privé de la lumière d'un soleil qui ne se couche que lorsqu'il le veut. Et quiconque est conduit par l'orgueil à l'ingratitude, doit craindre qu'il ne perde de vue pour toujours un soleil qui ne se montre que par miséricorde.

La nouvelle alliance est éternelle ; mais le droit à cette alliance n'est point éternel. L'Eglise subsistera jusqu'à la fin ; mais cette promesse n'est pas faite à chaque peuple, et beaucoup moins à chaque particulier qui la compose. Le soleil fait le tour du monde, et il peut revenir à ceux qui ne voient que la lune, et la loi dont elle est la figure ; et laisser dans la nuit ceux qui pensent que la lumière du jour leur est due.

x. 20. Vous marquez un temps aux ténèbres, et la nuit survient ; pendant qu'elle dure, toutes les bêtes sauvages sortent de leurs retraites.

Vous avez laissé pendant plusieurs siècles tous les peuples , excepté la maison de Jacob , dans une nuit profonde , quoique vous leur conservassiez le spectacle de la nature , dont la vue les rendoit inexcusables , sans les convertir. Car si vous ne parlez vous-même au cœur de l'homme (1), il est sourd pour toute autre voix ; et si vous n'éclairez son esprit , la lumière du soleil ne lui enseigne point utilement ce que vous êtes.

Pendant cette nuit générale , toutes les bêtes ennemies de l'homme sont sorties de leurs antres pour le dévorer. Il en auroit eu peur , et il auroit tâché de s'en défendre , si elles avoient attaqué sa vie temporelle ; mais elles épargnoient sa chair , pour dévorer son âme plus en sûreté. Elles lui apprennent dans les ténèbres mille choses , dont il auroit rougi s'il eût été jour. Elles lui convertissoient en divinités toutes ses passions , et elles le trompoient comme dans un profond sommeil , par mille fausses apparences qui lui tenoient lieu du bien souverain qu'il avoit perdu. Il n'y a rien de bas , de puénil , de criminel , que ces bêtes ne lui aient enseigné. Elles s'en sont fait adorer elles-mêmes ; et en le foulant aux pieds , elles ont , autant qu'elles ont pu , anéanti en lui tout ce qui lui restoit de sa céleste origine.

(1) *Surdus loquuntur* : Saint Augustin , Confess.

γ. 21. Les lions rugissent alors pour dévorer leur proie , et pour demander à Dieu leur nourriture.

Ces lètes , quoiqu'ennemies de la justice , ne faisoient qu'exécuter vos ordres , et elles ne pouvoient ravir que la proie que vous leur permettiez de dévorer. L'homme , en mettant son bonheur à vous oublier , méritoit un tel abandon. Il ne pouvoit consentir à vous obéir ; et vous le punissiez très-justement d'une telle perversité , en le livrant à des maîtres dignes de lui. Il recevoit la récompense due à son orgueil , par une si honteuse servitude ; et puisqu'il vous refusoit le culte qui vous est dû , il étoit de votre justice de punir un tel aveuglement par la permission d'adorer même les démons.

γ. 22. Dès que le soleil se lève , ils se retirent et ils se couchent dans leurs tanières.

Mais dès que vous avez paru , ô Orient (*Zach. III, 8 et 12. Luc, VI, 7 et 8.*), attendu par nos pères , et que vous avez fait briller votre lumière aux yeux des nations ensevelies dans l'ombre de la mort , toutes les bêtes dont la nuit couvroit la malice et l'artifice ont été comme foudroyées par l'éclat de votre Evangile. Elles se sont retirées

avec précipitation dans les antres inaccessibles à la lumière, où elles gémissent du salut de l'homme, et où elles sont inconsolables de sa justice et de sa gloire. Tout ce que les ténèbres avoient couvert a paru honteux ou ridicule. Les indignes mystères du paganisme sont devenus la raillerie des enfans. Les idoles, devant qui l'homme hébété trembloit, ont été mises en pièces. Les crimes que Satan avoit divinisés ont fait horreur aux moins clairvoyans, et la vertu est devenue aussi générale, que le vice avoit été commun.

γ. 23. L'homme sort alors pour aller à son travail, et pour s'occuper jusqu'au soir.

L'homme a commencé dès-lors à travailler d'une manière digne de lui, digne de sa première institution, digne de l'espérance que la promesse du Libérateur avoit dû lui donner, digne de l'immortalité inséparable de son être, digne du bien infini qu'il avoit perdu et que la bonté de Dieu vient de lui rendre.

Ce n'est plus à cette vie qu'il se borne; ce n'est plus à l'orgueil qu'il sacrifie ses vertus; ce n'est plus à la vanité qu'il rapporte ses soins et son travail. Il n'attend de récompense que vers le soir, et jusque-là il veut travailler sans relâche. Lorsqu'il fermera les yeux, il ne fera que passer d'une lumière à une autre; et le soleil qu'il ces-

sera de voir d'une manière moins parfaite, se lèvera pour lui d'une manière nouvelle, sans que les nuâges le puissent cacher, et sans craindre désormais qu'il ne se couche.

Nous ne sommes donc plus enfans de la nuit, mais de la lumière; et il ne nous est plus permis de rien faire qui ne mérite d'avoir le soleil pour témoin. Il y a douze heures dans le jour destinées au travail; ce seroit attendre trop tard que de différer jusqu'à la nuit, qui n'est plus le temps de cette vie, mais celui de la mort, après laquelle on recueille ce qu'on a semé, mais on ne sème plus.

Lorsque notre foi veille, nous sommes dans la lumière; mais si elle s'endormoit, nous rentrerions dans les ténèbres d'où nous sommes sortis; et pour lors les lions et les autres bêtes feroches viendroient pendant cette nuit volontaire nous dévorer. Au moins elles en demanderoient à Dieu la permission; et aucun de nous ne sait s'il seroit excepté par une miséricorde particulière, ou s'il seroit puni de sa négligence par un châtiment sans retour.

ÿ. 24. Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et merveilleux! vous les avez tous, en général et en particulier, formés avec sagesse. La terre est remplie de ce qui est à vous.

On ne peut, Seigneur, égaler par l'intelligence, ou même par l'admiration, la sagesse infinie qui éclate dans les ouvrages de la nature, quand on les considère, ou séparément, ou en général. Mais quand on n'y voit que le premier dessein que vous avez eu en les formant, on n'y découvre que les vestiges les plus légers de vos profondes connoissances et de ces conseils qui vous ont occupé avant tous les siècles.

Il faut aller jusqu'aux mystères secrets, à qui la nature sert de voile, pour considérer votre sagesse dans son principal point de vue. C'est votre Incarnation, Seigneur, et la formation de votre Eglise, que vous avez toujours eues dans l'esprit en créant le monde visible. C'est la lumière éternelle qu'une autre lumière signifie. Ce sont de redoutables ténèbres qu'une nuit extérieure nous fait craindre. C'est votre attention sur le plus petit animal qui nous apprend celle que vous avez sur le plus petit de vos élus. C'est la permission que vous accordez à des bêtes farouches de dévorer celles que l'imprudence conduit à leurs tanières, qui nous instruit de vos jugemens sur les imprudens et les présomptueux. C'est la manière dont vous rendez la terre féconde en l'arrosant par des eaux qui tombent sur les montagnes, mais dont l'origine est dans le ciel, qui est l'image des dons célestes dont vous comblez les apôtres

et les pasteurs , et dont les ruisseaux coulent ensuite sur tout le peuple.

Il n'y a rien dans la nature qui ne marque ces doubles vues , dont l'une n'est que l'essai de l'autre. Tous vos ouvrages vous montrent, en se montrant, et comme Créateur, et comme Rédempteur ; et le livre entier de l'univers est semblable à vos Ecritures , où tout ce qui paroît simple est mystérieux , et où l'histoire même contient presque autant de prédiction que les livres des prophètes.

γ. 25. Cette mer si grande et si vaste , est remplie de poissons innombrables , de petits animaux mêlés avec les grands.

La terre cultivée et pleine de fruits est l'image de votre Eglise ; et la mer , où les hommes ne peuvent vivre , est la figure du monde , où l'on ne peut demeurer sans mourir. Son agitation continuelle , son étendue , sa facilité à céder à tous les vents , sa liquidité , marquent la voie large et spacieuse du siècle , sa mollesse , son inconstance et sa dépendance de toutes les passions.

Avant votre défense , la mer couvroit toute la terre. Mais en se retirant elle n'a pas laissé d'en couvrir encore la plus grande partie. Il en est ainsi du monde corrompu. Il vous a cédé une place et conservé l'autre. Il occupe ce qui n'est

as habité ; il couvre tout ce qui est inutile. Il menace de noyer ce qui est cultivé. Mais votre providence l'arrête.

Dans ce monde corrompu, il y a des bêtes de toutes grandeurs ; car ce ne sont pas seulement les personnes puissantes qui l'habitent. Le petit peuple y est encore plus nombreux. L'abus des richesses et de la pauvreté y plonge tout le monde ; et il est étonnant que la cupidité étant le caractère universel de tous, ils puissent vivre ensemble avec une espèce de paix, dont la cupidité est essentiellement ennemie.

Mais vous gouvernez, par votre tranquille sagesse, cette mer agitée et pleine d'animaux qui ne pensent qu'à s'entre-dévorer. Et quoique vous paroissiez laisser toute liberté aux passions, vous savez les tourner et les flétrir d'une manière qui y conserve l'ordre, sans que l'ordre soit aimé ; et qui y retient une ombre de justice quoiqu'on en méprise la vérité.

ꝯ. 26. Là les vaisseaux font leur route.

Il est impossible à vos élus de se séparer absolument du monde, où plusieurs ont des charges et des emplois, et où leur mélange empêche que la corruption ne devienne enfin absolument contraire à toute société. Mais vous leur apprenez à

y vivre sans s'y noyer, comme vous apprîtes à Noé à éviter le déluge par les eaux mêmes du déluge. Vous leur enseignez à glisser sur la surface du siècle sans s'y enfoncer; à y passer sans l'aimer; à se servir de sa figure sans s'y attacher; à ne s'exposer point à ses flots sans le secours du bois salutaire, dont celui de l'arche étoit la figure, et à qui pour cette raison le sage a donné des bénédictions, comme s'il avoit été celui-là même par qui la justice a été réparée: «Béni est le bois par qui la justice a été rétablie.» (*Sagesse, XIV, 7.*)

C'est vous qui avez formé Léviathan, ou la baleine, pour se jouer dans la mer.

Le monde est le jouet du dragon, que vos Ecritures (*Job. XI, 20. Isaïe, XXVII, 1.*) appellent Léviathan. (1) Il en est gouverné selon ses caprices. Et il a mérité de l'avoir pour Dieu par le mépris qu'il fait de vous. Tout le peuple qui est dans la mer est sa proie; car il n'est roi que de ceux qu'il dévore. Tous ses sujets sont ses captifs; car il ne règne que par l'oppression.

(1) Ils sortiront des pièges du diable qui les tient captifs, pour en faire ce qui lui plaît. *III, Timoth. II, 26.*

Pour les infidèles, dont le Dieu de ce siècle aveugle les esprits. *II, Cor. IV, 4.*

Il est aussi peu possible à ces malheureux, qui connoissent pas même leur misère, ou de lui résister par la force, ou de sortir de son empire, qu'il est possible aux poissons de vaincre la baleine, ou de sortir de la mer.

Mais quand il vous plaira, Seigneur (1), vous cherez la mer, et Léviathan pourrira dans la fange sans pouvoir se donner les mouvemens qu'il se donne aujourd'hui. (2) En attendant ce jour, vous envoyez vos pêcheurs tirer de la mer ceux que vous avez choisis pour leur donner la liberté et la vie. Et ce discernement met en fureur le dragon, qui compte pour peu la mer entière et qui en sort pour s'arrêter sur son rivage, et pour faire la guerre aux justes que vous en délivrez : Le dragon irrité alla faire la guerre aux autres qui gardent les commandemens de Dieu, et qui demeurent fermes dans la confession de JÉSUS-CHRIST, et il s'arrêta sur le sable de la mer. » (*Apoc. XII, 17 et 18.*)

27. Toutes les créatures attendent de

(1) Le Seigneur viendra avec sa grande épée, pour punir Léviathan, ce serpent à divers plis et replis; et il fera mourir la baleine qui est dans la mer. *Isaïe, XXVII, 1.*

(2) Je vous ferai venir pêcheurs d'hommes. *Math. IV,*

vous , que vous leur donniez leur nourriture en leur temps.

Il n'en est pas de vos ouvrages comme de ceux de l'art , qui subsistent indépendamment de l'artisan qui les a formés , et souvent plus long-temps que lui. Comme il ne produit rien et qu'il ne fait qu'ajouter ou retrancher , son ouvrage ne lui doit point son être ; et ce qu'il étoit avant qu'il lui donnât une autre situation ou une autre figure , demeure précisément le même sans rien perdre et sans rien acquérir.

Mais si vous cessiez un moment , Seigneur , de soutenir ce que vous avez tiré du néant , tout ce qui en est sorti y rentreroit ; et il ne faudroit pour cela de votre côté qu'une simple distraction ou un simple oubli , si vous en étiez capable ; car pour anéantir , vous n'avez qu'à ne pas agir.

Le fonds de l'être de la créature est plus à vous qu'à elle ; car il n'est à elle que par votre don ; et ce don ne dépend que de vous.

La justice et la sagesse sont encore plus dépendantes de votre liberté ; s'il est possible toutefois qu'il y ait des degrés dans la dépendance où toutes choses sont de vous. Car , selon nos idées , tout ce qui approche plus de vous et qui vous imite de plus près , semble vous appartenir

d'une manière plus étroite ; et il nous paroît que plus les dons sont précieux , plus vous en demeurez le maître.

Mais sans vouloir mesurer ce qui nous passe , il est au moins bien certain qu'un autre que vous ne peut conserver ce qu'un autre que vous ne peut donner ; et qu'il faudroit , pour avoir de quoi vivre toujours dans la justice , avoir aussi le principe qui la fait naître. Autrement on auroit dans ses mains le pouvoir d'empêcher vos dons de retomber dans le néant , sans avoir celui de les en tirer ; ce qui est opposé aux vues les plus claires et les plus distinctes de la conservation , qui n'est qu'une création continuée dans tous les instans.

Ainsi tout ce que votre bonté répand sur vos serviteurs a un besoin continuel de votre attention pour ne pas périr. Les dangers sont infinis et de tout genre. L'activité de la concupiscence est toujours en haleine ; et tout ce qui est l'objet des sens , contribue à la réveiller. La pente du cœur vers soi-même le recourbe et le détache de vous s'il n'est continuellement soutenu. Les artifices et les sollicitations du séducteur prévau- droient si la lumière et l'amour n'en surmon- toient l'impression. Et il y a d'ailleurs des occa- sions si importantes et si décisives , que si le se- cours n'étoit donné à propos , ou l'on ne verroit

pas son devoir, ou l'on n'auroit pas assez de force pour y être fidèle.

✧. 28. Lorsque vous la leur donnez, elles la recueillent. Vous ouvrez la main, et elles sont rassasiées de vos biens.

Lorsque vous ouvrez la main, le cœur s'ouvre aussi à vos dons. Il reconnoît d'où lui vient la vie, la force et la joie. Il sent combien il est juste de vous aimer, et quel intérêt il y a. Et les gouttes de rosée, qui le consolent et le rafraîchissent dans son exil, le lui rendent encore plus odieux et le font soupirer d'une manière plus tendre et plus profonde vers le ciel.

La terre alors en est une image, tant elle est pleine de biens. On vous y loue, on vous y rend grâces, on vous aime. Et l'on comprend aisément que si au lieu de cette rosée, que vous faites tomber sur elle avec mesure, vous répandez sur elle ce torrent de délices dont vous inondez le ciel, vous éleveriez en un moment les hommes à la condition des anges.

✧. 29. Si vous cachez votre visage, elles tombent aussitôt dans le désordre et le trouble. Vous retirerez à vous leur esprit, et elles expireront; et elles retourneront à leur poussière.

Mais, Seigneur, quelle différence lorsque vous détournez pour un moment votre visage, ou que vous en cachez la sérénité par un voile qui nous en ôte la vue ! La consternation où tombe la nature, quand vous paraissez pour quelques moments retirer votre main bienfaisante, est une image de la défaillance et de l'abattement des esprits les plus fermes, lorsque vous cessez de leur inspirer la force et le courage. Qué deviennent alors leur patience et leur foi dans les épreuves ? De quelle consolation sont-ils capables quand ce n'est pas vous qui les consolez ? Où sont alors les délices qu'ils trouvoient autrefois dans vos Ecritures ? Qui a ôté tout d'un coup à ce pain la force de les nourrir ? Que vous disent-ils dans la prière lorsque vous vous tenez à leur égard dans le silence ? Quelle ardeur éprouvent-ils dans les psaumes lorsque leur cœur est alligé et comme engourdi par la tristesse ? Où sont leurs pensées quand leur cœur est muet ? Et si avec cela l'infirmité extérieure du corps, ou quelques déplaisirs publics ou domestiques se joignent à cette indigence intérieure, que peuvent-ils, que deviennent-ils ?

Hélas, Seigneur, nous ne sommes tous que cendre et que poussière ; et nous avons grand tort de l'oublier. Faites-nous en souvenir par miséricorde, de peur que notre orgueil ne nous

sépare de vous ; et que la fausse confiance que vos dons nous inspirent contre votre dessein, ne nous rende dignes d'en être privés pour toujours. Mais ne nous laissez jamais, s'il vous plaît, retomber jusque dans la poussière, où nous perdriions le sentiment de notre misère, à force d'être misérables. Soutenez-nous de votre main, lorsque nous tombons, et prenez compassion de notre foiblesse après nous l'avoir fait sentir.

ÿ. 50. Vous enverrez votre esprit, et elles seront créées de nouveau ; et vous renouvellez ainsi la face de la terre.

Il paroît bien, Seigneur, que vous avez en vue d'autres effets que ceux qui sont purement naturels, en me mettant dans la bouche des expressions qui sont si propres à marquer l'opération de votre grâce. Car c'est par elle que vous formez de nouvelles creatures, que vous créez en nous un cœur nouveau, que vous nous donnez le commencement d'un nouvel être : c'est par elle que la face de la terre est changée, et que, selon le langage de vos Ecritures, une nouvelle terre et de nouveaux cieus succèdent à l'ancien monde.

« Ne vous souvenez plus des choses passées,
 « ne considérez plus ce qui s'est fait autrefois.
 « Je m'en vais faire toutes choses nouvelles, elles

« vont paroître , et vous les verrez. » (*Isaïe* , XLIII , 18 et 19.) C'est par elle que votre esprit vivifiant rend les hommes spirituels , fait qu'ils deviennent vos adorateurs en esprit et en vérité , les fait passer de leurs ténèbres à votre admirable lumière , et les change en des rois et des prêtres uniquement occupés de vous et de votre gloire.

Vous nous avertissez , ô mon Dieu , par les vicissitudes dont vous parlez ici , que le temps de l'abondance peut être suivi d'un autre , comme il en avoit été précédé ; et que le temps de l'indigence peut se terminer à une abondance nouvelle ; car c'est votre esprit , ou retenu ou envoyé , qui fait tous ces changemens ; et votre esprit souffle où il veut , et où vous voulez. Nous étions sans vie , lorsque vous étiez connu de la seule maison de Jacob ; et l'Égypte étoit dans les ténèbres , lorsque la terre de Gessen , où habitoient les Israélites , étoit éclairée. Vous nous avez mis à leur place , en faisant changer de face à l'univers. Rendez-leur ce qu'ils ont perdu , sans nous l'ôter ; et par une miséricorde universelle , abolissez l'iniquité des restes d'Israël , et pardonnez nos ingratitude.

7. 31. La gloire du Seigneur se manifeste.

tera dans tous les siècles. Le Seigneur verra avec complaisance ses ouvrages.

Faites , Seigneur , par une création nouvelle , ce que vous fîtes dans la première. Il n'y eut au commencement ni défaut , ni imperfection dans vos ouvrages. Vous les louâtes tous , et vous n'y vîtes qu'une parfaite beauté , parce que tout y étoit dans l'ordre , et que votre volonté étoit la règle de tout. Ne souffrez plus , Seigneur , qu'il y ait sur la terre des injustes qui refusent de vous obéir , ou des aveugles qui ne sachent pas ce que vous êtes. Paroissez devant Ephraïm , Benjamin et Manassé , comme vous vous êtes montré aux nations. Réunissez tous les peuples , comme au temps de Noé , dans une seule famille , et cette famille dans un seul asile : et faites ce que signifioient les eaux du déluge , en inondant toute la terre de votre grâce , et en la remplissant de votre crainte , comme vous l'avez promis à vos prophètes.

ÿ. 52. Il regarde la terre , et elle tremble ;
il touche les montagnes , et elles fument.

Vous n'avez qu'à jeter les yeux sur tous les habitans de la terre , pour leur imprimer le respect qui vous est dû , et pour changer leur indif-

férence et leur oubli en une sainte frayeur. Vous pouvez humilier les plus hautes montagnes par un seul regard, et réduire en poudre et les princes et les empires qui s'opposent à l'établissement de votre royaume, en ne faisant que les toucher par le simple choc d'une pierre détachée d'une montagne éternelle, sans le ministère de la main des hommes.

La conversion du monde entier s'est faite au seul bruit de votre Évangile (1), sans que la force ni la violence aient été nécessaires. (2) Les montagnes, comme l'avoient souhaité vos prophètes, se sont écoulées devant vous comme la cire, et elles ont été réduites en cendres, après avoir jeté quelque temps une vaine fumée. Les persécuteurs ont été changés en protecteurs; et ceux qui étoient les plus intraitables et les plus fiers se sont humiliés sous vos pieds.

Achevez, Seigneur, la conquête de ce qui ne vous est pas encore assujetti. Amollissez l'opiniâtreté du juif, après avoir abattu l'orgueil du

(1) Vous n'espérerez ni en une armée, ni en aucune force humaine; mais en mon esprit, dit le Seigneur des armées. *Zachar. IV*, 6.

(2) Si vous vouliez ouvrir les cieus et en descendre, les montagnes s'éconleroiert devant vous; elles fondroient comme si elles étoient consumées par le feu. *Isaïe, XIV*, 1 et 2.

gentil. (1) Aplanissez la montagne qui met obstacle aux desseins du véritable Zorobabel. Faites tomber sur les montagnes de Gelboé, qui, depuis la défaite des vaillans d'Israel, n'ont été arrosées par aucune pluie du ciel, une rosée féconde qui change leur ancienne stérilité; et échauffez-les par une douce chaleur qui en amollisse la dureté. Et faites, pour accomplir vos promesses à l'égard d'Israel, les mêmes miracles que vous avez prodigués pour signaler votre miséricorde à l'égard de tous les peuples.

χ. 53. Je chanterai les louanges du Seigneur pendant ma vie; je louerai dans des Cantiques mon Dieu, pendant tout le temps que je subsisterai.

Ma joie sera accomplie lorsque votre règne sera universel et que la piété et la justice vous auront tout soumis. Je serai jusque-là dans les gémissemens, quoique plein de reconnoissance, de ce que vous m'avez manifesté vos mystères et vos volontés. Il faut que vous soyez connu et adoré de tous, afin que ma consolation et mes actions de grâces soient parfaites. Et je ne serai rassasié de vos biens que lorsque votre gloire

(1) Qui êtes-vous, grande montagne, devant Zorobabel? Vous sercz aplanie. *Zachar. IV, 7.*

sera pleinement déclarée, et que tous ceux qui vous doivent tout comme moi, seront devenus par votre grâce aussi reconnoissans que je le suis.

†. 54. Ma consolation sera de penser à lui, et d'en parler. Ma joie sera dans le Seigneur.

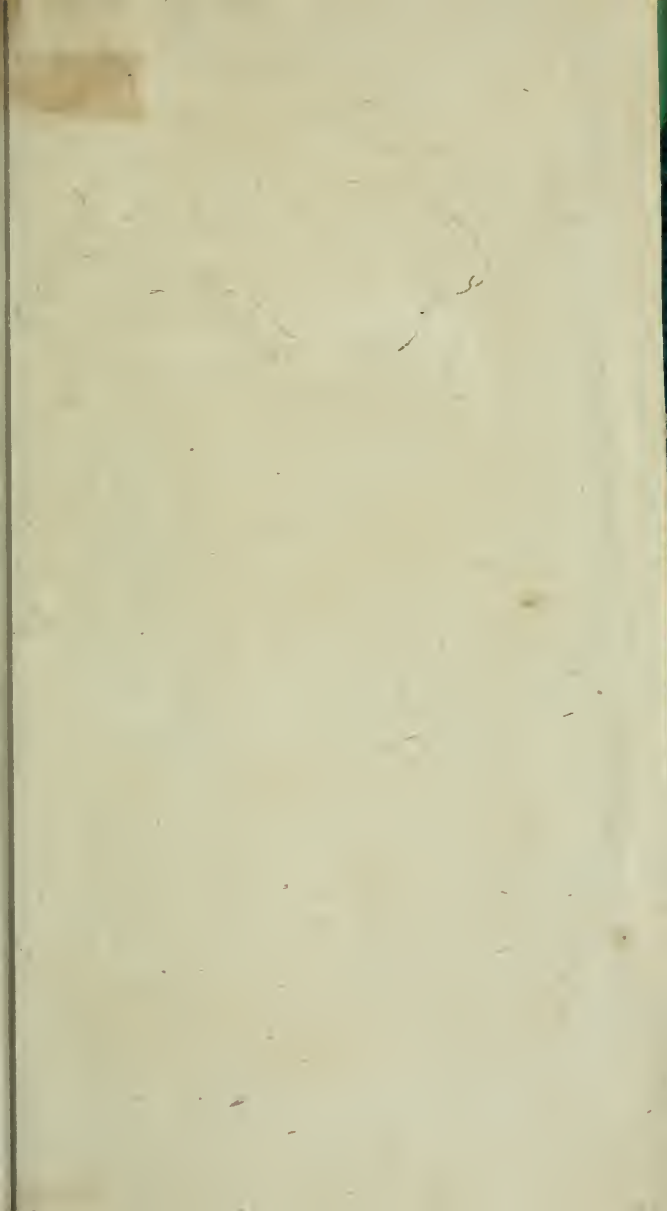
L'espérance, en attendant, me tiendra lieu de bonheur. Je penserai à ce que je désire, et cette pensée me consolera. Je parlerai de vos miséricordes futures; et le plaisir d'en parler me fera supporter leur retardement. J'instruirai tous les peuples, par mes cantiques, des biens qui leur sont réservés, quoiqu'ils leur soient maintenant inconnus. Je nourrirai dans mon cœur, par de douces et de continuëles réflexions, une ferme attente de la conversion des nations et du retour de la mienne à son ancien héritage; et je joindrai à tous les motifs, qui me portent à aimer Dieu et à lui rendre grâces, les miséricordes qu'il doit faire à tous les peuples et au mien, dont il lui a plu de me donner la connoissance.

†. 55. Que les pécheurs cessent d'habiter la terre; que les impies ne soient plus. O mon âme, bénissez le Seigneur. *Alleluia.*

Mais, et les retardemens, et mes réflexions ne serviront qu'à allumer mon zèle. Je vous demanderai tous les jours de ma vie que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme elle l'est dans le ciel. Je m'affligerai toujours de ce que les hommes sont si différens des anges, quoiqu'ils soient appelés au même bonheur et chargés des mêmes devoirs. Je ne serai content que lorsque la terre sera aussi pure et aussi sainte que le ciel. Et je ne serai véritablement consolé que lorsque je pourrai exhorter tous les Esprits à louer Dieu comme je m'y exhorte moi-même; et que tous me répondront avec le même zèle et la même ardeur que mon cœur répond à ma pensée et à ma voix. *Alleluia.*

FIN.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON,
RUE DES NOYERS, N°. 49.



45



